

SCÈNES DE LA NATURE

SOUS

LES TROPIQUES,

ET DE LEUR INFLUENCE SUR LA POÉSIE;

SUIVIES

DE CAMOENS ET JOZÉ INDIO;

PAR FERDINAND DENIS.

> On ne saurait douter que le climat, la configuration du sol, la physionomie des végétaux, l'aspect d'une nature riante ou sauvage, n'influent sur le progrès des arts et sur le style qui distingue leurs productions.
>
> HUMBOLDT.

A PARIS,
CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,
RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

1825.

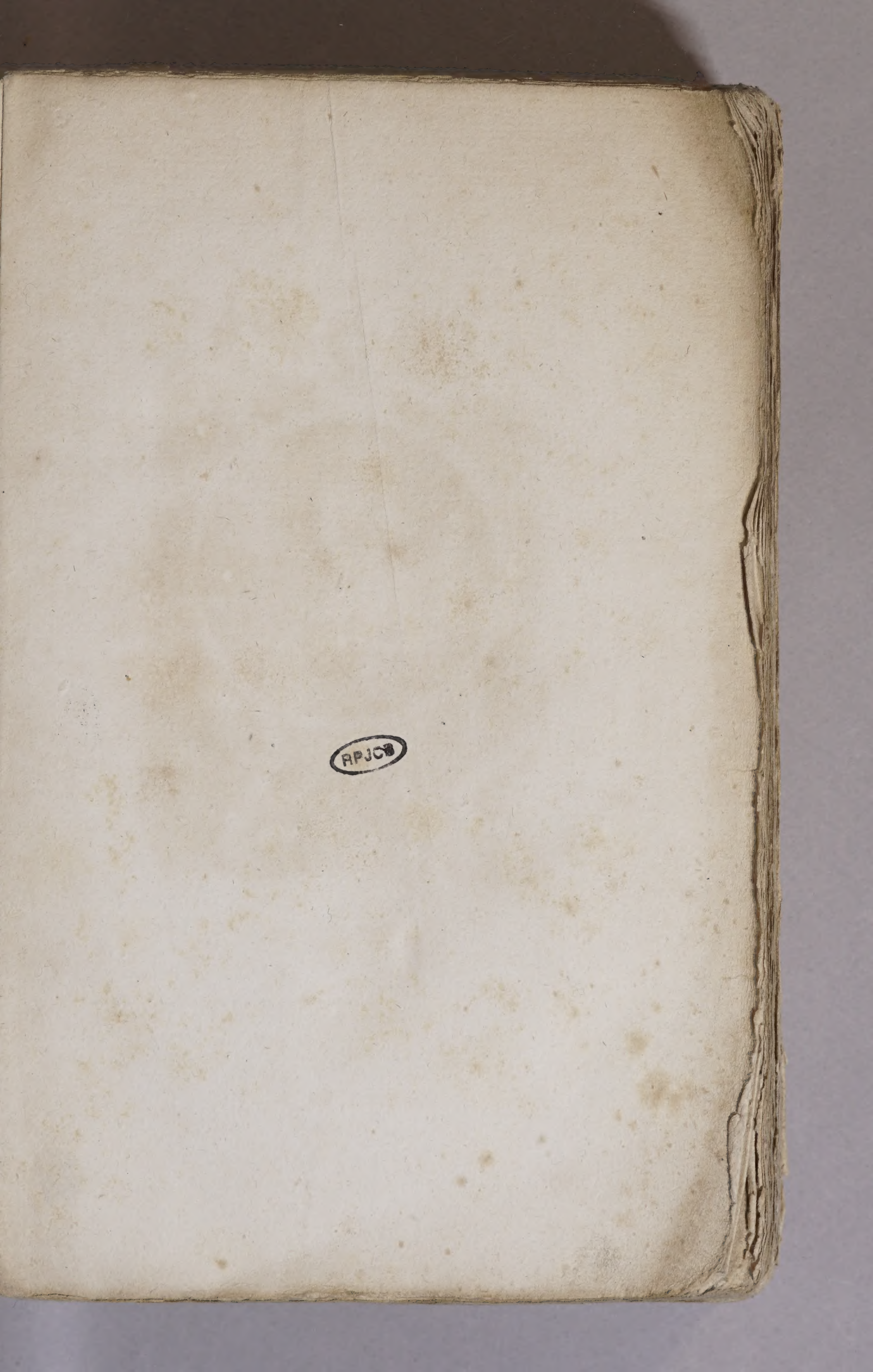
SCÈNES DE LA NATURE

SOUS

LES TROPIQUES.



Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,
Rue de la Harpe, n° 80.


RPJCB



L.C. Arsenne inv. J.M. Fontaine Sculp.

CAMOËNS.

SCÈNES DE LA NATURE

SOUS

LES TROPIQUES,

ET DE LEUR INFLUENCE SUR LA POÉSIE;

SUIVIES

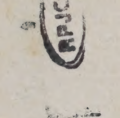
DE CAMOENS ET JOZÉ INDIO;

PAR FERDINAND DENIS.

On ne saurait douter que le climat, la configuration du sol, la physionomie des végétaux, l'aspect d'une nature riante ou sauvage, n'influent sur le progrès des arts et sur le style qui distingue leurs productions.
HUMBOLDT.

A PARIS,
CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,
RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

1824.


RPJCB

RPJCB

PRÉFACE.

A mesure que l'Europe étend ses relations, qu'elle répand dans les autres parties du monde les bienfaits de la civilisation, on lui voit faire un continuel échange, et elle enrichit ses arts et son commerce de l'industrie de tous les peuples qu'elle soumet à son pouvoir.

Depuis quelque temps, la littérature semble vouloir profiter de ces communications continuelles établies entre les nations les plus éloignées. On commence à sentir qu'il est aussi important de connaître les pensées des hommes que les productions de leur territoire; on sent même que dans les idées primitives du sauvage, il y a un caractère de grandeur qui étonne, au milieu de notre ordre social. L'Européen demande donc au voyageur de lui retracer les effets d'une nature encore vierge, les phénomènes produits par le climat, et toutes les impressions morales qui en sont le résultat. Veut-il rap-

peler des événemens qui se sont passés loin de lui, il sent la nécessité de leur donner cette teinte locale qu'on ne peut obtenir que par des observations multipliées. Les voyages si répandus aujourd'hui, et la perfection du style de quelques-uns d'entre eux, ont agrandi le domaine de la littérature. Les peintures qu'on rencontre dans nos poésies sont plus brillantes et plus animées. Cependant les études qu'il faut faire pour leur donner de l'exactitude, sont quelquefois longues, surtout quand il s'agit de contrées où la nature est totalement différente de la nôtre ; il devient donc intéressant pour les amis de la littérature de rassembler sous un même coup-d'œil les divers phénomènes qu'on remarque dans les régions situées sous les tropiques, ou ceux qui se passent dans les pays glacés du nord.

Les comparaisons des lieux les plus éloignés auraient sans doute un vif intérêt, mais il faudrait comme Bernardin de Saint-Pierre, avoir visité la Russie et les pays brûlans qui se rapprochent de l'Inde et de l'Afrique. Je n'ai voulu peindre que les lieux que j'avais vus, ou ceux dont je pouvais me faire une

idée exacte. Ayant visité, il y a quelques années, les forêts de l'Amérique méridionale, j'ai tâché de retracer des scènes dont le souvenir me remplit encore d'admiration. Mais voulant présenter un tableau moins incomplet que si je m'en étais tenu à mes propres observations, une foule de voyageurs m'ont été utiles. Quoique j'aie abandonné l'étude des langues orientales, je n'étais point entièrement étranger aux auteurs qui pouvaient me fournir des détails intéressans. J'ai puisé dans quelques ouvrages dont les traductions commencent à se répandre, plusieurs documens importans qui font connaître d'une manière plus directe les inspirations des peuples, et par conséquent le parti qu'on peut tirer de leur poésie.

Mon ouvrage a donc deux buts; celui de rappeler l'influence de la nature sur l'imagination des hommes qui vivent dans les pays chauds, et celui de faire connaître aux Européens le parti qu'ils peuvent tirer des grandes scènes dont ils n'ont souvent qu'une idée imparfaite. Je me suis efforcé en même temps pour donner plus d'utilité à mon travail, de présenter dans les épisodes un tableau exact

des mœurs de plusieurs tribus sauvages.

Je me trouverai heureux si la peinture de scènes qui nous sont encore étrangères excite l'intérêt et donne le désir de rappeler quelques-uns des grands événemens qui se sont passés dans le Nouveau-Monde ou dans l'Asie.

SCÈNES DE LA NATURE

SOUS

LES TROPIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil général sur la nature des Tropiques. Effets du climat.

Les contrées soumises à l'influence du soleil brûlant des tropiques présentent, dans leur aspect et dans leurs productions, un caractère bien différent de ce que nous offre l'Europe. Les fleuves y roulent leurs eaux avec plus de majesté, les forêts y sont plus vastes, les montagnes mêmes y sont plus élevées. C'est là qu'une nature féconde déploie tout le luxe de la végétation : son activité se montre sur les rivages ordinairement stériles de l'Océan, sur l'aride sommet des rochers, dans les steppes incultes du nouveau monde. Les formes qu'elle présente aux regards sont les plus nobles de la création : les palmiers, les bananiers, les bambousiers, les fougères arborescentes, les aloès, excitent d'abord l'admiration

de l'Européen, qui n'a rien à leur comparer. Les animaux sont revêtus d'une robe plus variée, les oiseaux parés d'un plumage plus brillant. En un mot, tout est plus fort, plus riche, plus beau ; le ciel lui-même se pare de feux qui ont plus d'éclat, il en embellit les vagues de l'Océan et le sommet des montagnes, pour que tout présente une admirable harmonie dans ces régions qu'on pourrait appeler la patrie naturelle de l'homme.

Le climat et l'aspect de la nature ont une influence directe sur les inspirations poétiques ; n'entendons-nous pas exprimer cette vérité lorsque l'on parle du beau ciel de la Grèce et de l'Italie, ainsi que des chefs-d'œuvres qu'ils ont vus naître? Les hommes peuvent changer leurs habitudes par leur contact avec d'autres nations, ils adoptent souvent d'autres usages quand ils ont été conquis ; mais la poésie est loin de subir autant de changemens ; il lui reste toujours ce caractère qui tient à l'aspect des lieux ou au degré d'exaltation produit par le climat. Les descriptions des paysages ne varient même que par les améliorations dont on est redevable à l'agriculture. Les comparaisons prises dans les différens règnes de la nature peuvent se multiplier ; mais les anciennes subsistent toujours, parce qu'elles naissent d'une première observation : peut-être ne s'est-on pas encore suffisamment

occupé de déterminer le caractère des diverses poésies des peuples barbares ou civilisés, selon le pays où elles ont pris naissance. Cet examen demanderait d'immenses développemens et ne serait pas également intéressant pour toutes les contrées. Je me bornerai donc à parler d'une nature si différente de la nôtre, et dont l'action produit souvent une activité d'imagination qui contraste d'une manière bien singulière avec l'apathie naturelle aux habitans des pays chauds.

Le climat des Tropiques, en invitant à l'indolence, engage à la méditation. La poésie naît bientôt d'un calme habituel et de la nécessité où est l'homme d'occuper ses pensées quand le corps se livre au repos sans goûter le sommeil. L'âme, tout en agissant encore, conserve une sorte de mollesse qui lui fait rejeter tout ce qui ne peut flatter l'imagination[1]. Mais les idées poétiques qu'il vient de concevoir, l'habitant de ces contrées se donne rarement le soin de les perfectionner. Il a rêvé en quelque sorte ce qu'il va

[1] Montesquieu dit : La nature qui a donné à ces peuples une faiblesse qui les rend timides, leur a donné aussi une imagination si vive, que tout les frappe à l'excès. *Esprit des lois, livre* 14, *chap.* 3. On pourrait cependant ajouter que cette faiblesse n'est souvent qu'apparente et qu'elle tient à des idées religieuses. Les Indiens ont prouvé qu'ils ne craignent point la mort.

exprimer, et la réflexion n'a qu'une bien faible part aux chants que laisse échapper sa muse. Chez ces peuples, tout rappelle dans le langage des idées poétiques, elles le sont même trop, puisque le goût ne les a point adoucies, mais elles n'appartiennent point uniquement aux êtres que l'éducation met au-dessus des autres, parce qu'elles tiennent beaucoup au pays, qui présente de nombreuses comparaisons. Chez nous, les paysans répètent dans les danses et dans les jeux auxquels ils se livrent des chants que retient leur mémoire, et que souvent ils défigurent. Dans les colonies espagnoles, dans le Brésil, dans la plupart des îles de l'orient, chaque habitant des campagnes est poète et chante presque toujours ce qu'il a composé. Il en résulte un charme dans les expressions qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez des hommes entièrement étrangers aux lettres. On retrouve cet avantage parmi des peuples presque barbares, mais qu'un climat délicieux invite à la rêverie. M. Anderson [1] et M. Bowdish nous en donnent la preuve dans des pays différents. Le premier, quand il nous fait connaître l'île d'Otahiti, nous prouve que les habitans parlent un langage figuré dont les expressions sont tout à la fois justes et gracieuses.

[1] Troisième voyage de Cook, t. 2 p. 286 de la trad.

Le plus moderne de ces deux voyageurs, nous rappelle quelques phrases qui étonnent de la part d'un peuple sauvage, et auxquelles la plus longue civilisation n'a rien à opposer [1].

L'agriculture, en prenant tous les instans de nos cultivateurs, ne leur laisse qu'un bien court espace de temps pour se livrer au repos, et les soins qui les occupent ne leur permettent presque jamais de s'abandonner à cette paresse poétique qu'on excuse chez les peuples de la zône torride.

Chez nous, le bonheur naît de l'industrie; dans la plupart des contrées dont nous nous occupons, on cherche à le remplacer par les fictions d'une imagination brillante, ou par les charmes de la musique. Quels sont ceux de nos heureux paysans de l'Europe, qui possèdent un aussi grand nombre d'instrumens que les noirs, même dans l'état presque sauvage. Stedman en décrit plus de vingt, et il vante l'harmonie de quelques-uns. Mungo Park nous parle de harpes à sept et à dix-huit cordes [2]; il nous fait connaître une guitare qui, semblable à la lyre primitive, n'en avait que trois. Chez les habitans de l'Amérique méridionale on retrouve diverses espèces de flûtes, et une nation

[1] Voyage au pays des Ashantis.

[2] Voyage en Afrique, t. 2, p. 32.

entière se faisait distinguer par la douceur et par la noblesse de ses chants[1]. Si la musique est le premier moyen dont se servent les hommes pour exprimer leurs idées poétiques, je retrouve ces mêmes inspirations dans les concerts des habitans d'Otahiti [2], dans les chants de Midlebourg. Je les retrouve dans ces flûtes d'Éole de l'île d'Amboine [3] que M. de Labillardière décrit avec tant de charme. Cet instrument de la nature que les insulaires plantent sur le rivage, n'est qu'un simple bambou percé de trous de distance en distance, et rendant des sons mélancoliques; mais il indique chez ces nations un besoin habituel d'harmonie, qu'on ne retrouve guère chez les peuples du nord qui ne sont point encore sortis de la barbarie. Si, comme l'a dit M. de Humboldt, l'influence de la nature est d'autant plus sensible que l'homme est plus éloigné de la civilisation [4], on ne peut pas se dissimuler que cette pensée ne trouve ici une nouvelle application, et qu'elle ne vienne à l'appui de ce que j'ose avancer. Les peuples placés sous les zônes les plus ardentes, sont ceux auxquels la nature a réservé le plus

[1] Roteiro do Brazil. Manuscrit de la Bibliothèque royale.

[2] Anderson, troisième voyage de Cook, t. 2, p. 284.

[3] Voyage à la recherche de la Peyrouse, p. 228.

[4] Voyage aux régions équinoxiales.

d'inspirations poétiques. Mungo Park peuple l'Afrique de poètes voyageurs[1]; les scènes dramatiques qui ne prennent naissance chez les peuples septentrionaux qu'après de longs essais en littérature, se retrouvent chez une nation presque sauvage dans les îles de l'Océanie[2]. Je n'ai cité jusqu'à présent que des peuples à demi barbares, qui ne savent conserver que par traditions les poésies échappées à une muse encore dans l'enfance[3]; mais si nous tournons nos regards vers l'Inde, vers ce berceau de la civilisation, nous trouvons dans des écrits de la plus haute antiquité des poëmes et des drames que l'Europe, fière de ses chefs-d'œuvres, doit encore admirer. Cependant la même cause qui excite si vivement le génie poétique de quelques-unes des nations dont je viens de parler, est peut-être ce qui s'oppose chez elles au développement de la littérature. Où tout le monde est poète, on est long-temps à remarquer

[1] Voyage en Afrique, t. 2, p. 106.

[2] Voyage de Vancouver, t. 3, p. 46.

[3] On m'opposera sans doute les bardes et les scaldes. Mais je ferai observer qu'ils chantaient les exploits d'un peuple plus civilisé que celui dont je fais mention. Les guerriers d'Ossian connaissaient les palais, les navires, les armures. Leur civilisation était bien avancée, si on la compare à celle des Foulah ou des Otahitiens.

chez d'autres un feu sacré dont toutes les âmes renferment quelques étincelles [1]; et cependant des Européens nous ont fait connaître les conceptions admirables que peut inspirer un semblable climat. Paul et Virginie, Atala, les Tableaux de la nature, nous révèlent ce que seront les poètes de ces contrées quand ils sauront, comme Bernardin de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand, déployer à nos yeux tout le charme de la nature qui aura excité leur admiration.

Quoiqu'il soit bien difficile de présenter sous leur véritable aspect les phénomènes dont se sont enthousiasmés ces auteurs et plusieurs voyageurs distingués, je vais tâcher de réunir quelques-uns de ceux qui doivent concourir à l'ensemble des descriptions poétiques. Je parlerai d'abord de ces végétaux qui offrent d'heureuses allusions à la poésie, j'essayerai de peindre les bords de l'Océan, l'intérieur des forêts, le rivage des fleuves, avant de passer aux inspirations poétiques qu'ils peuvent offrir aux Européens et même aux peuples dans l'enfance.

[1] L'Inde fait toujours une exception ; elle avait une littérature poussée à un haut degré de perfection avant que nous sortissions de la barbarie. V. William Jones, Polher et une foule d'autres orientalistes.

CHAPITRE II.

Aspect de quelques végétaux; caractère qu'ils donnent au paysage, parti que peut en tirer la poésie.

MON but n'est point de présenter au lecteur une description, même rapide, de tous les végétaux dont les fleurs ou les feuillages contribuent à donner aux différentes contrées situées sous les tropiques, un aspect qui étonne toujours les yeux de l'Européen; mais il en est cependant quelques-uns qui, se rencontrant plus habituellement dans le paysage, arrêtent continuellement les regards par des formes nouvelles, et se montrent en quelque sorte comme un type de la végétation dans ces climats.

De tous ces arbres, le palmier est celui qui réunit le plus de grâce et de majesté : varié dans son feuillage comme dans ses productions, il semble que la nature l'ait destiné à embellir tous les paysages, en évitant l'uniformité. Tantôt il s'élève du sein de la terre comme une gerbe de verdure, et il protège de ses palmes les fleurs les plus modestes; tantôt, montant orgueilleusement dans les airs, il domine sur tous les autres

arbres. Il s'élance avec tant de majesté, que les hommes l'ont proclamé le roi des forêts [1]. Mais, soit qu'étendant ses branches à plusieurs pieds de la tige, elles aillent ensuite en diminuant jusqu'au sommet, de manière à former une tête élégante; soit que ces palmes, méritant le nom qui les désigne, se présentent en forme d'éventail, il réunit les dons utiles à la beauté! On le voit croître sur les rivages solitaires et sur les montagnes escarpées; il orne les plaines les plus fertiles et les rochers les plus déserts; il prodigue partout la vie, partout il nous oblige à la reconnaissance. Les nations des bords de l'Océan devraient lui adresser une sorte de culte. Combien de fois n'a-t-on point vu le navigateur se guider sur des groupes de cocotiers, éviter les vagues mugissantes, et braver en se jouant l'écueil que ces arbres lui désignaient. C'est le palmier qui ombrage la cabane du malheureux esclave, et qui lui cache les palais des despotes de l'Inde. C'est lui, comme l'a dit un voyageur italien [2], qui rend égale la table du riche et celle du pauvre; et nous devons nous rappeler, avec M. de Humboldt, que c'est au milieu de la région des palmes

[1] Un poète anglais l'appelle le *Triomphe de la nature*: Granger, the sugar cane.

[2] Della Cella, Voyage de Barbarie aux frontières occidentales de l'Égypte.

de l'Asie ou dans les contrées les plus voisines que s'est opérée la première civilisation. Ce sont aussi probablement ces superbes végétaux qui ont fourni aux poètes les premières comparaisons, quand il fallait peindre la Grâce unie à la Majesté : car il inspire encore aux Orientaux les images les plus belles et les plus nobles. Et cependant l'on ne connaît point dans ces climats les espèces sur lesquelles la nature a répandu toute sa magnificence; elles ne se rencontrent que dans l'Amérique méridionale, où elles donnent au paysage un caractère de grandeur inconnu peut-être dans les autres parties du monde. Mais si les peuples de ces contrées n'ont pas encore de littérature, et ne savent point transmettre les impressions poétiques qu'ils reçoivent de la nature, ils n'en ressentent pas moins le charme qu'on éprouve à la vue de sa plus belle production, et ils l'expriment, après un long voyage, par des chants sauvages ou par des cris de joie.

Les différens palmiers donnent aux contrées une physionomie particulière. Quelques-uns sont solitaires, et naissent au milieu d'autres végétaux; plusieurs, comme le *mauritia* et le *dattier*, forment de vastes forêts, et semblent exclure les arbres qui voudraient croître parmi eux. C'est l'aspect d'une de ces forêts, que l'on rencontre après avoir traversé le désert, qui fit s'écrier avec ra-

vissement à un marchand abyssinien : *Après la Mort le Paradis*[1]; mot touchant, qui exprime assez l'effet du dattier dans le paysage. La nature se plaît à peupler les ruines de l'arbre, qu'elle semble avoir le plus favorisé. Comme pour prouver sa supériorité sur les travaux des hommes; elle répand l'abondance où nous avons porté la destruction; elle invite encore à vivre où tant de fois elle fut outragée. Dans les lieux où s'élevaient les colonnes de la superbe Memphis[2], l'Arabe parcourt maintenant des portiques de verdure, et c'est là qu'il fonde l'espoir de sa richesse sur l'union des palmiers. Qui n'a point entendu parler de ces amours végétales sur lesquelles reposent quelquefois l'espérance de plusieurs tribus. La nature, en donnant aux dattiers, comme à quelques-arbres du même genre, des sexes différens, nous a offert en même temps le plus touchant spectacle : car elle semble avoir accordé à un être inanimé une partie de ce sentiment qui réunit toutes les créatures vivantes. Au temps venu pour la fécondation, alors même que le moindre souffle ne se fait point sentir, l'amante, par un faible mouvement, penche vers l'amant ses palmes fré-

[1] Nouvelles Annales des Voyages de MM. Eyriès et Maltebrun, t. 6, page 298.

[2] Ouvrage de la commission d'Égypte; Mémoire sur l'agriculture, p. 350.

missantes [1]. Souvent un insecte ailé ou le zéphyr, sont les messagers de ces amours que l'homme lui-même ne dédaigne point de protéger.

Dans les brûlans climats où la palme fleurie
Semble en penchant la tête appeler son amant,
Le Maure arrache un thyrse au palmier fleurissant,
Sur elle le secoue et revient en automne
Cueillir les fruits nombreux que cet hymen lui donne [2].

Tous les palmiers n'ont point besoin de ce secours; il en est un grand nombre chez qui les fleurs des deux sexes se trouvent réunies. Mais s'il fallait rappeler leurs différentes productions, plusieurs volumes ne suffiraient point. Partout leur feuillage offre un ombrage favorable; chez un grand nombre d'espèces la sève donne un vin rafraîchissant. Je ne parlerai point du cocotier ni du dattier, dont les fruits sont connus en Europe [3] : tout le monde sait maintenant que le mauritia, surnommé l'*arbre de vie* [4], nourrit de ses fruits et de sa fécule une nation entière, sur les bords de l'Orénoque; le car-

[1] Pline.

[2] Castel, poème des plantes, chant I, p. 26, édit. in-12.

[3] François Pyrard, t. 2, p. 409. Il donne dans son Voyage autour du monde le détail le plus complet des productions du cocotier et de leur usage.

[4] Humboldt, Tableaux de la Nature, t. 1, p. 38.

nahubas ou le cirier peut éclairer une partie des habitans de la côte du Brésil [1]; le sagoutier donne, au bout de sept ans, une farine agréable, connue sur les tables de l'Europe; le salep est encore une production d'un de ces beaux arbres; le pirija fournit un fruit nourrissant semblable à la pêche pour la forme et pour la couleur; l'arek offre aux Indiens une noix dont ils ne peuvent se passer pour composer leur betel; le piassaha fournit à la navigation des cordages assez durables; le rafia de Madagascar habille une partie des habitans de l'île; le mucury, le guiri, et une foule d'autres palmiers que l'on rencontre en grand nombre dans le Brésil, donnent une huile qu'il est facile d'exprimer. Divers voyageurs pourraient ajouter à cette rapide nomenclature des fruits les plus utiles; mais je m'éloignerais trop long-temps de mon sujet. Je vais parler des autres arbres qui contribuent, avec le palmier, à donner une physionomie particulière au paysage.

M. de Humboldt a déjà dit que dans toutes les parties du monde la forme des bananiers se réunissait à celle des palmiers [2]. Il y a, en effet, entre ces deux végétaux une harmonie qui satisfait les regards; et cependant ils ne croissent point toujours dans les mêmes lieux. C'est sur le bord des ruisseaux,

[1] Corografia Brasilica, t. 2.

[2] Humboldt, Tableaux de la Nature, t. 2, p. 42.

dans les vallées profondes et humides que le bananier forme des bocages enchanteurs. Il semble destiné à embellir les paisibles rivages; le zéphir, en se jouant parmi ces larges feuilles, en déploie toute la beauté; si le soleil vient alors les dorer de ses rayons, il leur donne une transparence qui réunit à l'éclat de l'or les reflets plus doux de la soie. Ses feuilles d'une contexture si délicate qui s'élèvent sur une tige presque herbacée, ne peuvent résister aux efforts du vent. Lorsqu'il souffle avec violence, elles se déchirent; quand on les voit ainsi après l'orage, on regrette leur riche parure, leur aspect a quelque chose de triste. Dans la saison, le régime énorme qui supporte un si grand nombre de fruits se colore ordinairement d'un jaune pâle qui invite à les cueillir. Comment les regarder sans admiration, quand on se rappelle tous les bienfaits qu'ils ont répandus sur la terre [1].

Les feuilles du bananier servent souvent de parure aux jeunes beautés sauvages de ces climats. M. Arago [2] nous rapporte que quand une habitante des îles Sandwich veut garantir ses épaules et son sein de la rigueur du soleil, elle fait un trou à l'une des plus larges feuilles pour y

[1] Humboldt, Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, liv. 4, p. 362.

[2] Arago, Promenade autour du monde.

passer la tête : on voit souvent des jeunes filles, vêtues ainsi, jouer sur le rivage, et elles rappelaient presque au voyageur les naïades fabuleuses que l'imagination de nos poètes nous peint folâtrant avec les tritons et les autres dieux de la mer.

L'aspect des bananiers dans un paysage des tropiques rappelle tous les avantages de la culture; on sait que ce superbe végétal ne se rencontre que fort rarement au milieu d'une nature absolument sauvage. Il donne un caractère plus paisible à la contrée qu'il embellit. Dans les îles de l'Océanie il est encore le symbole de la paix [1], sa présence arrêtait tout-à-coup les querelles les plus sanglantes; il protégeait aussi les tombeaux. Ah! si, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, les végétaux sont les caractères du livre de la nature, le bananier nous indiquera l'abondance qui réunit tous les hommes, il nous ramènera à des idées de tranquillité et de bonheur. La palme est devenue chez nous l'emblème de la gloire, il rappellera un jour les vertus paisibles du simple agriculteur.

Un des arbres que l'on rencontre le plus fréquemment dans ces climats, et qui se montre presque toujours dans le paysage avec ceux dont nous venons de parler, c'est le papayer. Sa tige, ordinairement droite comme une colonne, s'élève

[1] Anderson, troisième voyage de Cook, t. 2, p. 186.

à dix-huit ou vingt pieds, elle est nue dans presque toute sa longueur; mais l'on voit à son sommet des feuilles larges comme celles de notre figuier sortir du tronc, alternativement soutenues par de longs pétioles, présenter deux couleurs différentes et former quelquefois comme une espèce de pyramide de verdure, parsemées de fleurs blanches d'une odeur suave. Des fruits semblables au coing par leur forme allongée, mais dorés comme de petits melons, et séparés par côtes régulières, se groupent autour du tronc et forment sa plus belle parure. La nature a séparé les deux sexes chez ces arbres. Ceux qui ne donnent point de fruit ont moins de régularité dans la disposition du feuillage. L'aspect du papayer isolé des autres végétaux a quelque chose de singulier et de bizarre qui exclut presque la beauté[1]; il s'harmonise cependant avec le paysage, de manière à flatter les regards; il forme un heureux contraste par son immobilité avec les mouvemens flexibles du palmier et du bambou. Je l'ai remarqué souvent près des cabanes indiennes. Ce sont les colonnes naturelles dont les Américains ornent un humble portique d'orangers et de citronniers.

Parmi les arbres qui embellissent les bords de

[1] Je ne partage point l'opinion de Bartram qui lui donne le prix de la grâce.

l'Océan, et qui leur donnent, sous les tropiques, un caractère si nouveau pour nous, il ne faut pas oublier le manglier. Il naît au sein des eaux, où son feuillage se marie presque toujours à celui des cocotiers qui croissent dans les sables. Il s'élève à quinze ou vingt pieds avec une sorte d'uniformité régulière; ses racines se courbent avec grâce, et donnent bientôt naissance à une foule de rejetons. C'est à l'embouchure des fleuves, sur les terres basses, envahies par la marée, que ces arbres suivent les sinuosités du rivage. A la marée basse, on jouit d'un spectacle charmant: des milliers de crabes étalent de tous côtés leurs diverses parures; des hérons blancs se promènent gravement à l'ombre de ces forêts maritimes; des martins-pêcheurs du plus brillant plumage font entendre de faibles cris en passant rapidement d'une rive à l'autre. Quand le flot commence à monter, on voit s'opérer un nouveau prodige : au bout de quelques heures, une partie de ces bocages deviennent le domaine de l'Océan, et les rêves de nos poètes se réalisent : l'imagination peut se représenter le fond de la mer peuplé de grottes et de jardins.

Lorsqu'on navigue sur un de ces canaux naturels, formés par des îles basses ou par des terres noyées, l'œil est quelquefois fatigué de l'uniformité des deux rives, qui ne présentent qu'une

espèce d'arbre. Tout-à-coup le rideau de verdure s'entr'ouvre : l'on aperçoit la cabane d'un pêcheur environnée de palmiers; une végétation active se déploie dans le fond du tableau, et forme un contraste charmant, par sa variété, avec l'aspect monotone du rivage. Le chant vif et joyeux des oiseaux qui voltigent dans la campagne, se mêle au faible bruissement des eaux; en un mot, le paysage cultivé s'embellit de l'aspect un peu triste de ces forêts basses, éternellement baignées par les flots.

Quand du sommet d'une colline on porte ses regards vers le bord de la mer, la réunion des mangliers offre encore un autre aspect. Je me rappelle qu'étant un jour dans l'île d'Itaparica, je m'arrêtai long-temps pour le contempler : les arbres formaient comme des espèces de lacs au sein même de l'Océan; plus près du rivage, c'était un labyrinthe immense dont la pirogue la plus légère aurait eu de la peine à suivre les sinuosités. Cette verdure, ces eaux paisibles qu'elle entoure, vues dans le lointain; la végétation, où l'on n'aperçoit dans le nord que l'écume de la mer; cette heureuse apparence de la fertilité au sein d'un élément qui détruit tout, voilà une des scènes les plus imposantes dont l'Europe soit privée!

C'est dans les îles qui se trouvent à l'embouchure de l'Orénoque que la nature a fait croître

en plus grand nombre les mangliers. Ils servent d'asile à la tribu guerrière des Waraons [1]; et l'on voit s'élever des cabanes sur leurs innombrables racines : voilà l'origine de cette fable ridicule de nos anciens voyageurs, qui peuplent d'hommes le sommet des arbres [2].

Le magnolia, que M. de Châteaubriand a en quelque sorte consacré par ses magnifiques descriptions, n'appartient point précisément au paysage de ces contrées, mais il se montre souvent avec des végétaux des tropiques. Il parvient à plus de cent pieds; sa tige est nue, telle que le fût d'une colonne imposante, et le feuillage qui croît à l'extrémité s'élève comme un cône : rien n'égale la magnificence des fleurs; on les voit à l'extrémité des branches, et leur grandeur est telle qu'il est facile de les distinguer à un mille de distance [3]. Ouvertes comme une rose épanouie, leur éclatante blancheur se détache sur une couronne de feuilles ovales d'un vert glabre et foncé; la corolle, qui se compose quelquefois de vingt-cinq pétales, laisse apercevoir au centre un cône de couleur de chair,

[1] Voyages de Ralegh.

[2] V. mon ouvrage sur la Guyane, t. 2.

[3] Bartram qui a souvent joui de la vue de ce bel arbre, rend aussi justice à leur beauté; lorsqu'elles sont épanouies elles ont de six à neuf pouces de diamètre. Le péricarpe et la baie qui sont d'une odeur d'épice agréable ont un goût amer et stomachique.

terminé par un stigmate qui a tout l'éclat de l'or. Cette fleur, malgré sa beauté, réveillera longtemps chez nos poètes des idées de tristesse : c'est elle que Chactas a placée sur la tête d'Atala, endormie dans la cabane du missionnaire. Elle exprimait alors ses alarmes et son espoir; elle n'a que le temps de se faner, la jeune vierge n'existe plus ; son amant fait retentir les airs de ses cris déchirans [1].

Le magnolia embellit souvent le rivage de ces fleuves de la Floride où la nature déploie tant de beauté et de magnificence. Il sert quelquefois d'appui à la vigne de ces climats, si différente de la nôtre par ses énormes proportions, puisque l'on croirait, comme le dit un voyageur, qu'elle va renverser l'arbre énorme sur lequel elle s'appuie. Le superbe liquidambar, le tulipier, le chêne toujours vert, et mille autres arbres majestueux des forêts, croissent près des palmiers qui ornent encore ces régions. Que de scènes poétiques se passent sous ces mystérieux ombrages, même en s'éloignant du grand fleuve ! tantôt ce sont des bandes de chevreuils qui n'osent déjà plus se fier à la solitude, et qui s'élancent en bondissant loin du chasseur. Quelquefois un vieux pélican, perché d'un air mélancolique sur la cime la plus élevée

[1] Génie du Christianisme, Atala, t. 3, 6e édition, p. 272.

des arbres, semble veiller à la sûreté de ses frères. Non loin de là, le plumage blanc des courlis espagnols se détache sur l'azur des cieux, et brille aux rayons naissans du soleil; les dindes sauvages se saluent au lever de l'aurore par un chant qui ressemble à celui du coq domestique. C'est du haut des chênes verts qu'ils font retentir toute la contrée de leurs cris; ils ne se taisent qu'avec le jour. Alors on leur voit quitter le riant asile qu'ils s'étaient choisi; descendus sur la pelouse, ils y déploient leur queue argentée, cherchent à exciter l'admiration de leur femelle, et font retentir les airs de leurs gloussemens d'amour que l'Indien interrompt trop souvent.

Presque tous les arbres dont j'ai parlé jusqu'à présent sont communs à la plupart des contrées situées sous les tropiques; mais il en est quelques-uns qui rentrent dans le domaine de la poésie par leur aspect ou par leurs propriétés, et qui appartiennent essentiellement à certains pays. J'indiquerai d'abord le dragonier des îles Canaries, où la nature commence à changer d'aspect pour le voyageur européen : cet arbre est surtout remarquable par la bizarrerie de sa forme, son tronc ressemble à un énorme serpent, et son suc au sang épaissi des animaux [1].

[1] Bory de Saint-Vincent, Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, t. 1, p. 65.

Un auteur moderne trouve dans cette végétation singulière l'explication de l'une des fictions de la mythologie : selon lui le dragon du jardin des Hespérides n'est autre chose que l'arbre dont je viens de parler. Ce fut la fumée des volcans, dans le voisinage desquels on le voit croître, qui fit dire aux poètes que le monstre vomissait du feu [1]. Pourquoi cette opinion ne serait-elle point adoptée, si l'on convient maintenant que les pommes d'or ne sont autre chose que les fruits de l'oranger, qui croît en abondance dans ces climats.

Quoique l'existence du garoë ne soit qu'une fiction, je ne puis quitter les îles Fortunées sans rappeler ce que l'on en dit : c'était autrefois une opinion généralement répandue qu'il y avait au milieu d'un terrain aride une source végétale répandant continuellement ses bienfaits. Les premiers voyageurs prétendirent l'avoir vue, et s'être désaltérés à ses eaux limpides.

C'est encore sur les rivages de l'Afrique que l'on trouve le plus monstrueux de tous les végétaux ; l'imagination, en effet, a peine à se figurer le baobab, qui, ne s'élevant qu'à douze pieds du sol qui l'a vu naître, en acquiert quelquefois jusqu'à trente de diamètre [2], et se couvre d'un

[1] Bory de Saint-Vincent. Essai sur les îles Fortunées, t. 4, p. 13.

[2] Humboldt, Tableaux de la nature, t. 2, p. 44.

ombrage qui réalise ce que nous dit Castel :

Ses branches étendues
Semblent d'autres forêts dans les airs suspendues [1].

L'un des végétaux les plus susceptibles d'offrir des images imposantes à la poésie, est le figuier des Indes ou l'arbre sacré des Hindous, que les habitans plantent souvent près de leurs temples et de leurs tombeaux ; ses énormes branches s'étendent majestueusement, et donnent naissance à des espèces de racines qui descendent jusqu'à terre comme des lianes, s'enfoncent dans le sol, deviennent de nouveaux troncs, et s'environnent à leur tour de rejetons innombrables [2] formant bientôt une espèce de forêt. Souvent ces racines aériennes recouvrent une portion d'édifices dont elles conservent la forme ; elles prennent naissance près d'énormes pilastres qu'elles ornent de leur végétation ; quelquefois elles trouvent une humidité bienfaisante dans le sein d'arbres étrangers qui marient leurs fleurs à leur feuillage [3] ; elles vont chercher la vie jusque dans les crevasses des antiques murailles, jusque dans les portiques des

[1] Castel, poème des plantes, chant 2. V. Delille, les Trois Règnes.

[2] Voyez Daniels pour la représentation exacte de cet arbre.

[3] Marsden, Histoire de Sumatra.

anciens monumens ; mais elles détruisent après avoir embelli, et leurs voûtes mystérieuses, qui survivent aux siècles, attestent la puissance de la nature, en même temps que les ruines sur lesquelles on les voit s'élever prouvent notre faiblesse.

L'arbre sacré a quelque chose de si majestueux, qu'il est devenu l'objet d'une espèce de culte à Sumatra, et que les habitans le regardent comme la forme matérielle de l'esprit des bois [1]. C'est encore sous son ombrage que les religieux de l'Inde viennent se livrer à la contemplation : là, sans doute, ils s'abandonnent à d'heureuses illusions ; ils retrouvent, dans de consolantes rêveries, ces innocens plaisirs que leur refuse le fanatisme.

Si nous nous transportons en Amérique, nous y rencontrerons aussi des végétaux qui rentrent dans le domaine de la littérature : il y en a un surtout dont la funeste célébrité s'est répandue dans le reste de l'univers, et qu'un de nos poètes célèbres a plus d'une fois chanté ; je veux parler de cet arbre où *le plaisir habite avec la mort* [2]. C'est le mancenilier [3] ; il croît sur les bords de l'Océan, et une fois dans l'année il se dépouille entièrement de son feuillage ; il semble déplorer

[1] Marsden, Histoire de Sumatra, t. 2, p. 107.

[2] Œuvres diverses de Millevoye.

[3] Voyez aussi Darwin, les Amours des Plantes.

par son deuil les infortunes qu'il a causées. Les poètes ont exagéré ses propriétés malfaisantes, et l'on ne trouve point la mort sous son ombrage; mais son fruit est trompeur : sa couleur charmante, l'odeur flatteuse qu'il exhale invitent à le goûter; le trépas serait le prix d'une funeste imprudence.

Nos poètes, qui n'hésitent point à aller chercher dans les climats les plus reculés des images effrayantes, ne pourraient-ils point tirer encore un plus grand parti des vertus paisibles d'un végétal à peine connu, qu'il faudrait propager dans toutes les régions où il peut réussir? Je veux parler de l'arbre à lait (*palo de vacca*) observé par M. de Humboldt, qui ne voit point de plus grande merveille avec le rima de la mer du sud. « Sur le flanc aride d'un rocher croît un arbre dont les feuilles sont sèches et coriaces; ses grosses racines ligneuses pénètrent à peine dans la pierre; ses branches paraissent mortes et desséchées pendant plusieurs mois de l'année; pas une ondée n'arrose son feuillage; mais lorsqu'on perce le tronc, il en découle un lait doux et nourrissant. C'est au lever du soleil que la source végétale est la plus abondante. On voit arriver alors de toute part les noirs et les indigènes, munis de grandes jattes, pour recevoir le lait qui jaunit et s'épaissit à sa surface. Les uns vident leurs jattes sous l'arbre

même, d'autres les portent à leurs enfans : on croit voir la famille d'un pâtre qui distribue le lait de son troupeau [1]. »

C'est encore un des précieux végétaux de l'Amérique qui a fourni à un auteur célèbre ses plus charmans tableaux [2], tout le monde connaît le quinquina dont une Indienne révéla les vertus à l'Européen qu'elle aimait.

Si plusieurs arbres sont essentiellement différens de ceux de l'Europe, par leur aspect et par les lieux où ils croissent, il en est d'autres qui ne doivent leur singularité qu'à la couleur éclatante de leur feuillage. On en voit un grand nombre de ce genre dans l'Amérique méridionale. Souvent, comme chez les mélastomes, leur verdure est variée par les reflets d'un blanc argenté. Dans d'autres lieux les longues feuilles découpées de l'imboaba le disputent à la neige pour la blancheur. Mais rien n'égale la magnificence du sapoucaya ou quatélé, quand il étale son feuillage rose au milieu de l'éclatante verdure des autres arbres ; il anime tout le paysage par sa riante couleur, il donne de la grâce à ce qui l'environne ; il bannit la sombre tristesse des forêts sans qu'elles perdent

[1] Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, t. 2, p. 109

[2] Darwin, les Amours des Plantes.

de leur majesté. Si les diverses lianes ou les bignonias viennent se grouper autour de lui et le parer encore de leurs rameaux en fleurs, il semble que la nature ait voulu rassembler dans quelques forêts de l'Amérique méridionale ce qui suffirait pour la parure des plus vastes pays [1].

Sous les tropiques le feuillage présente rarement ces changemens qui sont dûs à la variété des saisons; comme le printemps est éternel, l'automne ne répand jamais ses teintes rougeâtres sur les forêts. La verdure est brillante, mais elle ne se modifie point. En un mot, il faut toute la magnificence des fleurs et du feuillage de quelques végétaux pour animer une couleur trop éclatante et trop uniforme.

Certaines plantes contribuent comme les arbres à donner un caractère particulier à la nature; leurs formes n'ont guère d'analogie avec celles de nos contrées. Aussi quand les cactus, les aloès, les bromélia sont transportés parmi nos végétaux, ils n'y produisent qu'un effet peu agréable. Ils ne sont plus en harmonie avec ce qui les environne. Mais dans le paysage où la nature les a fait naître ils contribuent au charme du tableau. Il existe quelques lieux où l'œil ne peut

[1] M. le Prince de Neuwied exprime en plus d'un endroit l'effet que produit ce bel arbre. Voy. son Voyage au Brésil.

se reposer que sur ce genre singulier de végétation; l'effet en est triste et monotone, mais dans d'autres endroits ils servent à faire ressortir l'élégance des autres feuillages. Quand un cactus élève son candélabre immobile, garni de fleurs écarlates, il peut bien le disputer en magnificence aux autres plantes, s'il leur est inférieur en grâce. Les agaves, en dressant leurs feuilles roides et bleuâtres, forment un contraste charmant avec les lianes et les plantes flexibles. Ils rappellent cependant de funestes souvenirs; on a vu à la suite d'une rébellion qui les menaçait du sort le plus cruel, des noirs se précipiter sur ces piques menaçantes, et hâter ainsi la fin de leurs tourmens. C'est avec raison que M. de Humboldt nous dit que quand ces végétaux croissent isolés dans des plaines arides, ils donnent aux régions des tropiques un caractère particulier de mélancolie[1]. J'ajouterai que les poètes en feront peut-être un jour l'emblème du désespoir.

Le végétal qui s'éloigne le plus de celui-ci par sa riante légèreté est sans contredit le bambou, il anime le paysage par sa mobilité et protège le voyageur de son ombrage. Jouet continuel des moindres orages, on se rappelle bientôt en le voyant courbé par les vents que ce n'est qu'un

[1] V. Tableaux de la Nature, t. 2, p. 85.

roseau auquel le climat donne une forme plus imposante. Cette force de végétation qui transforme en arbre majestueux une plante modeste de nos climats, se montre encore en embellissant un autre végétal. La fougère [1] arborescente forme des espèces de forêts semblables à celles de palmiers. On peut voir dans M. de Humboldt l'impression qu'elles font éprouver au voyageur ; les idées que notre poésie rattache à cette plante éprouvent sous la zône torride un singulier changement.

C'est encore dans ces contrées équinoxiales que la nature a fait naître la plante qui fournit à nos poètes les plus heureuses comparaisons quand ils veulent peindre la pudeur. En Afrique et en Amérique la sensitive tapisse de ses charmans rameaux des portions considérables de terrain qu'elle embellit aussi de ses fleurs roses. C'est là qu'elle oppose, comme le dit Bartram, un chaste empressement à l'indiscrétion du voyageur [2]. C'est-là que l'on peut répéter avec un de nos plus aimables poètes descriptifs :

Une plante, ô prodige, à l'éclat de ses charmes
Unit de la pudeur les timides alarmes.
Si d'un doigt indiscret vous osez la toucher,

[1] Elle s'élève jusqu'à trente-cinq pieds. V. Humboldt.

[2] Voyage dans les parties sud de la mer septentrionale.

Le modeste feuillage est prêt à se cacher;
Et la branche mobile aux mêmes lois fidèle,
S'incline vers la tige et se range auprès d'elle [1].

Les fleurs offrent aux poètes indiens une foule d'images charmantes; ils en tirent leurs plus heureuses comparaisons; ils ont même sur nous l'avantage des symboles qu'elles présentent dans leur mythologie. Chez eux les flèches de l'amour sont armées de cinq fleurs mystérieuses, qui produisent des effets différens, et qui ajoutent singulièrement au charme de la poésie [2].

Le lotus ou nymphea, consacré chez les anciens Egyptiens à la divinité, est regardé parmi les Hindous comme l'emblème du feu et de l'eau réunis. Cette belle plante, qui pare les lacs et les fleuves de sa verdure, fournit aux poètes asiatiques de nombreuses allusions. « La fleur du lotus, dit Forster, a dû nécessairement attirer l'attention des Indiens par sa grandeur et par sa beauté; elle est ornée de diverses couleurs, mais particulièrement couronnée d'un rouge éclatant. » Il serait difficile de réunir toutes les comparaisons dont elle est l'objet, et elle inspire tant de vénération

[1] Castel, les Plantes, chant 2.

[2] Hymne à Cama, traduite par M. Chézy à la suite de Medjnoun et Léila, t. 2, p. 189. Sacontala, ou l'anneau fatal de Kalidas, page 81.

à quelques individus, qu'ils se prosternent devant elle. Selon les Indiens, « c'est la fleur de la nuit, qui se désole lorsque le jour vient à paraître; elle a peur des étoiles, et ne s'ouvre qu'aux rayons de la lune, à qui seule elle envoie ses parfums [1]. »

Il me serait facile d'ajouter encore à ces détails : je pourrais parler du nagkessar, dont la fleur est consacrée à l'amour par les Indiens, de l'Amra, avec lesquels il aiguise ses traits; d'une foule d'autres qui offrent des emblèmes ingénieux. Mais je reviendrai sur quelques végétaux, en parlant de l'aspect général des forêts [2]. Je vais maintenant m'occuper des phénomènes poétiques offerts par l'Océan.

[1] Sacontala, ou l'anneau fatal. *Note de Forster.*

[2] Je ne fais pas ici mention des animaux qui présentent des idées à la poésie; en parlant des chasses, j'aurai l'occasion de peindre leurs ruses ou leur courage.

CHAPITRE III.

Les rivages de l'Océan.

Dans toutes les contrées du globe, le rivage de la mer semble être le lieu où la nature a réservé pour le poète ses plus nobles inspirations : vers le nord, les scènes sont peut-être plus variées que sous les tropiques durant le milieu du jour. Les aquilons soufflant presque sans cesse, donnent plus de majesté à l'Océan en courroux. Les vagues se brisent avec plus de furie; les oiseaux de rivages font entendre plus fréquemment leurs cris plaintifs et prolongés; mais si les sombres nuages, jouets éternels des vents de ces pays, donnent à l'horizon ce caractère de grandeur et de mélancolie qui a inspiré les poésies scandinaves, ils semblent exclure cette magnificence des effets de la lumière, qu'on ne trouve que dans les régions équinoxiales : là, quand le soleil s'élève à l'horizon, ou que, prêt à disparaître, il lance ses derniers feux, les eaux de l'Océan réfléchissent cette lueur éclatante; loin de ne présenter qu'une teinte monotone, les flots se colorent au loin comme les nuées légères qui se parent des feux du soleil sans

les cacher ; les vagues, en se brisant sur le rivage, font jaillir la lumière. On ne peut comparer ce spectacle qu'aux scènes ravissantes offertes en même temps par le ciel [1]. Si, comme le disait un jour l'Arioste, la nature est le livre des poètes, que d'inspirations sublimes ne doivent-ils pas trouver sous cette zône où la variété n'est que le résultat de la force de la nature!

Dans l'Inde et dans l'Amérique méridionale, la nuit amène encore un nouveau spectacle : il a fait une si vive impression sur la plupart des voyageurs, qu'ils le décrivent presque tous. Je veux parler de ces lueurs qui sillonnent la surface des eaux, qui paraissent au milieu de l'écume des vagues, qui suivent comme des étoiles la trace des navires, et qui indiquent par leur éclat éphémère le passage des habitans de l'Océan. Je ne chercherai point à prouver si les scènes magiques qu'elles présentent sont dues à la présence de milliers de mollusques; mais il me semble que la poésie pourrait s'emparer de l'effet produit au milieu des ténèbres par ces lueurs mystérieuses qui s'accroissent avec l'agitation de la mer, et qui présagent les tempêtes [1]. Combien de fois, assis sur une plage lointaine, n'ai-je point suivi des regards ces traces argentées, qui se

[1] V. Bernardin de St.-Pierre, Études de la Nature, t. 2, p. 76.

croisent en sens divers, et qui prennent les formes les plus variées ? La base de roches parsemée de points phosphoriques; certains coquillages donnant une lueur plus vive qui dessinait presque leur forme; tout me semblait propre à inspirer de nouvelles et sublimes descriptions.

C'est à ces hommes qui ne ressentent que l'ennui parce qu'ils ne connaissent que les villes, que je voudrais faire voir une des scènes intéressantes que l'on rencontre si fréquemment sur le bord de la mer en Amérique; quand la marée s'est retirée et que les eaux ont abandonné pour quelques heures une partie de leur domaine, si l'on s'avance au milieu des rochers, les yeux sont surpris de la multitude d'objets intéressans que l'Océan vient de livrer pour quelques instans à l'admiration : une foule de polypiers des couleurs les plus vives et souvent des formes les plus variées, sont environnés de plantes marines aussi remarquables par leur élégance que par leur bizarrerie. Surpris quelquefois de trouver une fleur dans le fond d'un rocher stérile sur lequel le flot vient de se briser, vous voulez cueillir cette aigrette élégante qui résiste si bien aux orages, et qui méprise la douce rosée du ciel; tout-à-coup, la fleur se retire des doigts indiscrets qui viennent de la toucher. Sensitive de ces rivages, elle est plus animée qu'une simple plante

et n'a point cependant la prévoyance des êtres entièrement organisés. C'est un polype élégant, et la nature semble avoir été dans l'indécision quand elle le fit naître; ou plutôt voulant que toutes les productions fussent unies entre elles, elle joint dans un seul être l'immobilité de la plante à la sensibilité de l'animal.

C'est encore sur les rivages des tropiques que la nature a rassemblé ces brillans coquillages qui, empruntant quelquefois leurs couleurs aux pierres précieuses, charment les yeux par les formes les plus élégantes.

Une foule de crustacés peuvent aussi attirer l'attention de l'observateur et fournir d'heureux tableaux aux poètes descriptifs, car en Amérique les crabes se livrent les combats les plus cruels au temps de leurs amours [1]. On pourra nous peindre et les émigrations de ceux qui s'éloignent dans les terres et leur retour vers l'Océan. On pourra nous décrire le Pagure Diogène, auquel la nature a refusé les moyens conservateurs qu'elle a donnés aux autres crustacés, mais qui sait y suppléer par le plus admirable instinct : il s'empare d'une coquille univalve, et fier de sa nouvelle habitation, il la promène sur le rivage [2].

[1] Bosc, Histoire des Crustacés, t. 1, p. 149.

[2] *Id.* t. 2, p. 65.

J'ai passé souvent des heures entières à jouir du spectacle qu'offrent les habitudes de ces êtres singuliers; leurs ruses pour s'introduire dans un asile étranger, leur rapidité à fuir la main qui veut les saisir, leur démarche bizarre et leur faiblesse menaçante avaient quelque chose de singulier qui m'entraînait malgré moi à prolonger mes promenades solitaires.

Les anciens n'ont point négligé les scènes que leur présentaient les bords de la mer. Parmi les modernes, on voit quelques poètes qui en ont tiré le plus grand parti. Comme Théocrite, Camoens a souvent placé ses bergers sur les rivages de l'Océan, et alors il n'a négligé aucun des détails qui pouvaient donner de la vérité à ses tableaux.

CHAPITRE IV.

Les forêts, leur harmonie.

Sur les bords des lacs et des fleuves, la chaleur du soleil mettant en action l'humidité bienfaisante de ces vastes réservoirs, donne des formes gigantesques à la végétation. Les arbres qui s'élevaient à peine en d'autres endroits à la surface de la terre, prenant majestueusement leur essor, embellissent bientôt les rivages dont ils attestent la fertilité. L'Amazone, le Gange, le Méchascébé, le Niger roulent leurs eaux au milieu de vastes forêts qui, se succédant d'âge en âge, ont toujours résisté aux efforts des hommes, parce que la nature n'a point connu de bornes dans ce qui pouvait perpétuer sa grandeur. Il semble en effet qu'elle ait choisi les rives de ces fleuves immenses pour y déployer une magnificence inconnue en d'autres lieux. J'ai remarqué dans l'Amérique méridionale que les arbres, en prenant un plus grand accroissement près des rivières, donnent un aspect particulier aux forêts : ce n'est plus la nature dans un désordre absolu ; il semble que sa force et sa grandeur lui aient permis de répandre une sorte de régularité imposante dans la

végétation. Les arbres en s'élevant à une hauteur dont les regards sont fatigués, ne permettent plus aux faibles arbrisseaux de croître. Alors la voûte des forêts s'agrandit; les troncs énormes qui la supportent forment d'immenses portiques en étalant majestueusement leurs branches; elles sont chargées à leur sommet d'une foule de plantes parasites dont l'air paraît être le domaine, et qui viennent mêler orgueilleusement leurs fleurs aux feuillages les plus élevés. Née souvent près de l'humble fougère, une liane flexible entoure en serpentant l'arbre immense, le couvre de ses guirlandes, l'unit à tous les grands végétaux qui l'environnent, et semble braver l'éclat du jour avant d'embellir la mystérieuse obscurité des lieux qui l'ont vue naître.

Dans les forêts moins majestueuses où les rayons du soleil pénètrent aisément, l'on découvre dans la végétation une variété extrême, qui se montre à une distance bien moins considérable. Parmi tous les voyageurs qui ont décrit les forêts dans leurs détails, il n'en existe peut-être point de plus exact que M. Leprince de Neuwied, il a admiré en observateur exercé et comme un homme profondément rempli de son sujet.

« La vie, la végétation la plus abondante, dit-il, sont répandues partout, on n'aperçoit pas le plus petit espace dépourvu de plantes. Le long de

tous les troncs d'arbres, on voit fleurir, grimper, s'entortiller, s'attacher les grenadilles, les caladium, les dracontium, les poivres, les begonia, les vanilles, diverses fougères, des lichens, des mousses d'espèces variées. Les palmiers, les mélastomes, les bignonia, les rhexia, les mimosa, les inga, les fromagers, les houx, les lauriers, les myrtes, les eugenia, les jacaranda, les jatropha, les vismia, les quatélés, les figuiers se montrent partout : la terre est jonchée de leurs fleurs et l'on est embarrassé de deviner de quel arbre elles sont tombées. Quelques-unes des tiges gigantesques chargées de fleurs paraissent de loin blanches, jaune foncé, rouge éclatant, roses, violettes, bleu de ciel. Dans les endroits marécageux, s'élèvent en groupes serrés sur de longs pétioles les grandes et belles feuilles elliptiques des héliconia, qui ont quelquefois huit à dix pieds de haut, et sont ornées de fleurs bizarres, rouge foncé et couleur de feu. Sur le point de division des branches des plus grands arbres, croissent des bromelia énormes, à fleurs en épis ou en panicules de couleur écarlate ou de teintes également belles. Il en descend de grosses touffes de racines semblables à des cordes, qui tombent jusqu'à terre et causent de nouveaux embarras aux voyageurs. Ces tiges de bromelia couvrent les arbres jusqu'à ce qu'elles meurent, après bien des années d'existence, et

déracinées par le vent, tombent à terre avec grand bruit. Des milliers de plantes grimpantes de toutes les dimensions, depuis la plus mince jusqu'à la grosseur de la cuisse d'un homme, et dont le bois est dur et compact, des bauhima, des banistéria, des paullinia et d'autres, s'entrelacent autour des arbres, s'élèvent jusqu'à leurs cimes où elles fleurissent et portent leurs fruits sans que l'homme puisse les y apercevoir. Quelques-uns de ces végétaux ont une forme si singulière, par exemple, certains banistéria, qu'on ne peut pas les regarder sans étonnement. Quelquefois le tronc autour duquel ces plantes se sont entortillées, meurt et tombe en poussière. L'on voit alors des tiges colossales entrelacées les unes les autres en se tenant debout, et l'on devine aisément la cause de ce phénomène. Il serait bien difficile de présenter fidèlement le tableau de ces forêts, car l'art restera toujours en arrière pour les dépeindre [1]. »

Il y a dans les forêts du Nouveau-Monde une harmonie parfaitement d'accord avec ce qui frappe les regards; comme tout est grand, imposant et majestueux, le chant des oiseaux ou le cri des divers animaux a quelque chose de sauvage

[1] La magnifique gravure de M. de Clarac peut seule donner une idée de ces scènes imposantes.

et de mélancolique. Ces cadences brillantes et soutenues, ce gazouillement léger, ces modulations si vives et si gaies se font entendre moins fréquemment que dans nos climats, ils sont remplacés par des chants plus graves et surtout plus mesurés. Tantôt c'est une voix qui imite le coup retentissant du marteau sur l'enclume, quelquefois les oreilles sont frappées d'un son qui ressemble à ce bruit que fait en se brisant la corde d'un violon. Les perroquets varient leurs croassemens; les perruches joignent une espèce de sifflement à leur ramage, une foule d'oiseaux de proie poussent un cri funèbre. L'anheima [1], au temps de ses amours, fait entendre un roucoulement plus fort et plus mélancolique que celui de notre colombe : enfin il existe dans les forêts des sons étranges qui vous font tomber dans un profond étonnement. Mais souvent au coucher du soleil, quand les oiseaux ont cessé leurs chants, on entend au sommet des arbres les plus élevés un bruit qui remplirait d'épouvante si l'on ignorait ce qui le cause. Des murmures semblables à la voix humaine annoncent que les guaribas [2]

[1] Ou kamichi; on ne le trouve guère cependant que dans les endroits marécageux.

[2] Simia Beelzebut. Linn. M. de Humboldt dit qu'on entend son hurlement à huit cents toises, surtout par un temps humide et orageux.

tiennent une de ces assemblées qui ont lieu pour saluer l'astre du jour. Leurs accens prolongés de la manière la plus funèbre ont fait croire à quelques hommes peu accoutumés à réfléchir, que ces animaux rendaient hommage à Satan et lui payaient un tribut qu'il exigeait. Ce chant a cependant quelque chose d'imposant à l'heure où le jour fuit, il agrandit la scène en la remplissant de tristesse, et l'on n'est point surpris que le voyageur déjà ému par la sombre horreur des forêts qu'il vient de parcourir, attache quelques idées de superstition à ces réunions mystérieuses qui épouvantent l'homme ignorant.

Si c'est au lever du soleil que les habitans de l'air font entendre leur brillant ramage, j'ai remarqué fréquemment que les quadrupèdes dans le Nouveau-Monde choisissent l'heure où le jour va disparaître pour le saluer par leurs derniers cris. Ceux que la force et le courage rendent les plus terribles, semblent alors se réjouir comme s'ils célébraient leur triomphe sur les victimes qu'ils ont immolées. Quand le jaguar et le tigre noir poussent leurs rugissemens, ils remplissent la forêt d'un bruit majestueux, mais qui fait naître l'inquiétude. Les animaux paisibles en les entendant se taisent tout-à-coup, comme s'ils craignaient de mêler leurs voix à ces accens de domination. Si le vent vient alors à souffler avec plus de violence,

qu'il agite la cime élevée des arbres, qu'il courbe en mugissant les palmiers, qu'il mêle avec bruit les festons de lianes, qu'il s'engouffre dans les sombres profondeurs de ces forêts primitives, il en sort un murmure si funèbre, les voix du guara, du couguar et du chat sauvage deviennent tellement effrayantes, que l'admiration disparaît pour faire place à la terreur.

CHAPITRE V.

Les papillons, les colibris, les éphémères.

Le voyageur, après avoir traversé une des forêts du Nouveau-Monde, trouve au bout de quelques heures la scène bien plus variée. Si au premier abord les grandes masses ont surpris son âme, la diversité infinie qu'elles présentent dans leurs détails occupe l'esprit d'une manière différente et souvent avec plus de charme. Dans le spectacle pompeux offert par la réunion de tous ces végétaux, au milieu de l'admirable contraste des couleurs les plus éclatantes, il s'est en quelque sorte enivré d'admiration; il ne pourrait point supporter long-temps tous les sentimens dont il est agité; mais dans une fleur, mais dans un insecte, merveilles non moins étonnantes de cette nature vaste et sublime, il trouve de nouveaux motifs pour une observation plus attentive et plus tranquille, elle le repose des émotions qu'il vient d'éprouver. Un papillon voltige-t-il de fleurs en fleurs, il efface par sa beauté ceux de l'Europe; ses ailes sont peintes de l'azur du ciel, et quand elles reflètent la lumière, elles brillent de tout l'éclat de l'argent. Si le grand laërte est le

roi des papillons, sa cour est nombreuse. Le ménélas présente au milieu de l'azur les reflets du plus superbe violet. Le nestor est embelli des teintes bleues les plus variées, de charmantes raies d'un vert qui a l'éclat d'un métal précieux, embellissent les ailes noires du leïlus. Le chevalier étale sa verte parure, et semble fier de sa livrée d'or. Essayer de décrire, même rapidement, les diverses espèces qui se font remarquer, ce serait rappeler confusément les plus brillantes couleurs des métaux, des fleurs et des pierreries. Le papillon, chez les Grecs, était l'emblème de l'âme; on ne sera donc point surpris de voir que le plus léger et le plus charmant des oiseaux ait renouvelé la même croyance chez un peuple de ces contrées[1]. Tout le monde a lu dans Buffon l'admirable description du colibri et de l'oiseau mouche, tout le monde connaît donc leur petitesse, leur éclat, leur vivacité, leur courage; combien de fois ne les ai-je point admirés sur les aigrettes blanches du jemrosa; s'ils passent d'un arbre à l'autre, le regard a moins de rapidité : soutenus par leurs ailes frémissantes au-

[1] M. de Humboldt dit en parlant de la religion des Mexicains, que la femme du dieu de la guerre, nommée Toyamiqui, conduisait les âmes des guerriers morts pour la défense des dieux dans la maison du soleil, et qu'elle les transformait en colibris. *V. Monumens des peuples de l'Amérique.*

dessus de la fleur épanouie, c'est dans l'air qu'ils sucent le miel et qu'ils s'enivrent de parfums. Le bleu du saphir, le vert de l'émeraude, l'incarnat du rubis étincellent de tous côtés. Je me suis dit bien souvent, quand la poésie s'emparera dans ces contrées de tous les trésors de la nature, que de comparaisons lui offrira ce charmant oiseau; s'il est comme le papillon l'emblème de l'inconstance, il pourrait être aussi l'image de la volupté.

Près de là, les éphémères, qui ne durent qu'un jour, nous offrent le spectacle de leur métamorphose et l'emblème des choses de la vie. Au lever de l'aurore, elles forment sur la rive des ruisseaux d'innombrables nuages qui se balancent dans l'air. Elles sont alors parées de ce que la nature a de belles couleurs, formées avec grâce, brillantes et légères; mais descendant bientôt à la surface des eaux, elles y finissent leurs jours après avoir déposé leurs œufs qui doivent éclore au printemps. Avant de reprendre la charmante livrée du plaisir, la nature les condamne à paraître sous la forme d'une larve et à rester ainsi pendant plus de dix mois. Durant ce siècle, et c'en est un comparé à leur rapide existence, ces insectes sont à peu près immobiles; ils ne renaissent donc que pour voltiger un jour au milieu des fleurs, et mourir après avoir aimé.

CHAPITRE VI.

Les fleuves.

Les deux plus grands fleuves de l'Amérique méridionale, unissant leurs eaux par des canaux naturels d'une immense étendue, offrent dejà un spectacle bien digne de l'attention de l'observateur, qui voit la richesse future des peuples dans la facilité qu'ils trouvent à communiquer entre eux. Le poëte ne doit pas attendre que les rivages déserts de l'Orénoque, du Cassiquiari et de l'Apure soient couverts de cités florissantes pour se livrer à l'admiration. Les scènes qu'il peut décrire encore ne s'offriraient plus à ses regards; le récit des vaines conquêtes de l'homme remplacerait les pages éloquentes retraçant la nature dans sa grandeur primitive. Si nous suivons M. de Humboldt au milieu des tributaires de l'Amazone et de l'Orénoque, si nous pénétrons avec lui dans ces vastes solitudes que les Européens n'ont peuplées que de funestes souvenirs, nous pourrons jouir encore d'un spectacle imposant qui semble présager les grandeurs futures de la civilisation. Ces rives solitaires sont un vaste théâtre où le soleil éclaire chaque jour les tableaux les plus va-

riés. Les différens animaux, jouissant d'une longue sécurité, ne redoutent pas de se montrer aux yeux des hommes qui n'ont point encore parcouru leurs savanes et leurs forêts. Sortis de ces mystérieux ombrages pour chercher la fraîcheur des eaux, les plus grands quadrupèdes s'avancent majestueusement vers la plage solitaire. « Le plaisir que l'on éprouve, dit M. de Humboldt, n'est pas dû seulement à l'intérêt que prend le naturaliste aux objets de son étude, il tient à un sentiment commun à tous les hommes qui sont élevés dans les habitudes de la civilisation; on se voit en contact avec un monde nouveau, avec une nature sauvage et indomptée. Tantôt c'est le jaguar, belle panthère de l'Amérique, qui paraît sur le rivage, tantôt c'est le hocco à plumes noires et à tête huppée qui se promène lentement le long des *sauso*. Les animaux des classes les plus différentes se succèdent les uns aux autres *es como en el paraiso*, c'est comme au paradis, disait notre pilote, vieux Indien des Missions. En effet, tout rappelle ici cet état du monde primitif, dont d'antiques et vénérables traditions ont retracé à tous les peuples l'innocence et le bonheur. Mais en observant avec soin les rapports des animaux entre eux, on voit qu'ils s'évitent et se craignent mutuellement; l'âge d'or a cessé, et dans ce paradis des forêts américaines, comme partout ailleurs, une triste et longue ex-

périence enseigne à tous les êtres que la douceur se trouve rarement unie à la force. »

Les détails de ce vaste tableau font connaître tout ce qu'il a de grand et de majestueux : tantôt ce sont d'énormes crocodiles sortant avec bruit du sein des eaux, ou se tenant, dans une perfide immobilité, sur le sable frappé des rayons du soleil, et ressemblant, quand ils sont couverts d'un limon desséché, à des statues de bronze; tantôt d'innombrables troupeaux de chiguires nagent vers le rivage et fuient l'avidité des autres animaux. Quelquefois une île, parée de superbes végétaux, sert d'asile à des milliers de spatules roses, de flamans et de hérons. Rien, du reste, ne me semble mieux devoir donner l'idée des fleuves de l'Amérique, que les descriptions de MM. de Châteaubriand et de Humboldt [1]. Celle du commencement d'*Atala* est trop connue pour que je la rapporte ici; je laisserai parler encore le savant voyageur. « En sortant du Rio-Apure, nous nous trouvâmes dans un pays d'un aspect tout différent. Une immense plaine d'eau s'étendait devant nous comme un lac à perte de vue; des vagues blanchissantes se soulevaient à plusieurs pieds de hauteur, par le conflit de la brise et du courant; l'air ne retentissait plus des cris perçans des hérons, des flamans et des spatules,

[1] V. aussi M. de Pagès, Voyage autour du monde, t. I.

qui se portent en longues files de l'une à l'autre rive. Nos yeux cherchaient en vain de ces oiseaux, nageurs dont les ruses industrieuses varient dans chaque tribu : la nature entière paraissait moins animée; à peine reconnaissions-nous, dans le creux des eaux, quelques grands crocodiles fendant, obliquement, à l'aide de leurs longues queues, la surface des eaux agitées; l'horizon était borné par une ceinture de forêts; mais nulle part ces forêts ne se prolongeaient jusqu'au lit du fleuve. De vastes plages, constamment brûlées par les ardeurs du soleil, désertes et arides comme les plages de la mer, ressemblaient de loin, par l'effet du mirage, à des mares d'eau dormantes. Loin de fixer les limites des fleuves, ces rives sablonneuses les rendaient incertaines; elles les rapprochaient ou les éloignaient tour-à-tour, selon le jeu variable des rayons réfléchis. A ces traits épars du paysage, à ce caractère de solitude et de grandeur, on reconnaît le cours de l'Orénoque, un des fleuves les plus majestueux du Nouveau-Monde. » Ce fleuve offre encore d'autres scènes qu'on ne peut se lasser d'admirer : je veux parler de ces magnifiques cascades qui interrompent son cours, et dont le littérateur doit lire la description dans les considérations sur les cataractes [1].

[1] V. Tableaux de la Nature, t. 2, p. 213. Trad. de M. Eyriès.

CHAPITRE VII.

Impression de la nature des tropiques sur le voyageur. Regrets qu'éprouve l'Européen jusqu'à ce qu'il soit accoutumé à un nouveau climat.

Quand les premiers navigateurs portugais découvrirent la côte occidentale de l'Afrique [1], à l'aspect d'une nature nouvelle, plus prodigue de la vie, ils crurent entrer dans le paradis terrestre; et cependant ils quittaient une des belles contrées de l'Europe. Si le sentiment qu'ils éprouvèrent est partagé par les âmes capables de sentir la grâce et la majesté réunis dans le paysage, tout concourt à rendre cette impression plus vive. Pour gagner les rivages de l'Afrique et du Nouveau-Monde, il faut traverser les mers; pendant des mois entiers, les yeux ne voient que le flot qui pousse le flot vers un horizon sans bornes, que les nuages que les vents entraînent, et qui se perdent dans l'immensité; peu à peu la terre paraît: il semble que ce soit une vapeur trompeuse; bien-

[1] Nuno Tristan et Diniz Fernandez, 1440 et 1446. Voyez les diverses relations qui parlent de ces voyageurs, entre autres Bruce, t. 2, p. 107.

tôt une zône de verdure se découvre; quelques instans encore, et les regards empressés ne peuvent suffire à l'admiration : l'esprit poétique s'empare de tous les objets, l'imagination leur prête de nouveaux charmes; elle voit régner aussi l'abondance et le bonheur où la nature se pare de tant d'attraits. Débarque-t-on sur le rivage? les sens reçoivent une nouvelle émotion; une chaleur active développe des parfums inconnus [1]; le cœur s'éveille à de nouvelles sensations, l'âme à de nouvelles idées; une curiosité inquiète entraîne des arbres majestueux aux plantes modestes, des plantes aux oiseaux éclatans, des oiseaux à de faibles insectes; tout s'anime, tout vit sous ces climats ardens, et le voyageur s'enflamme d'un nouvel enthousiasme. Qu'on ne croie pas qu'il y ait de l'exagération dans ce tableau; sans doute tous les sites des tropiques ne sont point destinés à faire naître ces impressions, il y a aussi des rochers

[1] Poivre, dans son Voyage d'un philosophe, dit, en parlant des îles habitées par les Malais : on y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succèdent d'années en années, et dont l'odeur suave pénètre jusqu'à l'âme et inspire la volupté la plus séduisante. Voy. p. 40. On retrouve ces émanations embaumées dans la plupart des campagnes situées sous les tropiques, et elles ont à coup sûr une plus grande influence qu'on ne le pense généralement sur les inspirations poétiques.

stériles qui ne peuvent inspirer que l'effroi; il y a de tristes rivages qu'une brillante végétation n'a jamais orné; mais ce n'est point sur ces plages stériles que je transporte l'esprit de mes lecteurs, c'est à Madère, aux îles Fortunées, sur les rivages de Timor et d'Otahiti, dans les forêts du Nouveau-Monde, dans les plaines fertiles de l'Asie. Qu'on lise Humboldt, Peron, Forster, que l'on consulte de plus anciens voyageurs [1], on verra

[1] Je pourrais invoquer ici le témoignage d'un grand nombre de voyageurs célèbres. Je n'en citerai que quelques-uns. Forster en décrivant les scènes pittoresques que l'on découvre du sommet des collines d'Otahiti, avoue qu'elles surpassent toutes les descriptions des poètes. *Deuxième voyage de Cook*, t. 1, p. 530. Poivre, en parlant des paysages délicieux de l'île de Malaca, dit qu'il n'y a nul voyageur qui ne voulût y passer son existence. *Voyage d'un philosophe*, p. 40. Il compare les campagnes de Siam au paradis terrestre. *Idem*, p. 31. M. de Neuwied convient en décrivant une solitude du Brésil, qu'elle surpassait toutes les idées que son imagination s'était faites des scènes de la nature les plus grandes et les plus ravissantes. *Voyage au Brésil*, t. 1. Il dit plus loin que quiconque n'a pas vu les contrées équinoxiales, regarderait le tableau d'un artiste qui essayerait de peindre la magnificence des forêts comme une pure fantaisie de son imagination. *Idem*, t. 2, p. 154. Il y a loin de là à la singulière description que nous fait Paw des bois incultes de l'Amérique; l'un a vu, l'autre suit un système.

Le bon Lery lui-même, ne peut s'empêcher de montrer son enthousiasme sous une forme religieuse qui indique la plus profonde impression. *Hist. d'un voyage fait en la terre du Brésil.*

partout la même admiration, on recueillera partout le même tribut d'éloges.

Cependant au milieu de ces bocages, sous un ciel dont rien ne semble devoir altérer la favorable influence, on ne voit que trop souvent l'Européen regretter sa patrie, rattacher ses souvenirs aux brillans végétaux dont il est environné, leur donner des noms qui lui rappellent et le verger que parcourut son enfance, et cette prairie ornée de fleurs moins belles peut-être que celles qui éblouissent ses yeux, mais dont il respira le parfum quand son âme s'éveilla pour goûter les charmes de la nature [1]. Son cœur cherchant toujours à tromper ses regards, lui fait trouver une heureuse ressemblance dans les productions d'une terre étrangère avec celles de la contrée chérie qu'il a quittée. Accablé par les regrets, il dit au ciel : Ne te couvriras-tu point de nuages, ne feras-tu pas descendre un voile éclatant de blancheur sur ces campagnes qui étalent avec orgueil leur verdure éternelle? Il dit à la plante qui brave l'éclat du soleil : ne te flétriras-tu jamais pour me reparaître plus belle? il dit aux oiseaux : ne célébrerez-vous pas le prin-

[1] Ce sont ces réminiscences végétales qui nous rendent si chers les jours rapides de notre enfance. Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonie de la Nature*, t. I, p. 146.

temps? vous ignorez le bonheur. Mais le soleil poursuit son cours en éclairant les mêmes scènes de magnificence; mais la fleur orgueilleuse croît au milieu d'un sol embrasé; les oiseaux ne cessent de répéter les chants qu'ils faisaient entendre lorsque le voyageur parut au milieu de leurs forêts. Dans son délire, il va quelquefois jusqu'à désirer d'éternels frimas, il se rappelle que les aquilons soufflent sur les rivages de sa patrie, il les demande au ciel avec plus d'ardeur peut-être qu'il ne souhaita jamais le printemps.

J'ai vu un vieillard qui, au sortir d'orages politiques, avait quitté l'Europe pour venir se fixer dans les déserts du Nouveau-Monde. Il éprouva les sentimens douloureux que je viens de peindre, jusqu'à ce que le temps, effaçant peu à peu ses anciennes idées, lui permit de goûter quelques instans de bonheur au milieu d'une nature n'ayant rien de semblable à celle de sa patrie. Quelques mois après son arrivée, me disait-il, il avait adopté pour lieu de sa promenade un rocher sauvage, battu par les vagues, qu'il préférait à cette pompe dont il était environné, parce qu'on trouvait aussi de ces rochers stériles sur les côtes brumeuses de l'Europe. Il avait arraché jusqu'aux aloës croissant péniblement au milieu des mousses et des fougères, afin que rien d'étranger à ses regards ne vînt lui rappeler qu'il était en Amérique,

et que ses rêveries ne trouvaient plus de motif dans l'apparence de la réalité. Je ne veux voir, s'écriait-il, que les flots agités et que ces pierres brûlées par le soleil, puisque c'est tout ce qu'il y a de commun entre la France et ces contrées. Mais insensiblement son cœur trouva un plus grand nombre de ces analogies que la Providence dévoile, quand le temps d'une épreuve qu'elle juge à propos de faire subir à celui qui s'exile de son pays est passée[1]. L'idée de la France était pour mon solitaire comme un songe heureux. Il s'était en quelque sorte environné d'illusions qui, par une longue suite d'habitudes, lui étaient devenues plus chères que la réalité qu'elles devaient rappeler. S'il venait à détacher une fleur de fausse vanille, il cherchait bien son analogie pour l'odeur avec celle de l'héliotrope d'hiver, mais il la préférait encore. S'il nous présentait un fruit de son verger, il était le premier à nous désigner la saveur qui le faisait ressembler à celui de l'Europe, mais il la trouvait plus douce. Il avait fini par réunir les jouissances de ces deux climats et par associer ce qu'il y avait de plus agréable dans son pays et dans sa patrie

[1] Les Conquistadores entourés d'Indiens dont ils ignoraient la langue, cultivaient de préférence, comme pour se consoler de leur isolement, les plantes qui leur rappelaient le sol de l'Estramadure et de la Castille. Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. 9, p. 413.

adoptive. C'est un admirable instinct que la nature a mis en nous pour que nous ne fussions pas toujours malheureux quand le hasard nous aurait forcés à demeurer sur des rives étrangères. Mais pour être en quelque sorte à l'abri des reproches des hommes, elle les avertit puissamment pendant des années entières, elle met tout en usage pour que la voix de la patrie ne soit pas méconnue ; elle murmure continuellement comme la vague qui ne cesse de se briser : Étranger, ne reste pas sur ces rivages, si tu penses devoir regretter éternellement ceux que tu as quittés.

L'absence fait naître encore dans le cœur de l'homme le moins susceptible d'affections tendres, un doux sentiment de bienveillance dont la poésie peut s'emparer, et qui se répand non-seulement sur nos compatriotes, mais sur tous les Européens. Pour une âme ardente et sensible, ces hommes deviennent des frères ; le voyageur les regarde comme tels parce qu'ils ont traversé les mers après lui, parce qu'il se considère comme chargé dans ces lointains pays d'exercer envers eux les devoirs d'une hospitalité reçue autrefois ou vivement désirée. Que de profonds sentimens ne fait pas naître la présence d'un Français ! Il n'est guère possible de le faire sentir à ceux qui ne l'ont point éprouvé. Il est difficile d'indiquer la douceur de ses paroles à ceux qui ne les ont

point entendues. Je me trompe cependant, un ami de l'humanité dépeint ces impressions mieux que tout autre et je veux suivre Malouet dans les forêts de la Guyane, pour faire connaître ce qu'elles ont de noble et d'attendrissant.

Cet homme vertueux parcourait la Guyane Française afin d'améliorer le sort de ses habitans; il trouva près de la cascade d'Oyapok un vieux soldat qui avait été blessé à la bataille de Malplaquet. Il comptait alors cent dix ans; il y en avait quarante qu'il vivait dans cette solitude; il était aveugle et nu. Malgré sa décrépitude, il conservait une apparence de vigueur, et la longue barbe blanche qui le couvrait jusqu'à la ceinture ajoutait encore à son air vénérable; deux négresses le nourrissaient depuis long-temps du produit de leur travail, et composaient toute sa société. La visite d'un compatriote le rendit l'homme le plus heureux. Je vais laisser parler le voyageur et lui faire exprimer les sensations qu'il éprouva. « Je passai deux heures dans sa cabane, étonné, attendri du spectacle de cette ruine vivante. La pitié, le respect en imposaient à ma curiosité, je n'étais affecté que de cette prolongation des misères de la vie humaine, dans l'abandon, la solitude et la privation de tous les secours de la société. Je voulus le faire transporter au fort, il s'y refusa, il me dit que le bruit des

eaux dans leur chute était pour lui une jouissance et l'abondance de la pêche une ressource; que puisque je lui assurais une ration de pain, de vin et de viande salée, il n'avait plus rien à désirer.

Il m'avait d'abord reçu avec de grandes démonstrations de joie, mais lorsque je fus prêt de le quitter, son visage vénérable se couvrit de larmes. Il me retint par mon habit, et prenant ce ton de dignité qui sied si bien à la vieillesse, s'apercevant malgré sa cécité de ma grande émotion, il me dit : attendez; puis il se mit à genoux, pria Dieu, et m'imposant ses mains sur la tête, me donna sa bénédiction [1]. »

[1] V. Malouet, Mémoire sur les colonies, t. 1, p. 51.

CHAPITRE VIII.

Amour de l'Indien pour ses forêts. Effet que doivent produire sur lui nos climats

Que dire à ce pauvre Indien que l'on a arraché de ses forêts? Quand il regarde d'un œil indifférent les édifices de vos cités, lui persuaderez-vous qu'il doit les préférer à ces cabanes qu'il élevait dans l'endroit le plus riant de la solitude? Mes palmiers sont bien plus beaux que vos colonnes, s'écrie-t-il, et la nature les a élevés partout pour ombrager mon habitation. Je puis transporter avec moi mon toit de feuillage et ces dômes doivent rester éternellement dans le même lieu. Que les Européens sont insensés! l'orgueil les fixe à la même place pour le reste de leur existence. Ne le voient-ils pas comme moi, tous les êtres sont destinés à errer sans cesse? J'aime bien mieux imiter l'hôte des forêts ou l'habitant de l'air; le cerf ne reste pas sans cesse dans le même pâturage, l'oiseau ne chante pas toujours au sommet des mêmes arbres, mais leur rapidité leur fait trouver partout l'asile qu'ils désirent. La nature a si bien vu que les êtres animés ne devaient point rester dans le

même lieu, qu'elle a accordé aux plus lents une habitation pour les abriter pendant les voyages qu'ils font comme les autres animaux. Ce qu'il dit, ce n'est point la preuve d'un vain caprice, c'est l'expression d'un sentiment qui lui commande plus impérieusement que tous les autres; il en donne bientôt une funeste preuve; si l'on veut le contraindre à demeurer long-temps loin de ses déserts, son corps s'affaiblit, ses regards deviennent languissans, sa voix est mourante, chacun de ses soupirs est une accusation; il appelle au tribunal de la divinité les hommes qui le retiennent pour lui faire partager une civilisation dont les lois l'épouvantent [1]; il meurt au bout d'un court espace de temps,

[1] Nous avons eu dernièrement en Europe une preuve de la violence de ces sentimens. Un Brésilien, emmené en Allemagne n'a pu vivre long-temps loin de ses forêts. Voyez le Journal des Débats du 7 décembre 1823.

On écrit de Francfort, 2 décembre: « Le sauvage Botocoudo, qui fut amené l'année dernière du Brésil à Vienne, a passé avant-hier pour retourner dans son pays; il est accompagné d'un courrier du cabinet autrichien, à qui on a recommandé d'en avoir le plus grand soin. Il renonce à tous les plaisirs et à toutes les jouissances de l'Europe civilisée pour retourner dans ses forêts, où un attrait invincible rappelle cet enfant de la nature. Sa femme et son enfant sont déjà morts de chagrin, et il les aurait bientôt suivis, si la bonté de l'empereur ne l'eût déterminé à ordonner que ce sauvage fût rendu à la liberté et à ses forêts. Il a appris quelques mots d'allemand; mais ce

parce que ses regrets sont trop vifs pour durer pendant des années. Ramenez ce sauvage dans ses campagnes, le spectacle qui se présente à ses regards le ranime tout-à-coup. Il aspire le parfum des forêts, et se réveille comme d'un songe pénible, il admire l'éclat des fleurs et ses yeux reprennent leur ancienne vivacité; il entend le chant des oiseaux et sa voix s'élève gaîment dans les airs. Il ne faut pas croire que notre civilisation, en exerçant son influence dès l'âge le plus tendre, puisse éteindre ce sentiment. On a vu au Brésil, dans la province de Minas-Novas, un Indien qui, ayant été conduit dès son enfance au milieu des villes, y prit l'instruction que l'on donne aux enfans des colons; entrant bientôt dans les ordres ecclésiastiques, il fut chargé de desservir la cure d'un petit village voisin des forêts où demeuraient ses anciens compatriotes.Le souvenir d'une vie errante au milieu des bois parla si vivement à son âme, que la tribu à laquelle il avait appartenu venant visiter les lieux où il résidait, il n'hésita pas à la suivre quand elle s'éloigna, en reprenant tous les ornemens portés par les sauvages. Sans doute, s'il fût resté dans les villes, il

n'est qu'avec une répugnance visible qu'il a supporté la gêne des vêtemens européens. Il est silencieux, apathique, et paraît plongé dans une profonde tristesse. Rien n'excite son attention ni sa curiosité, il n'a plus qu'une pensée, celle de sa patrie. »

n'aurait point changé son état contre les inconvéniens d'une existence semblable. Mais il entendit le mugissement des forêts qu'il avait parcourues dans son enfance, et il ne put résister à cette espèce de langage de la nature.

Si dans ces contrées, nous désirons quelquefois le retour des frimas parce qu'ils nous rappellent la patrie, combien ils doivent paraître étranges à l'Indien nouvellement arrivé en Europe! L'hiver lui est inconnu, il n'y a que l'automne qui lui fasse présager le deuil de la nature. Mais les arbres qui se dépouillent, les feuilles qui tombent, le soleil qui commence à pâlir, doivent pénétrer son cœur du plus terrible effroi. Il n'a pas comme nous l'espoir du printemps. Chaque fleur qui se penche sur sa tige semble lui dire que la nature ne doit plus se réveiller. Le silence des oiseaux semble lui prouver que tout va bientôt mourir. Plus les effets sont lents, plus sa douleur est vive; des dégradations successives lui annoncent qu'un changement sinistre va s'opérer dans tout l'univers. Enfin, la grande catastrophe arrive, les nuages chargés de frimas voilent le ciel, le jour est sombre, le vent mugit, des tourbillons de neige couvrent les arbres et les édifices; les ruisseaux ont cessé de couler, les fleuves euxmêmes sont immobiles. Hélas, dit-il en sentant l'impression du froid, mon existence va s'arrêter;

comme tout ce qui m'entoure, je suis destiné à retomber dans le néant. Il s'écrie et regarde le ciel : tout-à-coup, une lumière plus vive vient frapper ses yeux; un rayon du soleil fait briller ce qui l'environne, tout n'est point mort, il a reconnu l'astre qui favorise son pays; il bannit l'inquiétude, les feux dont la splendeur réjouit même l'Européen, lui rappellent les déserts fertiles qui ne cessent d'en être éclairés [1]!

[1] C'est l'émigration d'un jeune sauvage qui a fourni à Delille un de ses plus charmans épisodes. Voyez les Jardins, chant 2.

CHAPITRE IX.

Souvenirs que les campagnes offrent au voyageur et aux indigènes de l'Amérique.

Il ne faut pas croire que les peuples de l'Amérique ne trouvent point de souvenirs poétiques dans leurs campagnes, loin du Mexique et du Pérou; le sauvage accoutumé à observer les sites dont il est environné, n'oublie pas les lieux où se sont passés les grands événemens qui ont agité sa vie. Dans une semblable circonstance, un palmier s'élevant au milieu de la solitude remplace la colonne destinée à perpétuer chez nous un fait glorieux. Des végétaux entrelaçant leurs branches en arcade et couvrant de leur feuillage un rocher, tiennent lieu de temples consacrés à la victoire. Le père dit aux enfans : remarquez bien ces arbres, mais n'oubliez pas qu'ils croissent pendant que nous périssons. Les générations se succèdent et les lieux dignes de mémoire ne sont pas oubliés, parce que l'œil exercé des simples enfans de la nature sait observer les moindres progrès de la végétation, comme il distingue les plus faibles signes de sa

décadence. Il faut bien que les forêts du Nouveau-Monde fussent remplies de ces monumens, car les Tupinambas n'élevaient pour tombeau qu'une simple cabane de palmiers que le temps ne tardait pas à renverser, ou que l'herbe couvrait bientôt; et nos anciens voyageurs nous rapportent que quand les femmes retournaient aux lieux où leurs parens avaient vécu, elles allaient répandre des larmes sur la terre qui les couvrait, et leur répéter un adieu qu'elles exprimaient par des cris de douleur; sans doute que les lieux parlaient à leur esprit, que les arbres leur étaient connus, qu'une fleur ou qu'un feuillage se succédant d'années en années, devenait une inscription certaine quoiqu'éphémère.

Les cataractes, les rochers bizarrement taillés, sont des monumens plus durables que ces grands végétaux qui ne peuvent exister que quelques siècles, et les sauvages les ont souvent consacrés aux génies dont ils se croient protégés. C'est là que leurs hymnes se font entendre, que leurs chants se mêlent au bruit des eaux; aussi les voit-on faire quelquefois une offrande dans ces lieux que leurs pères leur ont appris à respecter.

Quand les barques sont portées sur les eaux paisibles d'un fleuve, et que l'aspect de tout ce qui environne le voyageur ne fait naître chez lui que l'admiration, les Indiens dont il est accompagné

prouvent par leurs bruyans discours ou par leurs chants mélancoliques, que d'autres pensées les agitent encore plus vivement et que les forêts leur parlent un langage bien connu[1].

Je vis un jour, sur le sommet d'un rocher s'élevant près du rivage, un jeune Indien immobile comme une statue. Son attitude était celle de la réflexion. La chasse ne pouvait être l'objet de ses pensées, son arc reposait à côté de lui; il n'était point venu dans cet endroit pour goûter le repos, car il y avait des lieux ombragés à quelque distance. Sans doute que le spectacle imposant du fleuve s'élançant au milieu des rochers exerçait sur lui son influence par quelques souvenirs. Il s'en alla quand les canots passèrent devant lui. Hélas! si le paysage avait ranimé un instant ses idées d'indépendance, le bruit de la pagaye, en les dissipant, lui avait prouvé que son territoire était le domaine des Européens, et qu'il devenait étranger où ses ancêtres avaient été les maîtres. Non, semblait-il dire en s'éloignant, je ne m'approcherai point de vous, et je méprise vos dons. J'aime mieux déplorer seul les malheurs de mes pères que de venir parler à leurs conqué-

[1] Quelquefois ils ne peuvent résister au désir de s'enfoncer dans les forêts, et vous quittent sans motif apparent. Voyez Bartram, Voyage dans la partie sud de l'Amérique septentrionale.

rans. Il nous vint aussi une autre pensée : ce pouvait être un descendant des Tupinambas, écoutant le chant du messager des âmes, car le cri plaintif d'un oiseau inconnu se faisait entendre et nous plongeait nous-mêmes dans la rêverie. Que d'idées ne pouvait-il point en effet réveiller chez l'Indien? le plus grand bonheur de ses ancêtres était de l'entendre. Mais combien les impressions qu'il faisait éprouver à ces hommes jouissant de toute leur liberté devaient être différentes! ils n'y trouvaient que des pensées inspirées par une douce mélancolie, le bon Lery nous l'apprend avec la naïveté qui fait le charme de son voyage.

« Je couchai une fois en un village appelé Upu par les François, où sur le soir, oyant chanter ainsi piteusement ces oiseaux, et voyant ces pauvres sauvages si attentifs à les écouter, sachant aussi la raison pourquoi, je leur voulus remontrer leur folie. Mais ainsi qu'en parlant à eux je me prins à rire contre un François qui étoit avec moi; il y eut un vieillard qui assez rudement me dit : Tais-toi, ne nous empêche point d'ouïr les bonnes nouvelles que nos grands-pères nous annoncent à présent, car quand nous entendons ces oiseaux nous sommes tous réjouis et recevons nouvelles forces. »

Dans l'Amérique que les Européens se sont

partagée, et dont ils ont éloigné les indigènes, la campagne est peuplée de souvenirs, mais le voyageur voudrait les éloigner. Les monumens ne rappellent que des scènes de destruction encore récentes, que des preuves d'une intolérance funeste, que des crimes trop souvent commis sur des peuples innocens; bientôt l'on y retrouvera des souvenirs plus nobles et plus doux, bientôt l'on oubliera les anciens pour se reporter sur tous ceux que des temps plus heureux ne tarderont pas à offrir. Dans ces pays qui commencent à se peupler, il est bien rare qu'au-delà des villes on trouve, comme dans l'Europe ou dans l'Inde, quelque monument consacré à l'utilité des voyageurs, et qui, en leur rappelant qu'un être bienfaisant a songé à leurs fatigues, les leur fasse oublier. Mais quand on rencontre au milieu d'un de ces paysages imposans une fontaine, ou seulement un abri, c'est du moins la pensée d'un homme bienfaisant, l'esprit s'en empare et toute la contrée s'en embellit. Avec quel charme inexprimable ne se repose-t-on point à l'ombre de ces orangers et de ces pins qui, croissant sur les bords d'une baie paisible aux environs de Rio-Janeiro, s'élèvent près de la fontaine *das Saudades*. Celui qui l'a fait élever la consacra aux souvenirs, et grava ce mot sur le côté qui frappe d'abord les yeux. Le voyageur après s'être désaltéré lit cette courte

inscription, et elle parle davantage à son cœur que les vers du plus grand poète; elle semble dire : Admire ce lac paisible qui se déploie devant toi, ces montagnes lointaines, images de la fertilité, ces palmiers, richesses d'une terre étrangère, mais souviens-toi que tu as pu les contempler sous un doux ombrage; n'oublie point celui qui te consacra ce monument.

On trouve non loin de San-Salvador la première chapelle bâtie par les Européens à leur arrivée, elle rappelle mille souvenirs dont s'anime tout le paysage. Ce fut là où deux amans que le climat et les usages rendaient si étrangers l'un à l'autre, se connurent et s'aimèrent; ce fut là où une jeune Américaine sauva l'époux que l'amour lui avait amené à son insu des rives de l'Europe. Il semble qu'on voie encore, près des arbres dont le paysage est orné, cette jeune fille d'un chef puissant écoutant les discours d'un homme que tout le monde redoute, et que l'amour lui a enseigné dès les premiers momens à ne plus craindre. Quoiqu'un réseau de plumes la pare de ses brillantes couleurs, elle rougit en apprenant que les femmes de l'Europe cachent leurs charmes sous de plus longs vêtemens. Elle interroge encore et elle rougit de nouveau de la simplicité dans laquelle elle a vécu. Ses regards semblent dire au jeune Portugais : Je n'ai point l'art

des femmes de l'Europe, je crains de ne pas être aimée.

Quand les flots te poussèrent sur ces rivages, quand le bruit de tes armes se fit entendre, mes compagnes te prirent pour un dieu, je vis que tu n'étais qu'un mortel, car mon cœur me le révéla; eh bien, mortel puissant, réponds, m'a-t-il trompée? Pour te plaire, je suis prête à abandonner ma douce indépendance, à te sacrifier les usages de mon enfance, à m'élever au-dessus des peuples sauvages qui m'entourent. C'est ainsi que l'amour lui donne les premières leçons d'une funeste civilisation qu'elle fait connaître à ses compatriotes, et le destin, par une loi cruelle, veut que les premiers aveux d'une Indienne à l'Européen soient le signal des maux qui vont fondre sur la tribu. Cette fille d'un chef sauvage abandonne les forêts, traverse l'Océan, voit les merveilles de l'Europe et revient dans son pays; elle détruit une heureuse ignorance, les conquérans achèvent son ouvrage, et bientôt la nation entière disparaît.

Cet événement a inspiré les muses brésiliennes. Il a été célébré dans le poème de Caramourou [1]. On y a décrit la nature du pays, les mœurs des sauvages, leurs combats et leurs sacrifices. Ce

[1] Caramuru, poema epico do descrubrimento da Bahia.

sera par la suite un monument curieux; on retient aisément ce que la poésie a pris soin de célébrer. Bien des faits sans cela eussent été oubliés, et l'on est disposé à croire comme Strabon [1] que c'est ainsi que les hommes ont transmis leurs premières idées ou plutôt les premiers événemens.

Ce sont les souvenirs d'un amour malheureux qui répandent le plus de charmes sur une contrée. Les hommes, en parcourant les lieux théâtres de grandes infortunes, se plaisent à considérer les dangers auxquels ils ont échappé, ou même ceux qu'ils ont encore à craindre. Ils éternisent les lieux qui leur présentent de semblables souvenirs, comme le hardi navigateur se rappelle les écueils qu'il a franchis, ou ceux qu'il doit braver encore. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les fictions produisent le même effet que la réalité. Le rocher de la Meillerie est aussi célèbre que celui de Leucade; on cherche la cabane où venait pleurer Virginie, comme on se plaît à visiter les ruines du Paraclet.

Dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, ce sont encore les monumens élevés de la nature qui ont le plus d'intérêt; ils associent toute la contrée qu'ils dominent à nos jouissances : du haut de ce rocher où Bernardin

[1] V. Strabo, lib. I.

de Saint-Pierre vint chercher sans doute ses nobles inspirations, on assiste en quelque sorte à toute l'histoire de ses deux malheureux amans. Des voyageurs l'ont éprouvé, et nous ont fait sentir leurs profondes émotions.

[1] Bory de Saint-Vincent, Voyage dans les îles d'Afrique, t. 1.

CHAPITRE X.

Impressions poétiques des pasteurs du Nouveau-Monde.

C'est surtout aux peuples pasteurs qu'il appartient de cultiver la poésie. Dans l'Italie, les bergers, lorsqu'ils célèbrent l'amour, ne peignent que des idées gracieuses, inspirées par de rians paysages. Dans la Grèce ces chants étaient les mêmes ; mais l'oppression les a changés en des cris de douleur et de liberté. L'Helvétien admire sa douce patrie, et semble dire aux troupeaux dont il est environné : ne dépassez pas nos montagnes; le bonheur n'existe plus dès que leur sommet disparaît à nos yeux. Quoique ayant à peu près les mêmes occupations, on sent que les pasteurs de l'Arabie, et ceux des plaines incultes du Nouveau-Monde, doivent charmer leurs loisirs par des chants qui diffèrent autant de ceux des Européens, que les solitudes qu'ils habitent sont éloignées de ressembler à celles de la Grèce et de l'Italie. Une des plus grandes preuves de l'influence des lieux sur l'esprit poétique des hommes, c'est cette analogie qui existe entre le Sertanèjo et l'Arabe du désert : ils ne voient tous deux que des plaines immenses

brûlées par le soleil, que des troupeaux sans nombre abandonnés à eux-mêmes, et quoique attachés aux lieux où ils sont nés, leur esprit inquiet semble vouloir toujours les entraîner au-delà des bornes de l'horizon : ils errent, sans dessein, dans ces vastes plaines, et portent continuellement avec eux des idées sombres et mélancoliques, nées d'une mystérieuse uniformité. L'amour, dans ces pays brûlans, devient un sentiment dont rien ne peut distraire : c'est le besoin le plus impérieux de l'âme ; c'est le cri de l'homme qui appelle une compagne, pour ne pas rester seul au milieu des déserts. Dans ces pays il n'y a point de vallées ; le murmure des ruisseaux se fait rarement entendre ; on n'erre point sous de mystérieux ombrages : aussi les idées sont-elles graves et imposantes comme les lieux qui les inspirent. Qu'on ne croie pas cependant que la grâce ne s'y fasse jamais sentir, et que la mélancolie ne présente que de funestes images ; il y a aussi quelques palmiers qui s'élèvent au milieu des sables, et le palmier devient l'objet de mille comparaisons. Il y a des antélopes que le hasard conduit au milieu des troupeaux, et leur regard est toujours l'emblème de la douceur.

Je souhaiterais vivement qu'un des savans qui parcourent en ce moment les contrées du Nouveau-Monde, rapportât quelques-uns de ces

yarabis échappés à la muse sauvage d'un pasteur du Pérou: revêtus des expressions poétiques de la langue espagnole, combien ces chants, qui expriment un amour conçu dans la solitude, doivent être passionnés! que leur harmonie plaintive doit avoir de charmes! Sans doute leur influence est bien grande sur l'esprit des bergers, puisqu'on passe des journées entières à les entendre, et qu'ils sont parvenus jusque dans les vastes plaines du Paraguay [1]. Je rencontrai, dans un village portugais non loin de San-Salvador, un de ces poètes sans art qui chantent pour charmer leurs loisirs, et qui, surpris du nombre des idées que la nature réveille en eux, ne peuvent plus exister sans la poésie : tout est nouveau pour leur imagination; ils ne craignent point de répéter ce qu'ont pu dire ceux dont ils ont été précédés, ils célèbrent ce qu'ils éprouvent, ils peignent ce qu'ils ont vu. Ah! que pour un Européen, les pensées de ces hommes sont entraînantes! Il les connaît quelquefois parce qu'on a tout dit dans l'Ancien-Monde; mais le génie qui vient de les révéler leur prête une forme nouvelle : ce n'est point l'espoir de se faire admirer qui a inspiré des chants semblables, c'est le besoin d'épancher un sentiment profond, c'est la

[1] Dazara, Voyage au Paraguay.

nécessité d'exhaler un feu qui dévore. Celui qu'on entend chanter au milieu des déserts, celui dont les accens ne sont répétés que par les échos de la solitude, jouit bien plus véritablement de la poésie que les autres hommes : il fait en quelque sorte partie de la scène qu'il va décrire ; il ne chante que ce qu'il a ressenti. Quels tableaux imposans présente la nature à ces bergers, que la nécessité fait devenir voyageurs ! Celui que j'ai connu était loin du pays qui l'avait vu naître ; il nous y transporta : il n'était point heureux dans ces déserts, mais il les regrettait. Il chanta, et sa voix qui peignait l'amour trompé, nous causa une vive émotion. Son histoire était simple, il nous la dit en peu de mots. Dans ces vastes plaines, comme au temps des patriarches, les troupeaux sont toute la richesse ; mais comme dans le reste de l'univers, on méprise la pauvreté : il avait aimé la fille d'un riche pasteur dont les génisses parcouraient de vastes pâturages, et il ne pouvait prétendre à l'obtenir. Il nous peignit une plaine fertile : il la peupla de superbes taureaux paissant près de leurs compagnes, et il nous les représenta errant à l'aventure ; il célébra leurs jeux et leurs combats ; puis, tout à coup, comme si le sort l'eût comblé de faveurs, et que personne parmi les siens n'égalât sa puissance, il se crut un moment l'homme le plus

heureux de la terre; mais l'illusion cessa bientôt, et il n'eut point ensuite le courage de se livrer à la triste vérité : il préféra décrire ses voyages. Chaque objet qu'il avait vu pour la première fois s'était peint vivement dans son imagination : aussi jamais les savanes, jamais les forêts n'ont-elles été décrites avec plus d'enthousiasme. Les animaux qui les parcourent, les oiseaux qui les animent de leurs chants, paraissaient tour-à-tour au milieu de la scène imposante que son génie présentait avec tant de rapidité ! Heureux effet de la poésie, chaque création nouvelle semblait lui faire oublier ses maux !

Je suis très-disposé à croire que le Brésil et le Pérou sont destinés à offrir un jour au reste de l'Amérique des modèles de poésie : le climat, une nature active, un langage noble et harmonieux, sont des garans assez sûrs de ce que j'avance. La haute société de Rio-Janeiro et de San-Salvador n'est étrangère à aucun genre de littérature : la musique occupe ses loisirs ; elle cultive les langues de l'Europe, et tout cela avec des dispositions naturelles très-remarquables. Si l'on consulte Barbosa[1], on voit que plusieurs auteurs brésiliens se sont distingués en plus d'un genre. J'ai été quelquefois surpris du charme qui règne dans la plu-

[1] Bibliothèque Lusitanienne, in-fol.

part des poésies inspirées par les simples rapports de la société. Ce beau pays n'a peut-être été si long-temps sans produire des poètes dont la réputation traversât les mers, que parce qu'il était sans relations avec une grande partie de l'Europe.

CHAPITRE XI.

Influence de notre musique sur les Américains. Danses des sauvages.

Où l'on n'avait entendu jusqu'alors que le murmure des forêts, que le bruit des eaux, que le cri des animaux sauvages fuyant à la vue des chasseurs, des sons harmonieux se prolongèrent un jour sur les rives du Paraguay. Tout-à-coup, la joie bruyante des Indiens se calma, ils firent un profond silence; les concerts de quelques pieux voyageurs commencèrent des miracles. La religion, qui empruntait des accens si touchans, devint la religion d'un peuple encore dans l'enfance. M. de Châteaubriand nous a peint le missionnaire, nouvel Orphée, faisant accourir à ces accens la foule des barbares, et les ployant sous le joug de la civilisation. Les nouveaux chrétiens se rappelèrent les impressions profondes que leur avaient causées les chants des hommes civilisés. Ils firent bientôt résonner les forêts de plus doux accords; ils surent charmer par des concerts les travaux pénibles qu'on leur imposait [1]. Cet amour pour un art qui leur était inconnu jusqu'alors devait se développer

[1] Charlevoix, Histoire du Paraguay.

tout-à-coup; il tenait à la nature, au climat, aux inspirations poétiques des déserts et des forêts; il ne faut point aller le chercher parmi les peuples voisins, dans les sombres climats qui avoisinent les terres de Magellan : mais on le retrouve à chaque instant chez les nations sauvages plus rapprochées des tropiques; et il se montre sous les formes de l'enthousiasme. Quand les Guayaurous entendent chanter les romances des Espagnols, ils versent des larmes [1]. Ils n'ont point de musique comme d'autres nations. Il semble que ce sentiment profond de la mélodie ne leur permette point de se livrer à des chants sauvages; ils écoutent néanmoins pendant des journées entières les accens plaintifs d'un oiseau nommé le *macauhan* [2]. Ce messager des âmes, révéré également des Tupinambas, comme je l'ai déjà fait voir, leur parle de leurs ancêtres. C'est une des traditions les plus poétiques de ces nations dans l'enfance; elles peuplent ainsi leurs forêts de génies qui leur prédisent des conquêtes ou célèbrent celles de leurs pères.

Lery nous donne lui-même une preuve de l'influence de la nature sur les idées musicales de l'homme civilisé et du sauvage; je vais le laisser parler, la simplicité de son langage ajoute

[1] Nouv. Annales des Voyages de MM. Eyriès et Maltebrun.

[2] Corografia Brasilica. V. également le Brésil, ou mœurs et coutumes des habitans de ce royaume, t. 3, p. 135.

un nouveau charme à la peinture de ses sentimens. « Comme doncques, dit-il, pour aller quérir des vivres et autres choses nécessaires, je passai un jour de notre île en terre-ferme, suivi que j'étois de deux de nos sauvages Tupiniquins et d'un autre de la nation nommée Ouanen, qui leur est alliée, lequel avec sa femme étoit venu visiter ses amis et s'en retournoit à son pays. Ainsi qu'avec eux je passois à travers d'une grande forêt, contemplant en icelle tant de divers arbres, herbes et fleurs verdoyantes et odoriférantes; ensemble, oyant le chant d'une infinité d'oiseaux rossignolant parmi ces bois où lors le soleil donnoit. Me voyant, dis-je, comme convié à louer Dieu par toutes ces choses, ayant d'ailleurs le cœur gai, je me prins à chanter à haute voix le psaume « *Sus, sus, mon âme, il te faut dire bien,* » lequel ayant poursuivi tout au long, mes trois sauvages et la femme qui marchoient derrière moi y prindrent si grand plaisir, c'est-à-dire au son, car au demeurant, ils n'y entendoient rien, que quand j'eus achevé, l'Ouanen tout ému de joie, avec une face riante, s'avançant, me dit : « Vraiment, tu as merveilleusement bien chanté, même ton chant éclatant m'a fait ressouvenir de celui d'une nation qui nous est voisine et alliée, j'ai été fort joyeux de t'ouïr [1]. »

[1] Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil.

Presque tous les peuples de l'Amérique méridionale se livrent à des danses bizarres. Ces danses étaient autrefois conduites par les devins qui en faisaient une cérémonie religieuse. C'est là qu'on soufflait l'esprit de courage aux guerriers et qu'on se préparait au combat. De nos jours, ces réunions ont encore un caractère mystérieux vers certains pays. M. de Neuwied en donne la preuve dans son excursion parmi les Camacans; M. de Humboldt lui-même a rappelé les rondes monotones de l'habitant des bords de l'Orénoque. Parmi les tribus à demi civilisées et moins considérables, la danse n'est plus qu'un délassement [1].

Au milieu de leurs antiques forêts, vers la fin d'une belle journée, si la chasse a été heureuse, si les palmiers ont fourni en abondance leurs fruits délicieux, chaque famille sort de sa cabane pour raconter les exploits des guerriers. Le lieu de la réunion est presque toujours le rivage d'un fleuve majestueux où le sapoucaya marie son feuillage rose à la verdure des palmiers; le jambeiro couronné de lianes offre à la troupe joyeuse ses fruits odorans; les guirlandes, les festons de fleurs, sont prodigués par la nature, et le zéphyr, en les agitant, dérobe leurs parfums délicieux, pour les répandre dans l'atmosphère qu'il rafraî-

[1] Voyage au Brésil, traduit par M. Eyriès, t. 3.

chit de son souffle embaumé. Le poète ou le musicien n'exigent point de vains éloges pour se faire entendre; inspirés par la nature, ils commencent un chant à trois notes, et sans doute les Muses ne leur ont pas refusé toute espèce de talens, puisqu'ils font passer l'enthousiasme qui les anime dans l'âme de ceux dont ils sont environnés; ils disent souvent : « Nous ne voulons pas nous éloigner des forêts, nous ne voulons point quitter le bord des fleuves, car les échos y répètent nos chants. Que l'étranger s'empare du bord de la mer, Dieu lui donna l'Océan et ses rivages, et l'Indien n'y peut plus rien prétendre [1]; mais nous trouvons encore des plaisirs dans nos déserts, tout le bonheur n'a pas été accordé aux blancs. » Quelquefois la femme d'un chef, habile dans les arts sauvages, saisit sa flûte de roseau et fait retentir les échos de ses sons mélancoliques; les perruches au plumage brillant prêtent l'oreille à ces accens inconnus, et répondent par des sifflemens répétés; la troupe rit aux éclats de voir les oiseaux trompés par son harmonie sauvage : elle entonne un chant bizarre sur ce sujet, elle forme des rondes de tous côtés, et bientôt l'on n'entend plus que des cris de joie qui se mêlent au bruit de la forêt.

[1] C'est une idée assez généralement adoptée par les indigènes, que les rivages de l'Océan appartiennent à leurs conquérans.

CHAPITRE XII.

Idées poétiques des Américains.

Les différens peuples de l'Amérique ont des superstitions qui s'allient parfaitement au caractère du paysage qui frappe le plus habituellement leurs regards. C'est ainsi que l'on voit les sauvages des Florides raconter des fictions pleines de poésie et de grâce; parce que le pays qu'ils parcourent ordinairement leur découvre des scènes majestueuses sans horreur. Au milieu de ces forêts mystérieuses, de ces savanes immenses, ornées de tout ce que la nature a de plus beau, ils choisissent un lieu dont les approches soient impraticables, et leur imagination se plaît à le regarder comme un séjour de bonheur, après l'avoir embelli de ces rêves qui ne seraient point long-temps l'objet de leur pensée s'ils venaient à se réaliser. Bartram [1] nous parle d'une espèce d'Éden situé dans les pays qu'il a parcourus.

Selon les Indiens, il existe au sein d'un lac une île enchantée, dont les femmes sont d'une beauté

[1] V. Bartram. Voyage dans la partie sud de l'Amérique septentrionale, t. 1, p. 68.

ravissante : plus compâtissantes que leurs époux, qu'elles peignent comme des êtres cruels, elles secoururent un jour des Creks que le hasard avait conduits dans leur pays, et qu'elles supplièrent de s'éloigner. Les guerriers leur donnèrent le nom de filles du soleil; ils retournèrent pour chercher leur demeure, et ils s'avancèrent au milieu des marais; mais au moment où ils se croyaient le plus près du terme de leur voyage, l'île semblait tout-à-coup paraître dans un plus grand éloignement, et il fallut qu'ils se décidassent enfin à retourner à leur tribu. Entraînés par le récit de ces illusions, de jeunes chasseurs entreprirent le voyage, mais ce charmant pays ne se montra pas à leurs yeux, et il ne resta qu'une tradition poétique qui charma depuis leurs loisirs, comme les fables des Arabes amusent notre imagination.

Les sites que les Mexicains avaient sous les yeux n'enfantaient souvent que les idées les plus lugubres. Ils croyaient d'après une prédiction très-ancienne, qu'au bout de l'expiration d'un cycle de cinquante-deux ans, la fin du monde arriverait. Le soleil ne devait plus paraître sur l'horizon; des génies malfaisans étaient destinés à dévorer les hommes qu'épouvantaient la seule idée de ces prodiges. Lorsque l'époque redoutée approchait, le peuple restait plongé dans une profonde consternation. Le cinquième et le sixième jour on ne

manquait pas d'éteindre le feu sacré du temple, les religieux se livraient à la prière. Enfin, le moment terrible étant près d'arriver, le désespoir se montrait sous toutes ses formes. On se privait des objets précieux, comme chez les Juifs on déchirait ses vêtemens; mais par une bizarrerie bien étrange, les femmes enceintes se voyaient forcées de cacher leur visage, avant d'être enfermées loin des regards des hommes. On croyait que, transformées en tigres, elles sauraient se venger des injustices de leurs époux et seconder les génies cruels qui devaient détruire le genre humain. Lorsque les malheureuses victimes de la superstition pensaient que le dernier moment était venu, leurs craintes féroces se manifestaient par d'épouvantables cérémonies; formant une longue procession que des prêtres conduisaient, le peuple s'avançait vers la montagne Huitxachtecatl, à deux lieues de Mexico. Là, le plus affreux sacrifice l'attendait. Au moment où les Pléiades occupaient le milieu du ciel, on massacrait un homme en l'honneur de la divinité [1]. L'instrument mystérieux destiné à rallumer le feu sacré était plongé dans le sein de cette victime : c'était un cylindre de bois qui, frotté rapidement sur une planche creusée, laissait bientôt échapper des parcelles

[1] V. Humboldt, Monumens de l'Amérique, p. 199.

enflammées. Un vaste bûcher s'allumait, le peuple poussait des cris de joie, car il croyait voir dans la flamme nouvelle une preuve de la bienveillance des dieux, et le soleil, lorsqu'il paraissait, était accueilli par les acclamations de toutes les tribus réunies.

Ces deux croyances rentrent, à ce qu'il me semble, dans le domaine de la poésie; elles servent aussi à peindre le caractère de deux peuples. Le sauvage habitant des plaines fertiles de la Floride ne tient à ses exécutions sanglantes qu'après la guerre; des idées plus douces l'occupent habituellement. Les Mexicains et les Péruviens, à demi policés, étaient plus féroces avec leur commencement de civilisation. L'aspect des plus hautes montagnes de la terre, les déchiremens des volcans, les rochers bizarrement taillés, d'où s'échappent mille cascades, les précipices effrayans des volcans, les sombres forêts qui les entourent à leur base, tous ces objets n'étaient point propres à réveiller des idées tendres ou gracieuses. Mais la poésie des Péruviens et des Mexicains devait offrir souvent des images sublimes, pour peu qu'elle cherchât à peindre les grandes scènes de la nature.

Les idées poétiques des Péruviens devaient avoir encore un caractère plus imposant que celui des peuples voisins, parce que la nature

s'agrandissait encore sous leurs yeux. Garcilasso de la Vega qui était plus à même que tout autre de nous transmettre les poésies de ses compatriotes, ne nous donne que quelques détails qui viennent cependant à l'appui de ce que je viens de dire. On voit que les météores devenaient souvent l'objet de leurs descriptions [1]. Ils avaient une poésie dramatique assez avancée; et leurs poètes philosophes désignés sous le nom d'Amautas [2] semblaient s'adonner de préférence aux compositions tragiques, que l'on représentait dans les fêtes solennelles devant l'Inca et les seigneurs. Les autres genres de poésie ne leur étaient pas étrangers; les grandes actions de leurs ancêtres se transmettaient d'âge en âge par des chants historiques. Combien ne devons-nous point regretter que Garcilasso ait considéré comme une chose inutile de nous conserver quelques-unes de ces poésies!

La musique était en quelque sorte chez eux le

[1] Garcilasso de la Vega, Histoire des Incas, t. 1, p. 218.

[2] Il paraît que ces Amautas avaient une langue sacrée bien différente de celle que parlait la nation. Paw qui cherche continuellement à rabaisser le génie des Américains, nie l'existence de cette langue plus parfaite que celle des autres nations de l'Amérique. Mais dans cette circonstance comme dans une foule d'autres, il affaiblit la vérité pour se livrer à son système. V. Recherches philosophiques sur les Américains.

langage de l'amour; l'auteur péruvien nous apprend que chaque chanson avait son air particulier, et que l'amant qui voulait peindre sa passion ou son bonheur n'avait qu'à se faire entendre pour être compris. Un Espagnol fit un jour la rencontre d'une jeune Indienne qu'il tenta de séduire et qu'il voulait emmener avec lui, mais toutes ses instances furent inutiles : une harmonie lointaine lui parlait un langage plus puissant que celui de l'Européen. « N'entendez-vous pas, lui dit-elle, cette flûte dont mon serviteur joue sur la prochaine colline ? il m'appelle avec tant de passion et de tendresse qu'il faut de toute nécessité que j'y aille. Laissez-moi donc, je vous prie, car la violence de mon amour m'entraîne de ce côté-là, et veut absolument que je sois sa femme et lui mon mari [1]. »

Les événemens qui se sont passés dans cette contrée reculée ont inspiré déjà plusieurs auteurs de l'Europe, mais l'on s'aperçoit toujours combien ils étaient étrangers au paysage qu'ils essayaient de peindre. Un de nos littérateurs [2] du dix-huitième siècle, dont le roman jouit d'une juste célébrité, a assez bien fait connaître les usages des anciens Péruviens. Cependant ses descrip-

[1] Garcilasso de la Vega, t. 1, p. 215, traduction de Baudouin.

[2] Marmontel, les Incas.

tions manquent souvent de vérité; il n'est vraiment beau, que dans les deux scènes de désolation qui peuvent appartenir à tous les pays de montagnes et où l'on doit oublier le caractère d'une nature différente pour admirer d'autres effets.

Si nos poètes peignent quelque jour le Nouveau-Monde et ses magnificences, qu'ils parcourent avec M. de Humboldt, la chaîne des Cordillères, c'est là qu'ils trouveront des inspirations; mais mon ouvrage ne suffirait point pour rapporter avec quelques détails les merveilles observées par ce voyageur. L'aspect de ces montagnes dont on ne peut saisir la hauteur qu'à des distances considérables, effraye déjà l'imagination. Quand l'on s'avance davantage, elles offrent, sous des masses bien plus imposantes, ce qu'on rencontre d'étonnant au milieu des Alpes et des Pyrénées. Si notre savant intrépide descend de Loxa vers le fleuve des Amazones, il parvient avec son compagnon près de la crevasse effrayante de Cota; il traverse cet abîme perpendiculaire [1]; il franchit celui de Cutaco, dont l'aspect n'est pas moins sauvage. On le voit arriver enfin dans la vallée d'Icononzo et de Paride, et là on admire avec lui un de ces ponts extraordinaires que la nature dans sa prévoyance semble avoir construit pour

[1] Il a quinze cents mètres de profondeur.

l'utilité des hommes. Placée sur deux rochers dont l'aridité contraste avec tout ce qui les environne, cette arche naturelle fait communiquer les deux vallées et permet au voyageur que l'admiration a conduit vers ces lieux de traverser dans les airs le torrent qui roule avec bruit ses eaux écumeuses à une distance immense. Comme si la nature ne connaissait point de bornes dans la création de ses merveilles, elle a placé au-dessus de cette arche un autre pont formé par trois énormes masses de rochers tombés dans les révolutions du globe, de manière à se soutenir mutuellement. Une ouverture s'est formée au milieu, et permet d'entrevoir le fond de l'abîme, qui retentit continuellement des cris lugubres d'une innombrable quantité d'oiseaux de nuit.

On trouve à chaque instant, dans M. de Humbolt, de ces passages qui peignent en quelques mots les sites les plus majestueux et laissent de grandes pensées. Écoutons-le quand il compare les hauteurs de l'Amérique. « L'aspect des montagnes de granite, dit-il, n'offre qu'une faible analogie avec celles du Chimborazo ; les sommets granitiques sont des hémisphères aplatis, les porphyres trapéens forment des coupoles élancées. C'est ainsi qu'au bord de la mer du Sud, après les longues pluies de l'hiver, lorsque la transparence de l'air a augmenté subi-

tement, on voit paraître le Chimborazo comme un nuage à l'horizon, il se détache des cimes voisines, il s'élève sur toute la chaîne des Andes, comme le dôme majestueux, ouvrage du génie de Michel-Ange, sur les monumens antiques qui environnent le Capitole.

C'est surtout dans la description de ces vastes déserts connus sous le nom de *Llanos*, que ce voyageur déploie son admirable talent. Il nous peint l'époque où tout est brûlé par le soleil, et celle où des pluies bienfaisantes raniment la nature; les phénomènes terribles ou gracieux, les habitudes des animaux sauvages ou domestiques, rien ne lui échappe, et personne n'a su mieux transmettre des scènes aussi variées.[1]

[1] V. Tableaux de la Nature. Considérations sur les steppes.

CHAPITRE XIII.

Idées que fait naître le cours des grands fleuves. Inspirations poétiques que l'on trouve sur leurs rivages.

Il est, dans ces climats, une vaste contrée traversée par les deux plus grands fleuves de l'Amérique méridionale ; des forêts imposantes, mais inutiles, couvrent toute son étendue ; des bêtes féroces se partagent l'empire de ces déserts ; quelques sauvages y fuient notre civilisation, le silence n'y est interrompu que par la chute des anciens arbres et par les cris des animaux. Un Européen qui parcourait cette solitude entend tout-à-coup de nouveaux bruits : c'est le retentissement de la cognée et les chants des colons qui frappent son oreille ; il lui semble que son esprit s'éveille et conçoit de nouvelles idées.

Des empires vont donc s'élever, dit-il, où je ne trouvais que la solitude ; là, comme dans l'ancien monde, des ruines éparses ne sont point le témoignage de la décadence des peuples ; on ne trouve pas ici les leçons funestes d'une ancienne corruption. Instruit par nos malheurs, pourquoi un peuple sage n'éviterait-il pas ceux qui mena-

cent toutes les nations? La nature n'a-t-elle point tout fait pour la splendeur future de ces contrées? N'a-t-elle point réuni tout ce qui pouvait contribuer à leur bonheur? comme si elle eût prévu que les hommes dussent être meilleurs dans leurs institutions; elle a pris autant de soin de les faire communiquer ensemble, qu'elle a mis d'obstacle à la réunion des autres peuples! N'est-ce point un admirable spectacle de sa prévoyance que ces deux fleuves unis entre eux par d'immenses canaux, que ces tributaires répandant partout la fertilité, que ces arbres énormes dont on peut créer des édifices, que ces végétaux moins orgueilleux qui fournissent à la nécessité comme aux besoins du luxe! Un philosophe pleura naguère sur des ruines, moi je veux exprimer ma joie au milieu de ces fondations nouvelles qui s'élèvent aussi dans un désert. Qu'une superbe Memphis couvre de ses colonnes les rives de l'Amazone, je lui prédis plus de gloire qu'à toutes les autres cités! Placée au centre du Nouveau-Monde, elle y répandra tous les arts; et les poètes chanteront les grandeurs de cette ville future!

Quelques êtres ont trouvé la tranquillité sur ces rives solitaires; mais il en est d'autres que le malheur n'a point cessé de poursuivre. Si le voyageur qui parcourt ces contrées s'arrête pour

considérer une pierre de granit que le flot vient baigner. Les Indiens lui disent en détournant les yeux : C'est le rocher de la mère. Il interroge ceux qui le guident, et tour à tour l'effroi, l'indignation, la douleur, se peignent sur son visage. Voilà en quelques mots ce qu'il nous a raconté : l'espace m'empêche de donner son touchant récit.

Dans un de ces voyages que l'on entreprend pour soumettre les Indiens au joug de la civilisation, ou plutôt pour les réduire à un cruel esclavage, sous un prétexte sacré, une femme se vit arracher ses enfans ; elle les suivit, malgré la distance, et chercha à les ramener près de leur père ; son dessein fut connu, on la fustigea cruellement, et l'on prit même le parti de la séparer pour toujours de ceux qui causaient sa fuite ; elle fut emmenée au milieu des déserts ; mais que ne peut l'amour maternel ! Ses persécuteurs allaient peut-être s'éloigner, cette solitude lui était inconnue. Comment retrouver ses enfans ? Elle rompt ses liens, se jette à la nage, gagne les rochers ; elle espère sans doute que ses regards pourront suivre la barque qui l'a conduite. Les monstres semblent deviner son dessein ; ils osent encore se saisir d'une infortunée qui n'a plus la force de fuir ; ils l'étendent sur ce rocher : il semble que, sortis des enfers, ils veulent donner au monde une idée de ses joies. La victime est

frappée, le sang coule, elle ne meurt pas encore, elle éternise son nom par ses douleurs. Ses bourreaux ne sont pas attendris; mais ils s'éloignent. Abandonnée dans cette contrée ignorée, elle fit voir combien il y a de persévérance dans le cœur d'une mère; elle franchit les plus horribles solitudes, elle se vit en butte à tous les besoins; mais elle oublia bientôt ses maux, car elle parvint dans les lieux où vivaient ses enfans. On ne lui laissa pas même le bonheur de rester auprès d'eux, alors elle méprisa l'existence, et se laissa mourir de faim [1].

La poésie s'emparera peut-être de ce sujet, et ce sera un jour l'élégie la plus déchirante. Oh! si Millevoye nous eût retracé les souffrances de cette pauvre Indienne, que de larmes il eût fait couler!

Quand les siècles se seront écoulés, et que l'on jettera un coup-d'œil sur les faits embellis par la tradition, les imaginations brillantes peindront de la manière la plus variée les aventures des premiers Européens que leur génie aventurier aura conduits dans ces lieux. Nos histoires de chevalerie pâliront devant celles d'Aguire et de Philippe de Urre. Le lac de Parima,

[1] V. Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, t. 2, p. 412.

ses palais d'or et d'argent[1], les pierreries de l'Eldorado, le bizarre aspect d'un roi couvert de poudre d'or, les hommes acéphales, les habitans aériens des bords de l'Orénoque[2] remplaceront les prestiges de la féerie, nos chimères et nos géans; comme eux, ils n'auront eu de véritable existence que dans l'imagination des hommes crédules; la littérature s'emparera de ce qu'ils ont de poétique; c'est ainsi qu'ils survivront aux siècles de l'ignorance.

Des fictions moins brillantes attristent maintenant ces campagnes; elles ont leur cause dans de funestes souvenirs. « Lopez d'Aguire fut tué à Barquamento, après avoir été abandonné par les siens; mais, au moment de succomber, il plongea son poignard dans le sein de sa fille unique, pour qu'elle n'eût pas à rougir devant les Espagnols du nom de la fille d'un traître. L'âme du tyran, telle est la croyance des indigènes, erre dans les savanes, comme une flamme qui fuit l'approche des hommes. »

Par un singulier jeu de la nature, on voit se répéter sur les bords de l'Orénoque les prodiges qu'on attribuait à la statue de Memnon; vers le lever du soleil, des sons, semblables à ceux de

[1] Southey, History of Brazil, p. 371.
[2] Voyez Oviedo, Ralegh, etc.

l'orgue, se font entendre dans le voisinage de rochers granitiques, et effraient les Indiens qui croient y reconnaître les prestiges d'un enchantement. M. de Humboldt, si bien accoutumé à pénétrer les secrets de la nature, nous a dévoilé les causes de cette harmonie [1]. Si la poésie s'empare d'un semblable phénomène, ce seront les âmes des guerriers de la contrée, dont les gémissemens frapperont l'oreille du voyageur ; peut-être y verra-t-on les plaintes de quelques divinités sauvages, déplorant l'envahissement de leurs déserts.

Les scènes qu'offrent les fêtes des habitans de l'Orénoque, à certaine époque, ont quelque chose de sombre et de mystérieux qui les font rentrer dans le domaine de la poésie : la joie sauvage des Indiens est parfaitement d'accord avec le spectacle que présente le lieu du festin ; on ne voit aucun meuble dans la vaste cabane où se sont réunis les convives ; mais des animaux rôtis et noircis par la fumée sont rangés symétriquement contre la muraille, et c'est au milieu des apprêts de ce hideux festin que l'on commence des danses dont les femmes sont toujours exclues [2]. Aux faibles sons d'une flûte de Pan qui accompagne leurs chants monotones, les danseurs forment un rond

[1] Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, t. 2, p. 283.

[2] Depons, Voyage à la partie orientale de la Terre-ferme.

et tournent avec la gravité la plus silencieuse pendant des heures entières. Presque toujours le premier coryphée de cette bizarre réunion plie ses genoux pour marquer la mesure; mais quelquefois la ronde s'arrête tout-à-coup, et les Indiens, en agitant leur corps, se balancent faiblement. Les mêmes danses s'exécutent dans le reste de l'Amérique méridionale; partout elles ont, comme je l'ai dit, ce caractère mystérieux qui semble en faire une cérémonie religieuse plutôt qu'un divertissement. Lery[1] nous en a donné des descriptions exactes, à une époque où elles n'avaient point encore reçu de modifications. Il fallait qu'elles eussent une bien grande influence sur les actions de la vie, puisque l'on s'y préparait pendant plusieurs mois.

Si nous nous transportons au milieu des nations qui habitent les rivages de l'Amazone, nous y trouverons les idées poétiques portées à un très-haut degré d'exaltation; mais l'on ne sait pas bien encore si celle qui fait donner au fleuve le nom qu'il porte est une fiction de quelques tribus, ou un mensonge des Européens; car les voyageurs du seizième siècle avaient une extrême tendance, comme l'a dit un voyageur[2], à retrouver chez des peuples nouvellement découverts tout

[1] Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil.
[2] Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, t. 2, p. 485.

ce que les Grecs nous ont appris sur le premier âge du monde [1]. Quelques-unes des tribus de ces contrées, en remontant surtout vers le Pérou, ont des croyances ou des usages que sans doute les poëtes ne négligeront pas un jour; l'amour paraît exercer sur eux une grande influence, malgré l'opinion de Paw qui semble refuser ce sentiment aux Américains [2] : il y a plusieurs exemples d'une passion si vive que le trépas n'a pu l'éteindre, et plus d'une Artémise sauvage a mêlé dans sa coupe les cendres de son époux. Chez ces peuples, les phénomènes les plus redoutables de la nature sont expliqués d'une manière poétique par les idées religieuses; lorsque les volcans jettent leurs feux, quand les tremblemens de terre se font sentir, ce sont, disent-ils, les pas d'un Dieu irrité qui font tressaillir les montagnes [3].

La raison qu'ils donnent d'un de leurs usages peut servir à expliquer les idées poétiques des autres peuples de l'Amérique qui l'ont adopté. Il est très-probable que la plupart des nations de

[1] Plus récemment encore, le père Lafiteau a trouvé de singulières analogies entre les idées poétiques des peuples anciens et celles des indigènes de l'Amérique.

[2] Voyez Recherches philosophiques sur les Américains.

[3] *Mercurio Peruviano.* Voyez les anciennes Annales des Voyages de M. Maltebrun.

ce vaste pays croient qu'un monde, où l'on mènera une vie errante comme sur la terre, les attend après leur mort, car ils déposent tous des ustensiles de chasse et de guerre sur les tombeaux ; les naturels des bords de l'Amazone pensent que leurs pères les recevront au milieu des festins : « Nous avons soin, disent-ils, comme le rapporte un voyageur, qu'on mette dans notre tombe une hache de cuivre, un arc et une armure complète, afin de pouvoir faire sur-le-champ notre entrée victorieuse dans le ciel, en passant par la voie lactée, ce jardin lumineux où nos ancêtres s'amusent à des danses et à des festins; cependant nos neveux nous verront quelquefois combattre les morts des tribus ennemies; c'est alors qu'on verra les sombres nuages s'amasser et annoncer un orage violent; la foudre brillera dans nos mains, et le fracas de la chute de nos ennemis précipités du haut du ciel, et changés en bêtes féroces, retentira dans les airs comme un tonnerre épouvantable [1]. »

Il est assez curieux qu'une partie de la croyance des anciens Scandinaves se retrouve dans la mythologie d'un peuple sauvage de l'Amérique; mais il n'est pas aussi extraordinaire qu'on rencontre un peu plus loin les principes de la mé-

[1] Anciennes annales de M. Maltebrun.

tempsycose. Je le ferai observer en passant, cette idée d'un changement corporel n'a pris naissance que dans les contrées favorisées de la nature ; les hommes consentent à reparaître sous la forme des habitans de leurs forêts ; mais c'est pour parcourir les lieux qui enchantèrent autrefois leur imagination. Les habitans des bords de l'Ucayal n'accordent point cette faveur à toutes les âmes ; celles des méchans errent entre la terre et les nuages, ou même elles sont enchaînées au fond des eaux.

On retrouverait probablement dans les diverses croyances des peuples de l'Amérique, de même que dans la physionomie du paysage, le caractère de leur poésie. En examinant celle des Araucans, et le pays qu'ils habitaient, on verra que ce peuple si remarquable, dont une partie existe encore, non loin des tropiques, avait une poésie qui se faisait remarquer par les images les plus fortes et les figures les plus hardies. Peut-être pourrait-on encore interroger leurs poètes, connus autrefois sous le nom de Gempir[1] ; mais sans doute que les traditions se sont perdues parmi eux, et qu'il ne leur reste que le souvenir de la cruauté des Européens[2].

[1] V. *Viagero universal.*

[2] C'est le courage de ces peuples qui a inspiré à don Alonzo d'Ercilla le beau poème de l'Araucana.

CHAPITRE XIV.

Abondance de la nature sous les tropiques. La solitude.

Les premiers Européens qui parcoururent les régions situées sous la zône torride, durent se trouver bien faiblement partagés par la nature, en voyant une végétation dont l'activité subvenait à presque tous les besoins des hommes, sans demander d'autre travail que celui d'une récolte facile. L'igname, le maïs, le fruit du coco, le banane qui, dans tous les temps, offrent une nourriture abondante, dont le goût est flatté, et que le climat exige, tous ces fruits que la culture a tant multipliés depuis, on les trouva même parmi des peuples sauvages; ils n'avaient fait aucuns efforts pour les améliorer, et les offraient tels que la nature les fit croître pour eux. Où sont dans nos contrées du nord les végétaux qu'on puisse comparer à ceux-ci pour l'utilité, et qui n'aient point nécessité pour leur perfectionnement le travail de plusieurs siècles? Il nous semble que les productions de nos climats sont plus agréables, mais c'est peut-être en raison des soins qu'elles ont coûté à nos ancêtres, ou à nous-mêmes. Nous sommes comme

cet infortuné qui mange un pain grossièrement pétri et qui lui trouve encore quelque saveur en se rappelant tout ce qu'il a souffert pour l'obtenir. Sans doute que lorsque la divinité convia les hommes au grand banquet de la nature, sa prévoyance alla jusqu'à leur présenter ce qui convenait le plus au pays qu'ils habitaient; les uns virent une foule d'animaux sauvages destinés à leur nourriture, les autres cueillirent des fruits savoureux et n'attendirent pas de la chasse leur unique subsistance. Comment cependant comparer le sort de l'Otahitien à celui du Lapon? comment préférer les forêts de la Sibérie à celles de l'Amérique méridionale?

Les pays situés sous les tropiques sont assurément les seules contrées du monde où l'homme puisse vivre dans une solitude absolue, sans implorer le secours de ses semblables; comme si la Providence eût prévu que dans les pays où la mollesse étend son empire, l'esclavage se présenterait avec tous ses maux, et qu'un grand nombre d'infortunés voudraient s'y soustraire, comme si elle eût pensé que l'ancien monde enverrait au nouveau des hommes fatigués des injustices de leurs semblables, elle a rassemblé souvent dans un faible espace tout ce qui pouvait subvenir à leurs besoins et leur permettre de se retirer d'une société injuste à leur égard, et pour laquelle peut-être ils n'avaient jamais été

faits. Solitaires du Nouveau-Monde que des persécutions ont conduits dans des déserts; solitaires de l'Asie, que la contemplation a éloignés du milieu des hommes, j'atteste ici votre témoignage, les lieux que vous habitez ne renferment-ils pas des merveilles capables de vous faire oublier tout ce que les hommes jugent dignes de leur admiration, et que vous avez dédaigné? Il faut bien peu de chose pour exister à l'homme qui ne craint pas l'intempérance des saisons, et qu'un soleil bienfaisant réchauffe sans cesse; il peut laisser les animaux errer en paix autour de lui; la Providence lui accorde mille biens qui n'exigent d'autre travail qu'une faible culture; j'ai vu un vieux Portugais vivant seul au milieu d'un défriché qu'il avait formé dans les forêts; il nous prouva en nous montrant son habitation que rien ne manquait à sa subsistance, et que la nature lui accordait tout dans une profusion à laquelle il était bien loin de songer en pénétrant dans ce lieu sauvage. Sa cabane ressemblait aux chaumières de nos paysans; mais les feuilles de palmiers qui formaient le chaume lui donnaient une sorte d'élégance et charmaient les yeux par leur régularité. Le portique était formé par quelques cocotiers croissant au hasard et joignant dans les airs leurs tiges que le vent avait inclinées en sens divers, lorsqu'elles ne pouvaient encore résister à ses efforts. Quand

les voyageurs se seraient plu, me dit mon solitaire, à exagérer l'utilité de cet arbre, il n'en est pas moins un des plus précieux que j'aie trouvés dans cet endroit. Dans une seule noix je trouve un vase commode, un fruit nourrissant, un lait assez agréable; son feuillage, comme vous le voyez, a servi à recouvrir mon habitation, et maintenant il la protège encore, orné de toute la magnificence de la végétation la plus brillante; mais ce dont je ne puis m'empêcher d'être surpris, c'est qu'il n'ait fallu à cet arbre que six ans pour parvenir à une hauteur qui étonne vos regards. Une noix commence souvent sur les bords de l'Océan ce prodige que ses flots ont favorisé; ce que j'admire le plus dans ce roi des palmiers, c'est que sa majestueuse élévation ne nuit point aux arbrisseaux les plus humbles, ou aux plantes que la Providence a faites pour tapisser la terre de leurs rameaux flexibles, elle les protège au contraire. Les palmes des cocotiers s'élancent vers le soleil et semblent braver ses rayons que leur verdure éternelle reflète en s'environnant d'une auréole de lumière. Par un heureux hasard, ce terrain sablonneux, où vous voyez croître ce superbe palmier, convient également à une courge dont l'utilité est plus bornée, mais que je sais apprécier à cause de ses dons : je trouve ici des vases moins solides, mais ils sont de toutes les dimensions,

et leur forme variée les rend propres à une foule d'usages différens. Plus loin, le manioc étale sa tige d'un vert obscur et prévient les animaux par cette triste couleur contre ses funestes propriétés; moins prompt à croître que le blé, il le remplace dans nos climats, et l'industrie de l'homme a su lui procurer une nourriture salutaire où se trouvait un poison mortel. Le maïs est aussi précieux, et sa culture est facile; l'on ignore dans vos climats tous les avantages qu'il peut offrir; son grain, quand il a fermenté dans l'eau, se joint au jus de la canne et fournit un breuvage dont l'usage n'est point assez répandu. L'igname semble être comme la patate et la banane un pain tout préparé par la nature, et le feu lui donne une saveur exquise. Vous ne trouverez pas ici ce qui est un bienfait et un perfectionnement de l'agriculture. Je ne fais produire à la terre que ce qu'elle peut m'offrir, sans exiger beaucoup de peine; vous voyez l'ananas et vous souriez; à peine lui ai-je prêté mon secours depuis que sa tige s'est élevée à quelques pouces du sol fertile qu'il embellit maintenant de son fruit d'or et de sa couronne de verdure. Cette plante que vous foulez aux pieds, que tous les étrangers méprisent, assure cependant ma subsistance plus que les autres végétaux dont je suis environné. L'orage peut les renverser, le soleil brûlant de ces climats peut les flétrir pour toujours. Mais si je broye la

racine du sinapou; je la répands dans les eaux, et frappés soudain d'un mortel engourdissement, arrachés à leurs grottes profondes, les poissons viennent à la surface du fleuve et meurent sans être malfaisans, malgré le poison qui leur ravit l'existence. Tous les végétaux que m'a prodigués la nature et que j'ai rassemblés dans ces lieux, ont leur utilité. Voyez ces agaves superbes qui élèvent dans les airs une tige pyramidale et qui forment des haies impénétrables. Leurs piques immobiles de verdure ne sont point seulement destinées à me garantir de la voracité des animaux sauvages. Séchées comme le chanvre et plongées dans le fleuve elles m'offrent les fils les plus fins et les plus flexibles; elles me donnent la facilité de tendre des lignes, de faire des filets, de me procurer des liens solides, et de me passer enfin des toiles que m'envoie l'Europe, si mon industrie égalait la prévoyance de la nature; cette espèce peut me fournir aussi, comme dans le Pérou, un vin agréable et rafraîchissant [1]. Ne croyez pas que, quand le soleil a disparu, je sois contraint de me livrer au repos, comme les hôtes des forêts : plusieurs arbres sont destinés à remplacer ici la graisse des monstres marins ou la cire des abeilles. Le copahiba me donne une huile parfumée; je puis

[1] V. Essai politique sur la Nouvelle-Espagne.

former avec l'espèce de vernis qui recouvre les feuilles du carnahubas des cierges d'une blancheur éclatante. Mais, si une lueur plus faible et plus durable me convient pendant les nuits où gronde la tempête, le caoutchouc, transplanté des rives de l'Amazone et du Paranna, me donne la gomme élastique qui, prenant sous mes doigts la forme d'un cône, surnage au-dessus de l'eau, et brûle jusqu'au lever de l'aurore [1]. Ah! ne pensez pas que la solitude amène l'ennui! La Providence, en subvenant à mes besoins, n'a point négligé mes plaisirs. Par la quantité de végétaux consacrés à l'utilité, vous pouvez juger du nombre de ceux qui ne sont destinés qu'à embellir le paysage; tous les jours j'admire leur magnificence et leur diversité. Ce n'est pas comme dans les forêts de l'Europe, où les mêmes arbres frappent presque toujours les regards; il faudrait ici retenir sans cesse de nouveaux noms. L'admiration ne se lasse point, quand ce sont les objets de la nature qui l'excitent. Aussi, quand j'ai contemplé quelque temps les masses imposantes qui déploient devant moi leur majesté, j'observe tous les détails de la scène que j'ai sous les yeux. Un vieil arbre, couvert de tout le luxe d'une végétation étrangère, arrête quelquefois aussi long-temps

[1] V. Dazara, Voyage au Paraguay.

mes regards que les spectacles les plus merveilleux des hommes. Voyez ce vignatico que son propre feuillage abandonne, les mousses, les fougères, les cactus, les bromelia, les caladium, le couvriront d'une verdure éclatante long-temps après qu'il ne sera plus. Nourries par la chaleur et par l'humidité, ces plantes laissent tomber leurs rameaux, élèvent leurs tiges, mélangent leurs fleurs et leurs feuillages dans un admirable désordre; elles pareront encore, long-temps après sa mort, l'arbre qui les soutint; elles feront reconnaître la place où il s'élevait, comme ces utiles végétaux que je cultive diront un jour que j'ai vécu dans ces lieux. Mais, ajouta-t-il en portant des regards enthousiasmés sur le paysage d'alentour, je ne vous ai point encore parlé de toutes les jouissances que la Providence m'a réservées. Dans cette solitude, je n'ai d'autre temple que la voûte du ciel, d'autres portiques que ces forêts, d'autres autels que ces rochers; et seul ministre de ce temple auguste, j'y fais entendre chaque jour les accens de ma reconnaissance; je m'écrie quelquefois : Oui, quand Dieu créa l'univers, il jeta sur cette contrée un regard favorable! Toute la nature s'en embellit, le fleuve arrêta ses mugissemens, la forêt se dépouilla de sa trop sombre horreur, la colline s'opposa à la fureur des aquilons. Un autre regard en fit un séjour de

délices. Le printemps para les arbres des fleurs les plus belles, l'automne les chargea des fruits les plus savoureux ; les oiseaux égayèrent le bocage par leurs chants, les animaux bondirent dans la campagne. Que ce séjour, dit-il, soit l'asile du repos, l'innocence méconnue sur la terre pourra s'y réfugier, et, si l'homme le découvre un jour, qu'il y abjure les erreurs de ses semblables, pour goûter enfin le bonheur qu'il se plaint de ne jamais trouver.

On a vu plus d'une fois ces terres lointaines servir de refuge à des malheureux qui cherchaient à échapper aux querelles religieuses des peuples les plus civilisés[1]; souvent leur seul guide était le hasard, ou plutôt la Providence avait en horreur ces persécutions, et elle les conduisait sur des rivages où tout promettait le repos et l'abondance. Ah ! quand l'Européen, échappé à toutes les misères et à toutes les dissensions qui agitent l'ancien monde, se voyait sur ces plages fertiles, l'aspect des campagnes l'avait déjà consolé, il s'écriait : Vous qui avez fait une victime, que votre joie se taise, et que vos yeux n'expriment plus une odieuse satisfaction; la nature ne veut point servir vos fureurs; elle n'a point voulu partager votre haine.

[1] Sous Jean III l'inquisition s'établit en Portugal et un grand nombre d'infortunés furent obligés d'abandonner leur patrie. V. Alph. de Beauchamp, t. 1, p. 132.

Ces palmiers, qui m'offrent déjà leur ombrage, formeront bientôt de leurs branches flexibles ma simple habitation; les fruits de ces bananiers, dont la verdure éclatante réjouit mes regards, suffiraient presque à ma nourriture; mais, partout où ils existent, les forêts sont peuplées d'oiseaux que l'abondance attire, et que l'instinct de leur conservation semble avoir abandonnés. Je ne dis point que du fond de ma cabane solitaire je ne regrette point une patrie dont le souvenir ne nous abandonne jamais; il y aura du moins encore quelques douceurs pour moi à exhaler ces plaintes mêlées de tant de reconnaissance. O mon pays, quand je quittai tes rivages, j'offrais déjà les remercîmens du malheureux à la terre qui m'offrirait un asile, même quand son aridité serait d'accord avec mon désespoir, quel tribut d'amour dois-je offrir au pays où je trouve tout ce qui peut donner le bonheur loin de toi!

Les admirables solitudes que l'on rencontre dans quelques contrées situées sous les tropiques, ont exercé à la longue, après les premiers regrets, une grande influence sur l'esprit de quelques Européens. Je prendrai un exemple bien connu. Le matelot qui a inspiré à de Foë son Robinson, l'infortuné Silkirk, abandonné dans l'île Fernandez [1]

[1] Bibliothèque universelle.

finit par s'attacher véritablement à son désert. Le célèbre Steele l'interrogea sur les impressions qu'il avait éprouvées. Il nous apprend que son regard était sérieux, quoique serein, et qu'il semblait accorder peu d'attention aux objets environnans, comme étant absorbé dans ses propres réflexions. « Il déplorait souvent, dit cet auteur [1], son retour au monde qui ne pouvait, avec tous ses plaisirs, lui rendre le calme de la solitude. » Une de ses jouissances était de chanter des psaumes ; il célébrait sans doute ainsi les merveilles qui l'environnaient. De Foë nous a associés à quelques-unes de ses pensées ; mais il est fâcheux que Steele ne nous ait pas transmis un plus grand nombre des observations qui le frappèrent, lors de ses conversations avec le solitaire de l'île Fernandez, homme, selon lui, d'un grand sens. Il paraît que son séjour au milieu de la société ne tarda point à changer sa physionomie, comme il changea ses idées ; il perdit de son air de méditation, quand les souvenirs commencèrent à s'effacer. Ce n'était plus le moment de connaître les émotions qui l'avaient agité durant son long exil.

J'ai toujours regretté que, dans l'intéressant roman de Robinson, les effets d'une nature étrangère aient été aussi faiblement rendus. Si

[1] L'Englichman, feuille périodique publiée par Steele.

Bernardin de Saint-Pierre se fût emparé d'un sujet aussi fécond, il en eût tiré un bien grand parti; il est certain que de Foë, dans ses fréquentes conversations avec Silkirk, a dû avoir des ressources infinies pour peindre les lieux et les impressions qu'ils font éprouver; il l'a exécuté en partie; mais on s'aperçoit à chaque moment qu'il n'avait pas été à même de voir par lui-même.

CHAPITRE XV.

Changemens qu'amènera nécessairement la civilisation dans le caractère poétique du paysage.

C'est une observation qui a déjà été faite par un de nos plus célèbres voyageurs, que, partout où s'établissent les hommes, multipliant bientôt les végétaux nécessaires à leur subsistance, ils changent la physionomie du paysage; l'agriculture donnera donc un nouveau caractère aux différentes contrées de l'Amérique; les impressions poétiques varieront également, elles changeront avec la nature, ou plutôt comme le nouveau monde fut long-temps le domaine de l'Europe, notre littérature se modifiera sous un ciel différent. Peut-être les poètes américains, dont le talent se sera déployé avec la civilisation, oublieront-ils tout ce qu'ils lui doivent. En lisant les anciens voyageurs, ils regretteront sans doute cette nature primitive, si bien décrite par quelques-uns d'entre eux. S'ils parcourent les rives du Méchassébé, déjà couvertes de villes florissantes : Où sont, diront-ils, ces tableaux imposans d'une nature remplie de majesté, même au sein des

déserts ? La culture a tout soumis à l'uniformité de ses lois, les forêts sont abattues, les animaux sont détruits, les humbles épis qui couvrent la savane s'élèvent aussi sur les débris fumans de nos forêts; il ne nous reste plus de ces campagnes que de magnifiques descriptions, elles justifient nos plaintes, elles nous donnent encore plus de regrets. Si le voyageur qui cherche des inspirations s'avance vers la Floride orientale, qu'il pénètre jusque dans la vallée d'Alachua, il pourra peut-être célébrer un puissant empire; mais trouvera-t-il encore ces paysages sublimes qui rappelaient à Bartram un monde nouveau sortant des mains du créateur [1]? D'immenses troupeaux de taureaux et de génisses errent encore dans la savane, dira-t-il, mais l'on ne voit plus au milieu d'eux ces troupes d'animaux sauvages qui ne craignaient point de confier leur indépendance à de paisibles campagnes. Les hommes mêmes, à cette époque, avaient un caractère poétique que leur a enlevé l'excès de notre civilisation. Au sein d'une abondance qu'on ne retrouve plus dans les autres pays, tantôt la chasse et la guerre en faisaient des espèces de héros, qu'on regarderait maintenant comme des êtres fabuleux; tantôt leur douceur et leur hospitalité

[1] Voyage à la partie sud de l'Amérique septentrionale, t. 1, p. 224.

ramenaient les Européens aux idées de l'âge d'or. Si le moderne voyageur lit alors Bartram, il se confirmera dans toutes ses pensées, il verra que le Séminole présentait l'image parfaite du bonheur, que la joie, le contentement intérieur, l'amour tendre, l'amitié franche étaient empreints sur ses traits, qu'ils se montraient dans son maintien, qu'ils semblaient former son état habituel et faire partie de sa constitution, puisque leur empreinte ne le quittait qu'avec la vie.

Ces changemens dans le paysage et dans les hommes sont plus prompts qu'on ne l'imagine. Quelques années, quelques mois suffisent pour les opérer. J'en ai vu moi-même de fréquens exemples, et avant que les dons de l'agriculture remplacent une fertilité sauvage, la lutte qui s'établit entre l'industrie et la végétation sans art, ne satisfait point les yeux. Quoi de plus triste en effet que des arbres abattus, non loin de forêts primitives? Les débris de la nature ne font point sur l'imagination l'effet des autres ruines, ils ramènent seulement à l'idée d'une destruction inévitable; tandis que des colonnes renversées nous parlent aussi de faits glorieux et d'une grandeur qu'on peut reconquérir. Déjà plus d'un voyageur a regretté cette métamorphose que la civilisation opère de jour en jour avec plus de rapidité; un an suffit quelquefois pour couvrir d'un seul genre de

végétation d'immenses étendues de terrain. Les harmonies, si bien établies par la nature, s'interrompent quelque temps, pour paraître sous une autre forme. Mais cette révolution est presque toujours l'effet de plusieurs siècles ; quand elle arrivera pour l'Amérique, le moral de ses habitans aura lui-même subi les plus grands changemens. Les événemens se seront succédés ; il y aura dans la campagne des ruines, des souvenirs, et la poésie, devenue plus cultivée elle-même, exercera son empire dans les villes. On ne pourra plus dire comme un voyageur moderne : « Il y a dans les chants des sauvages, et surtout dans ceux qui appartiennent à l'amour, une douceur singulière ; ils ont un caractère de langueur et de mélancolie enchanteresse, surtout lorsqu'on les entend dans cette vaste solitude où règnent au loin le calme et le silence [1]. »

[1] Bartram, Voyage dans la partie sud de l'Amérique septentrionale, t. 1, p. 419.

CHAPITRE XVI.

Impressions morales des campagnes.

Le voyageur qui parcourt ces belles solitudes se dit quelquefois : Pourquoi donc un sentiment douloureux vient-il s'unir à l'admiration que ces lieux me font éprouver? c'est que la cognée de l'esclave vient de retentir à son oreille; c'est qu'il vient de voir passer une tribu errante cherchant des lieux où les Européens n'aient point encore pénétré. Il a donc fallu pour fertiliser ces forêts que bien des hommes différens de mœurs et de patrie fussent livrés à l'infortune ; non, la nature n'exigeait point ce sacrifice, mais nous avons osé le faire comme si elle le demandait; puis, épouvantés de notre ouvrage, nous avons plaint les malheureux quand nous ne pouvions plus leur offrir qu'une froide pitié, que l'excès de leurs maux rendait encore inutile. Semblables à ces enfans, versant des larmes amères sur l'innocente créature qui vient de servir à leurs jeux cruels, nous avons gémi quand le crime était consommé. Plût à Dieu, ô Las Casas! que ton éloquence sublime n'eût jamais eu l'occasion de

se faire entendre[1]! plût à Dieu, qu'attendant ces révolutions, qui se font toujours chez les peuples, nous eussions consenti que l'agriculture devînt la richesse des Américains, quand ils eussent senti la nécessité de s'y livrer! Si l'on faisait le calcul effrayant des nations qui ont disparu de cette partie du monde, qu'on se plaint maintenant de voir si déserte, on en aurait la certitude, l'Afrique n'avait point besoin de nous envoyer tant de malheureux. Oh! qu'il serait doux de parcourir les forêts du nouveau monde, si nos ancêtres ne les avaient pas souillées de tant de crimes! Que la nature s'embellirait à nos yeux si des bienfaits nous avaient précédés! Les souvenirs seraient bien différens! Dans le chant des Indiens nous ne verrions que des hymnes de reconnaissance, nous n'y trouvons maintenant que des reproches! Que le titre de bienfaiteur est beau quand il appartient à tout un peuple! Nous ne sommes que victorieux, et nous devrions rougir de notre gloire. Allez dans ces forêts, vous qui vous réjouissez des conquêtes de l'ancien monde; considérez ces arbres étendus à terre, ces champs qui commencent à se couvrir de quelques moissons, puis réfléchissez aux scènes douloureuses

[1] V. Regionorum indicarum per Hispanos olim devastatarum accuratissima descriptio.

qu'ont exigées ces faibles essais d'une agriculture dans l'enfance; si vous les ignorez, entrez dans la hutte de cet Indien sauvage, il vous les apprendra. Voilà, vous dira-t-il, en vous montrant quelques malheureux comme lui, voilà les derniers rejetons d'une nation puissante, maîtresse de tout ce pays. Vous nous reprochiez avec indignation d'horribles sacrifices, hélas! quand cesseront les vôtres? N'avez-vous point assez immolé de victimes à votre cupidité? Vos meurtres ne finiront-ils qu'avec le dernier des Américains? Si c'est le sang qui fertilise la terre, que vos moissons seront abondantes! Réjouissez-vous donc; quant à nous, il ne nous reste qu'à verser des larmes; car nous n'avons pas même su profiter du courage de nos ancêtres. Quel charme pouvons-nous trouver maintenant à parcourir nos forêts? nous rencontrons à chaque moment des traces d'une domination étrangère, et si l'on ne nous donne pas la mort, on cherche à nous avilir: nos arbres sont renversés, nos lianes se flétrissent, vos champs couvrent nos savanes. Nous ne pouvons vivre au milieu de vous; l'expression de la joie ne doit point se mêler aux derniers cris du désespoir. Si vous vous avancez près de l'Africain, et qu'il laisse, pour un moment, reposer la hache dont le bruit lui rappelle un pénible esclavage, des paroles encore plus amères s'échapperont de

sa bouche. Hélas ! vous dira-t-il, cet homme qui se plaint jouit du moins de son indépendance, et je ne sais de quel droit on m'a réservé des travaux qui lui semblaient destinés. En conservant une fatale égalité dans les maux, la justice n'eût-elle pas été moins blessée, si l'on ne m'eût point ravi au sol qui m'a vu naître ? étranger à ce pays par l'esclavage, je le suis aussi par la nature et par le climat. Ces forêts, ces champs, ces campagnes attristent mes regards, malgré leur fertilité ; je préférerais les lieux les plus stériles de l'Afrique, même sans ma liberté. Si je m'accoutume à une nouvelle patrie, je me prépare souvent de nouveaux regrets. Entraîné par les horribles lois de la servitude, il me faut quelquefois aller déplorer sur d'autres rivages des maux que j'ai déjà ressentis, des maux qui ne s'effacent point parce que l'absence les cause, et qu'ils brisent tous les liens du cœur.

CHAPITRE XVII.

Les Américaines.

On a si souvent répété que la femme, dans l'état sauvage, était la plus malheureuse de toutes les créatures, qu'il y a presque de la témérité à dire le contraire. Comment persuader en effet qu'une aveugle soumission et les privations d'une vie errante puissent s'allier avec les idées que nous nous faisons du bonheur? Oui, sans doute, les Indiennes seraient bien peu favorisées du sort, s'il fallait juger de leur félicité par les privations auxquelles elles se trouvent condamnées. Mais leur existence, comme celle des femmes que l'éducation met parmi nous au-dessus des autres, semble quelquefois tenir entièrement à l'exaltation de l'âme; elles oublient leur sexe quand la passion les agite; elles sont si bien accoutumées à se passer de mille choses dans la vie, que, comme celles qui les ont toutes à leur disposition, elles les dédaignent et s'attachent à d'autres objets. La vie des forêts a ses misères, mais ce ne sont point des misères humiliantes et qui rabaissent l'âme comme celles de nos villes. Cette habitude de se préparer au combat, cette nécessité d'en-

courager à la gloire, la fureur de la vengeance et le plaisir d'une douce hospitalité, le chagrin poussé jusqu'à l'excès, et la joie goûtée avec délire, voilà de ces impressions qui rendent l'existence de la femme sauvage si poétique. Cela cesse en quelque sorte dès qu'elle jouit de la vie uniforme que produit l'abondance et le travail. Son existence véritable, c'est cette inquiétude mêlée d'espérance qui l'entraîne au milieu des chasses et des combats; c'est le plaisir de voir des scènes nouvelles, d'entendre le grondement de nouveaux torrens, de s'abandonner à des fleuves inconnus et de franchir des montagnes jusqu'alors ignorées. Ah! que l'on ne croie point cependant que l'Américaine abandonnée à ces vives impressions de la nature, n'en ressente jamais de plus douces; elle est mère comme les Européennes, et dans les forêts ainsi que dans les cités, l'amour d'une mère est toujours le même; c'est toujours le sentiment le plus profond que la femme soit destinée à ressentir. La pauvre Indienne ne peut montrer sa tendresse par le luxe dont elle entoure son nouveau-né, mais elle lui rend dans mille baisers les biens que lui refusent ses déserts. Heureux celui qui pendant long-temps n'a connu d'autre richesse que les baisers d'une mère! ses premiers élans ne seront point réprimés, l'expression de sa douleur ou de sa joie ne sera point contrainte;

c'est vraiment chez les peuples sauvages que l'enfance est heureuse; plus tard le guerrier partage avec une trop funeste égalité les maux réservés à l'espèce humaine.

Une chose assez remarquable, c'est l'amour que plusieurs Européens ont allumé dans le cœur des Américaines; soit qu'elles aient deviné cet empire que donne à leur sexe notre civilisation, soit que toujours éprises de la gloire, elles aient été séduites par cette puissance que nous semblons avoir sur leurs compatriotes, elles ont souvent accordé une tendresse durable au vainqueur, elles l'ont sauvé du massacre et de l'esclavage, et plus souvent encore, entraînées par leur amour, elles ont dédaigné l'existence. Plusieurs voyageurs font foi de ce que j'avance; je ne citerai qu'un fait : lorsque Diogo Correa, jeté autrefois sur la côte de San-Salvador, partit pour la France en emmenant la fille d'un chef, les autres femmes qui l'avaient aimé le suivirent à la nage en implorant sa pitié [1]; mais le vent entraînait le navire loin de leurs regards. Une d'elles fit encore de vains efforts pour l'atteindre et périt au milieu des flots. Duraon nous a conservé les plaintes de la belle Moema; je vais tâcher de les rendre dans notre langue [2].

[1] Southey. History of Brazil. Beauchamp, Histoire du Brésil.

[2] Caramuru, poema epico, canto 6.

« Barbare, lui dit-elle, tu n'es pas un homme, va, tu mérites le nom de tigre; mais le tigre, malgré sa férocité, ressent le pouvoir de l'amour, et l'amour seul le dompte; toi seul tu ne te laisses pas adoucir même quand tu es aimé. Pourquoi la foudre et les éclairs qui déchirent quelquefois les nuages ne t'anéantiraient-ils point? Payer tant de tendresse par le mépris et par l'aversion! Ah! tu es insensible comme ces écueils! Tu aurais dû me montrer ces dédains quand j'accordais ma foi à tes discours trompeurs; ton orgueilleuse indifférence ne m'aurait point offensée! Oui, c'est une faveur que de détromper quand il en est temps encore. Mais tu abandonnes ce cœur dont tu as su t'emparer en te montrant sensible à mes prières; mais tu fuis, et c'est ainsi que tu paies mon sincère amour par une mort cruelle. Je sentirais moins tant d'ingratitude, et mon affreux destin deviendrait presque favorable à mes yeux, si je ne voyais point triompher cette femme perfide et indigne de toi. Je te suivrais comme une esclave, si je ne craignais point d'être soumise à l'odieuse Paraguassou......

Mais ton cœur te permet de me voir presque mourante et devenue le jouet des flots. Un souvenir de notre ancien amour n'attendrit point ton âme, tu ne réponds point par un seul regret à mes regrets. Barbare! si ma constance irrite ton

cœur, ajouta-t-elle en le voyant s'éloigner, ah! ne te cache pas à mes yeux, accorde-moi seulement un cruel regard..... Elle allait encore parler, mais sa faiblesse l'en empêcha : la lumière fuit de ses yeux, elle tremble et pâlit, les horreurs de la mort se répandent sur son visage, sa main affaiblie ne peut plus saisir le gouvernail, elle descend dans la profondeur des eaux, mais les flots agités de la mer la ramènent en frémissant; on la voit paraître encore : Ah! cruel Diogo! s'écrie-t-elle avec angoisse.... et elle descend pour toujours dans le fond de l'abîme. »

Après avoir présenté un tableau rapide de l'existence morale de la femme dans ces contrées, je vais tâcher de peindre les mœurs de certaines tribus et les événemens qui ont souvent résulté de leur alliance avec les Européens.

CHAPITRE XVIII.

Les Machakalis.

PERSONNE n'ignore quels sont les peuples qui habitaient autrefois le Canada et les Florides, et l'on se rappelle encore avec étonnement le courage qu'ils ont déployé tant de fois contre les ennemis de leur indépendance. Les différentes nations Brasiliennes ont moins fixé l'attention du voyageur : l'on connaît à peine encore aujourd'hui les Guaycourous, les Machakalis et ces féroces Aymorès que les Portugais eurent tant de peine à vaincre, lorsqu'ils voulurent s'emparer du beau pays qu'ils occupaient.

J'ai vu les restes de ces tribus malheureuses errer dans le pays de leurs ancêtres : tous les jours elles s'affaiblissent, bientôt elles auront disparu des lieux où elles étaient redoutées, et leurs cris de guerre ne feront plus retentir les vastes forêts du San-Francisco et du Belmonte, qui elles-mêmes commencent à tomber sous la hache du malheureux Africain.

L'histoire de ces peuples offrirait sans doute de

tristes leçons à l'Europe : on pourrait y faire voir le bonheur de cent nations encore dans l'innocence sacrifiées à l'amour des richesses, et le vrai courage vaincu par les plus noirs artifices; mais je ne m'imposerai point une tâche aussi difficile, je veux me borner à rapporter l'histoire qu'un jeune chef raconta autrefois dans ces pays lointains. Il avait parcouru presque tout le Brésil, et parlait des différentes nations qui couvrent ce vaste territoire, de manière à exciter vivement la curiosité. Il fit aussi une peinture naïve des mœurs de sa tribu, et prouva par le récit de ses infortunes que le pouvoir n'est pas toujours le gage du bonheur, même parmi les simples enfans de la nature.

Toute cette vaste étendue de côte qui se trouve entre Rio-Janeiro et San-Salvador est presque déserte; l'on aurait peine à croire, si l'histoire ne l'attestait, qu'elle fut la première partie du Brésil peuplée par les Portugais. La chaîne des Aymorès qui prend naissance dans la capitainerie de Porto-Seguro, lui donne l'aspect le plus pittoresque; et sa fertilité semble reprocher aux Européens leur indifférence pour les richesses agricoles du Nouveau-Monde. Des fleuves considérables arrosent aussi cette belle portion de l'Amérique méridionale. Le Doce, le Saint-Matheus, le Mucury, le Pardo, le Belmonte se jettent dans l'Océan à peu

de distance l'un de l'autre, mais tous ne sont pas également navigables : de hautes cascades interrompent fréquemment leur cours, et effrayent le hardi navigateur qui voudrait reconnaître leurs sources lointaines. Les immenses forêts qui couvrent leurs rives servent d'asile à une foule de tribus indiennes qu'on n'a pu encore amener à embrasser le christianisme; elles y vivent de chasse, de miel et de fruits sauvages, et plaignent le sort de leurs anciens compatriotes que les Portugais ont séduits par de vaines promesses pour les rendre leurs tributaires et presque leurs esclaves.

Le voyageur se demande en effet avec douleur ce qu'ont gagné ces malheureux Indiens à quitter les tribus de leurs pères, et quelles sont les connaissances que les Européens ont pu leur donner en échange de l'heureuse insouciance dans laquelle ils vivaient; réunis dans de misérables villages, méprisés des blancs et même des Africains, tourmentés par de nouveaux besoins qu'ils ne peuvent point satisfaire, on ne les voit pas, après quelques années de civilisation, passer dans la population du Brésil, mais ils disparaissent insensiblement, sans qu'on puisse assigner de véritable cause à cet anéantissement d'un peuple tout entier.

Revenant, il y a plusieurs années, du Brésil,

un jeune Portugais me fit le récit qu'on va lire, pour charmer l'ennui d'une longue navigation ; il m'a paru peindre les habitudes des sauvages de ces contrées, il retrace d'ailleurs leurs malheurs, l'on trouvera sans doute qu'il n'est pas étranger à notre sujet.

Quelque temps après mon arrivée d'Europe, me dit mon compagnon de voyage, j'éprouvai le vif désir de visiter quelques-unes de ces bourgades que les Indiens ont fondées sur la côte orientale : je voulais aussi m'avancer dans les terres, et ne rien négliger pour connaître la manière dont vivent les nations indigènes échappées par leur courage à trois siècles de destruction et aux maladies affreuses qui se propagent parmi elles avec une rapidité vraiment effrayante.

Je partis : ma traversée fut pénible; mais j'eus enfin le bonheur de parvenir à l'embouchure du fleuve Salsa, et mes yeux fatigués de n'avoir vu long-temps que la triste étendue de la mer, se reposèrent avec plaisir sur une nature riche et féconde qui conservait encore sa grandeur primitive. J'étais arrivé à Canavieras, petit bourg nouvellement fondé par le gouvernement pour protéger le commerce de Minas-Novas. A peine eus-je débarqué, que quelques Indiens vinrent à ma rencontre : une tristesse profonde était peinte sur leur visage, et formait un contraste frappant

avec la riante fertilité du pays qui nous entourait. Bientôt des chants funèbres frappèrent mon oreille. Des colons, des noirs, des sauvages, réunis par la douleur, accompagnaient un cercueil que l'on allait déposer dans l'église du village : la plupart versaient des larmes, mais je vis que les sauvages, toujours extrêmes dans ce qui les affecte, poussaient les cris les plus lamentables. Je me joignis au cortége, et j'appris d'un vieil Indien que le capitan-mor de la province avait été trouvé la veille expirant dans une forêt voisine où l'amour des chasses périlleuses ne le conduisait que trop souvent. Attaqué par un jaguar, il s'était long-temps défendu; mais l'animal féroce lui avait fait avant de succomber plus d'une blessure mortelle. Protecteur de la colonie naissante, ami de l'Indien civilisé comme du sauvage, il emportait leurs regrets; je pus me convaincre dans cette occasion, que si le sentiment de la peine est le même dans le cœur de tous les hommes, il y a bien des différences dans la manière dont ils l'expriment. Les Botocoudos et les Machakalis étaient venus à ce convoi : ces deux tribus se trouvaient réunies peut-être pour la première fois, et la douleur avait fait taire l'inimitié qui régnait entre elles. Mes regards s'arrêtèrent d'abord sur les Botocoudos, que l'on désignait autrefois sous le nom d'Aymorès. Ces

Indiens sont encore dans une barbarie complète : ils se peignent le corps de la manière la plus bizarre, et ne laissent croître leurs cheveux que bien au-dessus des tempes. Ils ont conservé la coutume de se percer les lèvres et les oreilles, pour y introduire un morceau de bois léger façonné en rond comme une large pièce de monnaie. Cet ornement qui, chez les chefs, acquiert une dimension vraiment extraordinaire, donne à leur physionomie le caractère le plus terrible, et semble être parmi eux la marque distinctive du pouvoir [1].

Moins sauvages que leurs compagnons, les Machakalis se contentent de se peindre le visage de rocou et de jenipape [2] : leurs cheveux noirs et brillans tombent sur leurs épaules, et quelques vêtemens de toile grossière couvrent leur nudité. Ils ont presque tous attaché à la ceinture un filet de ticou, et ils y conservent des boules d'argile qu'ils lancent ordinairement avec un arc à deux cordes.

Les femmes, pendant la marche, manifes-

[1] Voyez pour la représentation de cet ornement le Voyage de M. le prince de Neuwied, traduit par M. Eyriès. Voyez également le Brésil, ou mœurs, coutumes, etc., t. 6.

[2] Presque tous les indigènes de l'Amérique du sud font usage de ces deux teintures, l'une est rouge et l'autre d'un noir bleuâtre ; la dernière dure ordinairement neuf jours.

taient surtout leur douleur de la manière la plus bruyante, et leurs sanglots ne cessaient que pour donner lieu à mille pratiques singulières. Les hommes tenaient à la main un maraca[1], ils leur faisaient entendre les sons de cet instrument sauvage, et les engageaient à chanter encore plus haut les vertus de celui qu'elles regrettaient.

Cependant nous ne tardâmes pas à arriver à la chapelle où devait être déposé le cercueil. C'était une chaumière un peu plus vaste que les autres, située sur les bords du fleuve, et environnée de la nature la plus riante et la plus fertile; des palmiers élégans, de vastes sapoucayers couverts de lianes et balançant dans les airs leur feuillage d'un rose éclatant, bornaient les regards à quelque distance; mais rien du côté opposé ne les arrêtait jusqu'à la mer, dont le rivage était bordé de forêts immenses et de rochers couverts de superbes aloës.

Jamais je n'avais vu de semblables funérailles, et c'était à mes yeux une oraison funèbre bien touchante que les regrets réunis de ces hommes si différens par leur couleur, leurs mœurs et leurs caractères.

[1] Instrument sacré composé d'une coloquinte traversée par un bâton et remplie de graines desséchées. Il était en usage parmi les Tupinambas et toutes les autres nations de la côte. V. Lery, Histoire d'un Voyage fait au Brésil. *V. Stadii navigatio.*

Les Indiens gardèrent un profond silence lorsque le pasteur du village prononça les paroles consacrées par la religion chrétienne; mais bientôt après ils continuèrent leurs cérémonies funèbres.

« Adieu, mon père, s'écria un jeune Indien que j'avais vu à la tête des Machakalis; si j'eusse été près de toi dans la forêt, j'aurais peut-être cessé d'exister, mais tu vivrais encore. Adieu donc : que ton esprit protège les pauvres Indiens, car ceux que tu nommais tes enfans sont maintenant sans guide, et le malin Anhanga[1] doit leur inspirer la cruauté et l'amour du pillage, dont tu pouvais seul les détourner. »

Le chef des Botocoudos ne savait point s'exprimer en portugais : il commença un chant plaintif dans lequel il rappela les vertus du capitan-mor, et il dit en pleurant : « C'était un grand chasseur, un ami sincère des Indiens; » les Machakalis lui répondirent par trois fois : « Il est mort et nous portons son deuil; nous ne le verrons maintenant que derrière les montagnes noires, où il se réjouit avec nos pères; » puis ils ordonnèrent à leurs femmes avant de se retirer, d'apporter des fleurs, des fruits et du gibier, qu'elles devaient déposer sur la tombe, comme un don expiatoire offert au malin esprit.

[1] Le génie du mal chez les nations brésiliennes.

Cette réunion de deux tribus rassemblées pour pleurer un homme qui les avait toujours protégées, eut les plus heureux effets; les mots d'amitié furent dits de part et d'autre, et l'on entonna des chants de paix après s'être embrassé.

La figure du jeune chef des Machakalis m'avait frappé : sa stature était plus haute que celle des autres Indiens; sa démarche fière, ses yeux étincelans annonçaient le courage; et cependant un air de mélancolie profonde y ajoutait une expression qu'on ne saurait bien décrire. Ses cheveux noirs étaient lissés avec soin et tombaient en tresses sur ses épaules; un simple caleçon de toile blanche, une chemise de coton bleu attachée autour de ses reins par une ceinture de peau, formait tout son vêtement; et il tenait à la main un arc plus petit que ceux que portent ordinairement les hommes des autres nations indiennes.

« Généreux guerrier, lui dis-je en m'approchant, l'esprit de votre père vous conseillait la paix, et vous l'avez écouté; maintenant vous n'aurez plus d'ennemis, et vos chasses seront heureuses. J'aime encore la guerre, répondit le jeune chef, mais tu le vois, ma tribu s'anéantit, et les victoires m'ont été funestes : je vais retourner dans nos forêts, car selon nos conventions, le bord de la mer ne doit pas m'appartenir. Qu'y ferais-je ? son immensité me fatigue, elle est sans bornes

comme mon chagrin. Demain, je m'enfoncerai dans l'intérieur, et j'ignore où je m'arrêterai; car maintenant mon protecteur est mort, et ses conseils ne me guident plus. J'appris cependant par la suite de ses discours qu'il voulait remonter le Belmonte, et je vis avec plaisir que je l'aurais pour compagnon de voyage dans les déserts où je devais me rendre.

Le lendemain, je fus le trouver; il allait bientôt se mettre en marche; ses guerriers étaient armés de leurs arcs; ses femmes conduisaient les enfans. Il me dit en m'apercevant, qu'il était satisfait de m'avoir pour frère de voyage et que je pouvais regarder ses chasseurs comme s'ils étaient les miens. Nous ne tardâmes donc pas à nous acheminer le long du bord de la mer, pour gagner l'embouchure du fleuve; les noirs qui portaient nos bagages marchaient en avant, et l'écho répétait leur cri mesuré; mais les Indiens, plus paisibles, ne s'entretenaient que de leur nouveau voyage et des plaisirs qui les attendaient dans leurs forêts. Après deux heures d'une marche pénible dans les sables, la nature qui ne nous avait offert jusqu'alors que des scènes riantes, changea tout-à-coup, et ne nous présenta plus que l'image de la désolation. D'énormes quartiers de rochers, dépouillés de toute végétation, étaient amoncelés sur le rivage, et les flots venaient s'y briser avec

fracas : quelques palmiers épineux, quelques mimosas brûlés par le soleil attestaient cependant que tout n'était pas mort dans ce triste désert, où l'œil étonné considérait avec effroi une vaste portion de forêt frappée d'une affreuse stérilité, et ne présentant que des troncs énormes dépouillés de tout feuillage [1].

Nous franchîmes rapidement ces lieux sauvages dont l'horreur était encore augmentée par le cri des aigles et des vautours, et je cherchai à dissiper, dans la conversation du jeune chef, la tristesse que m'avait inspirée le rivage que nous venions de traverser. « Tu verras, me dit-il en souriant, des campagnes moins sauvages et surtout plus fertiles : mes rochers sont déserts, mais ils ne sont pas affreux. La patativa et l'azuleon les font retentir de leurs chants. Trop heureux si je retrouve ma cabane; j'ai voulu faire voir à mes guerriers que le bonheur n'est point dans les courses lointaines; » puis il se tut et retomba dans une rêverie profonde.

Cependant la scène ne tarda pas à prendre un autre aspect : la nature s'animait à mesure que nous approchions du Belmonte, et bientôt nous eûmes perdu de vue les forêts stériles du bord de la mer. Nous évitâmes le village, et il fut dé-

[1] Cette forêt desséchée existe en effet, et sa stérilité vient peut-être du passage souterrain des eaux de la mer.

cidé que l'on camperait à peu de distance du fleuve; car les Indiens fuient ce qui peut leur rappeler l'esclavage de leurs frères, et recherchent les lieux solitaires dont ils se regardent comme les maîtres. En un instant les cabanes furent construites, les feux allumés, les hamacs suspendus; la canne sauvage, le palmier fournissaient les matériaux de nos simples habitations, toutes formées en cônes arrondis et impénétrables à la pluie la plus violente comme aux rayons du soleil le plus brûlant.

Cependant nos Indiens avaient échangé différens objets contre de l'eau-de-vie de canne; ils commencèrent à en boire, et le camp devint bientôt le théâtre de l'orgie la plus bruyante. Les femmes apportaient à tout moment d'énormes courges remplies de vin de manioc : on les voyait se disputer entre elles à qui les offrirait aux guerriers; et l'on entendait leurs voix glapissantes se mêler aux sons rauques du maraca. Les danses se formaient de tous côtés, les chants s'animaient, et le chef commandait en vain quelque tranquillité dans la joie. Je suis le plus grand chasseur de la tribu, disait un jeune Indien, le jaguar est moins terrible que moi : mes forces sont égales à mon courage, et je suis redoutable à tous les guerriers. Un vieillard voulut s'avancer pour réprimer son orgueil, mais il trébucha en balbutiant

quelques paroles, et des femmes qui l'aidaient à marcher tombèrent à ses côtés, n'ayant pas la force de le soutenir.

A la fin tout se calma, et le sommeil vint rendre au camp sa tranquillité; mais le jeune chef, insensible à la joie de ses guerriers, s'était éloigné. Je l'aperçus assis sur la rive du fleuve : il paraissait quelquefois agité par des souvenirs pénibles et retombait tout-à-coup dans un calme effrayant. Je m'approchai, il ne s'éloigna pas; ses regards au contraire se fixèrent sur moi avec une douloureuse tranquillité, et semblèrent me demander quelques paroles de consolation.

La douleur ne peut pas être continuelle, lui dis-je, un guerrier doit la vaincre. Oui, me répondit-il, je n'existerai pas toujours, et mes peines mourront alors avec moi; car le dieu de ma nouvelle religion est trop juste pour me punir de quelques fautes par un désespoir éternel. Voyant donc qu'il était chrétien, je voulus savoir où il avait reçu le baptême, et j'appris que la perte du capitan-mor n'était pas la seule cause de ses chagrins : il me raconta même alors la suite de peines qui l'avaient amené sur le bord de la mer.

Je n'ai pas toujours été errant dans le désert, me dit-il, et je voudrais n'avoir jamais quitté mes forêts. Tu n'entendrais pas mes plaintes; la vie du chasseur me plairait, et je prendrais part aux

festins des guerriers. Mais tu le vois, je suis insensible à la joie, et mes regrets se portent vers des contrées que je ne parcourrai jamais.

Ma tribu a été puissante, elle a long-temps habité la vaste province de Mato Grosso [1] : alors mon père Vapoubassou la commandait, et son courage égalant sa prudence, il la faisait redouter même aux Européens, dont il voulait bien être l'allié, mais non point l'esclave. En ce temps, notre religion était simple comme nos mœurs, et nous nous contentions d'adresser tous les matins à la divinité un hymne de reconnaissance que nos vieillards chantaient d'abord, et que nous répétions ensuite avec eux; les génies bienfaisans nous accordaient le courage, aussi étions-nous redoutés des autres Indiens.

Or, mon père se lassa de la vie errante, et voulut cultiver les forêts et les plaines qu'il avait tant de fois parcourues. Je ne serai jamais esclave, dit-il, puisque les Machakalis se sont accoutumés comme les Mambarès et les Bukurys à une foule de choses étrangères à leurs pères, ils abattront les forêts et feront produire la terre. Nous traversâmes donc de vastes pays, et nous ne nous décidâmes à nous arrêter que dans les Mantiqueiras,

[1] Immense province de l'intérieur qui confine avec le Pérou et qui est plus considérable que la Germanie toute entière. V. *Corografia Brasilica*, t. 2.

non loin des établissemens des Portugais, dont nous voulions obtenir des secours dans le nouveau genre de vie que nous allions adopter.

Mais mon père s'était étrangement trompé dans ses projets : nos chasseurs ne voulurent pas travailler, ils préférèrent poursuivre le jaguar dans les forêts, et laissaient aux femmes le soin de cultiver la terre. Le voisinage des Portugais ne tarda pas non plus à leur devenir funeste; ils échangeaient avec eux des peaux de tapirs et de viados contre des liqueurs enivrantes dont ils buvaient avec excès. Alors ils perdaient la raison et se battaient cruellement entre eux; les ornemens dont ils avaient été si vains jusqu'alors leur parurent ridicules, et ils arrachèrent la plume brillante qu'ils portaient autrefois à la lèvre. Vapoubassou leur proposait cependant l'exemple des Guaycourous [1], nos anciens ennemis, qui avaient adopté les usages des étrangers sans rien changer à ceux de leurs pères. Oui, répondaient ces insensés, les Guaycourous élèvent des animaux pour les faire servir à leur nourriture; ils parcourent nos vastes déserts sur des coursiers qu'ils ont su dompter; mais on ne les force pas à culti-

[1] Les Guaycourous ou Indiens cavaliers forment encore une nation puissante sur les confins du Paraguay, ils sont pasteurs, mais ils se livrent encore très-peu à l'agriculture. V. *Corografia Brasilica*, t. 2.

ver une terre toujours ingrate pour les Indiens.

Le chagrin ne tarda pas à s'emparer du cœur de mon vieux père, et il se repentit amèrement d'avoir quitté le beau pays qu'arrose la Sambabaya. Il me disait quelquefois en pleurant : J'ai entendu pendant la nuit le chant plaintif du Macauhan ; ce messager des âmes me parlait de mes pères, et me présageait bien des maux. Va, tu ne mèneras pas la vie misérable de l'Indien ; les étrangers sont puissans et heureux, tu iras vivre parmi les étrangers dans les villes qui excitent notre étonnement. J'étais bien jeune, cependant ses discours me faisaient verser des larmes ; je ne prévoyais pas le malheur, mais je regrettais déjà nos forêts.

Jusqu'alors nous avions été en paix avec nos voisins, mais un jour nos défrichés retentirent des cris de guerre des Aymorès et des Capochos ; ils voulaient s'emparer de nos plantations, et espéraient faire un affreux festin des corps de nos guerriers. Ces peuples se rendent redoutables par leur férocité, et le courage ne put nous garantir des flèches qu'ils lancent avec autant de vigueur que d'adresse. Nous fûmes assez heureux pour soustraire à leur rage les femmes et les enfans ; mais il fallut errer long-temps dans le désert, et nous ne nous arrêtâmes que pour nous établir sur le Capibary, à une demi journée de Villa de

Saint-Simon ; notre tribu était alors réduite à cinq cents chasseurs, dont un grand nombre périt ensuite de maladies.

Mon père allait souvent à la cité ; il y portait des animaux vivans, des grains d'or que j'avais ramassés sur le bord du fleuve des Sapoucayes, des Jabuticabas, et toutes sortes de fruits de nos forêts ; partout on l'accueillait, car on n'ignorait pas que c'était un chef encore puissant.

Un jour, il m'emmena, et me présenta au chef auquel on obéissait dans la ville. Voilà mon fils, lui dit-il ; ce sera un jour un brave guerrier ; mais je ne veux pas pour lui du bonheur des Indiens, puisqu'ils ne le trouvent plus maintenant que dans vos boissons brûlantes qui égarent leur raison. Je te donnerai de l'or, j'irai te chercher des pierres brillantes, il vivra près de toi, et tu le regarderas comme un fils.

Il s'éloigna donc, et me laissa parmi les Portugais. Les usages de ces étrangers ne me plaisaient pas ; je ne pouvais m'accoutumer à un repos continuel, et le souvenir de nos forêts m'entraînait quelquefois bien loin d'une ville où tout me rappelait l'esclavage. Je n'osais cependant point retourner vers mon père dans les premiers temps ; car un jour qu'il était venu me voir et m'embrasser, il m'avait dit : N'approche pas de notre Aldée malheureuse, l'esprit destructeur l'a frappée d'un

fléau terrible, et nos guerriers languissent dans des maladies qui leur étaient inconnues autrefois.

Je sus bientôt dompter un coursier et me servir de vos armes; ce fut tout ce que je voulus apprendre. Je parcourais quelquefois, des semaines entières, les rives désertes du Mucury, et je me plaisais à rapporter des cristaux brillans et des paillettes d'or; car le chef de la cité m'accueillait alors avec joie, ou me donnait de riches vêtemens en échange.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Je voyais trop de perfidie régner dans les villes pour prendre les mœurs de leurs habitans; je conservai toute ma rudesse, je devins seulement un brave chasseur, et je délivrai les forêts voisines des animaux féroces que redoutait le voyageur; aussi tout le monde m'aimait-il. Je ne voulus cependant pas de la pitié que l'on me témoigna lorsque mon protecteur retourna au séjour des âmes, et je conservai mon indépendance au milieu d'un pays d'esclaves.

J'allais souvent à la tribu, que les maladies avaient beaucoup diminuée, et je portais à mon père des présens de toute espèce; alors il était heureux, et me disait: Tu seras la gloire de mes Indiens; les Aymorès n'auront pas de plus terrible fléau que toi.

Cependant le bruit ne tarda pas à se répandre

parmi les Portugais qu'un nouvel ouvidor[1], envoyé de la capitale, allait venir à la place de celui que l'on regrettait encore, et que bien des malheureux pensaient que l'on ne pourrait jamais remplacer.

Ce fut aussi à cette époque que mon père s'éloigna pour toujours du séjour des hommes. Je lui fis de superbes funérailles ; ses arcs et ses flèches furent déposés à ses côtés, et trente guerriers se lamentèrent pendant trois jours sur sa fosse ; le quatrième, ils y élevèrent un dôme de verdure ; et les plumes brillantes de l'arara et du canindè ornèrent la dernière demeure du vieux Vapoubassou.

Je fus proclamé chef à mon tour, comme mon père l'avait été après la mort de mon aïeul, et ma tribu commença à prospérer ; car j'avais fait des alliances avec les Portugais contre mes ennemis, et mes guerriers s'étaient décidés à cultiver la terre.

Je chassais un jour dans la forêt, et je poursuivais un tapir, lorsque j'entendis le bruit de plusieurs chevaux qui s'avançaient vers le chemin de la ville. J'aurais dû rester avec mes chasseurs, et ne pas courir au-devant de tous les maux ; mais je me laissai vaincre par la curiosité, et je fus voir les voyageurs. Jamais je n'avais rencontré dans nos solitudes une suite aussi brillante

[1] Ce titre correspond à peu près à celui de préfet.

et aussi nombreuse : j'appelai mes guerriers, ils me joignirent, et ils partageaient mon étonnement, lorsque j'aperçus une jeune dame portée dans un riche hamac par des noirs[1]. Ses yeux se fixèrent sur moi avec douceur; puis elle se prit tout-à-coup à sourire en voyant un pauvre sauvage l'admirer comme une divinité; je la suivis sans prononcer une seule parole; ses regards m'attiraient, je ne pouvais déjà plus la fuir. Je l'entendis tout-à-coup dire à ses esclaves : La soif me dévore, et j'ignore encore quand nous nous arrêterons, car mon père veut arriver aujourd'hui à la ville. Les noirs s'empressèrent aussitôt à cueillir quelques fruits du cajou pour les lui offrir; mais je disparus aussitôt, et je fus chercher dans la forêt une de ces coupes naturelles que le bromélia forme de ses larges feuilles, et que la rosée emplit tous les jours d'une eau fraîche et limpide. Cette prévoyance de la nature lui parut une merveille; elle but avec empressement, et me présenta pour récompense de ma peine un beau collier de perles bleues. Ah! lui dis-je en le pressant sur mon cœur, il vaut à mes yeux toutes les richesses de vos villes; il ne me quittera plus un seul instant. Ses yeux expri-

[1] On voyage encore de cette manière dans la capitainerie de Fernambouc et dans l'intérieur. V. Koster, Voyage au Brésil.

mèrent alors la surprise de m'entendre parler la langue des Portugais, et elle me répondit : Adieu, jeune chasseur, ta reconnaissance vaut bien plus que mon présent.

Je la suivis encore jusqu'à Saint-Simon; je voulais être témoin des honneurs qu'on rendrait à son père, qui allait commander à la place de mon ancien protecteur; mais il fallut cependant retourner dans nos forêts, et ce fut alors que je sentis l'étonnante révolution qui s'était faite dans mon cœur en voyant cette jeune étrangère.

Quel est donc son pouvoir, m'écriai-je en gravissant un rocher d'où je pouvais encore apercevoir la ville; et qu'a-t-elle donc d'entraînant qui me force sans cesse à me rappeler son doux sourire? Mes guerriers chantent la beauté de leurs femmes; mais elles ne m'ont jamais rien fait éprouver de semblable; non, ce que je ressens, mon âme me le révèle pour la première fois; elle me fait connaître des plaisirs que je redoute, et des peines qui ont leur douceur. Forêts que j'habitai dans mon enfance, vallées que j'ai tant de fois parcourues, avez-vous changé d'aspect, que mon cœur ne vous trouve plus de charmes, et que mes yeux ne savent plus vous admirer! Cette ville est-elle plus belle, que j'en souhaite maintenant le séjour? Suis-je enfin tellement changé que l'amour de la liberté m'abandonne?

Je fis assembler dès le lendemain tous nos chasseurs, nous parcourûmes les vastes solitudes qui nous entouraient, et des animaux de toute espèce tombèrent sous nos coups. Les femmes, empressées à me plaire, avaient rempli des corbeilles de fleurs, de fruits et de graines de diverses couleurs; et nous nous acheminâmes le lendemain vers Saint-Simon, pour y voir le nouvel ouvidor. Ah! me disais-je en approchant, puisse la beauté m'accorder encore un doux regard, et mes simples présens lui être agréables! Un de mes guerriers voulut me revêtir, avant d'entrer dans la ville, d'un riche manteau tissu par les Européens, mais je dédaignai cette vaine parure. Non, lui dis-je, c'est couvert de nos anciens ornemens que je veux paraître ici; lorsque je m'avancerai dans le palais, je veux qu'on reconnaisse un chef d'Indiens; voulons-nous les imiter, ils semblent nous regarder comme les derniers d'entre eux; quand nous sommes de véritables enfans des forêts, ils nous redoutent. Ces guerriers, cet appareil, cette noble assurance qui brille encore sur nos fronts la toucheront peut-être, me disais-je en moi-même. Oh! si je pouvais déployer à ses yeux ce qu'ils appellent ma puissance sauvage, elle dédaignerait les humbles hommages qu'ils viennent lui rendre; elle verra tant d'amour au milieu de ma fierté! Hélas! j'arrivai, je n'aperçus pas la jeune Portugaise,

et mes présens furent méprisés, car ce n'était pas de l'or.

Je retournai encore dans la forêt, je rassemblai de nouveau mes chasseurs; nous errâmes le long des fleuves, nous creusâmes la terre, et je parvins à amasser un grand nombre de paillettes d'or et de pierres éclatantes; la fatigue m'était douce, je devais voir celle dont le sourire m'aurait payé d'un siècle de souffrances.

Cette fois l'accueil que je reçus fut égal à la richesse de mes présens; un festin splendide était préparé pour mes guerriers; et le gouverneur me fit des caresses trompeuses, comme le regard du jararaca qui attire le zabelé [1].

Tous mes présens ne sont pas offerts, dis-je en voyant paraître la fille de l'ouvidor; la douceur doit s'unir à la douceur; et je lui présentai deux tourterelles tachetées d'un brillant azur. Merci, bon chasseur, me dit-elle en couvrant de baisers les innocens oiseaux, je leur serai une tendre mère; mes caresses leur feront oublier la perte de leur liberté. Pour moi, je la regardais en silence et j'étais heureux de sa joie.

Depuis ce moment, je la vis presque tous les jours, et son père m'accueillait favorablement;

[1] Tout le monde connaît cette espèce d'influence qui est exercée par le serpent sur les oiseaux, ceux-ci se laissent attirer par l'éclat de ses yeux.

car l'or était ce qu'il aimait le plus au monde; pour elle, elle ne consentait jamais à recevoir que les simples productions de nos forêts. Mais aussi! tout ce qui existait dans ces solitudes, j'aurais voulu le lui consacrer; pour obtenir une fleur qu'elle aimait, je ne craignais point de franchir les fleuves ou de me confier aux branches fragiles des arbres les plus élevés; mes mains déchirées par les épines étaient quelquefois ensanglantées; mes bras meurtris soutenaient avec peine mon corps déchiré; mais je dédaignais ces souffrances, eût-il dû m'en coûter la vie; si je venais à respirer le parfum dont je m'étais enivré auprès d'elle, mes fatigues étaient oubliées. Quand je parvenais à détacher la fleur charmante qui s'épanouissait loin de tous les regards: je veux la parer, me disais-je, de ce que d'autres ne pourraient posséder.

Oui, voilà les seuls instans de ma vie que je ne voudrais pas oublier; c'était ceux de joies rapides, il est vrai, mais qui ne me laissaient point deviner de chagrins; je n'étais point encore sans plaisirs loin d'elle, et près d'elle rien ne les altérait. Heureux qui prolonge les doux instans où dans un désert on trouve encore des charmes.

Ici le jeune chef s'arrêta : la nuit était déjà avancée, et il m'engagea à aller nous reposer dans la cabane que les femmes avaient construite.

Le lendemain, les chants des guerriers nous réveillèrent : ils entonnaient l'hymne du matin. Ils ont conservé cet usage de leurs ancêtres, et l'on aurait dit qu'ils célébraient le soleil se dégageant lentement des nuages qui l'entouraient, pour répandre ses flots de lumière sur les vastes forêts du Belmonte.

Quelques-uns des Machakalis qui n'avaient pas assisté aux obsèques du capitan-mor vinrent nous prendre dans des canots qu'ils avaient préparés, et nous ne tardâmes pas à naviguer sur le fleuve. A mesure que nous avancions, nous jouissions d'un spectacle plus magnifique. Des arbres, anciens comme le monde, bornaient de tous côtés nos regards; mais leurs fleurs étaient aussi variées que leur feuillage, et l'œil ne pouvait se lasser d'admirer les formes qu'ils affectaient. Quelquefois une liane à fleurs bleues couronnait un palmiste élégant, et de vastes copahibas, joignant au-dessus leurs branches énormes, formaient comme une arcade naturelle, sous laquelle on voyait briller une foule de colibris scintillans des plus vives couleurs.

Il y a dans la nature une harmonie que les paroles ne sauraient exprimer. L'animal féroce fuit presque toujours les rians paysages, et l'aigle préfère ses rochers stériles aux campagnes cultivées; aussi les jaguars ne paraissaient-ils pas,

mais souvent un cerf timide sortait tout-à-coup du feuillage, et fuyait avant que la flèche pût l'atteindre.

Nous ne nous arrêtâmes qu'à la nuit, et le camp fut dressé près de l'Uhubu, petit fleuve tributaire du Belmonte. Cette fois nos Indiens furent sobres; ils étaient paisiblement assis autour d'un feu dont la lueur mourante se répandait sur tous les objets d'alentour, et ils se rappelaient l'histoire de leurs amours ou de leurs chasses. Quelquefois l'un d'eux, frappé d'une inspiration subite, se levait et racontait avec enthousiasme l'histoire de ses pères, leurs victoires remportées sur de perfides étrangers, le bonheur que lui promettait le chant éloigné du macauhan.

Pour moi, je ne tardai pas à aller joindre le jeune chef; un sentiment plus vif que la pitié m'attirait vers lui, et il se sentait, me disait-il, moins malheureux lorsqu'il me parlait de ses peines. Nous nous assîmes donc au pied d'un jacaranda, et il reprit ainsi le récit de ses aventures.

Insensiblement ma passion s'accrut, et mes désirs ne connurent pas de bornes. Je voulus être aimé; un regard de bonté ne suffisait plus à mon cœur, et j'aurais donné ma vie pour une parole de tendresse. Hélas! j'avais réfléchi, j'avais pensé à la différence qui existait entre sa destinée et la mienne. Vous ignorez quel tourment cela

doit être que de se voir placé par le sort loin de celle qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. J'aurais donné mon pouvoir pour ne plus être étranger aux lois de la civilisation ; je crois que j'aurais vu sans frémir mes forêts abattues et couvertes de vos moissons. Ma cabane, je la livrai aux flammes, tant elle me parut méprisable auprès de vos palais ; je me retirai dans une grotte sauvage, parce que les rochers dans lesquels je la fis creuser étaient plus élevés que vos édifices, et que dans les ouvrages de la nature je retrouvais encore de la grandeur et de la supériorité.

Il me fut impossible de lui cacher plus longtemps le feu qui me dévorait ; un jour, elle remarqua mon agitation, et je lui dis : Parce que je ne suis qu'un pauvre Indien, penses-tu que je ne saches point distinguer la douceur et la beauté ; je t'aime, Héléna, car le son de ta voix me fait tressaillir de bonheur ; et mes guerriers disent dans leurs chants qu'ils ne sont heureux qu'en entendant la voix de leur maîtresse. Ton image me poursuit sans cesse ; hier, je versais des larmes amères dans la solitude ; ces larmes, ce sont peut-être les premières qu'un Indien ait jamais répandues. Héléna, crois-tu qu'on puisse t'aimer davantage ?

Cet aveu ne l'étonna pas : elle sourit, et me ferma la bouche avec sa main plus blanche que la

fleur du mangara. « Koumourahy, me dit-elle, si tu veux conserver l'amitié, garde-toi de me parler d'amour. » Mais j'étais un insensé que la raison ne pouvait convaincre; je n'avais plus le pouvoir de lui obéir. Viens visiter ma tribu, lui disais-je quelquefois, mes Indiens te regardent comme une divinité bienfaisante; si tu voulais que je devinsses ton époux, je rassemblerais d'immenses richesses, et tu commanderais à tout ce qui m'entoure; moi-même je n'aurais point d'autre volonté que la tienne.Alors elle s'éloignait comme si ma témérité l'eût effrayée; ou bien elle me disait : « Je dois habiter les villes; ce bonheur que l'on goûte dans le désert n'est pas fait pour moi; tu ne me verras jamais dans ta cabane. »

Cependant une noire mélancolie ne tarda pas à s'emparer de mon cœur; j'enviais même le sort du malheureux Africain, et je n'aurais point dédaigné une condition plus triste encore, si elle m'eût rendu la tranquillité. Ah! me disais-je en parcourant nos campagnes, je retrouve partout ce sentiment funeste; mais l'oiseau le révèle par un chant plus doux, et il exprime son bonheur. Si l'hôte sauvage de ces forêts l'apprend à toute la contrée par ses cris majestueux, un cri traverse la solitude et lui répond. Quels avantages n'ont pas sur moi les étrangers, m'écriai-je avec plus de rage, et que dois-je prétendre avec tout

mon amour? une triste compassion peut-elle me satisfaire? Non, je veux être aimé. Puis je me rappelais tout-à-coup pour mon malheur que souvent mes plaintes avaient été écoutées, et que des paroles plus douces que celles de la simple pitié avaient ranimé mon espoir.

L'amour dont j'étais dévoré devint à la fin si violent que tous les obstacles disparurent à mes yeux; je conçus un projet qui devait me donner le bonheur, ou me délivrer de tous mes maux, et je fus trouver l'ouvidor pour qu'il décidât de mon sort.

Je te demande ta fille pour épouse, lui dis-je; ma tribu est encore puissante, et mon courage est connu. Mais avant que tu m'accordes une semblable faveur, je veux te donner plus de richesses que n'en renferme la cité puissante que tu commandes. Des traditions anciennes comme nos vieillards m'ont appris où sont rassemblés ces trésors que vous recherchez avec tant d'ardeur. Que j'aie ta parole, et les dangers ne m'effraient plus.

Mon discours le surprit, mais il n'hésita pas à me promettre ce que j'exigeais avec tant d'ardeur. Bien décidé à m'élancer dans des déserts inconnus où peut-être j'allais rencontrer la mort, je ne voulus pas m'éloigner sans revoir Héléna, dont l'image devait me soutenir au milieu des

souffrances cruelles auxquelles j'allais me vouer.

Une tristesse subite se peignit dans ses traits en apprenant le dessein dont j'étais animé : elle tenta de me retenir, et me peignit avec force toutes les peines que j'aurais à surmonter, tous les dangers que j'avais à craindre ; mais son effroi me donna un nouveau courage. Enivré d'un amour sans bornes, je me prosternai à ses pieds : Non, lui dis-je, n'essaye plus d'affaiblir ma résolution ; dans ces regards où se peignent l'inquiétude, j'ai puisé une force nouvelle ; en voyant ta douleur, pour la première fois j'ai senti l'espérance.

Quelques larmes tombèrent alors sur mon front brûlant ; il me sembla que tout était changé, un feu actif circula dans mes veines, une joie rapide émeut tout mon être ; je vis que j'étais aimé ! le dessein que j'avais formé me parut bien faible encore pour valoir un si grand bonheur, et il y avait des instans où j'étais tenté d'adopter des projets plus vastes et plus glorieux.

Je revins à la tribu, je rassemblai tous nos vieillards : Rappelez-vous votre jeunesse, leur dis-je ; que les lieux que vous avez parcourus autrefois se présentent à votre mémoire ; car j'ai promis des richesses aux étrangers, je veux connaître les lieux où je pourrais diriger mes chasseurs ; Héléna sera le prix de ma peine, et de

nombreux présens rendront ma tribu plus puissante que celle des autres Indiens.

Le plus âgé des guerriers prit la parole : son regard était sévère ; une plume brillante ornait encore ses lèvres ; et, fidèle à nos anciens usages, il avait le corps peint de diverses couleurs. Pourquoi, jeune chef, te laisses-tu abuser par un vain espoir, et qu'as-tu besoin d'aller rassembler des trésors inutiles ? ne connais tu pas la perfidie de l'étranger ? Si tu l'ignores, les vieillards n'en ont point perdu le souvenir, et de longs regrets sont tout ce qu'ils ont retiré de leur ancienne confiance. Tu n'épouseras pas Héléna, te dis-je, on se réjouira de ton infortune, et tes richesses ne feront que des ingrats. Le sort avait accordé aux Portugais le bord de la mer : que viennent-ils chercher dans nos forêts ? que veulent-ils de nous ? que demandent-ils enfin ? D'autres t'indiqueront les lieux où tu peux trouver la mort : mes conseils ne te seront jamais funestes ; j'ai toujours méprisé les feintes caresses des Européens.

Que n'écoutai-je alors ces paroles de sagesse ! l'espoir me resterait peut-être encore, et je n'aurais pas hâté le moment de mes douleurs ; tous les guerriers ne furent pas également inflexibles ; ils gardèrent quelque temps le silence, mais l'un d'eux que de longues souffrances avaient affaibli, parla en ces termes : Je n'ai point souvent goûté

le bonheur d'être parmi mes frères; ma vieille compagne ne m'a pas toujours vu dans ma tribu, et mes plus belles années se sont passées loin de nos forêts. Dans une longue guerre que nous eûmes à soutenir contre les puissans Guaycourous, je fus fait prisonnier, et je suivis vers les sources de l'Iguarassou la tribu errante de mes nouveaux maîtres. Ces derniers se sont rendus redoutables aux autres nations du Mato Grosso [1], mais ils ne font jamais servir leurs prisonniers à leur nourriture. Ils se glorifient d'avoir su dompter, comme les Portugais, ces animaux superbes qui les transportent rapidement dans les lieux les plus éloignés. Moins sages peut-être que nous, on les voit rechercher avec ardeur des grains d'or et d'argent dont ils se font des ornemens qu'ils portent à leurs lèvres et à leurs oreilles. Ils couvrent aussi de plumes éclatantes leurs bras et leurs jambes peints de rocou et de jenipape. Les devins qui les dirigent dans leurs courses ayant consulté le chant du macauhan [2], il fut décidé que nous abandonnerions les lieux où nous étions fixés, et que nous transporterions nos cabanes sur les rives d'un

[1] Les Payagoas seuls ne les craignaient point, ils étaient même plus puissans qu'eux sur les fleuves. Les Espagnols et les Portugais les ont presqu'anéantis.

[2] Ils ont encore plus de confiance que les Tupinambas dans le chant de ces oiseaux, dont j'ai déjà parlé. V. *Corografia.*

autre fleuve. Notre troupe s'avança dans le désert comme un torrent dévastateur, et nous traversâmes les villages abandonnés des Cayabavas qui fuyaient à notre approche pour s'enfoncer dans les forêts.

Les cotonniers que ce peuple cultive pour se faire des vêtemens furent entièrement ravagés, et l'on récolta les champs d'Arachis, dont il tire sa principale nourriture.

Je vis quelques-uns de ces malheureux Indiens : ils portent à la lèvre un morceau de résine brillante; leur corps est peint de rocou, et ils sont vêtus d'une longue robe filée par leurs femmes [1]. Nous continuâmes notre route et nous passâmes devant le monument qui atteste la puissance des étrangers, puisqu'il partage entre deux nations toutes les terres de nos ancêtres [2]. On se décida à entrer dans la chaîne des Parirys, d'où sort le Paraguay, pour se diriger vers la vallée des Sept Lacs, où s'élevèrent bientôt les cabanes des conquérans. Je vis dans ce lieu plus de richesses que tu n'en saurais jamais rencontrer. Les fleuves qui sortaient de la montagne roulaient dans leur cours l'or, l'argent et les pierres brillantes; mais nous n'y fîmes pas un long sé-

[1] Corografia Brasilica.

[2] C'est le pilastre en marbre qui sépare les possessions des deux couronnes. V. *Corografia Brasilica*.

jour, et j'ignore si les étrangers l'ont découvert.

Un autre vieillard continua ainsi : Lorsque ton père vivait, j'étais son compagnon le plus fidèle, et je soutenais son courage dans de cruelles afflictions. Je me rappelle que pendant un de ces longs voyages que nous fîmes ensemble, nous arrivâmes dans le pays des anciens Goyaz, où vivent encore les Cayapos [1], qui se sont rendus redoutables aux Portugais par leur pesante massue. Nous allâmes les trouver pour faire alliance avec eux. Ils étaient campés dans les montagnes Dorées, qu'on aperçoit à peu de distance des Tabocas [2]; ils nous engagèrent, en nous donnant l'hospitalité, à mépriser comme eux les richesses qui les entouraient, et pour lesquelles on voulait les asservir.

Un troisième me conseilla d'aller dans la terre des Ararys, de remonter le Rio-Negro, et après être entré dans les Mantiqueiras, de chercher une solitude entourée de rochers inaccessibles où la nature avait rassemblé, disait-il, toute espèce de métaux.

Il achevait à peine, lorsqu'un jeune chasseur, nommé Kéroé, qui s'était déjà rendu redoutable

[1] Avant la publication de l'ouvrage de M. Ayrès de Cazal, on n'avait pas les moindres notions sur l'état actuel de ces tribus et d'une foule d'autres.

[2] As doradas. V. Corografia Brasilica.

par son courage et par son adresse, se leva tout-à-coup, et me dit avec une sorte d'emportement: Qu'avons-nous besoin d'aller chercher dans des contrées lointaines ce que nous avons près de nous ? Ne connais-tu pas les déserts des Américanos [1]? Si tu te rappelles les discours de ton père, les trésors de l'univers y sont rassemblés. Que les dangers ne t'effraient pas, nous saurons les surmonter; l'amitié sait aussi mépriser le péril. Le croirais-tu bien? vingt fois j'ai pensé à visiter ce pays si redoutable, et tu posséderais déjà ses richesses si tu les avais souhaitées devant moi.

Je saisis avec empressement cette idée à laquelle je n'avais point encore songé : j'écartai même de ma pensée tout ce que mon père m'avait dit de ces horribles solitudes où l'on me proposait de m'enfoncer; ce fut en vain que les vieillards s'efforcèrent de me retenir; Kéroé enflammé d'un nouveau courage rassemblait nos chasseurs. Il leur parlait avec feu des avantages que nous allions acquérir dans notre course lointaine; et je fus bientôt moi-même obligé de modérer leur impatience. Nous partîmes enfin : ce ne fut qu'au bout de cinq jours d'une marche conti-

[1] Les habitans de l'intérieur du Brésil racontent des histoires fort extraordinaires de ces contrées; à les en croire, c'est une espèce d'Eldorado.

nuelle, que nous commençâmes à entrer dans des terres inconnues. Le cours du fleuve Noir pouvait seul nous diriger. Je savais que la rivière d'Américanos [1] se joignait à lui à des distances éloignées; aussi avais-je résolu de ne point quitter ses rives, mais des rochers inaccessibles les cachaient quelquefois à nos regards pendant des journées entières, et nous n'étions plus conduits alors que par le bruit éloigné des cascades. Vers la neuvième journée, nous rencontrâmes une tribu de Patachos qui nous disputa le passage. Le combat fut terrible : ils nous attaquèrent en jetant de grands cris et ne commencèrent à fuir que lorsque nos flèches furent épuisées. Plus prompt que la foudre, je les poursuivais et je les immolais à ma fureur : mes guerriers, conduits par Kéroé, me disputaient l'avantage de les abattre, et tous avaient péri avant que nous fussions las de frapper.

A une journée de là nous commençâmes à pénétrer dans une forêt profonde où la rivière dont je cherchais les sources continuait son cours. De nouveaux dangers nous attendaient; les onces et les jaguars faisaient retentir à chaque instant les échos de leurs affreux rugissemens. Nos arcs nous devenaient insuffisans pour nous défendre contre

[1] V. la Corografia Brasilica.

leur rage; et ce ne fut qu'à l'arme foudroyante des étrangers que nous dûmes notre salut.

Nous ne connaissions cependant pas encore les horribles souffrances qu'il nous fallait endurer avant de conquérir ces vains trésors que nous cherchions. Nous sortîmes de la forêt, mais il fallut entrer dans un marécage où l'on ne voyait pas un seul arbre pour se mettre à l'abri des rayons brûlans du soleil; l'on n'entendait que le ronflement du serpent boa sortant de sa retraite fangeuse. La faim nous surprit dans cet affreux désert, et les reptiles les plus dégoûtans servirent à notre nourriture. Kéroé seul ne se laissait point abattre; ses paroles encourageaient les autres chasseurs, et l'on eût dit qu'il était insensible aux fatigues. Je ne le regardais cependant qu'avec douleur, mon cœur se déchirait en entendant mes malheureux compagnons pousser un triste gémissement, et s'arrêter avec effroi pour considérer les plaines qui nous entouraient. Vingt fois je regrettai de ne point m'être exposé seul à tous ces dangers, et je maudis avec rage mon funeste dessein. Cependant, après trois jours de marche, nous arrivâmes au but de notre voyage, et nous vîmes que nous ne nous étions point trompés; les torrens qui descendaient dans la vallée roulaient plus de trésors que jamais les Portugais n'en ont pu réunir; ils paraissaient à la surface de la terre,

au fond des eaux, sur la cime des rochers. Je parcourus ces lieux inconnus ; je pensai que les montagnes couronnées de forêts épaisses étaient plus riches que les plaines que nous avions d'abord visitées ; nous parvînmes à les gravir, mais de sombres nuages s'accumulaient continuellement audessus de nos têtes, et ce n'était qu'au bruit prolongé de la foudre que nous arrachions l'or de la terre. Je ne me lassai que lorsque je pensai que l'avarice serait satisfaite ; j'accumulai tant de richesses que le souvenir m'en remplit encore d'étonnement. Étrangers, m'écriai-je, si cette soif de l'or qui vous consume peut être jamais apaisée, vos désirs seront donc enfin satisfaits !

Ces trésors que j'avais dédaignés autrefois, il avait fallu le plus doux espoir pour leur donner du prix à mes yeux; mais devenu presque insensé, je l'avouerai, je les regardais avec avidité, il semblait que j'y trouvasse mon bonheur. Hélas ! ils n'étaient point dans ma patrie. Nous nous mîmes en marche, déjà exténués de fatigues, et nous n'étions pas encore parvenus à la moitié de notre voyage, que les guerriers jetaient l'or avec mépris au milieu du désert ; il fallait qu'un regard de leur chef malheureux les ranimât encore, ils reprenaient une partie de leur fardeau, mais je les entendais me dire en soupirant : Puissions-nous revoir nos forêts ! puisses-tu aussi ne pas être trompé,

comme l'ont prédit nos vieillards! Oh! me disait Kéroé, ces hommes sont donc sans force et sans courage, qu'ils tiennent de semblables discours; les vieillards ne voient que la perfidie, mais moi je sais la punir; cet arc venge mes injures et celles de mes amis.

Après mille dangers, nous arrivâmes enfin dans les terres habitées avec le reste de nos trésors. La tribu me reçut avec joie, et moi-même je ne fus pas insensible au bonheur de la revoir. Vous qui êtes maintenant éloigné de votre pays, vous le saurez bientôt, le retour est une nouvelle existence; chaque félicitation de nos amis nous fait oublier une des peines du voyage, et les douces larmes de la joie, personne parmi nous n'oserait les feindre.

Le jour suivant, je m'acheminai plein de craintes vers la cité. Parvenu à cet instant qui devait décider de mon sort, je frémissais de devenir le jouet des hommes comme je l'étais déjà de mes passions; mais si quelquefois il me semblait que je m'étais abandonné à trop d'espoir, dans d'autres momens, cet espoir était déjà réalisé. Que vous dirai-je? je me présentai enfin au gouverneur; ses yeux furent éblouis de la quantité d'or que je lui rapportais; il fit des présens à mes guerriers; il voulut aussi m'offrir des armes, des chevaux, des esclaves, mais je refusai les biens

qu'il me présentait; il en était un autre que j'étais en droit d'exiger, je demandai la main de sa fille, que m'avait acquise mon courage. Il hésita long-temps avant que de répondre, et n'osa pas d'abord me la refuser; cependant il finit par me dire que je devais quitter les dieux de mes pères avant que de prétendre à son alliance. Pour me décider à faire ce sacrifice, il me suffit de revoir Héléna; je méprisai de nouveau la voix des vieillards, et j'eus bientôt adopté la religion chrétienne. Ce fut alors qu'il ne me resta plus que l'espérance de la félicité qu'elle promet dans l'avenir, car il me fallut renoncer au bonheur que je pouvais goûter sur la terre; mes peines, mon courage furent comptés pour rien, et l'on me trompa avec perfidie, quand les ministres de Dieu me prescrivaient surtout de tenir à mes sermens. Je croyais que mon désespoir ne pouvait pas s'accroître, et je me trompais; je ne tardai pas à apprendre que celle qui devait être heureuse versait dans la solitude des larmes amères sur mon sort. Je ne voulus plus dès ce moment de l'existence; je méprisai le pouvoir que j'avais sur mes guerriers, et je pensai que je pouvais mettre un terme à mes souffrances en m'enfonçant dans le désert, où la mort ne tarderait pas à me frapper. Choisissez-vous un autre chef, dis-je un jour aux vieillards, ma douleur ne peut que vous entraî-

ner dans de funestes disgrâces ; ce n'est pas celui qui ne se connaît plus lui-même qui peût gouverner les autres ; et l'on ne doit point attendre le bonheur d'un insensé. Ne me rattachez pas à la vie par de vains regrets ; votre amitié compatissante est un tourment de plus dans mon affliction, et ce n'est pas sans un chagrin cuisant que je puis abandonner mes amis et la cabane de mon vieux père. Mais un murmure plaintif sortit du sein de l'assemblée, et je sentis s'évanouir ma triste résolution avant que des reproches vinssent m'avertir de ce que je devais à ma tribu.

Koumourahy, me dit le vieillard dont la sagesse avait toujours voulu me préserver de mes projets insensés, je n'entreprendrai pas de te consoler, car ce ne sont pas de vains mots qui font taire la douleur ; mais écoute un instant mes conseils. Que le courage renaisse dans ton cœur, et tu t'éloigneras des étrangers, tu fuiras avec tes Indiens les lieux qu'ils habitent. N'as-tu pas vu quelquefois un oiseau de nos forêts retourner dans son nid désert ? il y recherchait, mon fils, le bonheur qu'il y avait goûté dans d'autres temps. Crois-moi, va revoir nos anciennes forêts.

Les torrens peuvent-ils s'arrêter, dit un autre vieillard ? parcourrons-nous de nouveau les nombreuses années qui se sont écoulées depuis notre enfance ? Que notre jeune chef reste dans les lieux

où l'a conduit son père. Le ciel n'est pas toujours orageux ; le vent, quand il a renversé les forêts, calme sa fureur ; si le malheur m'a long-temps poursuivi, je goûte maintenant le repos, et je reste auprès de ma fidèle compagne.

Quelques jours s'écoulèrent encore sans que je pusse me décider à prendre un parti : si j'avais écouté les conseils de Kéroé, vingt fois j'aurais porté la guerre dans les établissemens d'alentour, ma fureur aurait tout immolé. Hélas ! il me semblait voir Héléna suppliante, et tous mes projets de vengeance étaient abandonnés. Quelquefois, il est vrai, le souvenir de sa tendre compassion ranimait dans mon cœur une faible lueur d'espérance ; mais elle s'évanouissait comme le feu de ces insectes ailés qui brillent dans l'obscurité, et disparaissent aussitôt aux yeux du voyageur. »

CHAPITRE XIX.

Suite des Machakalis.

Ici les cris des Indiens nous avertirent que le jour allait paraître, et qu'il fallait se préparer à une de ces grandes chasses qu'ils font toujours pendant leurs voyages. Les femmes avaient déjà présenté des armes aux guerriers : les chiens aboyaient d'impatience, et l'on n'attendait plus que le chef qui devait décider vers quelle partie de la forêt l'on se dirigerait. Rendons-nous au grand lac, dit-il, les bois immenses qui l'entourent nous promettent une chasse abondante. Aussitôt les cris recommencèrent, et l'on s'élança dans la forêt; mais alors un profond silence succéda aux bruyans accens des chasseurs, et l'on n'entendit bientôt plus que le chant plaintif et mesuré du serrador. Après avoir franchi mille obstacles, nous arrivâmes enfin au grand lac Juparanan. A peine y étions-nous parvenus que les chiens commencèrent à chasser : partout on voyait les Indiens courir avec légèreté, s'arrêter, prêter l'oreille, tendre leur arc, et lancer dans le feuillage une flèche rapide que l'animal ne pouvait éviter. Bientôt des aboiemens terribles nous

apprirent qu'un jaguar avait été lancé. Les échos répétaient ses horribles rugissemens et les cris douloureux des chiens qu'il immolait à sa rage. Tout-à-coup, il paraît, irrité sans doute à la vue de l'homme : il veut faire un dernier effort, s'élance contre un arbre, menace encore ses nombreux ennemis et tombe aussitôt percé de vingt flèches qui l'atteignent à l'épaule et le privent de la vie en lui ôtant la force de se défendre.

Les innocens oiseaux ne sont pas plus heureux que cet animal redoutable : dirigé par leur chant, l'Indien parvient à les surprendre ; armé alors d'un arc à deux cordes, il leur lance avec force une boule d'argile, et leur ôte la vie sans qu'un cri de douleur annonce aux autres le sort qui les attend.

Cependant un soleil brûlant nous avertit qu'il faut nous livrer au repos. Les femmes, instruites par leurs maris, vont chercher les animaux qu'ils ont tués ; dirigées par de faibles traces, elles parviennent à les trouver, et on les voit bientôt arriver avec les chiens haletans qui s'élancent autour d'elles en demandant le prix de leurs peines. Tout ce jour se passa dans la joie la plus bruyante. Une chasse heureuse avait fait oublier bien des fatigues, et l'on n'entendait chanter partout que le bonheur des Indiens. Étrange inconstance ! me dit Koumourahy, dans quelques jours ils voudront cultiver la

terre et me vanteront leur ancienne tranquillité.

Le lendemain nous remontâmes le fleuve, et je fus témoin d'un nouveau spectacle. Une espèce de canal naturel, entièrement desséché à cette époque, présentait à nos regards une route sans bornes plantée d'arbres majestueux : des lianes qui s'étaient élancées jusqu'à leur sommet, retombaient en longues guirlandes de verdure, et venaient couvrir de fleurs les coloquintes sauvages dont le sable était tapissé; des jacutingas à pattes écarlates, des tacoaras à longues queues, une foule de tourterelles animaient encore ce riant paysage et fuyaient à l'aspect des singes qui venaient dépouiller le jambeiro de ses pommes de rose. Mes regrets ne purent arrêter nos barques rapides, et je n'eus qu'un instant pour admirer cette belle solitude que les eaux devaient bientôt envahir.

Le soleil allait disparaître lorsque nous nous décidâmes à débarquer; ses rayons mourans doraient encore la cime des forêts; des milliers d'insectes se jouaient à la surface des eaux, et le bruit de la grenouille mugissante avait remplacé le chant des oiseaux. Bientôt on ne vit plus à l'horizon qu'une barre éclatante qui se confondait parmi des nuages de feu; mais ce spectacle ne dura que quelques instans; des teintes d'orangé, de gris et de lilas parurent peu à peu sur un ciel

d'azur, et nous avertirent que tout dans la nature allait se livrer au repos.

J'éprouvai alors que c'est dans le désert que l'harmonie exerce son pouvoir, et qu'un chant sauvage fait naître de profondes émotions. Les voix de nos Indiens se mêlant au murmure des eaux; le cri de quelques élactors qui semblaient leur répondre dans l'éloignement; les accens plaintifs des guaribas appelant leurs compagnes à l'heure où le jour fuit; tout me faisait tomber dans une mélancolie dont on ne peut se défendre et qu'on n'éprouve que dans la solitude.

A peine la nuit était-elle arrivée, que les guerriers, accablés de fatigue, s'endormirent dans des hamacs suspendus à des pieux sur le rivage. Koumourahy vint s'asseoir près du feu de ma cabane, et continua ainsi :

« Je me décidai à ne pas m'éloigner et à guider encore ma faible tribu; mais je croyais que les chagrins suffiraient pour amener la fin de mes maux; car je ne me sentais plus assez de courage pour les supporter bien long-temps. Mes guerriers n'avaient cependant point cessé d'aller à Saint-Simon, et l'un deux me rapporta un jour trois fleurs mystérieuses [1] dont les étrangers m'avaient

[1] Les Portugais ont sans doute conservé des Arabes cette manière de se communiquer leurs sentimens. On la trouve en usage dans toutes les villes du Brésil.

appris le langage; elles signifiaient la pitié, la douleur et la résignation. Héléna me les envoyait. Son triste présent m'arracha des larmes brûlantes; mais une douleur plus calme succéda à mes funestes transports, et je me sentis rattacher à la vie par un nouveau sentiment de reconnaissance.

J'appris peu de temps après que celle qui savait partager mes souffrances devait bientôt quitter Saint-Simon pour se rendre dans une ville plus éloignée, auprès d'une sœur dont elle était tendrement chérie. Mon cœur aurait dû être accoutumé à ne plus rien espérer, et je ne pus cependant voir sans un nouveau chagrin qu'Héléna allait habiter une ville brillante; il me semblait que loin de la solitude rien ne lui rappellerait mon amour, et que de nouveaux plaisirs lui feraient bientôt oublier la perfidie dont ma constance avait été récompensée. »

Il achevait à peine ces mots, que nous entendîmes un bruit soudain semblable aux éclats de la foudre long-temps prolongés; mais le ciel était serein, et le calme le plus profond succéda à ce gémissement de la nature. « N'avez-vous jamais vu, me dit-il en remarquant ma surprise, un emboaba superbe, faiblement attaché par ses racines, se détacher lentement de la colline, rouler tout-à-coup et entraîner avec fracas les arbres qui l'en-

touraient[1] ? Ainsi m'aura renversé l'adversité : les passions ont miné mon existence, et je ne tiens plus à la vie que par la douleur. »

En achevant ces paroles, il tomba dans une rêverie profonde, et ne sembla plus s'apercevoir de tout ce qui l'environnait. Je respectai son silence, mais il ne tarda pas à le rompre lui-même, et reprit ainsi :

« Un soir que je laissais errer ma pensée sur l'avenir cruel qui se présentait devant moi, déjà plusieurs fois le rugissement du jacaré avait annoncé l'orage, je sortis de ma cabane. La nature était agitée, et tout semblait présager une horrible tourmente : des nuages épais roulaient autour de nos rochers; le vent faisait frémir les forêts. Bientôt la foudre se fait entendre, et ses coups se succédaient avec fracas, lorsque des voix tumultueuses accompagnées de la trompe, frappèrent tout-à-coup mon oreille. Je ne tardai point à reconnaître le chant de mes chasseurs. Je m'avance et j'aperçois à la lueur des éclairs Héléna portée au milieu d'eux : je la regarde avec des yeux égarés, et je cherche en touchant ses vêtemens, à m'assurer que ce n'est point une de ces vaines illusions que m'offre si souvent le som-

[1] Ces éboulemens arrivent fréquemment dans les forêts primitives, et souvent l'on rencontre un assez grand nombre d'arbres abattus où les hommes n'avaient point encore pénétré.

meil. Ange de bonté, qui vous amène, lui dis-je enfin en tombant à ses pieds, et que venez-vous chercher au milieu de ces forêts? Koumourahy, me dit-elle, c'est la confiance qui me conduit ici, car la mort aurait pu me soustraire à la violence, et l'on ne t'aurait livré qu'un corps inanimé, si je n'avais pas connu ton âme généreuse.

A ces mots je me relevai : la colère la plus terrible s'empara de mes sens; j'allais faire voir à mes guerriers ce qu'un chef irrité avait de redoutable, mais une voix adorée demanda leur grâce, et je fus désarmé. Oh! s'écria-t-elle avec bonté, ne les punis pas pour la faute d'un seul : il a déjà trouvé la mort au milieu des miens, et c'est lui dont l'audace guidait ces malheureux qui t'implorent maintenant.

Kéroé n'existe plus, me dit alors un chasseur dans la langue de nos pères, les étrangers l'ont massacré. Il avait remarqué ta douleur, et son cœur ne pouvait plus la supporter. Venez, nous dit-il un jour, et que votre chef ne soit plus malheureux. Le verrez-vous sans pitié livré à son désespoir; entendrez-vous ses gémissemens sans en être touchés? donnons-lui le prix qu'on refuse à son courage. La belle Héléna traverse nos forêts pour se rendre dans une ville éloignée : emmenons-la dans notre solitude, je ne connais que notre chef qui soit digne de la posséder. Eh bien!

il t'a donné le bonheur, et il s'est réservé la mort.

Ma colère était calmée; je ne pus retenir mes larmes au souvenir de mon malheureux ami, et je tournai vers Héléna des regards qui lui demandaient la récompense de tant de maux. Elle me comprit sans doute et me dit avec amertume : Je suis la cause de bien des malheurs, mais l'on ne peut pas même trouver l'espoir près de moi.

L'orage allait toujours croissant : bientôt mes guerriers s'éloignèrent, et je la suppliai d'entrer dans ma grotte. Ne me crains point, lui dis-je, mon respect est plus fort que mon amour, et d'un seul mot tu peux m'éloigner. Je la fis alors asseoir sur un lit de feuillage, et je me plaçai à ses pieds, en la priant de commander à ce qui l'entourait. Je ne commande pas, me dit-elle, j'attends tout de ta générosité; ramène-moi vers la cité, et tu verras ce que peut ma reconnaissance. Tes moindres volontés, si mon cœur les devine, seront à l'instant accomplies. Mais il en est une seule à laquelle je ne puis me soumettre. Eh quoi! je me trouverais isolé dans ces lieux que tu as embellis de ta présence; quand je t'appellerais pour répandre quelques consolations dans ce cœur déchiré, personne ne répondrait à ma voix; le plus noble dévouement d'un ami enfin deviendrait inutile? Non, non, un Indien n'est

point capable d'un aussi grand sacrifice! Dans vos villes l'accomplirait-on?

Elle tomba alors dans une affliction profonde, et me dit que mon cœur endurci ne l'avait jamais aimée; elle me prodigua mille noms cruels, elle versa des larmes, et je ne fus pas assez fort pour leur résister. Sa douleur au souvenir de son père l'emporta sur ma résolution. Eh bien! lui dis-je, privez-moi de toutes mes espérances de félicité; pour vous plaire, il faut s'élever au-dessus des hommes. Mais vous ne réservez que des tourmens à ceux qui peuvent encore vous aimer. Ses regards pleins de douceur avaient rencontré les miens, je l'avouerai, j'oubliai presque le pénible sacrifice que je venais de faire; je me sentis désarmé. Oui, ajoutai-je, mon unique bonheur aura été de suivre tes moindres désirs. Cependant, si tu ne voulais point abandonner un malheureux, jamais, avec toute sa puissance, ton père ne t'obtiendrait de moi; ces forêts, à mes ordres, se hérisseraient de flèches, nul des siens ne pourrait y pénétrer. Mais tu le vois, ma bien-aimée, la nuit est profonde, la pluie tombe par torrens, et le tonnerre gronde dans la forêt. Demain, tu retourneras à Saint-Simon: avant ce moment, pourquoi ne point reposer parmi nous? Tu pourras voir que les Indiens goûtent le bonheur près de leurs compagnes, même au milieu des tempêtes.

Elle consentit alors à rester dans ma simple habitation, et me dit avec le sourire de la bonté : Je veux y ramener le bonheur, je veux que ces campagnes fertiles commencent à se cultiver. Mais en voyant une joie inquiète briller tout-à-coup dans mes regards, elle sembla se repentir des paroles qui lui étaient échappées, et ses yeux se fixèrent sur moi avec une douloureuse compassion.

Tu te trompes toi-même, j'ai compris ta pensée, m'écriai-je; ne me fuis point, ne retourne jamais dans la cité. Où trouveras-tu le bonheur, si tu quittes nos forêts? L'idée que je pouvais la perdre pour toujours se présenta encore à mon esprit avec tout ce qu'elle avait d'affreux; j'aurais voulu oublier mes promesses. Je tombai dans l'égarement, et je la suppliai en la pressant sur mon cœur de ne point m'abandonner. Non, dis-je, jamais je ne me serais cru réservé à de semblables tourmens. Si tu fuis, ce n'est que le commencement d'un supplice encore plus cruel. Mon ami, me répondit-elle en se dégageant de mes bras, nous serons malheureux si tu n'écoutes pas la raison. Peut-être un jour serai-je ta compagne; peut-être mon père bénira-t-il notre union; il y a des événemens dans la vie qui adoucissent les cœurs les plus fermes; et un bonheur inattendu change bien nos résolutions. Ces dernières paroles me rappelèrent des pensées

plus tranquilles ; j'étais près d'elle, et toutes ces illusions de l'espérance commençaient à renaître dans mon cœur.

En ce moment la foudre grondait encore dans l'éloignement, et les chants de mes Indiens se mêlaient au faible mugissement de la forêt. Vois, me dit-elle, le calme succède à l'orage ; comme la nature, ton cœur retrouvera sa tranquillité ; elle ajouta : Peut-être aussi, comme la tempête, ton amour se dissipera-t-il. Mais je lui demandai si l'amour auquel tenait toute notre existence pouvait s'éteindre ; elle ne me répondit que par un sourire plein de tendresse.

La nuit n'était point encore avancée, et les chasseurs vinrent la supplier de prendre part au festin qu'ils avaient préparé. Comme une divinité, elle répandait la joie sur tout ce qui l'environnait ; aussi mes guerriers lui disaient-ils dans leur simple langage : Reste parmi les Indiens ; leur village deviendra une cité puissante, et l'on n'entendra retentir nos forêts que des chants de bonheur.

Les femmes s'empressaient autour d'elle, et la priaient aussi de ne point les quitter : comme si elle les eût entendues ; elles lui traçaient un riant tableau de la vie des Indiennes, et dissipaient pour quelques instans, par leurs innocentes caresses le chagrin profond qui semblait l'agiter.

Quelques heures encore, et le jour allait ramener dans la tribu la tristesse et le découragement. Accablée par la fatigue, Héléna s'était endormie sur un lit de feuillage, au milieu de ses nouvelles compagnes, et je la contemplais dans le silence de la nuit. Je ne pouvais me persuader à moi-même que j'avais promis de la ramener à son père; mais aux premiers rayons du soleil, quand ses beaux yeux s'ouvrirent, et que ses regards rencontrèrent les miens, il fallut bien me rappeler ma triste promesse, et je sentis s'évanouir mon bonheur comme un songe.

Je tentai de nouveau de lui persuader de ne point quitter nos forêts : ce fut inutilement; elle me conjura de ne point la retenir plus long-temps, et de la ramener à Saint-Simon; mais rien ne peut égaler le chagrin et l'étonnement de mes chasseurs lorsqu'ils apprirent que nous allions nous éloigner. Je leur paraissais un véritable insensé qui repoussait le bonheur pour chercher de nouvelles souffrances, et ils ne concevaient pas que l'amour pût rendre capable d'un sacrifice qui devait le priver même de l'espérance; j'imposai cependant silence à leurs murmures, et je choisis vingt d'entre eux pour m'accompagner.

Nous ne tardâmes pas à nous acheminer vers la cité. Héléna était portée dans un hamac et je marchais à ses côtés. Cette fois j'étais heureux

des obstacles qui souvent ralentissaient nos pas; et si des lianes agitées par la brise du matin venaient balancer leurs fleurs sur son front virginal, je me penchais vers elle avec ivresse et je les écartais lentement. La sabia, le bemtivi, le feticeiro, l'araponga semblaient arriver de toutes parts pour charmer notre voyage, et mes tristes pressentimens étaient dissipés par leurs chants d'amour. Avant le milieu de la journée, nous atteignîmes le voisinage de Saint-Simon : des troupes qui sans doute étaient envoyées à la recherche de la fille de l'ouvidor, firent entendre des cris de joie en nous apercevant. Plusieurs personnes se joignirent à nous, et d'autres coururent avec empressement vers la cité pour y annoncer l'heureuse nouvelle de notre retour. Nous y arrivâmes bientôt, accompagnés d'une suite nombreuse de Portugais. La joie se peignit dans tous les traits de l'ouvidor en revoyant Héléna, mais lorsque ses regards se tournèrent sur moi, il ne put dissimuler l'embarras qu'il éprouvait à me témoigner une reconnaissance à laquelle il se sentait forcé, et dont il ne pouvait me donner la preuve qu'en m'accordant la main de sa fille. J'attendais mon sort avec anxiété, lorsqu'Héléna, enhardie par les caresses de son père, embrassa ses genoux, et lui dit avec l'accent de la plus vive tendresse : O mon père ! j'ai fait de vains efforts pour vaincre mes sentimens,

et je sens que mon cœur ne saurait appartenir qu'au jeune chef des Machakalis. Vous ne voulez point mon malheur, je n'en puis douter; que m'offririez-vous donc en échange de tant d'amour, et comment récompenseriez-vous tant de générosité? Lui donnerez-vous des richesses? sa terre natale en est prodigue. Lui ferez-vous obtenir des honneurs? il leur préfère sa noble indépendance. Ne rejetez point ma prière; peut-être le temps n'est-il pas éloigné où vous ne songerez pas sans répandre des larmes, que vous auriez pu faire mon bonheur.

Ces dernières paroles attendrirent un instant l'ouvidor, mais son naturel triompha, et après avoir balbutié quelques mots insignifians, il demanda du tems pour réfléchir sur une chose, disait-il, aussi importante. Alors je ne m'abusai plus par un vain espoir, et j'allais m'abandonner à toute l'indignation que m'inspirait sa perfidie; mais un regard d'Héléna retint ma fureur. Koumourahy, me dit-elle, retourne seul dans tes forêts, puisque je ne puis t'y suivre; si le ciel m'eût fait naître une pauvre Indienne, j'eusse été plus heureuse, sans doute, mais je n'étais point destinée à devenir ta compagne; et cependant je n'ai pu me défendre de t'aimer. Écoute encore ma prière : promets-moi de vaincre ta douleur, promets-moi de chercher à l'éloigner. Va, ton

affliction me déchire le cœur, continua-t-elle en pleurant, n'ajoute pas à tous mes chagrins l'idée affreuse que j'ai pu te priver pour jamais de ton heureuse tranquillité. Mais je la regardais en silence et j'étais comme insensible à ses discours. Son père fit alors de nouveaux efforts pour l'entraîner : je tombai à ses pieds en poussant de longs gémissemens, et elle s'était déjà éloignée que mes bras la cherchaient encore. Je sortis de ces lieux, et j'errai dans la ville comme un insensé; mon esprit enfantait mille projets de désespoir, je ne sais quelle puissance me rattachait à la vie, quand la mort eût été pour moi le terme de tant de maux. Je m'éloignai cependant, et je regagnai avec mes chasseurs nos campagnes solitaires. Plusieurs journées s'écoulèrent sans que je reçusse des nouvelles de Saint-Simon, et j'appris à la fin, que l'ouvidor escorté par une suite nombreuse, s'était rendu dans la capitale de Minas avec sa fille, et qu'il avait pris la résolution d'y passer plusieurs années. Cette dernière circonstance ajouta encore à mes chagrins; je sentis que je faisais de vains efforts pour ramener la résignation dans mon âme, puisque j'étais destiné à éprouver sans cesse de nouvelles peines.

Huit jours après, je vis venir dans ma retraite l'un des habitans les plus respectables de la ville, il m'avait toujours montré le plus grand atta-

chement ; il fut effrayé du changement qui s'était opéré en moi, mais il ne me donna d'abord que de ces vagues consolations qui fatiguent plutôt qu'elles ne soulagent le malheur ; en l'écoutant, je sentais mon abattement s'accroître, je restais insensible à ses discours, et je prononçai le nom d'Héléna. Aurez-vous la force de l'entendre? me dit-il. Je suis chargé de vous transmettre des paroles qui vous donneront cette résignation que vous semblez dédaigner. Quoi ! dis-je, vous pouvez encore me faire goûter un instant de félicité sur la terre, et vous avez tardé! Parlez, oh! parlez! Chacun de vos retards ajoute à mon tourment. Ces sciences que votre fierté méprise, et que j'ai voulu vous enseigner, vous apprendront à souffrir. C'est Héléna elle-même qui va vous parler, et ma voix ne sera que son interprète. Il tira alors de son sein une lettre que j'ai conservée depuis. Quoique les caractères qui y sont tracés soient muets pour moi, ma mémoire a retenu ce qu'ils expriment. Toi qui mérites si bien ma confiance par l'intérêt que tu prends à mes maux, tu possèdes le talent ignoré parmi nous de rappeler les pensées d'un autre temps ; répète-moi ce que j'ai tant de fois entendu : il y a dans ces paroles, quand elles frappent mon oreille, un charme dont je ne puis me lasser ; ces conseils, dictés par le souvenir de

mes peines, me semblent venir d'en haut; ces accents de pitié, je voudrais les entendre sans cesse; je doute enfin, quand je les écoute, si je suis encore malheureux. » Il me remit la lettre, je la lus. . . . .

« Je pars, Koumourahy; avant de m'éloigner de ces lieux, mon cœur veut vous parler encore. Vous êtes bien malheureux; mais ce que l'on m'a appris de votre sombre désespoir me fait voir que vous ne savez point supporter vos maux. Vous n'êtes point cependant obligé de vous contraindre sans cesse; c'est un avantage que vous possédez, et que les femmes ne partagent point dans nos villes. Jugez de nos tourmens : nous souffrons sans nous plaindre; nous sommes forcées de supporter les douleurs de l'âme, avec ce courage que vos guerriers rougiraient de ne point montrer au milieu des souffrances dont on environne quelquefois leur mort. Écoutez donc celle qui n'est point étrangère à vos maux; elle seule les connaît, elle seule peut vous consoler. C'est dans vos souvenirs que vous trouvez vos peines, vous pouvez aussi y trouver la résignation. Si, n'écoutant que l'aveugle sentiment des passions, vous ne leur aviez point su résister, votre âme, dont j'ai vu la noblesse, aurait encore à gémir davantage. Il est affreux de ne point pouvoir dire hautement pourquoi nous sommes malheureux : qu'auriez-

vous à avouer à ceux qui vous plaindraient? Leur diriez-vous que, vaincu par un funeste amour, vous auriez outragé celle que vous aimiez, et que le souvenir de ses larmes vous poursuivant sans cesse, vous en répandiez à votre tour sans être digne de consolation? Leur diriez-vous que vous auriez retenu dans vos forêts une femme sans défense qui appelait son père, et que la douleur aurait fait mourir? Oseriez-vous me peindre suppliante, et vous inflexible? Oseriez-vous dire qu'une odieuse joie répondait aux cris que m'arrachaient sans cesse mes tourmens? Dites au contraire : Entraînée par une violence à laquelle je n'avais point de part, elle vint près de moi, sa confiance me l'amena, et, si les expressions d'un ardent amour cherchèrent à changer sa résolution, à lui peindre ce bonheur dont j'aurais voulu l'environner, je ne pus voir ses larmes sans effroi, et ses larmes suffirent pour me décider. Peignez ma reconnaissance, mon ami; ne craignez point de peindre ma tendresse, elle est à vous, et pour moi elle est même un devoir; ne redoutez pas que le temps affaiblisse un sentiment qui ne tient, ni à nos usages, ni à nos mœurs, ni à ma volonté; vous êtes à mes yeux un être différent de tous les hommes, vous êtes l'enfant de la nature que la civilisation n'a pu corrompre. Cette civilisation dont nous som-

mes si fiers, je la méprise, car je vous aime. Le temps ne laisse point de longs jours à ceux qui l'ont rendu plus rapide par l'ardeur funeste de leurs sentimens; je vous précéderai peut-être dans la tombe; mais j'y descendrai avec moins de douleur en songeant que c'est pour vous revoir. Quand on voulut nous désunir, moi je vous réunis à notre religion, ce fut pour vous associer à un bonheur éternel. Ne l'oubliez pas, Koumourahy; à mes derniers momens, il y aura pour vous des prières dans ce cœur affligé, et, si la faiblesse les fait expirer sur mes lèvres, elles n'en iront pas moins vers le trône de la divinité; les derniers vœux d'une âme pure doivent être les plus puissans. »

Durant cette lecture, je n'avais pas osé porter mes regards sur le jeune chef: il y a des instans où l'on redoute sa propre émotion; quand les malheurs sont déjà loin, la douleur que l'on témoigne peut les ranimer, elle fait sentir ce qu'ont de terrible les maux que l'on a soufferts, puisqu'ils émeuvent aussi fortement le cœur d'un étranger. Des soupirs étouffés m'avaient appris ce qui se passait dans l'âme de Koumourahy. « Oui, me dit-il, en se jetant dans mes bras, oui, je dois enfin me résigner; l'espérance qu'elle me présente est assez belle; mais tu as pu juger si les regrets qui m'accablent doivent m'être pardonnés.

Il y a à peu près deux ans, continua-t-il après avoir gardé quelque temps le silence, les vieillards m'engagèrent à conduire la tribu sur le bord de la mer, où ils avaient fait autrefois de nombreux échanges avec les Portugais. J'ai espéré que les voyages pourraient distraire ma mélancolie, et je me suis décidé à quitter nos forêts, pour plusieurs années. Plus heureux que moi, beaucoup de nos guerriers ont péri dans diverses rencontres que nous avons eues avec les Botocoudos, avant que de parvenir à Canavieras. Lors de mon arrivée, le capitan-mor de la province se trouvait dans ce bourg; il m'a accueilli avec bonté, je lui ai raconté mes malheurs, et il a tâché par ses sages conseils d'écarter les tristes souvenirs qui flétrissent mon cœur. Je ne répéterai pas ici tous les discours que lui a inspirés son inquiétude sur mon sort : ses efforts m'ont été inutiles, et je les ai oubliés; mais je garderai un long souvenir de sa tendre compassion, je donnerai encore bien des larmes à sa mémoire. »

Koumourahy cessa alors de parler, et nous gardâmes long-temps un profond silence. J'aurais voulu lui donner quelque espoir : je n'osais cependant point le faire, et je voyais avec douleur qu'on ne pouvait que le plaindre, sans chercher à faire naître dans son âme un sentiment qui devait s'en être éloigné pour toujours. Je lui rap-

pelai néanmoins les paroles qu'Héléna lui avait adressées en le quittant, et je m'efforçai de lui persuader qu'il pouvait encore goûter quelque bonheur sur la terre, en cherchant à faire celui de ses Indiens qu'on verrait bientôt dispersés comme ceux des autres tribus, s'il ne les engageait pas de nouveau à cultiver les terres qu'ils avaient abandonnées. Mes dernières paroles lui firent une profonde impression, et il me promit de chercher à éloigner les pensées qui l'occupaient sans cesse; mais je sentais moi-même avec peine que le temps seul pourrait lui en donner le courage.

Lorsque nous eûmes voyagé encore plusieurs jours, la nature commença à nous présenter d'autres paysages. Déjà nous avions dépassé les hauteurs de Cachoérinha: leur sommet, toujours couvert de forêts, s'offrait encore à nos regards, au milieu des nuages. Les collines qui nous environnaient descendaient en pente douce jusqu'à la rive, et le pao d'arco à fleurs jaunes étalait de tous côtés sa riche parure. Une plante grimpante, semblable au convolvulus, couvrait de ses bras flexibles une foule d'arbrisseaux peu élevés; elle leur donnait mille formes régulières, et l'on eût dit à quelque distance qu'un génie se serait plu à élever sur les rives du Belmonte des jardins magnifiques, où l'on apercevait de tous côtés comme

des berceaux élégans, des siéges de gazon et des pyramides de verdure. Plusieurs canots qui venaient de Minas-Novas passaient en ce moment pour se rendre à Belmonte, et le bruit seul des pagayes rompait le silence de la solitude. Cependant, vers la fin de la journée, nous commençâmes à apercevoir des blocs de granit, suspendant leurs masses énormes au-dessus des eaux ; quelques rochers bizarrement taillés s'élevaient au milieu du fleuve, et semblaient vouloir l'arrêter dans son cours; mais les flots impétueux franchissaient en mugissant les obstacles que la nature leur opposait, et ils entraînaient avec rapidité les pirogues des habitans de Minas qui ne craignaient point de confier leurs frêles embarcations à l'adresse des Indiens; on les voyait au même instant frapper de leur aviron vingt roches différentes, et s'élancer comme un trait vers les plages fertiles que nous venions de quitter.

Nous remontâmes péniblement quelques-unes de ces cascades, tantôt en poussant les canots, quelquefois en les tirant avec des cordages, et j'arrivai enfin dans des lieux où les Machakalis devaient suivre une route différente. J'allais quitter Koumourahy pour ne plus le revoir : je sentais avec douleur combien son cœur était encore agité, et je fis de nouveaux efforts pour y ramener la résignation. Mais le lendemain à la pointe du

jour, quand il fallut nous éloigner, je vis ce que lui coûtait cette séparation. Adieu, me dit-il en me pressant la main, je vais rentrer dans nos déserts, et je n'y retrouverai pas un ami; je serai seul avec mes souvenirs; toutes mes douleurs se réveilleront, et personne ne saura combien je suis malheureux. Mais toi, ne m'oublie pas, du moins, et quand, de retour dans ta patrie, ton âme se transportera dans nos climats lointains, vois-moi dans ma cabane isolée; nos pensées se rencontreront en franchissant les mers. Je lui promis de ne jamais l'oublier; je l'embrassai et nous nous quittâmes pour suivre de nouveaux rivages.

CHAPITRE XX.

L'Afrique. Comparaison du caractère poétique de l'Africain et de l'Américain.

Nous avons quitté pour un instant le Nouveau-Monde, l'Afrique va nous offrir ses tableaux. Ils ont peut-être moins de magnificence et de variété, mais ils ont un nouveau genre d'intérêt. Ses déserts incultes traversés par de courageux voyageurs, ses campagnes cultivées par une population nombreuse, fixeront tour-à-tour notre attention. Les bords du Niger nous fourniront des scènes gracieuses; le Sahra nous présentera les phénomènes qui attristent son immense étendue. Nous visiterons les peuples voyageurs et les cultivateurs paisibles. L'Arabe et le Guanche, l'esclave et le noir libre nous offriront des génies différens et des pensées nouvelles nées de l'aspect d'une nature particulière, quoique le ciel soit le même. Nous les verrons soumis à des inspirations poétiques plus vives que toutes celles des peuples du nord encore dans l'enfance. Elles se reproduiront sous mille formes. Chez les noirs, la danse, destinée à exprimer les passions, se re-

trouve dans toutes les circonstances de la vie [1], et semble être un des principaux mobiles de leur existence ; moins attaché peut-être que l'Américain à la contrée qui le vit naître, l'habitant de l'Afrique peut vivre loin de sa patrie ; mais soit qu'il ne traverse point les mers, et qu'il jouisse de sa liberté, soit que l'esclavage l'entraîne vers des contrées étrangères, il porte dans toutes les circonstances un goût pour la poésie qui le distingue des autres peuples. La muse de l'Américain sauvage habite les belles forêts ; elle semble ne plus le favoriser dès qu'il s'en éloigne. L'Africain porte partout ses inspirations poétiques ; elles sont aussi d'un caractère très-différent, malgré la ressemblance du climat. L'Américain, plongé dans une profonde rêverie, ne sait pas toujours donner l'essor à sa pensée, et quand il élève la voix, ses chants sont mélancoliques : sa pantomime est lente, ses yeux expriment plutôt la tristesse que la passion. Le noir, au contraire, sait tout mettre en action ; ses regards peignent tour-à-tour les molles langueurs et les feux dévorans

[1] V. de Grandpré, Voyage à la côte d'Afrique. Il donne le détail d'une foule de danses.

On dirait, selon les expressions de M. Adamson, que les nègres sont nés en dansant, à voir la justesse avec laquelle ils marquent la mesure dans tous leurs mouvemens. Voyage au Sénégal, p. 172.

de l'amour. Son chant, guidé par la mesure, est presque toujours rapide, ses gestes sont passionnés; il y a plus d'enthousiasme dans ses idées, plus de sentiment dans celles des Américains; l'un parcourt de vastes et sombres forêts où il poursuit les animaux sauvages; l'autre vient de quitter des campagnes cultivées, où il se livrait souvent à des jeux nés de l'abondance et du repos.

CHAPITRE XXI.

Le désert, ses phénomènes, leur influence poétique.

Au seul nom du grand désert, le voyageur se représente avec effroi un espace inculte trois fois plus vaste que la Méditerranée. S'il vient de quitter les campagnes cultivées, il ne trouve plus que l'image d'une stérilité affreuse; si ses regards cherchent à se reposer, ils ne peuvent s'arrêter que sur une zône lumineuse qui confond la terre et les cieux. Les hommes ont dédaigné cette solitude, le soleil semble l'avoir choisie pour exercer ses fureurs. En un mot, ce n'est qu'une mer de sable; mais, comme l'a dit avec tant d'éloquence M. de Humboldt, « l'aspect de la mer est embelli par le perpétuel roulement des vagues écumeuses, et semblable à la pierre nue enveloppe d'une planète désolée, le désert, dans sa vaste étendue, ne présente que le silence et la mort. »

S'il est vrai que le sublime soit un commencement de terreur, je le vois dans cette image; l'aspect du désert n'enfante que de fortes idées; son influence sur la poésie est plus grande qu'on ne le croit. Elle a fait naître une littérature entiè-

rement à part dont les tableaux ne sont plus les mêmes, et qui diffère même par la peinture des sentimens.

Qui n'a point lu le poëme de Medjnoun et Leïla, que M. de Chezy a traduit avec tant de charme? qui n'a point reconnu dans cet ouvrage l'influence exercée par un climat brûlant sur l'imagination? Ce ne sont plus les passions de l'Europe que l'on nous a dépeintes. Un feu plus ardent échauffe celles-ci, et le feu qui a passé tout entier dans l'âme du poète, reparaît sous mille formes différentes; en entraînant néanmoins, il égare, le bon goût a trop souvent à se défier des émotions qu'il fait ressentir. Mais comment ne pas verser des larmes sur ce malheureux qui, perdant l'espoir d'obtenir un jour sa bien-aimée [1], s'enfuit au désert pour maudire la haine de deux tribus ennemies; son délire s'accroît, sa tête s'égare, l'affreuse solitude qu'il habite semble être le seul lieu qui convienne à de si douloureux souvenirs. Quand il est étendu sur un sable brûlant, que le souffle embrasé du semoum vient dessécher ses yeux las de verser des larmes, on éprouve jusques à quel degré les Arabes peuvent ressentir les fureurs de l'amour; on voit que cet amour est en harmonie avec un sombre paysage, on

[1] Ces deux amans sont aussi célèbres dans l'Orient qu'Héloïse et Abeilard.

comprend toute la pensée d'un de nos poètes modernes qui nous le représente muet, sans bornes, terrible comme leurs déserts [1].

Le Sahra, malgré son uniformité, offre des scènes imposantes, sévères et même gracieuses. La poésie des orientaux s'en est exclusivement emparée, la nôtre pourrait s'en enrichir. Toutes les images des Arabes sont nobles, et leur force tient lieu de variété; parmi les phénomènes qui se renouvellent le plus fréquemment dans le désert, il en est un susceptible de fournir les plus belles comparaisons, je veux parler du mirage [2] qui fait l'admiration du poète et le désespoir du voyageur. Quand la lumière est réfléchie par les exhalaisons du sol, l'apparence d'un lac couvre toute l'étendue de la solitude de ses vagues imaginaires; mais elles s'éloignent à mesure qu'on s'avance, et disparaissant bientôt aux yeux déçus du voyageur, il ne reste plus de ces eaux trompeuses qu'un souvenir accablant. La plupart des auteurs orientaux peignent avec énergie les effets de cette illusion si terrible. Je puis en offrir plus d'un exemple, et je les puiserai dans les meilleurs écrits dont on nous ait donné la traduction; je commencerai par Khalili, dans son invocation à la

[1] Ducis, Abufar, ou la famille arabe.

[2] Ou serab. Dans l'ouvrage de la commission d'Égypte, on trouve une admirable description de ce phénomène.

divinité. « Cet univers si grand, si magnifique, dit-il, ce n'est qu'un jeu de sa main puissante. Ces globes lumineux qui décorent le firmament, qui roulent si majestueusement sur nos têtes, leur éclat, leur beauté, et cette harmonie si constante qui règne dans tous ses mouvemens, tant de merveilles, grand Dieu, s'éclipsent et disparaissent devant ta majesté et ton pouvoir; ainsi voit-on dans des déserts arides ces faux lacs, formés des rayons du soleil sur un sable brûlant, tromper l'œil avide du voyageur altéré, disparaître à ses yeux à mesure qu'il en approche, et ne lui laisser que son désespoir et ses tristes regrets [1]. »

Djamy, dans son poëme de Medjnoun et Leïla, présente à peu près la même image [2]; Hafiz lui-même s'en est servi, ainsi qu'Omar Ben Faredh, quand ils ont voulu parler de l'espoir trompé, ou des souffrances de l'homme errant.

Parmi toutes les scènes qu'offre le Sahra, il n'en existe point de plus terrible que le semoum. Un écrivain, accoutumé à observer la nature dans les pays lointains, pour enrichir le domaine des arts [3], M. Denon, nous retrace, ainsi que

[1] V. Cardonne. Mélanges de littérature orientale.

[2] Il dit à un ami qui n'a point réussi dans les efforts qu'il fait pour le servir : ses promesses sont aussi stériles que les vapeurs trompeuses du désert. V. t. 1, p. 157.

[3] Voyage dans la basse et dans la haute Égypte.

Volney et Savary, les effets désastreux des vents du désert; quand ils commencent à souffler, et qu'ils élèvent des nuées de poussière, le soleil, sans être caché, semble avoir perdu ses rayons, devenu plus terne que la lune, il ne donne qu'un jour blanc et sans ombre; l'air est opaque; un horizon jaune fait paraître les arbres d'un bleu décoloré; les animaux s'enfuient en poussant des cris de terreur; les oiseaux volent avec effroi devant le nuage qui porte partout le désastre et la mort. Bientôt des tourbillons de sable s'élèvent en mugissant; l'air embrasé qu'on respire ressemble à la chaleur d'une vaste fournaise; quelquefois il dessèche les entrailles, et vous ôte tout-à-coup la vie. Moins violent, il vous livre à des souffrances que le temps ne peut point toujours apaiser: on a vu des caravanes entières détruites[1], des troupes d'animaux étouffés, et l'on ne peut se soustraire aux effets malfaisans du semoum, qu'en se prosternant la face contre terre jusqu'à ce que sa fureur soit apaisée.

Un si terrible spectacle n'a pu manquer de frapper l'imagination des orientaux. Le semoum est devenu chez eux l'emblème de la désolation; ils n'ont point après la mort d'image plus effrayante. C'est ainsi que le poète Djamy nous le

[1] V. la relation de Sidi Hamet, dans le voyage du capitaine Ryley, t. 2.

décrit; ses comparaisons paraîtront bizarres; mais la peinture est énergique, et mes lecteurs, je crois, ne pourront me savoir mauvais gré de la leur offrir [1]. « Le semoum, de son souffle empoisonné, répandait un torrent de feu dans les airs; des étincelles jaillissaient de toutes parts du sable embrasé du désert où, semblable à un faisceau de nerfs que la flamme tourmente, le serpent, dans sa douleur, contractait avec violence les replis sinueux de son corps annelé; le lion furieux portait au loin la terreur par ses affreux rugissemens, et le cerf haletant, cherchant en vain un abri, ne trouvait d'autre ombrage que celui de son bois. »

Le poète nous présente encore, quelques pages plus loin, son héros exposé au souffle empoisonné du vent du désert, tombant, se relevant à chaque pas dans un sable embrasé, et fuyant, semblable à la tendre gazelle qui porte partout avec elle la flèche dont l'a blessée le chasseur [2].

Il y a encore dans ces tristes solitudes un autre phénomène que nos poètes ne doivent point confondre avec le semoum, et qui le précède quelquefois. Je veux parler de ces trombes de sable qui s'élèvent à l'horizon comme d'immenses co-

[1] Medjnoun et Leïla, t. 1, p. 21.

[2] Voyez pour une autre comparaison le même poème, t. 2, p. 107.

lonnes : tantôt ces géans du désert courent avec une prodigieuse rapidité ; tantôt ils s'avancent avec une majestueuse lenteur. Bruce[1] eut occasion d'en voir qui s'élevaient à une si grande hauteur, qu'elles se perdaient dans les nuages. Si elles viennent à se briser, le sable se disperse au loin dans les airs; souvent leur chute est accompagnée d'un bruit semblable à celui du canon. Dans d'autres instans, lorsque les rayons du soleil pénètrent au travers, elles ressemblent à des colonnes de feu prêtes à servir la colère céleste. Les hommes ignorans qui accompagnaient notre voyageur se rappelaient en frémissant le jour du jugement; d'autres, plus effrayés encore, croyaient avoir l'enfer sous les yeux. La mort, il est vrai, marche quelquefois à la suite de ce funeste phénomène, mais il faut que l'homme aille s'offrir de lui-même à sa fureur, puisque la Providence a pris soin de le reléguer dans le fond d'un désert.

Addisson a peint les effets de la trombe, et c'est ainsi qu'il s'exprime :

Tel le Numide voit dans les vastes déserts
Le fougueux ouragan fondre du haut des airs;
Il court en tournoyant sur la mobile arène,
En des monts inégaux il transforme la plaine.

[1] Bruce, Voyage aux sources du Nil et en Abyssinie, t. 4, p. 635.

A ce terrible aspect, le triste voyageur
Est demeuré frappé de surprise et d'horreur;
Et le sable en colonne élancé vers la nue,
L'engloutit sous le poids de sa masse rompue [1].

Ce phénomène a inspiré à Djamy des idées moins terribles : Medjnoun l'invoque, et lui demande quel est le génie qui l'a dirigé vers lui, quelle nouvelle il lui apporte de sa bien-aimée. Mais bientôt accablé par ses souvenirs, il charge cet effrayant messager d'apprendre quel est son sort : « Fais-lui entendre, dit-il, dans ton sombre murmure, les accens de ma douleur [2]. »

Cette scène du désert, si intéressante dans le roman de Mathilde, est basée en partie sur l'effroi que cause aux Musulmans l'aspect d'une trombe. Madame Cottin a tiré tout le parti possible de ce spectacle effrayant ; le talent s'empare avec une véritable supériorité des observations des autres, quand il n'a pu voir les grandes scènes qu'il doit décrire [3].

L'esprit fertile des Arabes sait du reste tirer plus d'une comparaison des objets uniformes qu'ils ont sous les yeux. Le sable mobile, qui

[1] Bruce, traduction de Castera.

[2] Medjnoun et Léïla, t. 1, p. 163.

[3] Mathilde, édit. in-18, t. 2, p. 176. V. aussi la belle peinture que fait du désert M. de Châteaubriand dans ses Martyrs.

forme des collines mouvantes, et qui ne présente ordinairement que l'image de la stérilité, leur fait naître quelquefois des pensées ingénieuses. L'on demandait à l'un d'eux comment il avait appris tout ce qu'il savait, et il répondit que c'était en imitant le sable du désert, qui recueille toutes les gouttes de pluie sans en perdre une seule [1].

Le désert, comme je l'ai déjà dit, offre des scènes d'un genre plus agréable que celles dont nous venons de parler. Abulfeda, dans sa description de l'Afrique, en donnant le nom d'îles à ces oasis, portions de terrain fertile qui se parent d'une agréable verdure au milieu de l'espace aride, fait assez connaître l'impression que l'on éprouve en les visitant : elle est d'autant plus vive que la nature paraît les avoir placées dans ces lieux avec une admirable prévoyance, pour secourir les hommes et les animaux. Elle semble tout d'un coup sortir du néant, afin d'embellir de ses productions une terre moins ingrate que l'affreuse solitude qui l'environne.

Ces bocages de palmiers qui ombragent des terres abondantes, ces pâturages où l'on voit errer d'innombrables troupeaux, forment un spectacle bien différent de l'aspect sévère des

[1] Voyez le Mercure étranger, t. 4, p. 91.

régions brûlées qu'on vient de parcourir. C'est aussi dans le voisinage de ces lieux cultivés que se rassemblent les troupeaux d'autruches et de gazelles. Ces animaux paisibles, poursuivis par le lion et par la panthère, viennent souvent chercher un asile près de l'homme qui ne l'accorde qu'à son semblable. C'est cependant la gazelle que ses chants célèbrent continuellement, c'est-elle qui, devenue l'emblème de la douceur, prête son regard à la beauté; le poète ne dédaigne point de l'invoquer quand il veut peindre les objets les plus gracieux, l'amant lui compare sa maîtresse; ah! sans doute que le chasseur n'ose la frapper, s'il est encore sous le charme de l'amour.

Les oasis sont en quelque sorte des temples naturels consacrés à l'hospitalité. Chassée de chez les peuples les plus civilisés, elle embellit les déserts : elle est la vertu des Arabes. Comment en effet l'homme, qui a souffert dans de vastes solitudes, ne se rappellerait-il pas toujours les tourmens qu'éprouve le voyageur? Sa tente lui est ouverte, il ne lui vient pas même dans la pensée de refuser un asile, car ce serait à ses yeux le plus grand des crimes. Ce sentiment d'une pitié si bien appréciée par cette nation devient la source des actions les plus belles. On a vu l'Arabe se priver de ses alimens pour les offrir à son hôte; il n'a

pas craint les horreurs de la peste quand il fallait se livrer à sa bienfaisance.

Le Bedouin, si susceptible d'inspirations poétiques, rentre lui-même par ses mœurs et par son caractère dans le domaine de notre poésie. C'est l'image de l'être véritablement indépendant, il a conservé tous les usages de ses pères; on voit en lui l'homme de l'antiquité faisant partager ses travaux à l'animal le plus noble. Il l'associe à ses plaisirs, il le célèbre dans ses chants comme un véritable ami; en un mot, on retrouve toujours de la noblesse dans les usages de l'Arabe, et s'il a un funeste penchant pour le pillage, on le voit toujours mépriser la ruse pour se livrer aux combats.

Veut-on savoir, quant aux inspirations, quelle est l'influence du climat, du paysage, d'une vie errante, et enfin d'une oisiveté qui permet aux passions tous leurs développemens? ouvrons les auteurs capables de sentir avec énergie les effets d'une nature si différente de toutes les autres. Les orientaux eux-mêmes conviennent que les Arabes sont ceux qui ont le plus de cet enthousiasme divin, de cette fureur poétique qui échauffe et enlève le cœur [1].

La plupart d'entre eux ignorent l'art de tracer

[1] Mélanges de littérature orientale, traduits par Cardonne.

les caractères de l'écriture, tous savent versifier [1], l'improvisation elle-même est tellement répandue, qu'elle se fait à peine remarquer. Les vieillards transmettent à leurs enfans les règles de la mesure et de la rime, et bientôt ceux-ci mêlent la poésie à la conversation. Ils sont donc tous en état de sentir les vers passionnés que la tradition leur transmet? C'est surtout au genre mélancolique qu'ils s'abandonnent. Laissons parler un instant M. de Volney, qui les a observés avec un talent si remarquable. Il s'exprime ainsi : « A voir un Arabe la tête penchée, la main près de l'oreille en forme de conque, à voir ses sourcils froncés, ses yeux languissans, à entendre ses intonations plaintives, ses tenues prolongées, ses soupirs sanglotans, il est presque impossible de retenir ses larmes; et des larmes qui, comme ils le disent, ne sont pas amères; il faut bien qu'elles aient des charmes, puisque de tous les chants, celui qui les provoque est celui qu'ils préfèrent, comme de tous les talens, celui qu'ils préfèrent est celui du chant [2]. »

Cette poésie, dont les effets se font sentir avec tant de véhémence, a eu plus d'influence qu'on ne le croit sur la littérature de l'Europe. L'Espagne et le Portugal, envahis par les Maures, ont

[1] Bibliothèque universelle, t. 24, p. 19.

[2] Voyage en Égypte et en Syrie, t. 2, p. 403.

adopté quelques-unes de ses idées. En lisant les meilleurs auteurs du seizième siècle, on trouve des images en apparence pleines d'exagération; c'est qu'elles ont changé de climat, et qu'il faudrait, pour les trouver naturelles, avoir sous ses yeux le ciel et le paysage de l'Arabie, éprouver en un mot les sensations qui les ont fait naître. J'ignore si l'on a déjà fait cette observation, elle pourrait expliquer, à ce qu'il me semble, ce que l'on a dit de l'exaltation des poètes du midi[1].

La musique et la danse ont peut-être laissé en Europe plus de vestiges encore. On retrouve chez les Arabes des airs espagnols[2]; les fameuses Almées, dont on nous représente la pantomime comme si expressive, dansent une sorte de fandango : elles font usage de castagnettes et s'en servent pour exprimer les agitations de l'amour, ainsi que ses plus doux plaisirs et ses peines, qu'elles savent si bien peindre dans leurs chants[3].

[1] M. de Chézy a fait observer avec justesse qu'on trouve dans Camoens beaucoup de cette teinte orientale.

[2] V. Volney, Voyage en Syrie, t. 1, p. 402. V. également M. Mollien, Voyage au Sénégal, t. 1, p. 15.

[3] Les Almées, que leur éducation met au-dessus d'une classe avilie, et qui sont réservées pour les fêtes brillantes, inspirent une telle mélancolie par leurs chants, qu'on ne peut

Il y a dans ces contrées des hommes qui se livrent entièrement à la poésie, et qui sont environnés de la considération qu'on ne refuse jamais au plus noble des talens. Ils se plaisent à adopter le nom du héros qu'ils célèbrent habituellement; ils sont, comme l'a dit un voyageur, ce qu'étaient les Bardes, les dispensateurs de la gloire [1].

Peut-être ne verra-t-on point sans surprise les idées poétiques de la Grèce embellir encore de nos jours les campagnes de l'Arabie. Un arbre né près d'un tombeau, ou que toute autre circonstance peut envelopper d'un certain merveilleux, fait croire aux Bedouins qu'un génie se plaît à l'animer; dès lors ce serait un sacrilége que de lui ravir une seule branche; on n'ose même le frapper [2].

Quoique le génie de la nation soit à peu près le même, il varie cependant selon le caractère de la contrée. L'Arabie heureuse, placée sous un climat si favorable, et d'ailleurs peuplée de tant de souvenirs, paraît plus propre que tout autre pays

se défendre de répandre des larmes. Lettres sur l'Égypte, par Savary, t. 1, p. 33.

[1] De l'état actuel de l'art musical en Égypte, grand ouvrage de la commission, p. 692.

[2] Mémoire sur les tribus arabes des déserts de l'Égypte, p. 591.

à inspirer des poésies pastorales; les élégies y sont plus douces, les sentimens que l'on peint ont moins d'ardeur, les allusions plus de variété, elles tiennent aux productions de la nature. Il ne faut pas oublier que les hommes ont placé le paradis terrestre sous ce beau ciel, que la Providence l'a enrichi des dons les plus précieux. Aussi les poètes de la contrée rappellent-ils sans cesse, dans leurs comparaisons, les parfums de l'Hyémen, les perles d'Omman et le musc d'Hadramut [1]. Ces contes charmans, qu'on ne peut se lasser de relire même en Europe, et dont on ne sent pas encore tout le charme à cause de notre ignorance des usages, ces brillantes féeries, ces rêves qui nous transportent dans des lieux enchanteurs, c'est encore au sein de l'Arabie heureuse qu'ils ont pris naissance. Ils charment les loisirs des habitans, ils adoucissent quelquefois leurs chagrins par de consolantes illusions. Dans ce pays l'air est peuplé de génies qui suivent les destinées des hommes : l'imagination qui les créa s'empare bientôt avec ardeur de ses propres fictions et elle les représente quelquefois comme des réalités. Ces mensonges charmans ont plus d'influence qu'on ne le croit sur l'existence des Arabes, en occupant plusieurs heures de la journée leur esprit ardent, ils les

[1] V. Berington, Histoire littéraire des Arabes, traduite par M. Boulard.

empêchent souvent de se livrer à des pensées guerrières. Ils veulent goûter le charme de l'oisiveté, mais ils ne pourraient supporter les langueurs d'une paresse qui ne connaît que l'ennui. Ces contes, nous ne saurions les imiter, leur charme tient aux inspirations du climat, aux productions du sol, quoique la description en soit exagérée. Les brillantes rêveries de Sinbad le Marin ne pouvaient naître que dans ces contrées; toutes ces merveilles, que l'auteur a si heureusement amenées, laissent entrevoir encore la réalité: cette richesse, cette magnificence, ces tableaux imposans de la nature, tout cela se rencontre dans les îles de l'orient, même en en faisant disparaître le merveilleux.

CHAPITRE XVIII.

Les noirs, leur poésie.

Les noirs sont peut-être de tous les hommes ceux qui se livrent le plus habituellement à l'improvisation ; il m'a paru qu'en général leur langue était plus douce que celle des nations américaines. Elle semble devoir se ployer davantage aux règles de la poésie. Quand les noirs arrivent dans une colonie où l'on parle un langage harmonieux et mesuré comme l'espagnol ou le portugais, ils ne tardent pas à se livrer à leurs inspirations, et ils altèrent alors bien moins les mots qu'ils ne sont obligés de le faire pour les langues du nord. Tous leurs changemens ont pour but d'adoucir les consonnes qu'ils parviennent rarement à bien prononcer. L'omission fréquente de l'*R* donne très-souvent le caractère naïf de l'enfance à leurs différens idiomes. Je les crois beaucoup plus propres à célébrer les passions de l'amour qu'à exprimer la terreur des combats. Cependant les noirs que j'ai eu l'occasion d'observer m'ont paru s'emparer, dans leurs improvisations, de tous les sujets. Comme si c'était

un privilége exclusivement réservé aux poètes d'exprimer librement leurs pensées, j'ai vu quelquefois des hommes accablés sous le poids de la servitude, retrouver une sorte de liberté dans leurs chants. Dans la plupart des villes du Brésil, les esclaves ne font rien sans chanter, ceux qui portent des fardeaux règlent leurs pas sur la mesure répétée d'un cri monotone et lent auquel se joint quelquefois une chanson, dont les paroles sont presque toujours improvisées, et qui expriment fréquemment les observations d'une critique plaisante.

C'est surtout dans l'intérieur de l'Afrique où l'on retrouve ce goût pour les inspirations poétiques dans toute sa pureté. Des peuples qui sont poètes jusque dans l'esclavage, trouvent bien d'autres idées au sein de l'abondance et de la liberté. Suivons Mungo Park au pays des Foulah [1], les chants ont bien du charme quand c'est la vertu qui les inspire. Le voyageur avait traversé des pays immenses, il était échappé aux cruautés des Maures. Il avait fui seul dans le désert; là, point de sources, point d'arbres protecteurs; un sombre nuage paraissait-il quelquefois à l'horizon? l'infortuné le croyait chargé d'une rosée bienfaisante, il entr'ouvrait ses lèvres desséchées, et le tourbillon

[1] V. premier Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

ne lui apportait qu'une poussière brûlante. Le sommeil venait-il fermer ses yeux fatigués de l'éclat du jour, des songes le transportaient sur le rivage d'un fleuve : il allait étancher sa soif et ne voyait autour de lui que des sables arides. Il arrive enfin sur les bords du Niger, on lui refuse l'entrée de la ville de Sego, il va s'asseoir tristement sous un arbre, il songe à sa misère, il n'a rien pour satisfaire sa faim. Une femme passe, le contemple et s'attendrit, elle lui ouvre sa cabane, lui prépare un simple repas, l'engage à goûter le repos; tandis qu'il était paisiblement étendu sur des nattes, des négresses qui s'occupaient à filer charmaient l'ennui du travail par des chansons. « Il y en eut une qui fut improvisée sur-le-champ, dit le voyageur, car j'en étais le sujet. Elle était chantée par une femme seule, les autres se joignaient à elle par intervalle; l'air en était doux et plaintif, les paroles traduites littéralement répondaient à celles-ci : »

« Les vents rugissaient et la pluie tombait; le pauvre homme « blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre; il n'a « point de mère pour lui apporter du lait, point de femme « pour moudre son grain. »

CHOEUR :

« Ayons pitié de l'homme blanc, il n'a point de mère, etc. »

Émû jusqu'aux larmes d'une bonté si peu es-

pérée, le voyageur présenta à son hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à sa veste; c'était le seul don qu'il pût lui offrir en témoignage de sa reconnaissance : la misère et la simplicité y attachaient encore un grand prix.

Le voyageur, hélas! n'a pas toujours à nous peindre des scènes aussi satisfaisantes pour le cœur, mais il nous fait voir en beaucoup d'endroits que le génie poétique des noirs ne les abandonne jamais [1].

Ce sentiment de la poésie et de la musique est tellement répandu chez les noirs, qu'il se retrouve dans toutes les actions de leur vie. Adamson fut surpris sur les bords du Sénégal en voyant la manière dont ils savent embellir leurs travaux. On dirait, à voir ces laboureurs travailler en chantant, qu'ils se livrent uniquement au plaisir, et que la fatigue [2] ne saurait les atteindre au milieu de leurs bruyans accords.

Dans les occasions qui exigent le plus de réflexion, ils retrouvent encore des idées poétiques. Sur la côte d'Angola, on chante en présence

[1] On rencontre dans l'ouvrage de M. Grégoire des preuves assez nombreuses de l'heureuse influence qu'a eue la civilisation sur leurs productions littéraires. Haïti nous offre d'ailleurs chaque jour de nouveaux exemples que l'on pourrait ajouter à ceux-ci.

[2] Voyage au Sénégal, p. 145.

des magistrats qui vont prononcer leurs jugemens, et ces chants sont graves comme les circonstances qui les inspirent. Il y a une espèce de chœur qui leur répond, il semble ainsi prendre part à la délibération dont il devient peut-être l'organe [1].

On s'étonne quelquefois de retrouver les usages d'un peuple éloigné chez un autre peuple qui paraît lui être tout-à-fait étranger : cet échange de coutumes était plus surprenant autrefois que de nos jours. La navigation a réuni le langage des hommes ; elle a mêlé leurs usages, changé leurs mœurs ; elle modifiera singulièrement leur poésie : quand l'Amérique aura un jour une littérature avancée, il n'y a point de doute que les noirs y répandront les idées de leur ancienne patrie. Les chansons créoles sont déjà une preuve de ce que j'avance : les Européens les retiennent et se les transmettent, parce qu'elles sont empreintes d'une grâce qui tient presqu'à la nature sauvage. Quelques-unes ont passé en Europe, elles ont plu par leur naïveté ; mais on n'a point là tout ce qu'il faut pour les sentir parfaitement : les poésies d'un peuple encore dans l'enfance

[1] Voyage à la côte occidentale de l'Afrique, par Degranpré, p. 124. Ce voyageur estimable me paraît avoir été plus à même qu'aucun autre de rassembler des poésies africaines ; il est à regretter qu'il ait négligé de le faire.

demandent à être entendues sous le ciel où elles furent composées. C'est une chose bien certaine cependant que, si nous avons porté aux noirs des usages différens et des mots pour les exprimer, ils nous ont transmis certaines expressions qui sont passées dans notre langue, et dont nous avons entièrement oublié l'origine [1]. Pourquoi n'en serait-il pas de même des pensées poétiques, surtout relativement aux littératures du midi.

L'esclavage même a fourni aux noirs des idées qui rentrent dans le domaine de la poésie, et qui doivent imprimer un caractère effrayant à quelques-unes de leurs improvisations, bien persuadés que souvent nous les achetons pour les faire servir à d'horribles festins [2]. Ils font de la terre une plaine immense dont on ne peut voir la fin, parce qu'elle est environnée d'une obscurité éternelle. L'océan est une vaste rivière; sur ses rivages

[1] Je pourrais en offrir plusieurs exemples; en relisant Bruce, j'en ai trouvé un moins connu que les autres: il existe en Afrique un arbre appelé kuara, qui porte une espèce de fève désignée sous le nom de karat; elle sert à peser la poudre d'or, et c'est de là d'où vient chez nous la manière d'estimer le plus ou moins de finesse de ce métal. De cette contrée, le karat passa dans l'Inde, où l'on s'en servit à peser les diamans et les autres pierres précieuses. *Voyage en Abyssinie et aux sources du Nil*, t. 3, p. 83.

[2] Mollien, Voyage au Sénégal, t. 1, p. 143.

se trouve le pays des blancs; la terre où l'on vend les esclaves s'élève à quelque distance; des cannibales d'une taille démesurée y font leur demeure, en attendant sans cesse de nouvelles victimes [1].

S'ils perdent ces sombres idées quand ils sont parmi les peuples civilisés, les regrets de la patrie se font sentir; ils y trouvent des idées plus poétiques encore, car il ne faut pas oublier ce qu'a dit Bailly; la fable séduisante de l'âge d'or n'est que le souvenir d'une patrie abandonnée, mais toujours chère.

Je suis disposé à croire que leur musique change singulièrement dans l'esclavage, et qu'elle prend un caractère plus prononcé de tristesse, en rappelant les souvenirs dont je viens de parler; il est difficile pour un Européen de les entendre sans être ému; mais pour cela, il faut s'identifier en quelque sorte avec eux, car leurs chants sont quelquefois bizarres; cependant en voyant leurs yeux tournés vers le ciel, en entendant leurs accens prolongés, on éprouve que ces accens expriment un sentiment plus profond que celui de la simple colie.

Un voyageur moderne a cependant remarqué ce goût particulier des noirs pour une musique plaintive. Après avoir admiré la facilité qu'ils ont à retenir nos airs et le sentiment qu'ils déploient

[1] Mungo Parck. Voyage dans l'intér. de l'Afrique, t. 2, p. 23.

en les chantant, il dit qu'ils composent aussi de petits thèmes pleins d'une expression mélancolique, dont la mélodie plaît à l'oreille européenne la mieux exercée, et que nos meilleurs compositeurs ne désavoueraient point [1].

Une caravane s'avance dans les déserts : ce sont des marchands du Niger qui conduisent des esclaves sur le bord de l'Océan. Quel immense voyage la cupidité fait entreprendre à ces tribus sauvages! Que de maux elles ont causés pour satisfaire celle des Européens! et cependant ce peuple est le plus paisible de tous ceux qui habitent l'Afrique. C'est également celui qui se livre avec le plus d'ardeur au chant et à la musique. Des espèces de troubadours précèdent ces voyageurs. Quand on est au milieu des sables, que les regards ne peuvent se reposer que sur une plaine sans bornes, dépourvue de végétation, ils raniment le courage de ceux qui les suivent en célébrant leurs anciens exploits, ou en parlant des plaisirs qui les attendent dans des lieux plus rians. Ils chantent, et à leurs accens il semble que le désert ait perdu son horreur. Il n'y a que les esclaves qui ne sachent point se faire d'illusions : pour eux les feux du soleil sont toujours dévorans, et les sables arides [2]. Arrive-t-on sous les murailles d'une

[1] Arago, Promenade autour du monde, t. 1, p. 222.

[2] Mungo Parck, Voyage en Afrique.

ville? ce sont encore les poètes qui sont chargés d'implorer l'hospitalité en célébrant les vertus des habitans. A leur voix les portes s'ouvrent, ils sont entourés d'une population nombreuse. Il faut qu'ils improvisent le récit du voyage sans en omettre la moindre circonstance. Oh! que souvent ils doivent avoir des scènes déchirantes à décrire! Sans doute que les souffrances de Nealée sont encore l'objet de leurs chants. Accablé de ses propres maux, Mungo Parck frémit en voyant ceux d'une pauvre esclave; il se retira loin des autres voyageurs pour répandre des larmes; il maudit la cruauté des hommes. Long-temps après, son imagination lui retraçait encore cette infortunée abandonnée dans le désert, faisant de vains efforts pour suivre la caravane, n'en retrouvant pas la force, et regardant avec désespoir l'horizon sans bornes qui l'environnait. Il la voyait haletante sur le sable aride, sortant tout-à-coup de son immobilité et ne sentant son existence qu'avec les horreurs de la faim. Cachons le reste de la scène, sans doute que les poètes africains n'osaient point eux-mêmes se la représenter.

Ces improvisateurs jouissent de l'estime de leurs compatriotes qui ne les laissent jamais dans l'indigence. Ceux que l'on désigne sous le nom de *Jillikea* sont des espèces de Bardes chargés de raconter les événemens historiques de leur

pays, ils ne servent que trop souvent l'amour-propre de l'opulence. Comme les chantres de l'Écosse, ils accompagnent les guerriers sur le champ de bataille; d'autres poètes sont chargés de composer les hymnes sacrés chantés par la nation.

Dans certaines contrées, du reste, il paraît que ces improvisateurs ne jouissent pas de la même considération, ou que leur génie inspire la crainte; s'ils viennent à mourir, on ne les enterre point au milieu des autres habitans de la tribu, mais les crevasses de l'immense baobab leur servent de tombeau. Cet arbre alors prend un caractère mystérieux qui doit le rendre un objet de terreur.

M. Mollien dans son voyage donne plusieurs détails intéressans sur l'esprit poétique et musical des peuples qu'il a visités; partout l'on retrouve un sentiment profond qui se montre sous mille formes différentes. A Landani, il entendit un joueur de violon qui tirait de son instrument des sons aussi doux que ceux de la flûte [1], et le voyageur s'arrêta long-temps pour l'écouter.

Cette musique, que nous dédaignons parce qu'elle n'est point savante, a une influence plus grande qu'on ne le croirait sur l'esprit de certains

[1] Voyage au Sénégal, t. 2, p. 15. Les cordes de cet instrument étaient en crin.

Européens. Un poète anglais l'a nommée avec juste raison la musique des cœurs affligés [1], et je trouve que cette expression rend parfaitement l'impression qu'elle fait ressentir.

J'ai déjà essayé dans un autre ouvrage d'indiquer ses effets sur l'esprit des noirs [2], je les rappellerai ici : nous remarquions à Bahia un nègre porteur qui, sans avoir appris la fable, et sans connaître l'origine de la lyre, avait su faire un violon d'écaille de tortue, garni d'une seule corde de baleine très-déliée ; il tirait de cet instrument singulier des sons graves, ayant quelque analogie avec la voix humaine. Ses airs étaient monotones et se ressemblaient nécessairement beaucoup, mais jamais ceux d'Orphée ne produisirent plus d'effet. Tous les amateurs du quartier venaient écouter notre musicien qui s'accompagnait en chantant des paroles assez douces dans sa langue ; peu à peu, l'enthousiasme le plus délirant se peignait sur sa physionomie, et s'il continuait à chanter, ses compagnons ne pouvaient plus résister aux charmes puissans de l'harmonie, ils s'approchaient et se penchaient vers lui en imitant ses gestes, ils lui répondaient par des paroles entrecoupées et par le son de divers instrumens.

[1] Granger the sugar cane a poem in four books.

[2] Le Brésil, ou mœurs et coutumes des habitans de ce royaume, par MM. Taunay et Ferdinand Denis.

Alors l'ivresse était à son comble, et la plume est insuffisante pour exprimer ce qu'ils paraissaient ressentir.

Un Européen comprend à peine la scène que nous venons de décrire; il ne saurait même deviner le sujet qui émeut si extraordinairement cinq ou six personnes, et cependant il ne peut demeurer spectateur insensible; l'harmonie sauvage exerce son pouvoir sur lui comme sur les noirs qu'il observe, mais c'est avec moins d'empire, car elle les conduit sans doute en Afrique, elle leur rappelle les souvenirs de la patrie.

CHAPITRE XXIII.

Iles Fortunées; poésie des Guanches; Madère, Madagascar, Ile de France.

Ces îles de l'Afrique, que les anciens avaient appelées du doux nom de Fortunées, ces contrées heureuses que nous avons dévastées comme tant d'autres, ont été dominées par un peuple qui chérissait la poésie, parce qu'il trouvait dans tout ce dont il était environné les plus nobles inspirations. Les historiens espagnols ne nous ont transmis qu'un petit nombre de fragmens de la poésie des Guanches, mais ils sont empreints de ce caractère de grandeur et de simplicité que la nature a répandu dans le paysage. Suivons M. Bory de Saint-Vincent; en quelques traits de pinceaux il va nous associer aux inspirations des anciens habitans et à celles qu'il a dû lui-même éprouver. La partie septentrionale et occidentale de Ténériffe offre le spectacle le plus enchanteur. « Des montagnes élevées, toujours couvertes de neiges qui sont rendues aux plaines en sources abondantes, forment le fond du tableau. Ces montagnes s'abaissent vers la mer en collines riantes,

couvertes d'une végétation vigoureuse, qui cache des rochers dont la surface n'en peut supporter. Un ciel pur et serein, des vents frais qui tempèrent les ardeurs de l'été, des jours à peu près égaux, des fleurs en toutes saisons, la verdure dont les arbres et les plantes ne se dépouillent point, forment un ensemble qu'on ne retrouve nulle part; le printemps et l'automne semblent les seules saisons des environs de l'Orotava; le palmier, le figuier, la vigne, l'amandier, le pêcher, les agaves, le bananier, le dragonier et les anones sont les principaux végétaux de cette heureuse contrée, où l'Amérique, l'Afrique et l'Europe sont réunies par leurs productions. »

Ce paysage, varié par une multitude d'accidens de la nature, a inspiré les plus belles pages aux voyageurs européens; l'influence qu'il devait exercer sur les Guanches reparaît sous mille formes. Il est vrai que tout ce qui peut exercer de l'empire sur un peuple à demi civilisé s'était réuni pour faire concevoir de celui-là les plus hautes espérances. La Providence avait doué ces insulaires des avantages physiques : ils vivaient au sein de l'abondance; ils s'étaient créé quelques sages institutions. C'étaient en quelque sorte les Grecs de ces contrées par leur courage et par leur génie. Leur poésie même se ressent de cette analogie; elle était déjà assez avancée pour offrir des espèces de scènes

dramatiques où la grâce s'unissait à la grandeur. L'histoire se transmettait par des chants [1]. Si les premiers conquérans, moins occupés de détruire, nous avaient conservé un plus grand nombre de ces poëmes, les anciennes traditions que sans doute ils rappelaient, nous donneraient quelques lumières sur les événemens qui ont agité l'Atlantide; peut-être aussi nous prouveraient-ils que l'existence de ce monde n'est qu'une fable ingénieuse [2].

Lorsque les premiers conquérans arrivèrent parmi les Guanches, ils furent surpris du caractère mélancolique de leurs poésies, ils virent que leurs danses étaient accompagnées d'élégies qui faisaient verser des larmes même aux personnes les moins disposées à en répandre. Ces insulaires étaient aussi passionnés pour la musique, mais les airs exprimant la tendresse et la douleur étaient ceux qui leur plaisaient le plus. Cette disposition à une tristesse poétique qui me semble propre à la plupart des peuples montagnards, était encore exaltée chez celui-ci par le climat et s'alliait à la grandeur des images. Parmi le petit nombre de fragmens qui nous ont été conservés, j'en offrirai deux d'un genre différent, extraits de l'ouvrage de M. Bory de Saint-Vincent [3] : ils serviront à faire

[1] Bory de Saint-Vincent, Essai sur les îles Fortunées, p. 66.

[2] Bernardin de Saint-Pierre, Études de la nature.

[3] Bory de Saint-Vincent, Essai sur les îles Fortunées, p. 87.

connaître le genre d'inspiration des habitans des îles Fortunées mieux que toutes les dissertations.

« L'insensible Amarca dédaignait depuis longtemps les aveux de Garigayga, qui conduisait un grand troupeau de chèvres dans le vallon d'Icod; pouvait-on la blâmer, puisque le cœur de l'homme ne se donne pas? Mais il faut plaindre l'infortuné qui ne sut plaire et pourtant était digne d'être aimé.

« Le malheureux a cherché à éteindre son funeste amour, comme si la première affection ne durait pas autant que la vie; il a pris les armes, et couru les chances de la guerre; il a parcouru les montagnes semées de roches roulantes. Il a traversé la mer qui sépare les îles, il s'est exposé à tous les dangers.

« Un jour que ses peines lui étaient plus présentes, il s'est écrié : Toute ma poitrine est embrasée comme le pic du Teyde, qui élève sa tête jusqu'au ciel, et qu'on voit depuis les extrémités du monde. En vain j'étonne les rochers du récit des rigueurs d'Amarca; de quoi servent mes plaintes amères? mon ardeur redouble, je ne puis plus la contenir. Cruelle Amarca, redoute pour un infortuné les excès auxquels vont le porter ton insensibilité et tes mépris[1]. »

---

[1] Bory de Saint-Vincent, Essai sur les îles Fortunées, p. 89.

« Le courroux de l'océan et ses habitans féroces n'ont point effrayé Anahui; il s'est précipité dans les flots pour arracher à la mort son ami le plus tendre; il l'a ramené sur le rivage rapide où les flots se brisent sur les cailloux qu'ils roulent en rentrant dans leur lit. Aussi dans les combats l'ami d'Anahui ne quittait jamais ses pas et lui faisait un bouclier de son corps; mais le plus brave des guerriers avait-il besoin de ce secours? lui qui vainquit Tanuithu, ce géant barbare, le tyran de ses voisins, qui précipitait impitoyablement leurs chèvres quand elles montaient, pour leur malheur, sur la roche presque inaccessible où il avait établi sa demeure ensanglantée. »

On retrouve, si je ne me trompe, dans ces fragmens (comme dans tous ceux que j'ai lus) une simplicité antique, dont le charme se fait aisément sentir. Si toutes les poésies de ces peuples nous avaient été transmises, peut-être y rencontrerions-nous des scènes dignes d'Homère et de Théocrite.

Le peu de détails que l'on nous a conservés sur la musique plaintive des Guanches n'est point sans intérêt. Ils avaient perfectionné ce qui n'est qu'un jeu parmi nous : ils sifflaient de manière à produire l'effet le plus doux, et ils modifiaient alors les sons en faisant une espèce d'instrument de leurs doigts [1].

[1] Bory de Saint-Vincent, Essai sur les îles Fortunées, p. 87.

On retrouva aussi chez ces peuples l'usage du tambour de basque; j'ignore si les antiquaires ont fait attention à cette circonstance. Lorsqu'ils parlent de la nation singulière qui habite entre l'Espagne et la France, ils ne craignent point de retrouver son origine dans la Phénicie : les Guanches n'auraient-ils pas eu des relations avec cette contrée, ou plutôt n'auraient-ils point visité les côtes de l'Espagne?

Une des îles du voisinage était sans habitans, mais ceux qui sont venus d'Europe ont sans doute porté, sous ce climat délicieux, les inspirations poétiques de leur patrie; ce beau pays, quoique nouveau encore pour les Européens, n'est point sans souvenirs.

Si l'on a vu quelquefois se réaliser les rêves de ces amans qui pensent trouver le bonheur dans la solitude, quand le sort les a persécutés trop long-temps, c'est dans ces pays où le soleil éloigne les sombres hivers, pour faire place à un printemps éternel; l'île fertile de Madère a reçu deux infortunés fugitifs que les hommes auraient désunis, si l'amour ne leur eût indiqué cette paisible retraite [1] devenue précieuse à leurs yeux, parce que c'était encore un désert. Nous ne connaissons que leurs malheurs; pourquoi les échos de ces rives solitaires qui les accueillirent ne peuvent-ils

[1] V. Histoire des Découvertes.

nous apprendre quels furent leurs discours? peut-être nous répéteraient-ils bien des expressions de bonheur, au milieu des plaintes adressées à la Providence contre les hommes. Ah! du moins ils n'eurent point à craindre dans ces lieux la fureur des autans, leurs voix ne se mêlèrent point au bruit des tempêtes. Il n'y eut que le doux frémissement du zéphyr qui répondit à leurs sermens. Va, lui dirent-ils, souffle sur les mers, emporte nos soupirs à travers l'océan; que ton murmure apprenne à tous ceux qui nous ont plaints qu'il est une contrée lointaine, où le soleil n'éclaire que des scènes de félicité, parce qu'elle est inconnue aux hommes; répète qu'on peut être heureux sur ces rivages, et qu'on y entend un concert éternel de reconnaissance; dis qu'en te jouant parmi ces nuages légers qui environnent les collines, tu nous a vus exprimer notre ravissement à l'aspect de tant de merveilles; dis que ces louanges n'étaient que l'expression de notre bonheur. Le printemps est éternel ici comme notre amour, et, quand tu reviendras des campagnes attristées de l'Europe, nous louerons encore une nature bienfaisante qui n'aura point cessé de se parer pour nous de tous ses dons.

Dans une des îles les plus éloignées de l'Afrique, dans ce beau pays que les Européens n'ont jamais pu entièrement asservir, à Mada-

gascar, où la nature se pare de tant d'attraits, la poésie suit encore le caractère du paysage. Un de nos poètes les plus célèbres a pris soin de nous conserver quelques-uns de ces chants échappés à une muse sauvage [1]; ils respirent l'enchantement du plaisir. On voit que ce peuple est accoutumé à ne voir que des scènes gracieuses : c'est ce qu'il peint le mieux. Le luxe de la nature amène la mollesse, comme le luxe de nos villes. Les Madecasses se livrent surtout à la musique avec une sorte de passion; elle charme tous leurs loisirs, et ils passent des journées entières à jouer du merouwané [2].

Un jeune voyageur dont les récits offrent le plus grand intérêt, donne des détails curieux sur les instrumens de cette île; ils ne lui ont pas fait éprouver une vive impression de plaisir, leur harmonie est sans doute trop sauvage pour les oreilles exercées d'un Européen, mais elle n'est pas entièrement sans douceur, et il en donne lui-même une preuve évidente. « Plusieurs de ces instrumens, dit-il, joués ensemble dans le silence des nuits et en plein air, imitent à une certaine distance les sons vagues, mélancoliques et uniformes d'une harpe éolienne [3]. »

[1] V. les œuvres diverses de Parny.

[2] V. Annales des Voyages de M. Maltebrun.

[3] V. Théophile Frappaz, Souvenirs d'un jeune marin. Dans le 65e cahier du Journal des Voyages de M. Verneur.

Le même auteur rappelle un usage bien touchant de ces îles. Les habitans ont le respect le plus religieux pour les cendres de leurs ancêtres, et ils entreprennent quelquefois d'assez longs voyages pour aller chercher les restes d'un parent mort loin de la patrie. C'est en nous prêtant les mêmes usages et les mêmes sentimens, qu'ils nous donnent l'hospitalité; ils ne questionnent jamais les étrangers, mais ils pensent qu'il n'y a guère que ce respectable motif qui puisse faire traverser les mers, et qu'eux-mêmes un jour ils peuvent se trouver exposés à cette cruelle infortune.

Il est, à quelque distance de ce beau pays deux îles qui seront toujours chères à nos poètes; l'une a vu naître Parny et Bertin; l'autre a inspiré Bernardin de Saint-Pierre. Ses sites majestueux, ses végétaux imposans, ont excité même en Europe notre admiration. Il y a une douzaine d'années, M. Victorin Fabre lut dans une société savante un fragment d'un poëme dont la scène était à l'Ile de France. Cette lecture excita un enthousiasme unanime, et tous les autres grands poètes qui existaient alors se réunirent à reconnaître que ces nouvelles tentatives de M. Victorin Fabre devaient agrandir le domaine de la poésie. J'ai été assez heureux pour avoir entre les mains une partie de ce chant que je donne ici avec le regret

de ne pouvoir tout transcrire, et comme un exemple de ce que le génie poétique peut trouver de fécondité et d'originalité dans une nature encore vierge pour nos poètes, qui peuvent y conduire leurs muses sur les pas d'un guide si sûr.

Auprès de la demeure où dans le sein des bois
Un maître despotique assemble sous ses lois
De ces fils du Niger la foule obéissante,
S'élève la moisson fertile et jaunissante
Dont les pâles roseaux filtrent cette liqueur
Qui, durcie en albâtre éclatant de blancheur,
Mêle aux feux du Moka, dans la coupe vermeille,
Un miel pur et plus doux que le miel de l'abeille.
D'orange et de jem-rose un zéphyr embaumé
Répand dans le vallon leur tribut parfumé.
Sur le coteau voisin le palmiste balance
Son panache arrondi que protège une lance:
L'ananas s'y couronne; et sous un ciel d'azur
Le coco dans sa coupe y mûrit un lait pur.....
. . . .

Après avoir ainsi dessiné le lieu de la scène, le poète retrace les accidens pittoresques dont le paysage s'anime à la naissance du jour.

Dévoilant par degrés sa blancheur éclatante,
La fleur de l'agathis, au rayon matinal,
De son lustre mobile allume le cristal.
Comme elle, rallumant les éclairs de leurs aîles,
Mille insectes légers, vivantes étincelles,

Mille oiseaux qu'à l'éclat de leurs fraîches couleurs,
Mes yeux dans le feuillage avaient pris pour des fleurs,
Se jouant sur l'émail des lianes fleuries,
Semaient leurs rideaux verts du feu des pierreries.
J'ai cru voir dans le bois, de leurs reflets paré,
Voltiger du saphir le rayon azuré,
L'opale aux flammes d'or, l'hyacinthe vermeille....
Mais de ce songe aimable un chant léger m'éveille.
La voix du bengali soupire avec douceur;
Et son soupir ressemble au parfum d'une fleur.
  Cependant sous mes pas s'allume la poussière;
L'azur des mers rayonne; un voile de lumière,
D'un ciel rouge et pareil au rubis enflammé,
Sur mes yeux éblouis s'abaisse..... Accoutumé
Aux frais abris des bois, mon front se réfugie
Sous d'épais lataniers dont la feuille élargie,
Cercle toujours mobile, en rayons divisé,
Brise les traits du jour, et dans l'air embrasé,
Sur un pivot flexible, éventail de verdure,
Cède aux soupirs des vents et redit leur murmure.

. . . .

Mon intention ne saurait être d'arrêter mes lecteurs sur toutes les beautés dont étincelle cette magique peinture; mais je ferai observer que chaque coup de pinceau offre autant d'exactitude que de nouveauté. Pour ne parler que du dernier trait, je crois que dans aucune langue on n'a décrit, même en prose, la feuille du latanier d'une manière aussi juste, aussi précise que dans les cinq vers qu'on vient de lire.

Je ne donnerai pas un plus grand nombre de détails sur le caractère du paysage en Afrique, et sur son influence. Il faudrait répéter ce qui a été dit en parlant de l'Amérique; mais je vais tâcher de présenter ce qui doit surtout exciter les idées poétiques des noirs et des Européens, ce sont les différentes scènes qui résultent de l'esclavage et de notre oppression; elles offriront ce qu'il y a de remarquable dans les mœurs des diverses nations noires, et elles feront connaître en même temps un des plus grands événemens qui se soient passés dans le Nouveau-Monde.

CHAPITRE XXIV.

PALMARÈS.

Le vieillard; la traite.

PARMI les différentes parties de l'Amérique méridionale qui rappellent des luttes orageuses ou des guerres sanglantes, on doit compter surtout le Brésil, attaqué à différentes reprises par plusieurs nations étrangères, pendant que les Portugais combattaient encore les anciens habitans; ses annales n'offrent, durant deux siècles, que de funestes récits. Les Européens et les malheureux indigènes ne furent pas les seuls qui arrosèrent ce beau pays de leur sang. Des êtres infortunés, jetés sur les rivages du Nouveau-Monde pour les fertiliser, virent naître aussi pour eux le temps de la destruction, après s'être efforcés de conquérir une indépendance dont ils avaient joui en Afrique. L'on se demandera peut-être un jour : cette race flétrie par l'esclavage n'osa-t-elle rien opposer aux traitemens affreux dont l'Europe l'accablait? et il suffira de montrer la vallée où Palmarès existait autrefois pour plaindre

sa triste destinée. En effet, ces troncs de palmiers étendus sur le sable, ce rocher sourcilleux qui s'élève au milieu de la campagne, sont autant de monumens qui attestent le courage des vaincus et les crimes des vainqueurs; et pourquoi le voyageur ne jetterait-il pas un regard de douleur sur ces ruines sans magnificence? Aussi bien que celles de Rome et d'Athènes, elles lui apprennent qu'il ne faut qu'un pas du temps pour renverser les efforts des hommes les plus civilisés comme ceux des peuples dans l'enfance.

A un quart de lieue de Saint-Salvador, après avoir traversé une grande allée de manguiers et de cocotiers s'élevant au-dessus des mimosas et des pitanguiers à feuilles de myrte, on jouit de la vue d'un lac qui borde la ville dans presque toute son étendue. La première impression que l'on éprouve en apercevant ce lieu enchanté est tout-à-fait en harmonie avec le paysage qu'on a sous les yeux; il semble qu'il serait doux de passer le reste de ses jours dans une semblable solitude; mais si l'on veut suivre toutes les sinuosités du rivage, l'admiration redouble avec la variété des sites. Dans quelques endroits rien ne paraît cultivé, et cependant rien n'est sauvage : les jardins de quelques maisons de campagne descendent en pente douce jusqu'au bord des eaux, et l'on voit alors les robustes jacquiers

croître sans art au milieu des roses du Bengale et des jasmins d'Arabie qui marient leurs rameaux charmans aux lianes de l'Amérique; des nénuphars à larges feuilles étendent quelquefois leur disque de verdure sur une eau limpide, et il semble que la nature les ait placés en ces lieux pour attirer les poules sultanes au plumage d'azur, qui, en étendant leurs ailes élégantes, courent d'une feuille à l'autre sans presque les faire incliner, et cherchent au milieu du lac l'insecte dont elles se nourrissent. Un peu plus loin la scène change totalement : l'on peut se croire transporté dans une des forêts primitives du Nouveau-Monde. Là en effet les hommes n'ont point encore exercé leur empire et tout ramène à des idées de grandeur. Le vignatico, le copahiba, le quatelé, s'élançant orgueilleusement dans les airs, semblent dédaigner de mêler leur feuillage aux fleurs violettes des mélastomes qui étalent au-dessous leurs riches parures. Si l'œil pénètre au milieu de cet antique bois, il aperçoit souvent des troncs renversés, couverts de mille plantes parasites attestant encore la surabondance de la végétation. Au faible murmure de quelque ruisseau qui se rend dans le lac, se mêle le cri du héron blanc et l'espèce de croassement du vautour noir. Des ouistiti, semblables à l'écureuil pour la grosseur, quelques armadilles sont les seuls quadrupèdes

qui se montrent au milieu des arbres; mais l'écho répète aussi quelquefois les plaintes de l'anheima et les rugissemens du crocodile.

Si l'on s'avance un peu plus loin, l'on peut débarquer sur le rivage d'une étroite vallée que l'agriculture couvre de ses dons précieux; des bois touffus s'élevant en éminence ne permettent pas aux regards de s'étendre bien loin, mais on les repose avec satisfaction sur tous les objets d'alentour. Ici l'ananas élève son fruit doré près du manioc : plus loin la canne à sucre se confond avec la tige du maïs; le cafier étend ses rameaux ornés de fruits rouges non loin des citronniers et des arbres chargés de cédrats. Il y a plusieurs années, l'unique habitant de cette charmante solitude était un vieux nègre affranchi qui cultivait la terre pour son maître. Comme le temps s'était passé en lui offrant à peu près les mêmes événemens, il avait laissé les années s'écouler sans chercher à se rappeler leur nombre; il ne comptait que depuis la mort de sa compagne ou la naissance de son fils. Cependant, par quelques-uns de ses récits, il était facile de reconnaître qu'il était né environ trente ans après la restauration de l'Amérique portugaise, et qu'il avait traversé la plus grande partie du siècle. Quoique l'âge n'eût point sensiblement affaibli ses facultés, il présentait tous les signes d'une vieillesse avancée.

Ses cheveux crépus avaient blanchi : sa barbe descendait sur sa poitrine et paraissait plus éclatante encore sur une peau d'ébène ; ses yeux, qui avaient exprimé tant de vivacité, commençaient à s'éteindre, et ne se ranimaient que pour exprimer un sentiment de bienveillance à ceux qui venaient le visiter. Vous reverrai-je demain, disait quelquefois le bon vieillard à un jeune Européen qui dirigeait souvent ses promenades de son côté? Non, Juan, j'irai demain chasser de l'autre côté du lac. Ses yeux prenaient alors une nouvelle expression de bonté ; sa bouche souriait, et il ne manquait pas de dire : J'ai cependant entendu le chant d'un bel ara au plumage éclatant : venez avant que le soleil soit levé, et nous saurons l'atteindre malgré ses ailes rapides; c'est en vain qu'il se plaindra dans son triste langage, pour vous je saurai le poursuivre; et puis, ajoutait le vieil hôte, la journée a été belle, la matinée sera plus belle encore. Vous verrez les bemtivi s'approcher de ma cabane et se réjouir en m'apercevant : nous admirerons les rians bocages que j'habite, les charmantes collines qui s'élèvent du sein des vapeurs légères et semblent inviter le soleil à les dorer de ses rayons : surtout n'apportez que votre arme. Vous le savez, mes ananas exhalent leur parfum, mes cocotiers sont environnés de leurs fruits, et le lac me fournit ses brillans habitans. Mais, Juan, lui disait le voya-

geur à son tour, je ne puis pas vous consacrer ma journée toute entière, mes travaux me rappellent à la ville. Eh! répondait-il, que ne venez-vous partager les miens? Je coupe demain mes palmiers pour former des tapis de nattes, je recueille les racines que le manioc m'offre depuis plus d'un mois; venez, et vous n'aurez pas perdu vos instans, vous égayerez mes vieux jours. La chasse était en effet presque toujours heureuse; et, tandis que l'Européen admirait les brillantes couleurs du cotinga et du toucan, il s'entretenait avec son vieil hôte, qui fabriquait une ligne ou tressait une corbeille.

Cependant la cabane du bon vieillard n'avait pas toujours été déserte; son petit-fils s'était éloigné pour un long voyage, et il était aisé de voir que les instans ne s'écoulaient plus aussi rapidement pour lui. On le voyait au milieu des récits les plus gais suivre des yeux les habitans de l'air, ou tâcher de les distinguer sur la sommité des arbres; il s'interrompait alors pour dire avec l'air de reproche : Voici les ramiers, voici les parirys; ils se rappellent mieux le temps où ils doivent venir dans nos bois, que le jeune insensé qui s'en est éloigné; il a voulu voir les grandes forêts, les vastes plaines; moi j'ai trouvé le bonheur dans ce coin de terre, et plus d'un riche habitant du voisinage a souhaité ma paisible ca-

bane. J'ai fait ici plus de bien qu'en parcourant la terre, car j'ai secouru le voyageur; j'ai adouci le chagrin des tristes enfans de l'esclavage : ils souhaitent mon bonheur, et je le leur fais espérer, je partage avec eux le bien de l'homme libre. Mais, je vous l'ai dit, mon fils n'est point comme moi; l'océan, dont nous entendons ici le faible mugissement n'est point assez vaste pour sa pensée; la terre qui s'étend au loin devant la baie, peut, selon lui, se franchir aisément, et il est allé visiter les campagnes de Palmarès. — Eh! quoi ! Palmarès a-t-il laissé quelque souvenir? — La mémoire en est passée chez la plupart des hommes, dit le vieillard en se levant; mais il est juste qu'elle se conserve chez le fils de Zombé. Voyez-vous ces trois arbres qui s'élèvent majestueusement près du lac? Je les ai consacrés à mon père; je les aperçois en tous lieux dans la vallée, et je leur adresse un souvenir qui s'éteindra bientôt; ils survivront aux siècles; mais mon fils passera, et nous serons tous oubliés. — Non, lui répondit son hôte, Palmarès n'a pas besoin des monumens pour être célèbre. Le courage ne s'oublie pas; ainsi tous les hommes savent le plaindre, quand il fut malheureux. — Mais qui vous a fait connaître le nom de ma patrie? — Les histoires de l'Europe qui rappellent à l'univers ce que les siècles feraient oublier. — Ainsi donc,

s'écria le vieillard, ta mémoire ne s'est pas perdue dans les terres étrangères comme dans ta patrie. O Zombé ! le temps n'y dissipe point les souvenirs des hommes [1]; mais les récits du Locomen, personne ne vous les a répétés; écoutez-moi et rappelez-les un jour.

Quand vous traversez cet océan immense, dit le vieillard en se tournant du côté où l'on entendait le grondement de la mer, si le destin vous conduit vers l'Afrique, vous y portez tous les maux. Plût à Dieu que l'or fût l'unique but de votre voyage, et qu'on pût vous donner tout celui que produit cette terre malheureuse! mais vous voulez des hommes, et en les emmenant sur vos navires, la cupidité semble vous dire qu'ils n'ont point de patrie; vous oubliez que leur cœur sait souffrir; vous allez jusqu'à vous réjouir de leurs maux.

Mon père vivait dans un temps où les déserts de l'Amérique avaient encore un plus pressant besoin de cultivateurs que de nos jours, et l'on ne voyait sur les rivages de la Côte-d'Or que de

[1] On peut lire dans un assez grand nombre d'auteurs, l'histoire de Palmarès, Rocha Pitta est celui qui en parle de la manière la plus détaillée. Barlœus en fait mention. MM. Southey et Beauchamp, dans leurs histoires du Brésil, ont rassemblé plusieurs documens précieux tirés de leurs prédécesseurs. V. également l'ouvrage de M. Ayrès de Cazal.

fatals échanges, dépeuplant une contrée d'hommes libres, pour en peupler une autre de malheureux esclaves.

Loin de l'océan, on vivait encore en repos; mais le rivage des fleuves vit bientôt paraître ceux d'entre nous qui ne savaient plus se passer des Européens. Ils employèrent d'abord la fraude semblables aux malins esprits, ils voulaient que tout le monde partageât leur faute; ils offraient de funestes présens; ils éloignaient la raison au milieu de bruyantes orgies ; le dirai-je à notre honte, ils allaient jusqu'à séduire les hommes et à leur faire vendre leurs enfans qu'on arrachait des bras d'une mère poussant des cris de désespoir. Bientôt la violence fit place à la perfidie; on sut du moins que l'on avait à combattre avant que d'être esclave. Mon père, jeune encore, jura qu'il ne le serait jamais. Enfans d'Annobo, disait-il quelquefois avec amertume, pensez-vous que le bonheur puisse exister parmi les blancs que vous laissez vaincre? Jeunes filles, croyez-vous pouvoir adoucir leurs caractères par ces accens qui charment nos loisirs? Croyez-vous qu'ils vous laisseront danser dans leurs stériles campagnes au son bruyant du loango [1] ? Non,

[1] Espèce de tambour formé d'un tronc d'arbre. V. Stedman, *Voyage à la Guyane, atlas*. On ne voit guère d'habitation qui ne possède cet instrument apporté d'Afrique.

non ; des chants joyeux feront retentir les airs quand on verra vos travaux ; vous ne pourrez y répondre que par des plaintes. Et toi, Zara, continuait-il en s'adressant à la jeune fille du chef de la tribu, ils t'adoreraient sans doute comme tous ceux qui te voient, ils n'oseraient te charger de chaînes ; mais quel funeste spectacle que celui de tant de compatriotes, pleurant leur captivité, détournant les yeux pour ne point voir la tienne ! Hélas ! ces paroles étaient vaines ; les jeunes gens se fiaient aux fétiches qui devaient les protéger et se laissaient prendre au milieu de leurs chasses : les jeunes filles s'éloignaient en riant, et continuaient leurs danses. Zombé ne croyait pas aux heureux présages qu'avait inspirés depuis quelque temps l'absence des étrangers ; ses armes ne l'abandonnaient point, et il ne parcourait plus les campagnes ; mais, au lever de l'aurore, c'était lui que Zara voyait devant sa cabane, c'était lui qu'elle y voyait encore quand le soleil dorait en se couchant la cime des palmiers. Jeune guerrier, lui disait-elle en souriant, tu es comme le lion de nos déserts, gardant sa compagne. Au souvenir du péril, sa crinière se hérisse, il se prépare au combat, et personne ne vient l'attaquer. Crois-moi, va goûter le repos, crains de troubler le mien.—Oui, je ressemble au lion, répondait-il ; mais je n'ai pas de compagne.—Attends le mois

des fleurs, s'écriait la jeune fille en courant pour joindre celles qui se livraient au plaisir. Le mois des fleurs n'arriva pas : les tempêtes qui agitaient les flots devant nos rivages cessèrent tout-à-coup d'exercer leur fureur, et des navires vinrent encore chercher des esclaves ; des barques rapides chargées de nos ennemis remontèrent les fleuves. Il n'y avait que mon père qui songeât aux étrangers. On célébrait paisiblement la fête d'Assarci, le Dieu de la terre ; les fruits lui étaient apportés par des jeunes filles ; les hommes faisaient des libations en son honneur ; les danses n'avaient pas cessé depuis le lever de l'aurore. Tout-à-coup Zombé se présente dans le lieu du sacrifice, et son arc est prêt à faire voler la flèche meurtrière. Jeunes guerriers, s'écrie-t-il avec fureur, jusques à quand la divinité malfaisante répandra-t-elle sur vous la lâcheté ? Vous lui avez immolé quelques malheureux habitans de Juida et vous pensez qu'elle s'est apaisée ! Ce n'est pas dans les sacrifices qu'il faut répandre le sang des hommes, c'est pour éloigner de votre patrie l'esclavage et la mort. Il sonna alors par trois fois de l'instrument de guerre, car il avait vu les étrangers. On ne lui répondit qu'en lui présentant la coupe des libations, mais il la rejeta avec mépris. Sacrilége ! s'écrièrent les devins, tu mérites le sort dont tu nous menaces. — Eh bien !

dit-il avec rage, nous le partagerons tous. Il sonna encore une fois de sa trompe, les guerriers se réveillèrent de leur ivresse, ils saisirent leurs armes, ils franchirent la colline; mais le bruit des armes de l'Europe se mêlait déjà à leurs cris de guerre, que la moitié avait succombé sans se défendre, que les femmes étaient esclaves, que les vieillards n'existaient plus. Zombé frappait avec fureur tout ce qui se présentait devant lui. Il s'écriait : Que m'importe la liberté ? je n'ai pu sauver celle que j'aime. Le plomb vint arrêter son bras; il regarda alors les jeunes filles qu'on entraînait vers le fleuve; il poussa un dernier cri de douleur, et les ennemis se précipitèrent sur lui; il fut chargé des chaînes de l'esclavage. Les barques descendirent le fleuve; mais les échos, accoutumés à répéter les chants joyeux de la tribu, ne répondirent plus qu'à ceux des vainqueurs et aux gémissemens des femmes. Ah ! dit Zombé qui semblait oublier sa blessure, quel chant de départ ! quels adieux ! Puis il se souleva avec peine pour voir encore une fois les palmiers de sa cabane, pour distinguer dans l'éloignement la barque qui emmenait Zara; mais la barque avait disparu, et les palmiers ne se montraient déjà plus à l'horizon.

On arriva enfin sur le bord de l'Océan, et c'était un spectacle affreux que de voir tout le rivage

couvert des esclaves qu'un roi de la Côte-d'Or avait fait rassembler ; on en distinguait de vingt nations différentes. Les uns exprimaient la terreur, d'autres ne laissaient voir que la rage qui les dominait ; quelques-uns, se fiant à leur *obi* [1] montraient une froide indifférence, ou souriaient à ceux qui versaient des larmes ; les blancs ne regardaient qu'en frémissant les habitans de certaines tribus [2] ; ils savaient qu'ils s'étaient voués au trépas, et que rien ne pourrait les arrêter dans l'accomplissement de leur dessein, ils les rejetaient ; mais d'autres étaient forcés de les recevoir, et la mort ne perdait point ses victimes.

Zombé fut long-temps dédaigné : on admirait sa taille et sa force, mais on pouvait à peine soutenir l'ardeur de son regard. Achetez-moi, achetez-moi, disait-il d'une voix forte, je sais conduire une barque rapide; j'ai vaincu le tigre dans nos forêts ; jamais ma flèche n'a manqué le but; on le livra pour une arme à feu : et il dit à voix basse : je consens à l'échange, mais il sera funeste.

[1] Espèce d'amulette composée souvent des objets les plus ordinaires ; on lui attribue un grand pouvoir : la croyance dans l'obi est répandue sur presque toute la côte ; ce talisman porte seulement un nom différent. V. Bryan Edwards, Degranpré, Mungo Parck, Bowdish et une foule d'autres voyageurs.

[2] Un jeune officier de marine m'a assuré que les Quoys ne survivaient jamais à l'esclavage, et qu'il en avait vu périr vingt-cinq. V. le Journal des Voyages de Verneu.

Le croira-t-on ? avant que les navires s'éloignassent du rivage, ces hommes furent témoins des bruyantes orgies de leurs vainqueurs; ils entendirent insulter à leur misère, et les fers retenaient leurs bras; mais bientôt le vent parut s'élever, et le murmure des flots se mêla aux plaintes des captifs; les femmes serrèrent leurs enfans dans leurs bras, et montèrent dans les chaloupes en versant des larmes de douleur; mais leur patrie était désormais aux lieux où l'on conduisait leurs fils, et elles se résignaient. Les guerriers suivaient des yeux ces barques, s'avançant vers les navires: ils tâchaient de distinguer leurs épouses et leurs sœurs. Hélas! on n'avait guère songé à tous les liens de la nature, et quelquefois le hasard, plus compâtissant que les hommes, réunissait ceux qu'on n'aurait jamais dû séparer. Conduisez-moi où vous voudrez, disait mon père, qui n'avait pu retrouver Zara, vos campagnes ne sont pas plus vastes que les nôtres, vos forêts ne sont pas plus impénétrables, et mon bras reprendra sa force. Bientôt il fut entraîné avec les autres hommes dans un entrepont obscur séparé de toutes les captives.

CHAPITRE XXV.

L'esclavage, la navigation, les présages.

Je vous l'ai déjà dit, Européen, ces hommes n'appartenaient pas à la même nation : l'habitant d'Angola se trouvait à côté du Koromantin, celui de Benguela était obligé de voir près de lui le Mandingo ; car le bâtiment avait parcouru une partie de la côte. Lorsqu'on leva les ancres, lorsqu'on eut déployé les voiles, et que le roulis se fit sentir, ces malheureux se regardèrent avec consternation, et firent entendre un murmure né de l'effroi. Va-t-on donc nous sacrifier à Ipboa, le dieu de la mer, s'écrièrent quelques-uns d'entre eux ? Ne voyez-vous pas, dit un timide esclave de Fida, que si vous parlez de la mort, elle viendra ? Et que m'importe, dit un guerrier de la nation des Mocos, que je périsse dans les flots, ou au milieu d'un de ces festins que nous célébrons dans nos victoires ? Hélas ! [1] dit un Eboes, est-ce donc un si pénible départ que celui de la vie : ne savez-vous point mourir ? Guerriers, dit Zombé, cet homme vous invite au trépas, et moi, je vous promets une nouvelle existence.

[1] Ce sont les croyances de ces différentes nations. V. Bryan Edwards. The history civil and commercial, etc.

Si je vous peignais ce qui se passa dans les premiers jours de la navigation parmi ces malheureux captifs, vous frémiriez, je n'en doute pas : tout le monde n'avait pas le courage de mon père, ou la froide indifférence de l'Eboes. Quelques-uns pensaient qu'il fallait mourir pour retourner dans leur patrie; d'autres ne voulaient pas devenir la victime des sacrifices; on les trouvait privés de la vie quand les premiers rayons du jour commençaient à pénétrer dans leurs obscures demeures; les chants funèbres de leurs compagnons se faisaient entendre sourdement; les blancs écoutaient pleins de terreur, et tâchaient de fuir; mais ces accens douloureux les poursuivaient sans cesse, ils ne pouvaient s'y dérober.

Quelquefois on permettait aux tristes habitans du navire de jouir de la vue de l'Océan, alors les femmes s'éloignaient, les guerriers ne les voyaient pas. Tandis qu'ils cherchaient à dissiper leurs maux par les récits des événemens qui agitaient leur patrie, Zombé se tenait à l'écart et suivait des yeux les flots agités : ses idées s'étendaient comme l'horizon; il se transportait vaguement dans les terres lointaines; il respirait avec délices la brise qui avait dû caresser le visage de Zara; car il croyait la voir sur un de ces vaisseaux dont on apercevait quelquefois les voiles éclatantes. Vagues qui nous entraînez vers des plages nou-

velles, disait-il, vous devez y conduire ma bien-aimée : ne la portez pas sur d'autres rivages; mais la vague lui répondait par un mugissement, et le vent emportait sa plainte.

Sa blessure commençait à se guérir; cependant ses forces ne s'étaient pas encore ranimées, lorsqu'un enfant de sa tribu, qu'on avait laissé avec les femmes, vint parmi les guerriers. Zombé, lui dit-il, les femmes captives parlent de toi, mais elles disent que tu n'es pas esclave, ou que tu les aurais délivrées. — Je les connais, sans doute : dis-moi leurs noms : je te promets un collier bleu, une pagne des plus riches couleurs. — Donne-moi la liberté, dit le jeune Africain, je saurai faire des colliers avec les graines des forêts; je n'aurais pas besoin d'une pagne, si je pouvais courir dans la vallée : mais écoute-moi, mes discours seront comme le souffle du printemps qui réjouit les hommes sans rien exiger d'eux. J'ai vu Nélera, Unoë, la sœur d'Éréma; elles commencent à s'égayer par leurs chants; elles croient qu'on peut trouver le bonheur dans les terres étrangères; elles ne sont pas comme la fille du vieux chef. — Zara! s'écria le guerrier. — Oui, Zara... Mais qu'as-tu donc? tu es comme le chasseur qui a retrouvé la gazelle; la joie anime tes regards : pauvre Zombé, l'obi t'a-t-il privé de la raison? — Oui, dit mon père que toutes les passions agitaient; mais

je ne sais maintenant ce qu'il faut faire pour la voir : être si près d'elle et s'en trouver aussi cruellement séparé! Écoute, enfant, retourne parmi les femmes; apprends-leur que tu m'as vu; engage Zara à sécher ses larmes; dis-lui qu'elle élève la voix comme dans nos campagnes aux jours des sacrifices; que je prête l'oreille à ses accens, que je suis là pour l'entendre. Mais, non; reste près de moi : ils t'écouteraient, et ils la châtieraient pour avoir fait entendre des plaintes. Le guerrier ne sut plus alors se contenir; il franchit la barrière que les hommes ne devaient point dépasser; il s'élança dans l'entrepont des captives; il tint long-temps Zara pressée contre son sein. Guerrier, lui disait la jeune fille, en le conjurant de s'éloigner, ils vont te précipiter dans l'Océan, s'ils savent que tu m'aimes, et alors mes larmes ne pourront te sauver. On ne le priva pas de la vie; mais ses efforts ne l'empêchèrent point d'être attaché au grand mât, où il fut cruellement frappé de verges : il souffrit le châtiment sans proférer une plainte; cependant lorsqu'il vit ses compagnons prendre pitié de son infortune, sa fureur s'accrut, il s'écria en regardant le ciel : ma colère est comme celle du lion, elle ne s'apaise que dans le sang.

Depuis ce temps, il fut plus étroitement gardé que les autres esclaves; mais l'enfant venait souvent le visiter. Zombé, lui dit-il, j'ai pleuré plus

que toi quand tu recevais les coups avec tant de courage, et la fille du chef a versé quelques larmes malgré les riches présens que lui apporte chaque jour un des blancs qui a ordonné de te punir. Hier, il lui présenta un bracelet d'or, en l'engageant à quitter ses compagnes : Jeune blanc, lui dit-elle, je ne veux rien de toi; mais si tu adoucissais le sort de Zombé, je te verrais avec moins de terreur : il lui a promis de faire tomber tes chaînes, et elles t'accablent encore. J'en porte de plus cruelles, s'écria mon père avec rage, puisse-t-elle ne jamais connaître mon tourment! ils feignent de l'aimer : elle croit donc avoir quelque empire sur leur âme! répète-lui qu'elle me laisse souffrir, je ne veux point de la pitié des vainqueurs.

Je ne saurais vous exprimer tout ce qu'il éprouva pendant le reste du voyage; ses compagnons montaient fréquemment sur le pont du navire, mais on lui refusait ce faible avantage, il entrevoyait à peine le ciel; il ne respirait presque jamais le vent frais de la mer. Prêtant continuellement l'oreille dans cette espèce de solitude, il cherchait à recueillir les faibles sons qui partaient de la demeure des captives : au milieu de ce murmure il lui semblait entendre à tout moment la voix de Zara se mêlant à celle de ses compagnes, et leur vantant la bonté des blancs et les plaisirs

qu'on trouvait dans leur pays : son imagination créait tout ce discours d'une seule parole qui lui était parvenue, ou même du son vague de toutes les voix réunies; alors il soulevait ses fers avec fureur, il poussait des cris de rage, il invoquait l'esprit de l'océan pour que la tempête engloutît le navire. Quand ses compagnons rentraient dans leur demeure accoutumée, ils étaient effrayés de ses regards, ils tâchaient de s'éloigner de la place qu'il occupait; mais il les regardait avec un sourire de dédain et leur disait : La nature m'a-t-elle séparé de vous comme les hommes? Parce que je suis malheureux, ne voyez-vous plus un frère dans Zombé? Approchez, le roi des forêts se réjouit d'être auprès de ses compagnons; puis il leur faisait raconter les injustices qu'ils avaient pu voir, et sa rage s'accroissait encore.

Nudjoé aurait peut-être adouci ses maux, s'il avait pu descendre près de lui, il lui aurait raconté ce que faisait Zara, il lui aurait répété ses discours; mais le jeune enfant, ne pouvant plus courir dans la vallée ni monter au sommet des palmiers du rivage, était tombé dans une funeste langueur; il restait près des femmes. Si leurs douces voix cherchaient à dissiper ses maux, il n'y mêlait plus ses accens; le sommeil fermait à peine ses yeux : quand au milieu d'un songe il entr'ouvrait languissamment ses paupières, c'était

pour demander sa mère qui ne l'entendait plus.

Sur la fin de la navigation, quelques Koromantins, irrités des mauvais traitemens qu'on leur faisait subir plutôt qu'à d'autres tribus, tentèrent de se révolter, mais ils vinrent partager l'étroite captivité de mon père, et n'obtinrent plus la permission de monter sur le pont. C'étaient huit guerriers connus par la terreur qu'ils répandaient au milieu des combats. Lorsqu'ils furent seuls, ils restèrent quelque temps plongés dans un profond silence, puis ils s'examinèrent d'un air farouche et se disposèrent à parler. La terre va bientôt paraître, dit l'un d'eux.—Je n'y serai pas long-temps esclave, répondit le plus jeune : avez-vous vu ces oiseaux inconnus qui, depuis quelques heures, s'élancent dans les airs et planent au-dessus de nos têtes; ils me présagent que je serai bientôt libre comme eux dans les forêts. — Ils le disent à nous tous, s'écria Zombé. Ils invoquèrent alors le Dieu du ciel et firent un terrible serment qu'ils promirent de ratifier sur le rivage, s'ils étaient jamais réunis.

C'était une chose digne de pitié que de voir ce qui se passait parmi les autres captifs. Leurs craintes, qu'ils avaient toujours tâché d'éloigner pendant le voyage, se réveillèrent tout-à-coup à l'aspect d'une terre qu'ils ne croyaient peut-être jamais voir : leur imagination sauvage n'enfantait

que d'horribles idées. Semblables aux enfans, ils s'étaient confiés vaguement à l'espérance; Européens! la perdaient-ils sans raison?

Cette terre, qui s'étendait à l'horizon comme un nuage obscur, c'était la capitainerie de Fernambouc : bientôt on aperçut plus distinctement cette riche contrée. Olinda parut s'élever majestueusement du sein de l'océan; mais les captifs détournèrent les yeux : ils ne voyaient dans tous ses édifices que des temples consacrés à la mort [1].

[1] On a déjà vu quelles sont les idées affreuses conçues par les noirs quand ils sont emmenés en esclavage. Lorsque M. Mollien caressait les enfans qui venaient près de lui, les mères lui disaient : Ce n'est donc point pour les manger qu'on les achète? V. Voyage au Sénégal.

CHAPITRE XXVI.

L'arrivée.

Mon père avait cru que la fin du voyage serait le terme de ses maux, et qu'il reverrait Zara : hélas! il s'était trompé. On conduisit d'abord à terre une partie des captives avec quelques-uns des guerriers; et, comme dès cette époque on redoutait les Koromantins, ils ne furent amenés dans la ville que trois jours plus tard pour être conduits dans un lieu séparé où venaient les acheter des maîtres inflexibles.

Avez-vous vu la fille du chef d'Annobo, disait Zombé dans sa simplicité sauvage à tous les Africains qui passaient devant lui? Les uns ne l'entendaient pas, mais ils s'arrêtaient pour contempler sa figure noble et fière; ceux qui le comprenaient lui envoyaient un baiser de paix et suivaient leur chemin. Un vieillard, qui s'acheminait péniblement, s'arrêta pour lui répondre. Personne ne connaît ta jeune compagne : nous sommes comme toi de pauvres esclaves, et l'on ne sait pas distinguer parmi les captives la fille d'un chef ou celle d'un pasteur. Mon fils, la ser-

vitude est comme le trépas, elle réunit toutes les conditions.—Ah! s'écria le guerrier, si vous l'aviez aperçue, vous sauriez me le dire; sa démarche est pleine de majesté; son regard est plus doux que celui de la gazelle, et quand elle sourit, elle dissipe tous les chagrins. Allez, vous la reconnaîtrez maintenant, vous lui direz que vous m'avez vu, vous m'apprendrez si elle porte des chaînes. — Pauvre insensé, tu devrais ajouter que ses regards font perdre la raison; tu devrais charger le vent de lui porter tes regrets; car elle est sans doute dans nos vastes plaines, tandis que tu entends encore le bruit de l'Océan. Le vieil esclave s'éloigna alors et sourit, comme si les maux de l'amour n'étaient plus dignes d'exciter sa compassion. Quelques jeunes femmes se firent dépeindre Zara avec plus de détail, et allèrent la chercher parmi les nouvelles captives, mais elles ne purent la trouver, et Zombé fut vendu à un riche planteur de Villa do Pénédo, avant qu'on pût lui apprendre où elle existait.

Je n'essayerai pas de vous raconter ce qu'il éprouva dans le commencement de sa nouvelle condition. Il paraissait insensible à tout ce qui se passait autour de lui, et il n'y avait que les cris arrachés par les châtimens qui pussent le faire sortir de sa rêverie; alors il semblait se réveiller, ses yeux s'animaient comme dans sa patrie; on

eût dit à sa fureur qu'il était la victime, et que les coups le déchiraient. On l'envoya bientôt garder les troupeaux, car sa blessure ne lui permettait pas encore de cultiver la terre, et cette occupation lui plut, parce qu'elle l'éloignait des autres hommes. Ah! disait-il quelquefois, si je savais où Zara est esclave, j'aurais bientôt cessé moi-même d'être sous le joug de la servitude. Puis il s'arrêtait pour contempler la plaine, et cette vue lui rendait presque la liberté.

Bien souvent il aurait égaré ses troupeaux, si une jeune fille du pays de Fida n'eût conduit les siens dans le même lieu. Elle appartenait à un maître différent, mais les possessions se touchaient et les pâturages étaient communs. Presque toujours elle apercevait les taureaux de Zombé mugissant dans l'éloignement, ou s'avançant vers les forêts : alors elle courait comme une biche légère, elle les ramenait près du berger, elle lui recommandait de ne plus les perdre : Vois, lui disait-elle, le soleil est brûlant, et il m'a fallu traverser cette longue vallée qui va jusqu'au bord de la mer. Quelquefois il ne l'entendait pas, et elle s'éloignait tristement; mais lorsqu'il essuyait son front avec la ouète du cotonnier, lorsqu'il l'appelait sa bonne Mery, et qu'il allait chercher au sommet d'un palmier le fruit rafraîchissant qu'il partageait avec elle, sa voix faisait entendre des

chants pleins de gaîté, elle dansait dans la campagne, elle était plus heureuse, disait-elle, qu'au sein de son pays.

Un jour, cependant, elle ne vint pas; le soleil dora les cocotiers du rivage sans qu'elle parût dans la vallée. Zombé reconduisit ses troupeaux, mais quoiqu'il ne songeât pas à Mery, une tristesse profonde l'accablait, et il ne se serait pas éloigné sans le crépuscule du soir. S'il ne s'apercevait pas de l'absence de la jeune esclave de Fida, son cœur l'avertissait cependant que l'amitié lui avait manqué. Le lendemain, il vint avant l'aurore, et s'achemina vers la vallée; ses troupeaux n'avançaient pas au gré de ses désirs. Il aperçut Mery couchée près de la cabane qui les garantissait ordinairement des rayons du soleil, et cette fois il fut le premier à s'approcher d'elle; mais ses yeux se contentèrent de la voir et il lui envoya en silence le salut du matin; il jouait de son bania[1], et les sons mélancoliques s'en répandaient dans la plaine, lorsqu'il s'arrêta tout-à-coup pour écouter les paroles que la jeune captive adressait à un taureau qui venait joindre le troupeau qu'elle conduisait. Va, lui disait-elle, va, tu ne m'appartiens plus, retourne à Zombé; je t'ai acheté hier par mes souffrances, je te donne à lui,

[1] Ou merriwang. Instrument qui a quelqu'analogie avec la guitare.

comme je les lui consacrais. — Que dis-tu, jeune fille? reprit mon père en s'approchant, grâce à tes soins, mon troupeau fait l'orgueil de son maître, ton présent me serait inutile. — Oui, répondit-elle en pleurant, il faudrait qu'on te frappât comme moi, et j'ai bien assez de mes douleurs. Un de tes taureaux s'était éloigné dans les bois, et je l'ai remplacé par un des miens. Alors les regards attendris de mon père se portèrent sur elle, il vit les marques du fouet, il les baigna de ses larmes, il eût voulu les effacer aux dépens de son propre sang. Ah! dit-il, je promets de te venger, comme j'ai juré de ne pas laisser impunis les outrages qu'ils feront à Zara. Mais elle le regarda avec douceur, elle l'éloigna de la main et lui dit : Le malheur des blancs n'efface pas les tourmens qu'ils font souffrir.

Depuis ce temps, Zombé la rejoignait toujours, et frémissait à l'idée de voir les troupeaux se disperser. Un jour un jaguar sortit des forêts, et s'élança sur une des génisses du troupeau de Mery, mais avant qu'il pût emporter sa proie, il le frappa de son poignard aigu et bientôt le dépouilla de sa riche fourrure. Depuis ce temps, il en fit sa parure accoutumée, et quand il s'avançait dans le vallon, il égalait en fierté le plus noble chef de sa patrie. Un jour il était assis près de Mery sur le sommet d'une colline : le San-Francisco coulait majes-

tueusement à leurs pieds, les cassiers, couverts de leurs belles fleurs roses, s'élevaient sur le rivage et se mêlaient aux palmiers dont la brise agitait la cime au-dessus des autres arbres. La jeune fille n'avait point encore parlé, et ses yeux suivaient les flots paisibles dont les ondulations allaient se perdre au milieu des vagues de la mer, quand tout-à-coup elle éleva la voix.

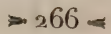
« Ma vie était paisible comme cette rive, je ne savais point qu'il y eût des jours de tristesse ; mais une fois que le fleuve est agité par les flots amers de l'Océan, on ne lui voit plus retrouver sa tranquillité, ses eaux ne retrouvent jamais leur douceur.

« La nature n'est pas insensible à ma douleur, elle sait compâtir aux tourmens que j'endure. Le ciel est voilé par des nuages orageux, et ces plantes qu'un soleil brûlant a flétries, elles semblent comme moi ne point devoir se relever.

« Le kamichi a fait entendre un cri de douleur, c'est qu'il a perdu sa compagne, mais demain il ne chantera plus, et peut-être que vers le soir il agitera ses ailes pour la dernière fois. »

— Eh bien ! Mery, le kamichi mourut-il ? — Non, il ne voulut jamais prendre une autre compagne. — Jeune fille, écoute les sons de mon bania.

Hélas ! le guerrier commença à chanter les douceurs de l'amitié, il finit dans sa rêverie par



célébrer la fille d'Annobo ; et Mery fondit en larmes. Ah! dit-elle en regardant la peau du jaguar, plût à Dieu que j'eusse été sa victime avant que tu l'immolasses, tu es plus cruel que lui. Mais Zombé essuya ses larmes, et le sourire vint encore animer ses regards.

CHAPITRE XXVII.

La fête.

On était parvenu au temps de la récolte des cannes à sucre, et les moulins allaient commencer à se mouvoir, quand le maître annonça que la fête de la moisson commencerait chez lui; aussitôt on invita des habitations voisines une foule d'esclaves. C'était un spectacle réjouissant que de les voir, parés de leurs plus riches atours, s'avancer en dansant au son du tambour de loango. Quelques-uns moins sociables se tenaient à l'écart, mais ils n'en profitaient pas moins du loisir qu'on leur accordait. Frappant à coups mesurés sur la corde du benta[1], ils chantaient ce qui se présentait à leurs yeux; ils célébraient le plaisir de leurs compagnons; mais quand tout le monde fut réuni, quand le rum eut été prodigué, il n'y eut personne qui ne voulût aller cueillir les premières cannes, il semblait que c'était un plaisir qu'on ne goûterait

[1] Espèce d'arc garni d'une corde de laiton : il est placé sur une calebasse qu'on pose sur l'estomac; on le frappe avec un bâton, il donne des sons uniformes et mélancoliques. V. Stedman.

pas assez tôt, et qu'il n'y aurait pas suffisamment de bras pour les emporter. Lorsque le prêtre les eut bénies et que le moulin commença à tourner, les cris de joie se firent entendre, et les rondes qui se formèrent de tous côtés présentaient autant de diversité qu'il y en avait parmi les nations. C'était surtout à la danse du loango qu'on paraissait se livrer avec une sorte de fureur. Les hommes étaient rassemblés en cercle, le tambour faisait entendre ses coups redoublés; les mains se frappaient en mesure; le sakasaka [1] les accompagnait de son retentissement; les femmes représentaient des scènes d'amour, les hommes figuraient des combats; il était permis à tout le monde d'improviser les situations qui l'avaient frappé; mais malheur à la jeune fille sans grâces, malheur au guerrier dont le regard ne se faisait point redouter : un rire moqueur les accompagnait, ils étaient l'objet des chants malins de leurs compagnons; et la danse devenait pour eux un véritable sujet de tristesse.

Déjà Zombé avait montré son agilité dans la sanga, quand il entra au milieu du grand cercle. Un murmure se fit entendre, les mains battirent avec plus de force, les guerriers se rassemblèrent pour l'admirer. Il peignit d'abord l'inspiration

[1] Instrument à peu près semblable au maraca, et dont on peut voir la représentation dans Stedman, Voyage à la Guyane.

des devins [1]; son corps se remua lentement, ses yeux exprimèrent les ravissemens célestes, on eût dit qu'il allait succomber. Tout-à-coup, il eut l'air de se réveiller et de frémir en prédisant les combats; ses regards s'étaient animés; il allait peindre la guerre, quand un enfant parut et vint se précipiter sur son sein. Il avait reconnu Nudjoé, et il le serrait dans ses bras; un des danseurs de la troupe folâtre continua la scène qu'il avait commencée.

Zombé entraîna l'enfant hors du bruit et se livra au plaisir de le revoir; toutefois il s'était étrangement trompé en croyant pouvoir apprendre où Zara se trouvait captive. L'enfant lui dit qu'il avait été quelque temps avec elle, mais qu'un jour elle l'avait embrassé en pleurant, parce qu'on la forçait de monter sur un navire qui s'était éloigné vers le nord, et que lui il était resté près de la mer, en la demandant à grands cris. — Hélas! dit mon père, peut-être m'a-t-elle attendu? Peut-être a-t-elle pu croire que je l'avais oubliée? — Oh! dit Nudjoé, quand elle versait des larmes, ce n'était pas seulement sur ton oubli, c'était en se rappelant la servitude où l'on avait réduit la fille d'un chef. J'en fais le serment,

[1] On les désigne à la côte sous le nom de Consoë. V. Bosman. Stedman les appelle Locomen et Gadoman; au Brésil, ils portent le titre de Feticeiros.

s'écria Zombé, maintenant que le pays ne m'est pas inconnu, je parcourrai les forêts du bord de la mer, j'irai la chercher, s'il le faut, jusque dans les cavernes des Carirys. Écoute, enfant, prends cet obi, mon père me le donna jadis; prends-le, mon fils, puisse-t-il te protéger et te ramener un jour près de moi. En ce moment, le jour était avancé; les noirs regagnaient leurs habitations : Nudjoé s'éloigna avec eux, mais il avait perdu sa gaîté.

CHAPITRE XXVIII.

Les adieux, la fuite.

Le lendemain, Zombé s'avança dans la vallée : Mery l'avait devancé ; mais elle était assise sous les palmiers, et ses troupeaux erraient loin d'elle, sans qu'elle songeât à les rassembler. Jeune fille, lui dit-il, je t'attendais hier à la fête avec tes compagnes, et je ne t'ai point vue. Elle tourna vers lui ses regards, et lui demanda si le bemtivi faisait entendre son chant joyeux quand il était solitaire, quand personne ne lui répondait. Alors le guerrier s'éloigna et marcha vers la forêt en gardant un profond silence. Lorsqu'il revint, la captive regardait encore tristement le fleuve. Il avait apporté une branche flexible, il la courba devant elle et en fit un arc qu'il polit ensuite avec une pierre tranchante. Elle lui demanda ce qu'il voulait faire de cette arme terrible dans leur vallée ; il lui parla ainsi : Écoute, Mery, j'abandonne maintenant les génisses que je conduisais; tu peux les laisser errer dans la campagne sans craindre pour moi le châtiment, car je reprends

aussi ma liberté. Vois-tu, continua-t-il en lui montrant les forêts qui s'étendaient au loin sur le bord de la mer, voilà désormais les lieux que j'habiterai; le pays m'appartient et j'en prends possession. Reçois ce bania qui a quelquefois dissipé tes ennuis; avec mon arc c'est le seul bien que je possède, et si je ne reviens un jour, tu lui feras dire mon triste sort à tes compagnes; je ne serai pas entièrement oublié loin de ma patrie. Le guerrier alors s'entoura de sa peau de jaguar, donna le baiser d'adieu à la jeune fille, qui poussait des cris déchirans, et franchit l'espace qui le séparait des forêts, comme s'il eût été déjà le conquérant de ces contrées.

Au bout de quelques jours, il pénétra dans la capitainerie de Rio-Grande, traversa les plaines [1] incultes, et se trouva sur les confins de la province de Siara, au milieu des palmiers Carnahubas [2], que la Providence semble avoir placés dans ces lieux, afin de prouver qu'au sein de ce beau pays, les hommes peuvent obtenir des sables arides presque tous les avantages de la fertilité! Il n'avait encore rencontré que quelques malheureux fugitifs comme lui, qui n'avaient pu lui

[1] Elles portent dans le pays le nom de Taboleiros.

[2] Ce palmier croît dans les sables et fournit aux premiers besoins des hommes. Voyez le Brésil, ou mœurs et coutumes des habitans de ce royaume, t. 5, p. 175.

apprendre ce qu'il désirait, et qui n'osaient l'accompagner, parce qu'ils craignaient de rester sur les bords de l'océan, quand il parvint un soir à une vaste habitation qui n'était pas encore défrichée. On voyait de tous côtés des troncs énormes que la hache avait renversés depuis plusieurs jours; quelques palmiers s'élevaient de loin en loin au milieu de faibles arbustes que les lianes couvraient de leur verdure, parce qu'elles ne pouvaient plus s'élever au sommet des jacarandas; le vent venait du bord de la mer, et faisait incliner les vastes forêts qu'on voyait dans l'éloignement. Zombé attendait en silence que le paca retournât vers son gîte, ou que le pecaris fît entendre son faible grondement[1], quand un esclave passa près de lui avec une torche, et mit le feu à des monceaux de pekia qui s'allumèrent avec bruit. Aussitôt la flamme s'étendit avec rapidité, les troncs s'embrasèrent, et les palmiers parurent un instant comme des gerbes de feu s'élevant au milieu d'un océan de lumière[2]; bientôt ils disparurent en formant des nuages de fumée qui se mêlérent à ceux de l'horizon. Le bruit du vent, les cris éclatans de quelques oiseaux qui se réveillaient

[1] Ces deux animaux fournissent un gibier estimé, et sont recherchés par tous les chasseurs.

[2] On jouit souvent au Brésil de la vue de ces embrasemens destinés à débarrasser la terre des bois inutiles.

tout-à-coup, les rugissemens d'un jaguar que les flammes environnaient, se mêlaient aux effroyables craquemens des troncs d'arbres et au bruit sourd de l'incendie; craignant de devenir à son tour victime de l'embrasement général, il voulut fuir dans la forêt; mais les flammes lui fermaient le passage, et il se vit obligé de se rendre sur les bords de l'océan, où l'on voyait çà et là quelques pauvres habitations environnées de cocotiers. Il passa rapidement, et il allait gagner un lieu plus solitaire, quand il entendit parler la langue des Koromantins. Il prêta l'oreille, et il reconnut quelques voix qui lui rappelèrent sa patrie : il s'avança encore, écouta plus attentivement, et il entendit ce que disaient cinq guerriers rassemblés près d'un feu ardent. — Savez-vous, enfans de la tribu d'Erenna, que l'on nous prépare de nouveaux travaux, que, les défrichés une fois fertilisés par le feu, il nous faudra abattre d'autres parties de la forêt? Malheur à celui qui, se fiant sur son agilité, reste près du jaquetiba sur lequel la hache a frappé depuis le point du jour; il est écrasé par sa chute, et le bruit des autres arbres qui tombent répond seul à ses gémissemens; pour moi, j'irai parcourir les forêts qui ne retentissent jamais du bruit de la cognée. Ce travail ne m'effrayerait pas, dit un plus jeune; mais ils veulent me forcer à manger

un poisson que mon père prohiba dans sa famille. Me préserve Accompong, le dieu du ciel, d'y jamais toucher ! Cette idée me fait horreur[1]. Ils voudraient se réserver un loisir absolu, dit un troisième, et ne jamais nous l'accorder; demain je serai forcé de passer la nuit à séparer la ouète légère du cotonnier, mais le sommeil n'a point de maître[2]. Ecoutez, écoutez, dit un autre, ces raisons pourraient être frivoles; mais il s'est passé dans la forêt des scènes d'horreur que j'ose à peine vous redire. Vous vous rappelez ces trois esclaves que l'on accablait des travaux les plus pénibles, et qui parvinrent un jour à s'échapper après un cruel châtiment; eh bien ! je m'acheminais vers le lac, et la terre était couvertede funestes vestiges. J'ai appelé à grands cris, l'écho seul m'a répondu. J'ignore si c'est une horrible vengeance, si ce crime est celui de nos maîtres, si les sauvages habitans de ce pays les servent dans leurs fureurs. Il y a quelques jours encore deux jeunes filles se sont échappées; la plus jeune qui se faisait distinguer par sa beauté sortait comme nous du pays des Koromantins; c'était, dit-on, la fille du chef d'Annobo : ce bracelet d'airain que j'ai trouvé

[1] Bryan Edwards, Stedman. Bosman, Voyage à la côte de Guinée, p. 157.

[2] Ce mot expressif se trouve dans de l'ouvrage de M. Grégoire sur la littérature des noirs.

dans sa cabane atteste sa puissance; le mandingo y traça autrefois des caractères sacrés [1]; je la plains; qui lui donnera un asile dans ces forêts? Qui la défendra contre tant de périls? Guerriers, dit Zombé en se montrant tout-à-coup parmi les esclaves effrayés, laissez voir ce talisman. Il s'était saisi avec fureur du bracelet; ses lèvres tremblaient, sans qu'il pût prononcer un seul mot; il tomba près du foyer en laissant échapper le nom de Zara, et se roula sur la terre comme un insensé. Zombé, dit le captif qui l'avait reconnu, Obboneï [2] t'a-t-il envoyé ses furies? Cette jeune fille s'est échappée; mais ce bracelet n'est point la preuve de sa mort; elle erre sans doute dans nos forêts. Ces dernières paroles semblèrent rappeler mon père à lui-même, cependant il fut long-temps encore sans pouvoir parler; enfin il tendit la main à ceux qui l'environnaient, et, laissant échapper une larme de ses yeux : Enfans de ma tribu, leur dit-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, je vous ai cherchés long-temps sans pouvoir vous rencontrer; mais vous êtes las comme moi de l'esclavage, et nous allons nous réunir; ne tardons plus; la nuit est avancée, il est temps de faire le serment du secret qui doit nous lier

[1] La nation des Mandingos est célèbre par ses prétendus enchantemens.

[2] Le dieu du mal.

pour toujours. Vous savez ce que disent les féticuros, il faut jurer sur les tombeaux : allons près de ce lac où d'horribles vestiges vous ont révélé le plus affreux des forfaits ; c'est là que nous invoquerons la divinité, et que nous lui demanderons la force et le courage. — Oui, dirent les guerriers, que le lever de l'aurore nous retrouve dans la forêt ou dans les vastes plaines de l'intérieur. Aussitôt ils sortirent en emportant le peu de bien qu'ils possédaient.

CHAPITRE XXIX.

Le serment.

Ils s'éloignèrent du bord de la mer sans être aperçus des nègres qui devaient surveiller, mais dont les regards se portaient alors sur l'embrasement des défrichés. Ils pénétrèrent dans la forêt à la lueur d'une torche de piassaba [1], car l'incendie ne l'éclairait que faiblement. Ils marchèrent dans le silence, écartant les lianes qui s'opposaient à leur passage, franchissant les ravins, montant péniblement sur les troncs énormes que la tempête avait renversés; enfin ils arrivèrent dans le lieu le plus sauvage de la forêt. Les arbres qui s'élevaient jusqu'aux cieux empêchaient les autres végétaux de croître; les lianes seules grimpaient à leur sommet, couraient jusqu'à l'extrémité des branches, unissaient leurs fleurs au feuillage, ou retombaient en guirlandes et donnaient à ce lieu quelque chose de funèbre. C'est ici, dit le Koromantin en s'approchant d'un

[1] Longs filamens produits par un palmier, qu'on enduit quelquefois de résine pour en faire des torches.

lieu où l'herbe avait été foulée, et où l'on voyait des restes de vêtemens ensanglantés, c'est ici où je dois vous conduire, et voilà les tristes vestiges. Vous le savez, amis, quand un captif fuit dans la forêt, le plomb est souvent plus rapide que lui, ou la flèche l'atteint sans qu'il puisse l'entendre; ce sang est celui d'un de nos compatriotes, ce sang, nous ne pouvons le voir sans horreur. Zombé l'écoutait en silence, et tout son corps frémissait. Les féroces animaux de ces forêts, dit-il à la fin, me préparent peut-être en ce moment un plus funeste spectacle; je sens tout ce qu'une faible espérance réserve de tourmens... Préparez la coupe; n'attendez pas que ma raison s'égare, et qu'Assarci ne protége point les sermens d'un insensé... Il tendit alors son bras; la pointe aiguë d'une flèche en fit jaillir le sang; le plus ancien des fugitifs le reçut dans un vase sacré, il y ajouta de la terre, il y mêla de l'eau, comme s'il eût voulu associer tous les élémens à son serment, puis il prononça les paroles terribles consacrées par la religion de son pays. Que mon sein se déchire, que mes os se consument, avant qu'on m'entende révéler que vous êtes les compagnons de ma fuite. Il but et il présenta la coupe à tous les guerriers [1]. Quand Zombé la reçut, il répéta le serment ter-

[1] Stedman, Voyage à la Guyane.

rible, et il y ajouta le mot de vengeance : alors la fumée de la torche, entraînée par le vent, s'éleva dans les airs ; il crut entendre l'esprit de Zara qui lui parlait, et il s'écria : Non, non, tu ne peux être esclave ; c'est pour briser tes fers que j'ai quitté ma patrie.

Ici le vieux Juan s'arrêta ; il fit voir à son hôte que le jour s'avançait, que la brise arrivait de l'océan, et que la nuit ne viendrait pas sans des torrens de pluie. Toutes les fois, dit-il, que les eaux du lac commencent à s'agiter, qu'elles murmurent avec la forêt, que les nuages s'amoncèlent, et que le vautour plane au-dessus de nos têtes, je crains pour les voyageurs ; les forêts n'offrent qu'une perfide hospitalité, et dans le désert, je ne sais qui reçoit mon fils. Restez cette nuit dans ma solitude, je vais allumer des branches de palmier ; je vais vous apporter les fruits que j'ai cueillis ce matin dans le vallon, et vous verrez si je ne suis pas plus heureux que dans les villes. En effet, la flamme s'éleva en pétillant ; le bon vieillard étendit sur une natte des racines de cara, cuites sous la cendre, des gâteaux de farine de manioc, mêlée à l'amande du coco, des poissons qu'il avait pêchés dans le lac : l'ananas, couronné par les mains de la nature, semblait être à la fois le roi des fruits et des fleurs : la banane dorée, la pitangue plus ver-

meille que la cerise, s'élevaient à côté de l'orange sans pepins, dont les étrangers ne peuvent s'empêcher d'admirer la grosseur; la mangave, parfumée comme la poire d'Europe, l'arassa qu'on prendrait pour la fraise, si elle en avait la couleur, se confondaient parmi les gouyaves, les papayes et les limons. Le repas fut silencieux; le vent mugissait tristement; la pluie tombait avec force sur le toit de palmier; le vieillard remplit une coupe de rack, et continua son récit.

CHAPITRE XXX.

Le séjour au milieu des bois, le retour, la devineresse.

« Chaque fois que j'entends mugir la tempête, je songe aux maux que mon père avait à souffrir dans la forêt; et cependant ce n'était pas la fureur des élémens, le manque d'asile, la faim, qui causaient son plus cruel tourment. Que le temps fût calme, que la chasse eût été heureuse, son cœur ne changeait point; il ne pouvait même se réjouir comme ses compagnons d'avoir la liberté. Ceux-ci, se fiant à son courage, l'avaient nommé leur chef, et le suppliaient quelquefois de dissiper son chagrin; mais il leur répondait : Ramenez sa compagne au Kamichi, et il ne désirera plus le trépas : puis, pour leur plaire, il saisissait un bania et animait leur esprit par le chant des combats. Quand il s'avançait sur les habitations éloignées, et qu'il rencontrait de jeunes captives, il leur demandait si elles n'avaient pas vu la fille d'Annobo. Hélas! lui répondaient-elles, nous ne la connaissons pas, jeune guerrier; mais si c'est son infidélité qui te consume, que les fétiches puissent la punir. Ne parlez pas ainsi, répliquait-il à voix basse, si elle est dans

les demeures d'Assarci, que son ombre ne soit pas troublée par d'injustes discours.

Il entra avec ses guerriers dans les déserts de Piauhy [1], il vit ces monumens, travaux immenses d'un peuple sauvage; cependant, comme il ne rencontra que d'innombrables troupeaux presque abandonnés à eux-même, il retourna vers le sud. Sa troupe s'augmentait de jour en jour des fugitifs que les châtimens forçaient à s'éloigner; il se livrait à une chasse continuelle, et il enlevait quelques bestiaux sauvages dans les pâturages; mais on ne lui voyait jamais piller les habitations, et il disait souvent : ces campagnes sont assez vastes pour nous et pour les blancs; je ne serai pas le premier à leur déclarer la guerre, puisqu'ils sont paisibles dans ces contrées; mais qu'ils ne me forcent pas à tendre mon arc, je me rappellerais mes sermens.

Un jour cependant il fut surpris par une caravane de sertanejos [2] qui l'attaquèrent, et il prouva aux Koromantins qu'il était digne d'être leur chef; il renversa tout ce qui se présenta devant lui; il devint en un moment le maître du champ de bataille; mais il pardonna à ceux qu'il avait vaincus, et il leur dit : Si vous ne vous êtes pas souvenus

[1] Province du nord où l'on ne trouve guère que d'immenses pâturages. V. ce que dit Barlœus sur les monumens qu'on y découvrit du temps des Hollandais.

[2] C'est le nom que l'on donne aux pasteurs de l'intérieur.

que nous étions vos frères, je ne l'ai pas oublié : retournez, pasteurs, dans vos campagnes, rappelez-vous qu'on peut être heureux sans rendre les autres esclaves. — Hélas ! dit le chef, nos campagnes sont maintenant désolées par les habitans de Palmarès, et nous ne pouvons plus y goûter un seul instant de repos. Plût à Dieu que vos compatriotes pensassent comme vous ! Ils ne sont pas allés vous chercher dans votre patrie, répliqua le chef; mais, Européen, puisque vous venez de ces contrées, dites-moi, si, en effet, Palmarès brille d'une nouvelle splendeur. — Cette ville, répondit le Portugais, s'est élevée sur les ruines de celle que nos conquérans avaient renversée ; mais il semble qu'elle veuille désormais commander à tout ce qui l'entoure. Ses campagnes sont cultivées, les habitans nous rendent leurs tributaires, on dirait que l'Afrique n'a fait que changer de climat. Dans Palmarès, c'est le courage qui donne la puissance : si tu y vas, jeune guerrier, je te prédis la gloire ; mais conserve ton humanité, ne nous force pas à répandre plus de larmes. Le pasteur s'éloigna alors en partageant avec lui ses génisses, et le chef resta plongé dans un morne silence au milieu de ses compagnons. Eh bien ! dit l'un d'eux, ne verrons-nous pas ces campagnes fertiles qui doivent devenir notre nouvelle patrie ? La liberté que nous goûtons dans nos forêts, nous

l'achetons par trop de crainte; conduis-nous à Palmarès; nous avons le droit d'y demander asile, puisque nos bras sauront le défendre. Guerriers, répliqua mon père, allez goûter le bonheur : je sais vivre seul dans les forêts, et je les parcourrai jusqu'à ce que j'apprenne quel est le sort de la fille d'Annobo. Ce fut en vain qu'on le supplia de ne pas continuer à errer ainsi, sans que l'espoir pût le guider; il persista dans son dessein, et ne voulut même se laisser accompagner que par trois Koromantins de la même tribu que lui; les autres s'éloignèrent presqu'à regret, ils lui firent promettre de venir les joindre un jour.

Il s'avança toujours vers le sud, pénétrant dans les habitations à la faveur de la nuit, demandant aux captifs de sa nation la jeune fille qu'il cherchait, et n'obtenant pas un seul mot qui pût le consoler. Enfin il arriva près des rives du San-Francisco, à quelque distance du lieu de sa première captivité, et il résolut de descendre jusqu'au bord de la mer, pour visiter le vallon qu'il avait quitté depuis un an. Ces rivages couverts de belles forêts, ces îles qu'on apercevait dans l'éloignement et auxquelles la nature prodiguait toutes ses productions, rien ne changeait sa pensée; il était au milieu de ces rians paysages comme dans les stériles campagnes du Piauhy. Tandis que ses compagnons chassaient, et que le

héron, percé d'une flèche mortelle, faisait entendre ses derniers cris, il s'avança vers la colline qui dominait le vallon, chercha des yeux son ancienne compagne et l'aperçut près de la cabane qu'il s'était construite autrefois. Le bania était à ses côtés, mais elle ne chantait pas; il parvint jusqu'à elle sans être aperçu, car elle tenait ses regards attachés à la terre. — Bonjour, Mery, lui dit-il, nous avons été long-temps séparés, et j'ai voulu te voir avant de traverser de nouvelles solitudes. La jeune fille jeta un cri de joie et le tint long-temps pressé sur son cœur : Ah! dit-elle, j'avais été voir la devineresse de Fida pour qu'elle t'éloignât de ma mémoire; mais quoiqu'elle soit bien puissante, tu l'es encore plus que ses enchantemens. Pauvre voyageur! d'où viens-tu donc? Il n'y a que Mery qui puisse te reconnaître : tu ressembles à un nouveau captif débarqué sur ces rivages; ton corps a maigri; ta contenance est abattue : ne serait-on pas plus heureux dans les campagnes d'où tu viens que dans ce vallon? — Mais, toi, jeune fille, dit-il à son tour, tu n'as point parcouru comme moi les forêts, exposée à la fatigue et à la faim, d'où vient que tes regards sont languissans, et que les larmes ont sillonné tes joues? — Qu'importe, dit-elle, que ces palmiers m'offrent leur ombrage, si je ne puis reposer, et que ces arbres soient chargés de fruits, si je n'ai pas la force de les

cueillir ? Va, mon esprit était aussi agité que le tien quand tu partis : je te voyais toujours errant, toujours exposé à une nouvelle captivité ; cependant tu as peut-être rencontré des lieux où se trouvait le bonheur ; si tu as été captif, les liens sans doute t'enchaînaient doucement. — Hélas ! plût à Dieu que je n'eusse pas quitté ce vallon, répondit Zombé ; jeune fille, j'ai continuellement voyagé, mais j'ai aussi toujours souffert ; dans peu je recommencerai à suivre le bord de l'Océan, quoique l'espérance ait cessé de m'accompagner. Il s'assit alors près d'elle, et elle le pressa de lui raconter ses chagrins ; puis, quand il eut fini, le regardant avec un air de compassion, elle lui dit : Écoute, j'ai éprouvé tout ce qui peut rendre malheureux, mais c'est pour moi le plus grand des tourmens que de te voir en proie à la douleur. Attends que la nuit soit venue, et je te conduirai chez la devineresse de Fida ; sa science est profonde : quoique j'aie vu aujourd'hui qu'elle ne pouvait rien pour moi, mes compagnes assurent qu'elle pénètre les plus profonds secrets de la nature.

La nuit arriva, Zombé fut prévenir ses compagnons qu'il les retrouverait dans la forêt, et il retourna dans le lieu où devait le rejoindre Mery, qui était allée reconduire ses troupeaux. J'ai feint, dit-elle, d'avoir égaré une génisse ; suis-moi, je ne puis

te consacrer que quelques instans. Elle le conduisit alors par mille détours dans une solitude où vivait la devineresse. Garde-toi de l'offenser, lui dit-elle, ne doute pas de sa puissance : voilà le présent que je lui ai destiné, c'est le fruit que produit le sapoucaya. Ils entrèrent alors dans une cabane faiblement éclairée par la flamme mourante d'un feu qui allait s'éteindre. On distinguait à peine une vieille femme qui se trouvait au milieu des nuages de fumée; le serpent Ammodite était à côté d'elle; on apercevait aussi quelques fétiches, et elle composait un obi de plumes et de feuillages, en chantant lentement. Elle se tut pour écouter ce que lui dit Zombé, et elle lui répondit qu'une foule de jeunes femmes avaient été enlevées par les habitans de Palmarès; que la fille du chef d'Annobo était peut-être de ce nombre; mais écoute, continua-t-elle, si tu veux savoir ce qu'il faut faire pour recouvrer le bonheur, attends que les autres soient arrivés, et que mes inspirations te le révèlent. Quelques momens après, la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer successivement plusieurs hommes qui se rangèrent en cercle sans oser se regarder. La devineresse commença à tourner autour d'eux en dansant avec rapidité et en faisant des gestes étranges; enfin sa bouche se remplit d'écume, elle éprouva d'horribles convulsions. C'est dans cet état qu'elle commença à

rendre ses oracles [1] : à l'un elle disait : Il faut fuir; à l'autre : Le temps n'est pas arrivé; mais souvent des paroles inintelligibles frappaient l'oreille des assistans qui en composaient de funestes décrets. On les voyait alors s'éloigner avec l'expression de l'épouvante; trop souvent ils allaient faire leurs efforts pour exécuter les ordres les plus impies. Quand le tour de Zombé fut venu, elle lui conseilla de se diriger vers la vallée d'Anadia et de partir sans délai. Tout le monde avait disparu : elle cessa de parler; et Mery reconduisit mon père dans les lieux qu'ils avaient quittés. Cependant elle ne se sentait pas la force de lui adresser la parole, car c'était pour son cœur un trop pénible sacrifice que celui qu'elle venait de faire. « Poursuis ton chemin, pauvre voyageur, lui dit-elle à la fin, puisque rien ne peut te retenir, et si tu n'es pas plus heureux, reviens vers moi, ma cabane sera toujours dans le même vallon, ou ma tombe s'élevera ombragée par ces palmiers. »

La nuit s'avançait, il lui fallut alors s'éloigner; mais mon père éprouva un chagrin bien plus vif que lorsqu'il l'avait quittée pour la première fois, et ce ne fut pas sans une tristesse profonde qu'il rejoignit ses compagnons. Il leur parla ainsi : « Le sort m'envoie vers Palmarès : j'ai consulté les ora-

[1] V. Stedman, Voyage à la Guyane.

cles; je veux délivrer une partie de nos frères qui languissent sur ces rivages : prenez vos arcs et suivez-moi; il faut partir avant que l'aurore nous envoie ses premiers rayons. » Il s'avança alors par des chemins qui lui étaient connus vers l'antique habitation où il avait été esclave. Il vit que tout reposait dans un profond sommeil; et il allait réveiller un de ses anciens compagnons, quand une voix frappa ses oreilles. C'était celle de l'infortuné Zamora, que les blancs avaient chargé de chaînes malgré la puissance de son père. Il était assis près des palmiers de sa cabane; ses yeux, fatigués de répandre des larmes, mesuraient avec douleur l'étendue de l'Océan et semblaient chercher sa triste patrie dans les nuages amoncelés que la lune découvrait à l'horizon. « Brise-toi, mon bania, s'écriait-il avec fureur, ne charme plus ma servitude, le désespoir est maintenant mon partage.— Et qui célébrera donc notre gloire? reprit Zombé, cet instrument doit exprimer autre chose que des regrets. Prends cet arc, enfant de Benguela, car je connais ton courage. »

Zamora se joignit alors à ses compagnons, et lui indiqua le lieu où reposaient les Koromantins. Zombé entre dans leur cabane et leur dit : « La devineresse de Fida vous ordonne de me suivre. » Ils se réveillent, remplis d'épouvante, et n'osent d'abord lui répondre; mais en le reconnaissant, leurs

craintes se dissipent, et ses ordres sont exécutés avec empressement; avant le lever de l'aurore, il se trouve environné d'une troupe nombreuse. Cependant le silence n'est plus gardé. Les commandeurs s'enfuient avec épouvante; les champs sont ravagés. Zombé arrête enfin leur fureur, et les entraîne dans la forêt, où il leur fait faire, avant de s'éloigner, le serment de lui obéir.

CHAPITRE XXXI.

Le vieillard ; l'éboës.

Les fugitifs suivirent une partie du jour le San-Francisco, et arrivèrent près de nouveaux défrichés où des esclaves travaillaient : ils se cachèrent alors dans les bois dont ils étaient entourés pour prendre quelque repos, et le jeune chef s'avança avec deux de ses compagnons vers le lieu d'où partait le bruit de la cognée. Il vit une foule de noirs au milieu des arbres épars, soulevant avec peine la hache qu'ils tenaient depuis le point du jour ; enfin un vieillard accablé de fatigue s'assit sur un des troncs qu'on venait de renverser ; il essuya en soupirant la sueur qui découlait de son front, et, regardant ses bras affaiblis par l'âge, il considéra ensuite quelque temps l'arbre qu'on lui avait ordonné d'abattre avant le coucher du soleil. « Jamais, dit-il, je n'acheverai ce travail. » Il se releva encore pour donner un coup de hache ; mais on l'entendit à peine frapper ; c'était le dernier effort du découragement. « Je ne le puis, ajouta-t-il en s'asseyant de nouveau ; il est aisé de mourir ; mais où retrouver la force

que vous ravit le temps? » Alors il se tut et jeta sa cognée. Un commandeur passa devant lui, et le frappa en le forçant à la reprendre; Zombé tendit son arc, la flèche allait voler; il repoussa bientôt cette pensée indigne de son caractère, et il s'avança plein de fierté. « Vieillard, dit-il, je te rends libre, et toi, être sans pitié, dis-moi ce qu'il t'a fait. Tu es du nombre de ceux qui frappent jusqu'à la mort, et qui se réjouissent de voir le sang couler; retire-toi, je dédaigne de répandre le tien. » Le commandeur appela à grands cris ses esclaves; Zombé avait sonné de la trompe, et ses guerriers se trouvèrent près de lui, sans que personne osât les attaquer. « Eh bien! dit-il, homme cruel, prends cette cognée, renverse l'arbre à ton tour. » Les fugitifs voulaient le massacrer; mais il arrêta leur fureur : il se contenta de le frapper de son arc en signe de mépris, et de se faire suivre de tous ses esclaves en leur déclarant son projet. « Mon fils, lui dit le vieillard, si mon bras a perdu sa force, ma tête peut encore te guider. Puisque tu veux aller à Palmarès, ne suis plus le cours du San-Francisco; éloigne-toi promptement de ces lieux, je ne condamne point ton humanité; mais l'homme que tu as épargné est incapable d'un sentiment de reconnaissance, et nous allons en être poursuivis avec les Indiens du voisinage qui se liguent contre nous, comme s'ils étaient plus

heureux de ce que nous sommes esclaves. » Ils se dirigèrent alors vers le nord, et marchèrent pendant plusieurs jours ; ils pénétrèrent enfin dans la fertile contrée des Alagoas pour entrer dans la vallée d'Anadia.

Un jour, en traversant la forêt, ils aperçurent un malheureux Eboës qui, ne souhaitant que l'Afrique et ses heureux rivages, s'était suspendu lui-même à un arbre, et allait expirer. Zombé le secourut avec empressement, et le vieillard lui prodigua la science qu'il avait apprise des anciens Locomen. « O ma patrie, s'écria le malheureux en revenant à lui-même, que ton aspect est bienfaisant! Que pour te revoir un instant de douleur est bientôt passé[1] ! » Mais il aperçut tout ce qui l'environnait, et il retomba dans une morne stupeur. Après un instant de silence : « Vous m'avez rendu la vie, dit-il à ceux qui lui parlaient, me rendrez-vous aussi ma mère, et ces rivages, l'objet continuel de mes ardens soupirs, et cette paisible cabane où peut-être on m'attend encore, où l'on suspend les chants pour écouter si je ne reviens pas?... Croyez-vous que ces bois soient ceux de ma patrie ? Que vou-

[1] Personne n'ignore que les noirs se donnent la mort volontairement, dans l'espérance de retourner dans leur patrie. Plusieurs voyageurs rapportent des exemples de cette cruelle et touchante superstition. V. Chanvalon, Voyage à la Martinique, p. 63.

lez-vous que j'y devienne?... Oh! combien le soleil de l'Afrique est plus beau! C'est qu'il n'éclaire que des hommes heureux.» En achevant ces mots, il prit une course rapide, sans qu'on pût deviner son dessein : on le poursuivit; mais il n'était plus temps : il était monté sur une éminence, et le fleuve l'avait reçu. « Pauvre insensé, s'écria le vieil Adoë, ce n'était pas à toi de disposer de ta vie; mais les gens qui t'ont pris sont plus coupables que toi. Si tu m'avais écouté, je t'aurais dit que depuis soixante ans je souffre, et que ce terme est encore bien court pour obtenir la félicité qu'on nous promet : j'espère aussi revoir ceux que j'aimais; mais ce n'est pas sur la terre. — Puisses-tu retrouver ta mère, dit Zombé! Moi, je dois vivre désormais dans ces contrées, je ne goûterais plus le bonheur dans ma patrie. » Ce fut alors qu'il raconta au vieillard le chagrin qu'il éprouvait. « Ecoute, Zombé, l'esclavage des passions est comme celui dont les hommes nous accablent; le temps l'adoucit; mais il faut tout faire pour s'en délivrer. Songe maintenant au bien de tes semblables; vois les malheureux que tu dois secourir, les injustices que tu peux empêcher; l'indépendance doit animer ton jeune courage autant que la servitude m'a flétri. Je ne te dis point, mon fils, que tu ne rencontreras pas quelques instans fugitifs de bonheur en trouvant

celle que tu désires ; mais, crois-moi, je ne fus jamais satisfait que quand je me rendis utile ; et le plus grand malheur d'un esclave, c'est de sentir qu'il ne peut l'être que rarement à son semblable. » Ils continuèrent encore leur marche pendant deux jours, et ils arrivèrent sur le territoire de Palmarès. Partout ils voyaient des villages situés sur de petites éminences ; ils traversaient des champs de maïs, de riz et de manioc ; partout on les accueillait, car la renommée de Zombé l'avait précédé ; enfin ils parvinrent devant la capitale, et ils furent surpris de la vaste étendue qu'elle occupait. Des troncs d'arbres énormes, coupés dans les forêts du voisinage, étaient régulièrement placés les uns au-dessus des autres, et formaient des remparts imposans. On pouvait entrer par trois vastes portes placées à quelque distance l'une de l'autre, et l'on voyait se promener sur leur plate-forme deux cents soldats commandés par un chef que sa valeur avait fait distinguer. Ces portes leur furent ouvertes, et ils purent se convaincre que l'abondance régnait au sein de la tranquillité ; les maisons ne formaient pas de rues régulières comme dans vos villes ; mais elles s'élevaient au milieu des arbres qu'avait produits la fertilité du terrain. Un lac, d'où s'échappaient en murmurant plusieurs ruisseaux, tempérait la chaleur produite par un soleil brûlant,

et fournissait son eau limpide aux habitations qui l'environnaient. On apercevait dans l'endroit le plus riant le vaste palais du chef; au devant se groupaient plusieurs cocotiers étendant majestueusement leurs palmes consacrées à la victoire. Comme si la nature eût voulu elle-même protéger cette cité nouvelle, on voyait au centre un monticule qui pouvait servir à la défendre, et d'où les yeux se portaient au loin sur tout le pays des environs que des bras laborieux avaient fertilisé [1].

Zombé admirait l'ouvrage de ses compatriotes; il croyait revoir une ville puissante de l'Afrique, et son cœur s'enorgueillissait; mais d'autres pensées l'occupaient encore. Il cherchait des yeux Zara parmi toutes les jeunes filles qui s'empressaient autour de lui et de ses compagnons : il lui semblait toujours l'apercevoir dans l'éloignement, et quand il s'approchait l'espérance l'entraînait encore. Enfin un vieillard s'avança et lui parla en ces termes : « Jeune homme, tu cherches sans doute le lieu où sont rassemblés les magistrats qui vont choisir un nouveau souverain : de quel village, Palmarésien, es-tu le chef? Ces guerriers qui t'accompagnent te donnent le droit de tout prétendre. Ici, c'est au courage que l'on accorde le pouvoir; mais la sagesse veut le

[1] V. Rocha-Pitta, America Portuguera. V. également la Notice de M. Maltebrun, dans le Voyage de Barrow.

guider. — Je ne prétends rien dans cette ville, répondit mon père, je suis un chef sorti du sein des forêts; je n'aspire qu'au bien de vivre parmi vous.—Et moi, je veux t'y voir régner, dit à voix basse Adoë. Vieillard, sers-nous de guide. »

En ce moment, le bruit des instrumens et les cris de la multitude les avertirent que le conseil était commencé, que le peuple saluait les magistrats. Ils arrivèrent dans une place immense, où toute l'Afrique semblait s'être réunie. Le Loango, le Mozambique, l'habitant de Benin, celui de Fida, faisaient retentir les airs de mille cris différens, et cherchaient à encourager les chefs de leur tribu, qu'on voyait au milieu des vieillards, et qui s'entretenaient avec agitation. Lorsque mon père parut, un murmure se fit entendre parmi les Koromantins; ses anciens compagnons l'entourèrent et le proclamèrent hautement comme digne d'être leur chef, tandis que les Mozambiques irrités rappelaient à grands cris leurs droits et voulaient garder parmi eux la puissance. Les vieillards commandaient en vain le silence, la multitude ne les entendait plus; Adoë s'avança vers eux; il leur parla pendant quelque temps; mais l'effroi était peint sur leur visage, et leur prudence ne pouvait plus rien; enfin les deux partis s'ébranlèrent: quoiqu'ils fussent sans armes, la lutte la plus terrible commença. Zombé sentit que la puissance

pouvait lui appartenir; il s'élança au milieu des combattans. Moins généreux que lui, ses compagnons faisaient usage de leurs armes; mais il quitta jusqu'à son arc, quand il s'aperçut que le chef le plus éminent des autres guerriers en était privé. Alors il le saisit avec force, leurs bras s'entrelacent, leurs pieds se joignent, ils semblent devoir se renverser du premier effort; cependant à cette espèce d'immobilité on voit succéder des mouvemens plus rapides; la terre retentit sous leurs pas; le Mozambique, aveuglé par la rage, croit que la mort seule peut vaincre son adversaire; il saisit d'une main perfide un poignard qu'il avait au côté, et lui fait une faible blessure. Sa fureur est la cause de sa perte: Zombé pousse un cri que lui arrache plutôt l'indignation que la souffrance; il quitte son lâche ennemi pour l'étreindre avec plus de vigueur, le soulever de terre, et le jeter loin de lui. Dédaignant toutefois une basse vengeance, il lui permet de se relever pour rejoindre les Mozambiques qui ne l'accueillent qu'avec mépris. On n'entendit plus alors qu'un seul cri parmi les tribus: honneur au jeune chef qui sait pardonner quand il a vaincu, disait-on de toutes parts; que la puissance lui soit accordée! Les chefs eux-mêmes l'entraînèrent près des vieillards et le proclamèrent souverain de Palmarès. « Zombé, lui dit le plus ancien des magistrats, nous t'accordons la

puissance. Ne crois pas cependant que tu la doives uniquement à tes guerriers, nous saurions te la retirer encore, si tu n'en étais pas digne; mais ce vieillard qui t'accompagnait, et dont la science se fait révérer, nous a dit que tu saurais aimer ce peuple formé de cent nations différentes : nous n'ignorions point que tu peux le défendre, et nous t'apprendrons à le gouverner. » Aussitôt il fut consacré selon les rits de la religion catholique, car elle était en usage à Palmarès [1]; mais on y joignit quelques cérémonies africaines qui se terminèrent par des danses destinées à rappeler l'image des combats. Le cor fit résonner ses sons éclatans; deux cents guerriers poussèrent un cri de guerre, et s'élancèrent de tous côtés comme s'ils allaient lancer leurs flèches dans les forêts, puis ils feignirent d'éviter les coups de l'ennemi; d'autres, tenant leurs armes à feu, se jetèrent tout-à-coup sur le sable, et firent entendre le roulement de la foudre. Mais le cor sonna de nouveau : ils s'avancèrent alors d'un pas rapide; la fureur brilla dans leurs yeux; leurs mouvemens exprimaient la rage; on eût dit que rien ne pouvait leur résister; ils tirèrent leurs glaives, il les agitèrent au-dessus de la tête du nouveau chef [2], et les déposèrent à ses pieds, tandis que leurs compagnons frappaient

[1] V. Rocha Pitta. Barlœus, Southey, etc.

[2] Bryan Edwards.

d'autres armes, dont le bruit retentissait au loin.

Zombé fut conduit dans le palais des souverains de Palmarès; il fallut passer le reste du jour au milieu d'un tumulte qui lui fit presque regretter ses forêts; mais l'espérance était alors rentrée dans son cœur, et l'impatience renaissait avec elle. « O devineresse de Fida! disait-il, que tes oracles soient vrais, et je pourrai alors espérer le bonheur. Je ne l'ai point demandé ce pouvoir; mais qu'il serait doux de le faire partager à Zara! De ce palais je puis commander à une cité puissante; cependant je regretterais mes fers, si elle ne pouvait l'habiter : mon esclavage était cruel, du moins Mery savait l'adoucir; dans ces lieux personne ne plaindrait ma captivité. »

Le lendemain, il envoya des messagers dans tous les villages de Palmarès; il supplia le jeune chef de Benguela de parcourir les provinces d'alentour; mais personne ne lui apportait une nouvelle consolante, et le chagrin le consumait au milieu des grandeurs. Cependant le sage Adoë faisait renaître son courage; il l'entraînait au milieu des campagnes; il lui disait : Ces forêts sont encore incultes, ces plaines sont à fertiliser, elles n'attendent que tes soins pour se couvrir de riches moissons. Ce peuple est encore l'esclave de l'oisiveté, s'il ne l'est plus des hommes. Mon fils, la prospérité de l'agriculture est le fruit des plus grands efforts qu'on ob-

tienne d'un peuple nouvellement réuni. Dans son incertitude, il fait toujours un choix funeste, on lui voit chercher de périlleuses conquêtes, au lieu de forcer la terre à servir ses besoins. »

Zombé écoutait attentivement ces sages discours, et sut les mettre à profit : la nature semblait lui obéir, l'abondance régnait en tous lieux. Il y avait soixante ans que la république n'avait été attaquée, et la capitale, de son temps, renfermait jusqu'à vingt mille âmes [1]. Il écoutait cependant quelquefois le génie guerrier de sa nation, et il était redouté de tous les planteurs du voisinage qui achetèrent son alliance par des tributs considérables que souvent ils tiraient de l'Europe ; mais, soit qu'il marchât accompagné de ses guerriers, soit qu'il fût retiré dans les salles de son palais pour écouter les vieillards, il faisait le bonheur de tous ceux qui l'avaient choisi sans goûter un instant de tranquillité. « Fatale destinée, disait-il quelquefois, je regrette de ne pas être mort en Afrique, mes tourmens ne survivraient pas à l'espérance que j'ai conçue un instant ! »

Quoiqu'il fût accablé par le chagrin, il s'était rappelé Mery et sa tendre compassion ; il s'écriait souvent avec amertume : « Mon pouvoir est encore bien faible, car je ne puis lui offrir que des richesses. » Il envoya quelques messagers la cher-

[1] Rocha Pitta. Ayrès de Cazal. Corografia Brasilica.

cher sur les bords du San-Francisco ; mais ils revinrent, et lui rapportèrent que les débris de la cabane étaient dispersés, que la jeune fille ne paraissait plus dans le vallon. Mon père tomba dans une plus profonde mélancolie, et consulta les sectateurs d'Obia, dont la vaine science ne fit que l'attrister ; il finit cependant par se livrer entièrement aux soins de l'état : il pensa qu'il serait moins malheureux, quand il s'oublierait pour ne songer qu'à ceux qui lui avaient confié le soin de leur prospérité.

Un an s'était écoulé : l'on était parvenu au temps où le soleil darde ses rayons avec le plus de force sur les déserts de l'Amérique; Zombé cherchait la fraîcheur sous l'ombrage des palmiers de son jardin, quand il aperçut une jeune fille couchée tristement loin des portes du palais; il s'avança vers le lieu où elle était ; alors elle se releva, et il reconnut Mery, quoique la fatigue et le chagrin l'eussent changée. « Sois la bien venue, lui dit-il en la pressant sur son cœur ; il y a long-temps que je te souhaite. — Il y a aussi bien long-temps que je désire ta présence, dit-elle, et mes momens sont comptés ; mais ici ce n'est point comme sur les bords du fleuve où je pouvais pénétrer dans ta cabane, et où tu m'accueillais avec bonté; on m'a repoussée depuis trois jours, et cependant, pour te parler, j'ai traversé les sables qui nous séparent du bord

de la mer. Le soleil était brûlant, mais je ne sentais point son ardeur. Quand on m'a refusé la porte du palais, il ne m'est resté que la force de me traîner sous l'ombrage de ces arbres. Écoute-moi : je ne pouvais plus vivre sur les bords du San-Francisco ; on m'a emmené dans la plus grande ville de toute la contrée, et ton nom est parvenu jusqu'à moi ; car les blancs sont envieux de ta puissance, ils se disposent à te renverser ; prépare-toi à les recevoir ; l'armée va bientôt s'avancer, et j'ai voulu t'en avertir. Maintenant le bonheur a mis une grande distance entre nous deux, Zombé ; aussi, dans le désert, je m'arrêtais quelquefois, craignant que tu ne m'eusses oubliée. Adieu, continua-t-elle, la route me sera moins pénible, puisque tu te souviens encore de ta compagne d'esclavage. — Voudrais-tu me quitter ? dit mon père, tu parles de bonheur, et depuis que je me suis éloigné de toi, personne n'a su m'aimer. —Les oracles de la devineresse de Fida ne se sont-ils pas accomplis ? T'a-t-elle trompé comme moi ? Je te plains, Zombé ; mais je dois partir. — Pourquoi, jeune fille ? — Quand tu quittas la vallée, je ne pus parvenir à rejoindre l'habitation ; je rentrai dans ma cabane, et la fièvre s'empara de moi, je tombai à terre, sans désirer que personne vînt me secourir. Un blanc passa, descendit de cheval, et me demanda ce que j'avais : Rien, lui dis-je, mais

je ne veux plus vivre. Alors il me parla plus doucement qu'aucun de ceux que j'avais entendus; il fit même couler mes larmes. Je crois, lui dis-je, que ce sont ces arbres, ce fleuve, cette colline que je ne peux voir maintenant; mais on me force à conduire les troupeaux, parce qu'autrefois j'étais heureuse quand je les voyais courir dans la vallée. Je n'ai plus la force de les ramener chez mon maître, où le commandeur me parle toujours d'un ton irrité : si la fièvre me fait mourir, je retournerai dans mon pays, et mes sœurs me consoleront.— Pauvre fille, me dit-il en souriant, bien d'autres que toi ont cette pensée, et ils quittent la vie d'une manière condamnable, sans trouver ce qu'ils cherchaient. La ville est-elle pour toi un moins triste séjour que ces campagnes? apprends-moi où est ton maître, et je vais lui parler. Je me sentis émue par sa voix.... je lui promis de le suivre.... Il revint en effet vers la fin de la journée : il me fit monter derrière lui et nous partîmes; mais je versai encore bien des larmes, quand je ne vis plus ma cabane, je te nommai.... Alors il me dit : Pauvre Mery, es-tu du nombre de ceux qui ne savent plus rien désirer dans ce monde, et à qui il reste tous leurs regrets? Si tu préfères ces lieux, avoue-le-moi, quand on est malheureux, on peut se tromper sur ce qui doit soulager nos maux. Mais je le pressai de m'emmener avec lui, et j'ai vécu depuis ce temps

20

dans sa maison près de ses enfans qu'il m'a confiés et que j'aime comme s'ils étaient les miens.

Un jour je passais près des remparts, je vis les préparatifs qui se faisaient pour la guerre ; on me dit qu'on allait attaquer Palmarès qu'un nouveau chef rendait plus redoutable que jamais : on te nomma, on raconta tes exploits, et je n'eus point de peine à te reconnaître : je craignis aussitôt pour ta vie, dès lors je résolus d'aller t'avertir. Je retournai vers mon maître, et lui parlai ainsi : Je veux aller visiter les bords du San-Francisco, me refuserez-vous cette grâce ? au bout de quelques semaines, je reviendrai près de vous. — Va, Mery, me répondit-il, tu fus libre dès les premiers jours où je te vis, et tu m'as bien récompensé de ma confiance par les soins que tu as accordés à mes enfans ; retourne vers les bords paisibles qui te sont chers, puisque tu les quittas en pleurant. Mais reviens vers nous, nos souhaits t'accompagneront. Il me donna l'écrit qui me rendait libre, afin que je pusse traverser la capitainerie, et je partis aussitôt.

Je ne répéterai point tout ce que j'ai éprouvé en parcourant les déserts qui te séparent de l'Océan ; un mélange de joie et de tristesse se faisait sentir dans mon âme en songeant que j'allais te revoir. Le croirais-tu? j'espérais que tu étais heureux, et cependant je ne pouvais retenir mes larmes. Je m'assis à l'ombre de l'oïticica qui croît dans les

sables les plus arides [1], et je vins à penser que peut-être tu ne voudrais pas me recevoir. Hélas ! me dis-je, le voyageur qui s'est reposé sous cet arbre cueille son fruit et le rejette avec mépris, peut-être mes avis seront-ils ainsi dédaignés ; mais l'espoir rentra dans mon âme; je me rappelai que l'on était du moins reconnaissant de l'ombrage. J'avais raison, continua-t-elle, d'écouter cet avis de mon cœur, je vois que la puissance ne t'a point changé. Adieu, maintenant songe à te défendre.— Tu ne partiras point, s'écria mon père; si tu savais combien je t'ai désirée, combien de fois je t'ai envoyé demander sur les bords du San-Francisco ! Reste dans ce palais; vivons comme au temps où nous étions pasteurs. D'autres soins m'occupent maintenant, Mery; s'ils sont plus nobles, ils ne méritent point d'être enviés. » Elle ne pouvait se décider à tromper l'espoir de son maître; mais elle était combattue par la reconnaissance et par un sentiment auquel on lui avait vu tout sacrifier. Zombé parla encore de son isolement, des chagrins qui se renouvelleraient loin de l'amitié, il la décida en lui promettant d'envoyer instruire de son sort le Portugais qu'elle avait tant de raisons de respecter. Elle vécut dès-lors avec les filles de l'ancien souverain, et elle goûta quelques instans de félicité qui ranimèrent son existence.

[1] V. Koster, Voyage au Brésil.

CHAPITRE XXXII.

La désolation des campagnes; l'espoir.

Zombé s'empressa de profiter des avis qu'il avait reçus : il fit rentrer dans l'intérieur de la ville les habitans des villages environnans, il dévasta même tout le pays pour empêcher que l'armée ennemie ne trouvât des subsistances. C'était un spectacle bien triste que de voir ces nouveaux cultivateurs devenus guerriers. Au lieu du bemta et du loango, on entendait le cor qui retentissait dans la plaine; on ne voyait plus les femmes semer dans leurs champs le riz et le maïs. Elles arrachaient avec effroi l'épi qui n'avait pas mûri; elles quittaient en soupirant leurs cabanes que leurs maris brûlaient avant de s'éloigner. Tous ces préparatifs s'exécutaient rapidement, lorsqu'un des messagers, envoyés autrefois par Zombé, fut introduit dans la ville, et le demanda avec empressement. « Souverain de Palmarès, lui dit-il, j'avais traversé le Siara [1] sans avoir rencontré personne qui pût me dire en quel lieu vivait la fille d'Annobo,

[1] Capitainerie du nord où l'on trouve surtout de vastes pâturages.

je désespérais de jamais la trouver, quand un jour j'obtins l'hospitalité avec mes guerriers dans une habitation reculée des bords de Rio-Grande. Je fus bien accueilli, car le nom de Palmarès est redouté dans toutes les provinces du voisinage. C'était le soir, une foule de jeunes filles formaient leurs danses à quelque distance de l'habitation ; j'allai leur demander si une esclave de la Côte-d'Or était parmi elles, et je prononçai le nom de Zara. Oui, me dirent-elles d'une voix compâtissante, ici tous les plaisirs l'entourent, et elle ne veut goûter aucun de ceux que nous lui offrons.— Grands dieux! s'écria mon père avec agitation, avez-vous consenti à me la rendre? Vous effacez tous les maux que j'ai soufferts, et je puis supporter désormais tous ceux que vous m'enverrez. Mais pourquoi n'as-tu pas su la ramener? qui t'empêchait de l'enlever au milieu de ses compagnes? — Si tu avais reçu l'hospitalité, dit Zamora, cette pensée ne te fût pas venue : je regrettai, en songeant à toi, de n'avoir pas attaqué l'habitation, de ne pas m'être élancé avec mes guerriers au milieu de ces esclaves. Je pensai que les richesses seraient plus puissantes encore que tous ces moyens, et je voulus racheter celle devant qui je m'inclinais déjà avec respect. Je consens à te la rendre, me dit le blanc, mais tout ce que tu m'offres n'est pas d'un assez grand prix. Je le vis alors

avec douleur, j'avais répandu sur mon passage la plupart des biens que je possédais; je promis de l'or au nom du chef de Palmarès, mais l'habitation est éloignée, ton nom, quoique respecté, n'imprime pas la terreur.—Porte-lui, dit Zombé, tout ce qu'il demande, porte-lui plus encore, empresse-toi de revenir, ne me laisse pas dans la plus cruelle incertitude. Nous serons bientôt attaqués, mais tu dois être de retour avant que l'armée des Portugais n'arrive dans nos plaines, car les émissaires envoyés par mes ordres dans la capitainerie de Fernambouc m'ont dit qu'ils attendaient de nouveaux renforts avant de se mettre en marche.» Le guerrier partit aussitôt, accompagné de deux cents hommes, il emporta de riches présens qui le suivaient sur plusieurs chevaux.

Cependant le motif de son voyage se répandit bientôt dans la ville, et tout le monde se réjouit de ce que Zara était enfin retrouvée. Au milieu de la consternation générale, on pensait encore au bonheur d'un chef qui avait fait tant d'efforts pour rendre heureux tous les siens; mais il aurait fallu que Mery, dans l'enceinte où elle vivait paisiblement, ignorât toujours cette nouvelle, et il sembla qu'on se fût empressé à la lui apprendre. Alors le repos qu'elle goûtait depuis quelque temps s'éloigna; les illusions qu'elle avait pu concevoir se dissipèrent, et le plus sombre

désespoir vint encore agiter son cœur. Elle aurait voulu être loin des lieux qu'elle habitait; et cependant elle ne se sentait plus la force de les abandonner; elle interrogeait sans cesse les regards de Zombé, et quand par intervalle, la joie semblait les animer, elle n'en tirait que les plus affreux présages. « Ah! disait-elle, c'est un crime de ne pas avoir rejeté l'espérance; elle a changé mon cœur. Autrefois je versais des larmes au moindre signe de sa peine, et maintenant je ne peux supporter ce sourire m'annonçant qu'il peut encore trouver des jours heureux. »

Mon père, absorbé par mille pensées différentes, et toujours occupé des préparatifs de la guerre, s'apercevait à peine du changement de la pauvre Mery; mais un jour il la rencontra dans le jardin où il l'avait revue pour la première fois, et elle voulut s'éloigner, car ses yeux étaient remplis de larmes. « Je croyais, lui dit-il avec inquiétude, que la tranquillité régnait de nouveau dans ton âme, et que tu n'avais plus d'autres chagrins que ceux que nous partageons tous; je donnerais mon pouvoir pour voir ta tristesse se dissiper. — Il y a une divinité plus puissante que toi, lui répondit Mery, qui m'accordera ce bienfait. Vois-tu cette fleur flétrie par l'ardeur d'un soleil brûlant? hier la fraîcheur du matin l'avait ranimée; mais le soleil est venu la frapper de nouveau, et la rosée

du ciel n'a pu lui redonner l'existence.—Mery, lui dit mon père, le ciel enverra une pluie bienfaisante qui lui rendra tout son éclat. — Je ne sais s'il faut le souhaiter, répondit-elle en s'éloignant. » Alors Zombé regarda tristement la fleur desséchée ; il fit des réflexions qui avaient cessé de se présenter à son esprit depuis plusieurs jours; le remords commença à l'agiter, la reconnaissance était presque aussi forte que l'amour, quelquefois même elle triomphait; mais à la joie inquiète qu'il éprouvait en pensant au retour de Zara, il sentait que son pouvoir ne durait que peu d'instans. « Elle n'hésitait pas, cependant, s'écriait-il avec amertume, quand il fallait recevoir le châtiment qui m'était préparé ; elle n'a pas craint de se séparer de moi quand elle a vu ma douleur. » Il rejoignit Mery, il aurait voulu lui exprimer les différens sentimens dont il était agité, hélas! elle ne pouvait s'y méprendre ; et la compassion qu'il lui témoignait était pour elle un tourment de plus.

CHAPITRE XXXIII.

La guerre.

Cependant les préparatifs de la défense étaient presque terminés, et l'on s'aperçut bientôt combien l'activité que les chefs avaient déployée devenait nécessaire, car l'ennemi n'attendit pas, comme on le pensait, une saison favorable. Au bout de quelques jours on vit arriver les cultivateurs plus effrayés ; ils dirent que l'armée serait bientôt sous les murs de la ville, et que rien ne semblait devoir lui résister. « Nous seuls avons ce pouvoir, dit Zombé, et ils ne nous ont pas encore attaqués ; nos remparts seraient faibles si nous ne savions les défendre. Quand les flots de l'Océan nous ont portés sur leurs rivages, les blancs ont oublié qu'il y avait parmi nous des hommes que l'esclavage ne pouvait soumettre ; ils le sauront bientôt. Que veulent-ils nous demander dans ces déserts? Nous les avons fertilisés ; nous ne leur paierons d'autre tribut que la mort. » Il monta alors sur les remparts, et il vit dans l'éloignement l'armée qui s'avançait : il jeta aussi un regard du côté du nord, car il craignait que le prince de

Benguela ne revînt avant qu'il eût été vainqueur, et que les ennemis fussent dispersés. Il sonna trois fois de sa trompe ; les chefs se réunirent près de lui, en un instant les troupes furent rangées sur les remparts ; chaque nation employait ses moyens de défense. Ici l'on allait combattre en lançant une grêle de flèches ; plus loin de robustes guerriers devaient rouler des pierres énormes ; d'autres se préparaient à se servir de la fronde ou de la zagaie ; les armes à feu avaient été réservées pour les soldats les plus expérimentés, ou pour ceux qui étaient destinés à défendre les portes. Les assiégés gardèrent long-temps un profond silence ; les Portugais ne s'attendaient pas à leur voir présenter cette attitude imposante, et ils commencèrent à se repentir d'avoir entrepris une conquête aussi difficile avec un aussi petit nombre d'hommes, car ils n'étaient que huit mille en comptant les sauvages et les Indiens civilisés [1] ; ils n'avaient pas même cru que l'artillerie fût nécessaire. Zombé, se fiant au courage de ceux qui devaient commander, ne voulut pas attendre qu'on l'attaquât en voyant cette faible troupe. A ses ordres, on entendit un effroyable cri de guerre, auquel les Indiens répondirent en faisant d'horribles gestes. Les portes s'ouvrirent, il s'élança dans la plaine

[1] V. Corografia Brasilica.

et le carnage commença. Ici, le Tupinambas menaçait le Koromantin de sa massue tranchante, et se sentait percé d'une flèche partie des remparts : plus loin, l'Européen se mesurait avec le Mozambique; l'habitant du Congo se précipitait sur le Cahètes, il cherchait à assouvir sa haine pour un être qu'il détestait plus que tous les autres ennemis sans en connaître la raison. Le Carirys, l'Aymorès se promettaient d'horribles festins, et s'élançaient avec un courage féroce sur les habitans de Palmarès. Ni les cris de ces redoutables ennemis, ni le bruit des armes à feu, ni le sifflement des flèches n'intimidaient les soldats de Zombé qui se précipitaient à terre, faisaient un feu terrible, et se relevaient sans qu'on les eût blessés [1]; mais comme ils se repliaient toujours sous les murailles, on crut que la terreur les emportait; on les suivit, et ce fut alors que le carnage devint plus terrible. D'énormes troncs d'arbres ayant encore toutes leurs racines, étaient étendus sur le sable et permettaient de tirer sans être aperçus; pendant ce temps, le feu redoublait du haut des fortifications, les flèches volaient avec plus de rapidité; les Européens tombaient de toutes parts sans pouvoir franchir les obstacles qu'on leur avait opposés; les hurlemens des sauvages,

[1] C'est la manière de combattre des noirs fugitifs. V. Bryan Edwards, Stedman, etc.

les gémissemens des blessés, le son retentissant des cors se faisaient entendre de tous côtés et se mêlaient à un feu roulant dont le bruit ressemblait à celui du tonnerre. Palmarès crut un instant ses ennemis anéantis, et peut-être l'auraient-ils été si le chef des Mozambiques ne se fût empressé de rentrer pour ravir à son rival une partie de la gloire qu'il devait acquérir. Zombé dispersa ses courageux ennemis; mais ce fut sans leur ôter l'espoir d'asservir un jour la cité: alors il gagna la porte du centre et fit rassembler les chefs. « Nos guerriers, dit-il, ne devaient point vaincre à demi; ces campagnes, en attestant notre gloire, pouvaient nous garantir de toutes les invasions; maintenant, habitans de Palmarès, il faut prouver que si l'on arrive sous les murs de votre ville, on n'y rencontre que le trépas. Il y a des chefs que je remercie de leur noble courage, il en est d'autres qui peuvent se dispenser de combattre, continua-t-il », et le Mozambique lui lança un regard plein de fureur; « ne quittons plus maintenant les remparts; le sommeil ne fit jamais gagner de victoire, et ce n'est pas en goûtant le repos que le lion rencontre sa proie. » Cependant tous ces guerriers fatigués ne purent s'empêcher de succomber au sommeil vers le milieu de la nuit; mais Zombé veillait pour tous ceux qui l'environnaient; il était couché tristement sur les remparts et pensait aux nouveaux efforts qu'il

faudrait faire le lendemain afin d'empêcher que la ville ne fût envahie. Tout-à-coup une femme se présente devant lui, et il reconnaît sa compagne des bords du San-Francisco. « Eh bien ! lui dit-elle, chef de Palmarès, ne vaudrait-il pas mieux pour toi maintenant errer dans les forêts que de te voir entouré de tous ces guerriers? Je t'ai fait un bien funeste présent, en te conduisant chez la devineresse de Fida. — Tu m'as donné la gloire, dit-il, et je saurai la conserver; mais toi, pauvre Mery, tu as quitté ta paisible existence pour venir adoucir mes tourmens; je croyais être plus sûr de la victoire, sans cela je ne t'aurais pas engagée à rester parmi nous. Sais-tu ce qui nous attend? une famine cruelle va se joindre aux horreurs de la guerre, et quand je leur demanderai du courage pour supporter tant de maux, ils m'accuseront peut-être de les leur faire endurer par une opiniâtre résistance : mais je le jure par ma patrie, ces remparts seront renversés avant que je retombe dans l'esclavage.—Hier, pendant le cruel combat auquel je n'aurais pas voulu survivre si tu n'étais rentré parmi nous, dit-elle, j'ai gravi le rocher qui domine la ville, de là je distinguais les combattans, et j'ai vu parmi les chefs ennemis le Portugais qui m'a emmenée des bords du San-Francisco; mon cœur a tressailli de joie, car j'ai pensé que dans les lieux où il était, on ne pou-

vait commettre de cruauté.—Eh bien ! jeune fille, cesse de partager mon sort, retourne parmi les Européens, il y aura encore des jours heureux pour toi. Vois-tu le soleil qui commence à éclairer de ses faibles rayons le sommet de ces palmiers que le vent du matin fait frémir ? quand il se cachera de l'autre côté de l'horizon, nous serons vainqueurs ou nous n'existerons plus ; ces campagnes retentiront de cris de victoire, et personne ne nous accordera de compassion ; alors tu viendras au milieu de ces ruines, tu célébreras nos malheurs, mon ombre se consolera en voyant que l'amitié survit à la gloire. — Zombé, ce n'est pas moi dont les accens pourraient te réveiller, il en est de plus doux que tu sauras entendre, et qui viendront me tourmenter même au-delà du tombeau où je descendrai avec toi. » Le vieil Adoë s'avança alors et elle disparut pour aller se joindre à ses compagnes. « Souverain de Palmarès, dit le vieillard, ta vigilance se trouve maintenant en défaut : vois-tu du côté du levant, à la lueur de ce faible crépuscule, nos ennemis qui semblent se mettre en mouvement ? prouve-leur, mon fils, qu'on veille quand on ne veut point redevenir esclave. » En effet, Zombé jeta les yeux sur la plaine et vit qu'on se disposait à attaquer les murailles. « Nos armes à feu vont nous devenir inutiles après cette journée, dit-il, mais nos arcs les remplace-

ront; nos coups ne seront pas moins sûrs. Réveillez-vous, guerriers! réveillez-vous; vous avez à immoler aujourd'hui bien des victimes. » Aussitôt l'on entendit les cors retentir de tous les côtés. « Astre du jour, continua le jeune chef, cet hymne doit te plaire, il salue ton retour si tu consens aujourd'hui à éclairer nos victoires. En ce moment l'armée s'ébranle, et les Palmarésiens s'élancent à leurs postes. Ils ne combattent pas d'abord avec la même assurance que la veille, mais le désespoir ranime bientôt leur courage; car du haut des remparts ils entendent les gémissemens de leurs femmes; il semble que ces cris donnent plus de rapidité à leurs flèches, que les rochers roulent avec plus de pesanteur, que les armes à feu tonnent avec plus de bruit. En vain les assiégeans cherchent-ils à s'ouvrir une entrée à coups de hache, en vain placent-ils des échelles pour escalader les murailles, les terribles Africains, bravant les feux du soleil, renversent tout ce qui se présente au bruit de leur chant de guerre.

Ces assauts se renouvelèrent les trois jours suivans, Zombé sut les rendre inutiles; les Portugais, accablés par le nombre et n'ayant pas l'artillerie nécessaire, commencèrent à murmurer en se voyant dans un désert brûlant dont les habitans avaient dévasté les plantations; les chefs

tinrent conseil : ils virent que sans artillerie on ne pourrait réduire le courage des habitans de Palmarès, et ils se décidèrent à entourer la ville en s'en éloignant à quelque distance, jusqu'à ce que leurs émissaires fussent de retour avec les troupes qu'ils avaient demandées [1].

[1] On s'adressa au gouverneur de la province pour obtenir des renforts et de l'artillerie. V. *Corografia Brasilica.*

CHAPITRE XXXIV.

Le dévouement.

Les Palmarésiens pensant que l'armée ennemie abandonnerait bientôt leur territoire, commencèrent à goûter le repos, comme s'ils n'avaient plus rien à redouter. Les habitans des campagnes faisaient retentir les airs de leurs chants, en songeant au bonheur de retrouver les lieux qu'ils avaient habités paisiblement pendant un si grand nombre d'années; les jeunes gens croyaient le danger tout-à-fait éloigné et retournaient quelquefois aux jeux qui embellissaient naguère leur existence. Vous le savez comme moi, dans un de ces beaux jours qu'on rencontre si fréquemment dans nos contrées, si un léger zéphir agite la cime des palmiers, si le soleil se fait sentir avec moins d'ardeur, on voit quelques jeunes filles recueillir les coques éclatantes du cotonnier, séparer sa ouète légère, et la lancer au vent par leur souffle répété; leurs yeux suivent ce nouvel habitant de l'air; leurs cris l'accompagnent et elles tirent une foule de joyeux présages de la manière dont il se dirige. C'était dans les danses et dans les jeux que les

habitantes de Palmarès se livraient au plus doux espoir ; le bonheur renaissait dans leur âme aussi promptement qu'il s'en était éloigné : elles ne pensaient point, hélas ! qu'il y a dans le cœur des hommes plus de persévérance pour faire une guerre cruelle que pour s'accorder réciproquement ce qui pourrait les rendre moins malheureux.

Ces paisibles instans ne furent pas de longue durée : comme les champs avaient été dévastés, que les habitans des villages s'étaient réunis à ceux de la ville, on ressentit bientôt les horreurs de la famine, et cependant les Portugais ne s'éloignaient point. Zombé ne s'était pas flatté d'un vain espoir, mais s'il se sentait encore le courage de combattre, il n'avait point la force de voir souffrir tant de malheureux. « Horribles effets de la guerre, s'écriait-il, nos ennemis souffrent comme nous, et cette terre ne produit plus rien : on dirait que par un pacte fatal les vainqueurs et les vaincus doivent également périr !... » Mais d'autres pensées l'agitaient encore ; quand du sommet des remparts ses yeux parcouraient la plaine, il croyait voir continuellement ses guerriers environnés d'une troupe cruelle lui ravissant Zara, et il maudissait alors le jour où il avait quitté ses forêts.

Un assez long espace de temps s'était écoulé, le fidèle ami qu'il avait envoyé hors de la contrée au-

rait dû être de retour. La situation de Palmarès devenait de jour en jour plus pénible, mais un courage héroïque soutenait les malheureux habitans, qui languissaient au milieu des horreurs de la famine, et cependant persévéraient dans la plus juste défense. Zombé fit plusieurs sorties pour soulager leur misère; hélas! souvent il rentrait dans la ville sans pouvoir rien donner à la mère qui lui présentait son enfant expirant de besoin, au fils qui lui demandait à grands cris des secours pour son père, au malheureux qui avait partagé le repas de la misère avec un voisin luttant contre la mort; mais en quelque moment qu'il rentrât, Mery était toujours sur son passage; elle lui disait: « Des jours heureux viendront où l'on te tiendra compte de tous les efforts que tu as faits, où l'on se rappellera avec une égale reconnaissance les occasions où tu as réussi et les momens de revers, car tu fus guidé toujours par l'amour de tes compatriotes. »

Cependant il faisait de continuels efforts pour savoir ce qu'étaient devenus ses guerriers; il aurait voulu qu'on ne leur eût point accordé Zara, qu'ils errassent dans les déserts jusqu'à ce que le destin eût décidé du sort de Palmarès. « Ah! disait-il quelquefois, noble cité, je suis fier d'être ton chef quand tu es plongée dans le malheur; mais si mon courage ne t'était plus nécessaire, je retournerais dans les forêts. » Sa situation ne tarda cependant point

à devenir plus pénible encore. Un jour on lui amena quelques soldats brésiliens qui conduisaient des troupeaux au camp ennemi : il les interrogea, et il sut que des guerriers de Palmarès avaient été faits prisonniers dans les forêts du voisinage, où ils s'étaient long-temps défendus. « Conduisaient-ils parmi eux une jeune fille? dit Zombé avec agitation. — Il y en avait plusieurs, répondit un officier européen, mais l'une d'elles, venue de la Côte-d'Or, se distinguait par sa beauté et par son noble courage. — Vois-tu, dit Zombé, en lui montrant une des salles de son palais, les richesses qui se trouvent renfermées ici m'appartiennent, et elles seront à celui qui pourra me rendre Zara ; retourne dans le camp des Portugais : les lois de la guerre permettent quelque pitié, on peut accorder un instant de bonheur à celui dont plus tard on arracherait la vie ; dis-leur que si quelquefois j'ai épargné à leurs prisonniers l'horreur d'une mort cruelle ; que si dans le temps de ma puissance j'ai évité à leurs compagnes d'affreux outrages, je ne leur demande pour prix de ces bienfaits que la faveur d'échanger mes richesses contre un bien qui n'est aussi précieux que pour moi. »

Les soldats s'éloignèrent aussitôt, et le jeune chef resta plongé dans une profonde mélancolie. « Quel sort aurai-je à lui faire partager, disait-il, si l'on consent à me la rendre? Ses yeux ne se

porteront que sur un pays désolé, et mon cœur lui-même ne lui offrira que des sentimens douloureux à partager.» Cependant le retour des Portugais causa dans le camp le plus vif étonnement; on crut que les assiégés allaient offrir de se soumettre aux conditions que l'on voudrait leur imposer, et l'on se réjouit de voir se terminer une guerre déjà si fatale aux deux partis. Le prisonnier expliqua alors le sujet de sa mission au chef de l'armée, qui conçut aussitôt l'espoir de devenir maître de Palmarès. « L'amour s'est emparé du cœur de cet Africain, dit-il, l'amour saura nous ouvrir les portes de la ville. Qu'il livre les remparts, et la jeune captive est à lui. Vous lui répéterez que nous ne voulons plus d'une puissance qui peut nous ravir un jour l'empire de ces contrées; vous lui direz que les rebelles se soumettent, c'est le seul moyen d'obtenir un traitement plus doux; allez lui porter en secret la réponse que je daigne lui faire; dites-lui bien que par sa résistance, il ne peut retarder que de quelques instans la ruine de Palmarès; que dans trois jours peut-être il verra cette plaine couverte de nouvelles armées qui sauront bientôt renverser d'aussi faibles murailles. »

L'officier portugais retourna aussitôt vers Zombé, et il lui fit part de sa mission, en le conjurant, pour son propre salut, de céder aux instances qu'il venait lui faire; enfin, le voyant plongé dans

un morne silence, il continua ainsi : « Zara doit être le prix d'une décision dictée par la sagesse, et Zara doit faire le bonheur d'une vie toujours agitée ; si la tristesse a obscurci long-temps ses beaux jours, si maintenant encore elle paraît plongée dans un sombre désespoir, d'un seul mot vous pouvez ramener la tranquillité dans son âme ; d'un seul mot vous éloignez les plus affreux malheurs. — Laissez-moi, dit Zombé avec agitation ; laissez-moi, je ne veux plus entendre de semblables discours. Vous ressemblez à Obboney, le dieu du mal, qui fait entrer dans nos cœurs les plus affreux poisons et se réjouit ensuite de nous voir en butte à d'horribles tourmens. Les hommes ont toujours acheté la gloire aux dépens du bonheur ; que le désespoir soit donc mon partage, puisque je ne peux éviter le pouvoir de la destinée cruelle qui me sépara de ma bien-aimée en quittant les rivages de ma patrie !... Zara, quand malgré les efforts de nos cruels ravisseurs, je m'élançai encore près de toi, était-ce pour ne point te revoir ? Retirez-vous quand vous le voudrez, Européen, ma réponse ne peut être douteuse, mais mon cœur peut être faible encore. »

Il parcourut alors à grands pas les salles du palais ; prêt à parvenir à l'endroit reculé qui était occupé par Mery, on le vit quelque temps dans une sombre immobilité ; d'anciens souvenirs l'arrêtaient encore, et il était aisé de voir dans ses

regards les différens sentimens qui luttaient contre sa résignation. Un profond soupir annonça son dernier sacrifice ; il disparut aux yeux des guerriers. Il employa sans doute le pouvoir qu'il avait toujours eu sur le cœur de son ancienne compagne, il fit valoir auprès de ce cœur généreux et sa douleur et son isolement ; son émotion lui donna plus d'éloquence encore qu'il n'en fallait à l'amour ; au bout de quelques heures il reparut au milieu du conseil ; Mery marchait à ses côtés : « Soyez les témoins de mon union, dit-il, je prends cette jeune fille pour épouse : puissent de semblables témoins envoyés par nos génies malfaisans ne pas lui être fatals comme avant peu ils le seront pour moi. Et toi, chère compagne, consens à cette union ; adoucis un jour mes derniers instans, car tu partis sans doute de l'Afrique pour que je ne fusse pas sans consolation : tu méritais plus que cet empire ; tu méritais le bonheur que je ne puis te donner. — Tu me donnes tout, souverain de Palmarès, en m'accordant la gloire de mourir avec toi.—Européens, retournez maintenant dans votre camp, dit Zombé, la guerre pourra bientôt recommencer ; mais si des forces nouvelles vous rendent plus formidables, vous verrez que le courage des Africains est comme celui du lion, qui devient plus terrible au moment où il pousse ses derniers rugissemens. »

Les Portugais s'éloignèrent alors et ne purent s'empêcher d'admirer le courage malheureux. Zombé fit célébrer son union le jour même, et présenta Mery aux guerriers assemblés. « Palmarésiens, leur dit-il, défendez-la; elle mérite votre amour, elle me rend digne de vous commander. »

Cinq jours après, on aperçut du haut des remparts des cavaliers marchant dans la plaine au milieu de tourbillons de poussière; ils s'avancèrent à quelque distance des remparts, suivis de toutes les troupes qui les accompagnaient, au bruit des fanfares et des cris de joie. Tout-à-coup ils se déployèrent sur deux lignes, et l'on vit paraître les canons qui commencèrent à retentir avec un effroyable bruit. « Nos déserts ne nous ont point sauvés, s'écrièrent douloureusement les guerriers de Palmarès, » et leurs armes s'échappèrent de leurs mains. « Eloigne-toi, Mery, dit Zombé, retire-toi dans le centre de la ville, car ces hommes faibles ne veulent plus combattre. Guerriers, voulez-vous vivre esclaves? ce vain bruit vous effraie, et il ne donne que la mort; que vos cris de guerre s'y mêlent, il sera plus terrible pour vos ennemis que pour vous. » Mais les troncs d'arbres commencèrent à s'écrouler, et en voyant disparaître leurs plus grands moyens de défense, les guerriers se sentirent animés de ce courage qui naît du désespoir; ils s'élancent sur la brè-

che; ils combattent avec acharnement; tandis que les uns sont écrasés par la chute des poutres, d'autres viennent les remplacer, et la foudre trouve toujours de nouvelles victimes à immoler. Tout-à-coup, les portes qui avaient résisté jusqu'alors, tombent avec un effroyable fracas. Zombé accourt pour les défendre, mais il voit que ses efforts sont inutiles, et il se replie avec ses guerriers vers le centre de la ville où tout le peuple se portait. Il appelle à grands cris son épouse, et l'aperçoit environnée de femmes en pleurs qu'elle tâchait de consoler. « Écoute, Mery, lui dit-il en la pressant sur son cœur, quand l'anheima a perdu sa compagne; elle ne peut plus vivre : promets-moi de ne point lui ressembler; promets-moi, si un fils naît de notre union, de lui rappeler un époux dont le plus grand désespoir est de t'avoir rendue malheureuse; dis-lui que la puissance ne lui donna point le bonheur, qu'il ne la regretta pas; mais qu'il ne put vivre dans l'esclavage; et quand il saura te comprendre, quand une larme tombera de ses yeux, donne-lui ce baiser, c'est le seul bien que puisse lui envoyer son père.» Comme il disait ces mots, le bruit sembla se rapprocher, le canon retentit avec plus de force, les cris exprimèrent plus d'effroi; Mery retint quelque temps son époux en l'enlaçant de ses bras, mais il s'échappa tout-à-coup, gravit le

rocher qui se trouvait au centre de la ville, jeta les yeux vers le ciel, prononça le nom de Palmarès et se précipita [1]. « Tu nous apprends à mourir, » s'écrièrent les chefs, et ils l'imitèrent aux yeux de leurs vainqueurs épouvantés de ce noble dévouement.

« Qui restera pour te consoler, pauvre victime? dit le viel Adoë en relevant Mery qui était tombée sur le corps de son époux, et que le trépas semblait avoir frappée. Européens, continua-t-il en s'adressant à des officiers qui s'étaient avancés et qui faisaient tous leurs efforts pour empêcher le meurtre et le pillage, c'est l'épouse de notre chef; si l'humanité a quelque pouvoir sur votre âme, je la remets entre vos mains : » son ancien maître la reconnut alors et l'entraîna loin de ces lieux funestes : les soldats s'élancèrent dans la ville qui fut presque anéantie.

Le lendemain on n'apercevait de tous côtés que des décombres fumans encore et servant de sépulture aux guerriers; les édifices étaient devenus la proie des flammes; les richesses avaient été enlevées; les femmes, les vieillards, chargés des chaînes de l'esclavage, contemplaient avec douleur ce triste spectacle avant de s'éloigner pour les contrées lointaines où ils allaient être

[1] V. Rocha Pitta, Ayrès de Cazal, Corografia Brasilica.

obligés de vivre désormais. « O ma nouvelle patrie! disait un vieil esclave du pays de Minas, je n'avais plus que quelques pas à faire pour descendre dans la tombe : un empire s'est anéanti, et j'ai survécu! — Adieu! mon fils, disait la mère d'un guerrier en se frappant le sein avec douleur. — Adieu, s'écriaient à leur tour des jeunes filles qu'un affreux souvenir attachait encore à ces ruines : » hélas! ils étaient obligés de mettre un terme à leurs plaintes; et cependant les regards qu'ils jetaient en s'éloignant prouvaient combien de fois ils les répèteraient encore loin de Palmarès.

Huit jours s'étaient écoulés; le camp avait été transporté à quelque distance de ces lieux, on n'entendait plus ni les cris des captifs, ni les chants des vainqueurs; un morne silence régnait dans cette solitude; une jeune femme s'avança au milieu des ruines, se dirigea vers le rocher qui dominait autrefois tous les édifices, et regarda tristement autour d'elle. Elle vit que l'on avait enseveli la dépouille mortelle des guerriers dans le lieu où elle se trouvait, et s'asseyant sur les décombres, elle commença à pleurer amèrement. « Hélas! dit-elle, pourquoi la terre te cache-t-elle à mes yeux? Mes larmes ne pourront pénétrer jusqu'à toi et te redonner l'existence.... Puisque tu ne veux pas que j'aille comme une fidèle épouse

te servir dans la tombe, viens donc, il y a long-temps que je t'appelle!... et sa voix s'éléva pour l'appeler encore. Tu ne veux point sortir de ta demeure, continua-t-elle, sans doute les guerriers qui t'environnent célèbrent ta gloire, et leurs accens empêchent ma faible voix de parvenir jusqu'au céleste séjour.... Si leurs chants sont éternels, il faudra donc que je souffre toujours!.... »

Elle resta une journée entière assise près du rocher, et demandant Zombé aux ruines qui l'entouraient. Vers le soir, son ancien maître la rencontra sur le bord du lac, et l'engagea à quitter ces lieux, puisque lui-même il allait s'éloigner. Long-temps ses prières furent vaines, cependant il parvint à la décider en lui rappelant les dernières paroles de son époux. « Mery, lui dit-il en s'apercevant que ses yeux peignaient l'égarement, son ombre doit détester cette vallée; pourquoi veux-tu l'y attendre? Je le vois du haut des cieux te recommander encore de me suivre. » Alors elle se résigna et partit, mais ce fut en versant bien des larmes.

L'armée se remit en marche pour la capitale, et on y parvint au bout de quelques jours; les captifs furent embarqués par tribus pour d'autres villes. L'on sut que Zara, retombée dans l'esclavage, n'avait pas eu un meilleur sort. Mery, quoique jouissant de sa liberté, resta près de celui

qui la lui avait accordée; comme il vint s'établir en ces lieux avec sa famille, elle le suivit encore, et vécut peu d'années après m'avoir donné le jour. Le vieil Adoë qui avait été acheté lors du désastre de Palmarès, m'éleva dans cette solitude, et m'a souvent répété les récits que je viens de vous faire. Ses conseils m'ont aidé à trouver le bonheur; une douce compagne l'a partagé; mais maintenant je ne puis l'attendre que de la présence de mon plus jeune fils, il ne vient pas....

Le bon vieillard soupira en disant ces mots : l'Européen le quitta à regret, mais le lendemain il le trouva dans la joie, car le voyageur était arrivé. Tour-à-tour il le pressait sur son cœur et le priait de raconter ce qu'il avait vu. Le jeune homme satisfit ses désirs, et quand il vint à parler du pays d'Anadia, il s'exprima ainsi : « Je suis allé dans la vallée, et j'ai été m'asseoir au milieu des palmiers qui sont étendus sur le sable; tes récits sont revenus à ma mémoire, j'ai considéré tristement le théâtre des infortunes de Zombé.... Hélas! le croirais-tu bien? tandis que j'étais plongé dans mes rêveries, des jeunes filles sont venues ramasser les fruits de quelques tamarins qui s'élèvent encore près du lac; des guirlandes de cassia couronnaient leurs fronts d'ébène, elles ont formé des danses, et leurs voix se sont élevées gaîment; mais elles ne célébraient point Palmarès; elles

semblaient ignorer les événemens qui se sont passés si près d'elles ; ainsi donc dans peu d'années tout s'oublie !... c'est de moi qu'elles ont appris les malheurs de leur ancienne patrie ; leurs yeux ont exprimé la douleur lorsque je leur ai parlé de mon aïeul, mais le plaisir les entraînait, elles ont fini par m'inviter à partager leurs danses. Non, leur ai-je dit, je ne peux goûter la joie dans ces lieux. Je suis monté sur le rocher et j'ai versé des larmes. »

CHAPITRE XXXV.

Iles de la mer Pacifique.

Parmi tous les pays capables d'exciter vivement le génie poétique de nos littérateurs, je n'en connais point de plus admirables que les îles de l'Océanie; Châteaubriant, Bernardin de Saint-Pierre ont offert à notre imagination les tableaux les plus nobles et les plus gracieux; ils semblent dans leur éloquence avoir épuisé ce qu'il y avait à dire sur la nature féconde qu'ils ont observée, mais le talent d'accord avec le sentiment qui les guidait, leur a fourni les couleurs les plus brillantes pour peindre les tableaux qu'ils voulaient nous offrir. On serait entraîné par le charme des expressions, si ce n'était par la beauté des sites qu'elles présentent à l'imagination; et cependant quand les premiers navigateurs qui vont visiter la Polynésie nous parlent des émotions qu'ils éprouvèrent, quoiqu'ils n'aient point l'art de transporter avec eux l'esprit de leurs lecteurs comme les grands écrivains dont je viens de parler, les scènes qu'ils retracent sont par elles-mêmes si ravissantes, les lieux qu'ils dépeignent sont tel-

lement enchanteurs que la vérité fait pour eux ce que le talent leur refuse. C'est la vue de ces îles qui fait s'écrier d'Entrecasteaux que les contrées situées entre les Tropiques sont la patrie naturelle des hommes [1]. Ces terres lointaines, cachées pendant tant de siècles aux yeux des Européens, jouissaient d'une félicité trop grande pour qu'elle fût durable. Sans doute il était de fanatiques institutions dans ces îles, et je ne prétends point les excuser, puisqu'il faut les haïr chez les sauvages de même que chez les nations civilisées; mais les anciens habitans indiquèrent aux premiers navigateurs par une contenance pleine d'innocence et de gaîté qu'ils étaient peut-être plus heureux que les autres habitans de la terre; hospitaliers comme tous les peuples qui jouissent de l'abondance, ils voulurent faire partager les biens dont la nature les avait comblés. Nos fatals présens devinrent pour eux la source de tous les maux. Il est malheureusement trop prouvé que Walis, Carteret, Bougainville et Forster trouvèrent plus de deux cents mille habitans dans l'île d'Otahiti, et que les nouveaux voyageurs frémissent d'épouvante en nous apprenant qu'il ne reste plus que six ou sept mille de ces infortunés [2].

[1] Je me suis appuyé de ce sentiment au commencement de l'ouvrage. V. le Voyage autour du monde.

[2] Turnbull, Voyage autour du monde. On m'a assuré que ce

Otahiti, si bien nommée par un de nos plus célèbres voyageurs, la métropole de l'Océanie, Otahiti parut une contrée si délicieuse aux premiers navigateurs, que, voulant exprimer en un seul mot les plus douces émotions, ils l'appelèrent l'île de Cythérée[1] : cette simple dénomination annonce qu'il ne faut point s'attendre au spectacle d'une nature qui lutte avec elle-même pour produire des sites imposans, mais elle dit bien qu'il est au milieu de l'Océan Pacifique une terre privilégiée où la Providence a voulu rassembler les objets les plus gracieux. Il semble qu'Otahiti soit la véritable patrie de l'idylle, et que les fictions de la poésie puissent s'y réaliser. Tout était d'accord autrefois pour rendre ce tableau véritable, les habitans doivent maintenant en disparaître si l'on veut que l'illusion ne cesse point.

Dans cette contrée charmante dont on voit que la nature a voulu borner l'étendue, les animaux féroces ne se montrent jamais, les insectes nuisibles ne peuvent exister; le cocotier qu'on trouve sur toute l'étendue des rivages; l'arbre à pain qui, par son utilité, est si précieux, et que son feuillage rend si pittoresque; le papyrus et le bananier n'offraient leur ombrage qu'à des hôtes paisibles,

nombre avait augmenté depuis l'époque où l'on s'était occupé sérieusement de la civilisation de l'île.

[1] Bougainville, Voyage autour du monde.

qui, loin de fuir à l'aspect des voyageurs, semblaient se réjouir de leur venue.

C'est au milieu de ces bocages que Bougainville voudrait peindre, et dont on devine tout le charme, qu'un habitant l'invita à partager le gazon qui lui servait de siége; il se pencha alors vers lui et vers ses compagnons; ses yeux exprimèrent la tendresse, sa voix se mêla aux doux accens d'une flûte; il chanta lentement une chanson anacréontique. Assurément il avait le don d'émouvoir, car le voyageur ne peut s'empêcher de s'écrier que cette scène charmante était digne du pinceau de nos peintres les plus gracieux.

Ah! sans doute qu'éloignant jusqu'à l'idée des moindres maux, l'heureux Otahitien célébrait l'arrivée de ces étrangers, et qu'il leur offrait de partager un bonheur que l'hospitalité rendait plus doux à ses yeux. On chante encore à Otahiti, mais c'est pour reprocher à d'imprudens ancêtres cette hospitalité qu'ils accordèrent trop facilement. Les faibles restes d'une population nombreuse, étonnés de tous les maux qui se sont accumulés depuis le jour où Walls débarqua sur leurs rivages, accusent même les objets inanimés de crimes qui n'appartiennent qu'aux hommes. Dans l'excès de leur désespoir, ils prêtent aux navires le pouvoir le plus terrible : ils croient que lorsque le vent les entraîne devant leurs rivages, les maladies

les plus affreuses s'en échappent pour venir les désoler [1].

Éloignons notre pensée de ces tristes superstitions qui ne trouvent que trop aisément leur excuse dans la fatalité des événemens. Je veux parler encore de la nature de ce beau pays, parce qu'elle n'a point changé; parce que la Providence ne l'a point soumise au pouvoir des hommes. Maniant le pinceau avec grâce, exprimant ce qu'il voyait avec facilité, Hodjes nous a retracé quelques-uns des sites enchanteurs d'Otahiti; mais combien l'on regrette qu'il n'y ait pas mis plus de variété, et qu'entraîné par ce qui avait déjà frappé ses regards, il n'ait point toujours suivi Forster! Ce voyageur, dans la chaleur d'une imagination brillante, tâche de nous faire connaître les plus beaux tableaux qui aient ravi les yeux des hommes, et cependant il s'avoue encore bien loin de son sujet : s'il traverse les bocages, s'il gravit les collines, son admiration ne fait que changer d'objet, ses paroles n'expriment que le ravissement; bientôt il nous fait jouir de l'aspect d'un village, et l'on admire un peuple qui dérobe quelques instans au plaisir, et que le plaisir suit jusque dans ses travaux. Partout on n'aperçoit que le bonheur et la richesse; on ne voit de tous côtés

[1] V. Turnbull, Voyage autour du monde. Bibl. brit., t. 32, p. 213.

que de nombreux troupeaux couchés près de chaque hutte. « Le coq y déploie au milieu de son sérail son joli plumage, ou il se perche sur les arbres pour y reposer. Les petits oiseaux gazouillent tout le jour sur les branches, et de temps en temps le roucoulement amoureux frappe l'oreille comme au milieu de nos bois. Les naturels s'occupent au bord de la mer à pêcher; ils prennent des poissons dont les couleurs mouvantes varient à chaque instant; ou ils ramassent des coquillages connus à la vérité des naturalistes, mais dignes de l'observation du philosophe, qui admire l'élégance merveilleuse de la nature dans ses productions les plus communes [1]. »

Ah! si jamais les îles de cet archipel deviennent le sujet d'un poëme, que d'épisodes touchans pourront embellir les plus charmans tableaux [2]. Après nous avoir dépeint ces contrées telles qu'elles étaient au temps des premiers navigateurs, le poète les animera d'une foule d'habitans se livrant sans cesse à cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie; il nous les peindra tels que Bougainville, frappés de tout ce que nous leur offrons,

[1] V. Deuxième voyage de Cook.

[2] M. Hugo a déjà fait voir le parti que l'on pouvait tirer de la croyance et des mœurs de ces insulaires dans une charmante élégie où une jeune Otahitienne déplore le départ d'un Européen.

sans daigner interrompre leurs plaisirs pour s'en occuper sérieusement [1]. Il nous fera voir un de ces heureux habitans qui, s'imaginant trouver partout la même félicité, suit des voyageurs dans leurs courses lointaines. OEdidée parcourt avec Cook des mers froides et orageuses; il revient dans sa patrie, et ses récits, quoique véritables, semblent être à ses compatriotes les tristes fictions de l'imagination la plus sombre. Comment croire en effet, quand on n'a vu que des collines couronnées de palmiers, qu'il existe des montagnes dont la cime déserte n'offre aux regards que des glaces éternelles? Omaï revient de l'Europe, et ses regards attendris se portent sur ses anciens compagnons de voyage. Comblé de leurs dons, il voudrait leur faire partager le bonheur qu'il doit goûter; il va partir, ses larmes sont prêtes à couler, il regarde son bienfaiteur, et ne peut contenir ses sanglots; il semble qu'il présage la cruelle destinée que le sort réserve au plus hardi des navigateurs [2].

Plus loin, ce sont deux jeunes filles parées des attraits les plus piquans, que Vancouver ramène dans leur pays, d'où une indigne trahison les arracha; enlevées sur un bâtiment où la confiance les avait conduites, Raheina et Tymarow ont

[1] Voyage autour du monde, p. 220.

[2] Troisième voyage de Cook, t. 2, p. 230.

quitté en poussant des cris de douleur le pays qui les vit naître ; un bienfaisant Européen les ramène [1], et leurs chagrins ne seront peut-être jamais effacés. Parées des grâces de l'Europe, unies à la simplicité sauvage, ô Raheina, tu suis des yeux la voile qui entraîne ton libérateur ; tu lui reproches l'accomplissement de ses devoirs ; tu lui envies sa fermeté, tu ne vois point que quand le rivage a disparu, il s'est détourné pour essuyer une larme !....

Le poète pourrait encore nous représenter quelques-unes de ces syrènes, presqu'aussi fatales pour les navigateurs que celles d'Homère, leur faisant oublier leur patrie et mépriser la voix de l'honneur. Peignant l'influence du climat le plus délicieux sur l'esprit grossier des matelots, il nous ferait voir des hommes qui n'avaient pas craint les dangers, ne pouvant résister à l'attrait du plaisir. Un infortuné navigateur, allant chercher à Otahiti l'arbre à pain, pour répandre ses bienfaits dans le reste du monde, est tout-à-coup abandonné par son équipage, qui se soulève contre lui. Jeté avec quelques matelots dans un frêle esquif, il est pendant long-temps le jouet de l'océan ; et quand il vient d'échapper à la fureur des flots, les traits des sauvages le menacent : il périrait sans doute, s'il n'était conduit par la Providence, mais il

[1] Vancouver, Voyage autour du monde, t. 2, p. 229.

aborde enfin dans l'île de Coupang, il y trouve la fin de ses maux [1].

Les femmes d'Otahiti, douées par la nature de tant de charmes, ne mériteraient-elles point d'être célébrées plus fréquemment. Trop souvent elles captivèrent des étrangers, mais combien de fois elles ne reçurent que des outrages en échange de leur amour. Croyant à la vérité de ces vaines promesses que laisse échapper si facilement la bouche trompeuse des Européens, presque toujours des larmes amères ont fini par leur dévoiler ce que leur cachait une aveugle confiance. Je ne parle pas ici de ces Otahitiennes qui s'abandonnaient à tous leurs penchans, nous savons que souvent la modestie s'alliait à la beauté, et que ce fut l'innocence que l'on trompa.

Dans la description de cette île, il ne faudrait pas oublier les jeux des habitans, leurs funérailles et leurs croyances religieuses, si poétiques à tant d'égards. Commençons par leurs plaisirs. Bougainville nous dit qu'une douce oisiveté était le partage des femmes, que le soin de plaire devenait leur plus sérieuse occupation; aussi cherchaient-elles tous les moyens de développer les charmes dont la nature les avait comblées. Tantôt, déployant à la fois la grâce et la force, elles

[1] Peron, Voyage aux terres Australes, t. 1, p. 168.

se livrent au pugilat avec une ardeur extrême. Mais par une suite touchante de la douceur de leurs mœurs, aussitôt que l'une d'elles est tombée, l'autre l'embrasse tendrement, elle semble mépriser sa gloire pour ramener sa rivale à l'idée du plaisir [1].

La danse, chez ces peuples, devient une sorte de passion : elle ne se borne point à l'exécution de quelques pas, elle représente presque toujours des scènes d'amour ou des combats. Sous un climat délicieux, ces pantomimes devaient se répéter plus fréquemment que partout ailleurs. Un paysage à la fois noble et gracieux leur servit de théâtre; des hommes, accoutumés à ces espèces de pastorales, ne tardèrent point à imaginer un spectacle plus varié : bientôt ils ne se contentèrent pas de peindre l'action par de simples mouvemens, ils voulurent que des paroles exprimassent les impressions que leur causaient la nature, l'amour, une religion plus poétique que celle des autres nations barbares. Les représentations théâtrales naissent donc, chez les peuples de cet archipel, des jeux avec lesquels ils ont une véritable analogie; ces jeux eux-mêmes ne deviennent habituels que sous le plus beau climat, au milieu de l'abondance et du repos. N'avons-nous point en

[1] Turnbull, Voyage autour du monde.

Europe une preuve de cette influence de la nature sur la poésie dramatique? N'est-ce point sous le beau ciel de la Grèce et de l'Italie que se sont élevés les premiers théâtres?

Dans les îles de la Société, les heava, toujours mêlés de danses et de chants, ressemblent davantage à nos opéras, qu'à la comédie ou au drame tragique [1]. Les acteurs sont pris dans tous les rangs de la société; les sœurs même du roi, comme nous l'apprennent plusieurs voyageurs, adoptaient un rôle dans ces compositions improvisées, dont le plan se conservait sans doute par tradition, et auxquelles l'arrivée des Européens donna probablement un nouveau caractère.

La religion des peuples sauvages tient de si près à l'aspect de la nature, et a une si grande influence sur la poésie, que je crois devoir parler de celle des Otahitiens, qui servait de base au culte des autres îles. Ces nations avaient peuplé leurs collines et leurs bocages de divinités, mais ils ne donnaient de pouvoir supérieur à aucune d'entre elles [2]. Comme pour former un horrible contraste avec la douceur du reste de leur mythologie, ces dieux exigeaient d'abominables sacrifices [3]. Les insulaires croyaient que l'âme est

[1] V. Vancouver, Voyage autour du monde. t. 3, p. 46.

[2] Anderson, troisième voyage de Cook, t. 2, p. 301.

[3] Cook, Vancouver, Turnbull.

immortelle, et ce don précieux du créateur, qui nous fait survivre à nous mêmes, ils ne se le réservaient point uniquement, ils l'accordaient aux animaux, aux plantes, aux fruits, ils animaient pour l'éternité tout ce qu'ils avaient sous les yeux. Quand l'âme des hommes était prête à s'échapper, ils disaient qu'elle voltigeait autour des lèvres du mourant, et qu'elle montait ensuite auprès d'un dieu qui devait la réunir à sa propre substance. Demeurant quelque temps dans cet état, elle passait dans le lieu où se rassemblaient tout ce qui avait joui de l'existence [1]. Comme l'ardeur d'un soleil brûlant leur fait souhaiter sur leurs plages fertiles l'instant où le jour disparaît, ils passaient l'éternité au milieu d'un crépuscule qui ne devait jamais finir; cet état de félicité n'était point réservé seulement à quelques individus, il appartenait à tous les êtres.

Ces peuples sont guerriers, et les ames, comme dans la religion scandinave, se livraient des combats; mais si deux époux venaient à se rencontrer, ils se reconnaissaient, et après s'être réunis, allaient goûter un bonheur éternel dans un élysée réservé à eux seuls.

Les navigateurs que les eaux ont engloutis,

[1] Ces diverses croyances n'existent plus; les missionnaires anglais ont converti au christianisme tous les habitans. V. Duperrey. Journal des Voyages de Verneur. 66e cahier, p. 122.

trouvaient dans les profondeurs de l'océan des régions embellies de tous les dons de la nature : comme leur existence avait été remplie de douceur, ils n'imaginaient jamais de tourmens.

Ah ! si les premiers navigateurs avaient pu nous conserver quelques-unes des inspirations poétiques de ces peuples, nous y trouverions sans doute le charme que la nature a répandu sur ces contrées. Une langue si douce qu'elle ne trouvait point de sons assez durs pour exprimer les noms de nos habitans du nord, n'était pas sans doute destinée à rendre des idées profondes ou énergiques ; mais elle devait se prêter admirablement à peindre les scènes anacréontiques dont Bougainville nous a parlé. Leurs vers sont divisés en pieds réguliers ; ils ne les déclament point, mais ils ont une sorte de mélopée : comme les Grecs, ils chantent en improvisant. Aoutourou mit en strophes cadencées tout ce qui le frappait durant le voyage de Bougainville. Il avait des expressions uniquement réservées à la poésie [1], et la langue doit être abondante, puisqu'il pouvait peindre tant d'objets nouveaux. Cook nous apprend que les harangues prononcées par certains chefs de cet archipel étaient des espèces de poèmes [2], et les femmes à bord de son bâtiment célébraient le

[1] Voyage autour du monde, p. 231.

[2] Cook, troisième voyage.

lever de l'astre du soir par des vers harmonieux.

Quoique leur poésie eût presque toujours pour objet de célébrer le plaisir et l'amour, ils chantaient aussi leurs travaux durant la paix, les victoires dans les guerres, leurs excursions sur les terres voisines, et les avantages de leur île sur les autres pays. Lorsque ces hommes de la nature entendirent la musique des Européens, ils montrèrent une sorte de dégoût pour les compositions savantes; mais il paraît que la mélodie de quelques-uns de nos instrumens leur fit un plaisir extrême quand ils eurent occasion de l'entendre sans tout le fracas d'un orchestre bruyant [1].

Vancouver nous a conservé des détails curieux sur un heava qu'il vit à Owhyhée. Après nous avoir décrit la manière pompeuse dont s'exécuta cette représentation dramatique, il dit que le spectacle était un composé de discours et de chants soutenus d'une foule de gestes singuliers. « La variété des attitudes qu'elles prirent, continue-t-il en parlant des actrices, et la rapidité de leurs mouvemens ne ressemblaient à rien de ce que j'ai vu dans les autres parties du monde, et d'après quoi je puisse donner à mes lecteurs quelque idée de ce spectacle, surtout dans les trois premiers actes, où il me parut qu'il y avait un grand accord

[1] V. Anderson. Troisième voyage de Cook, t. 2, p. 284, édition in-4°.

entre le ton de leur déclamation et leurs gestes. Quelques-unes de ces actrices, moins bonnes que les autres, nous donnèrent le moyen de faire des comparaisons, et je dois avouer que les meilleures avaient dans leur débit et dans leur action une grâce à laquelle il me paraissait difficile d'atteindre [1]. » Ce voyageur se plaint néanmoins de la licence qui régna dans la dernière partie de la pièce, et il paraît que c'était le défaut que les Européens avaient toujours à leur reprocher. Ils le retrouvaient encore dans les autres îles de la mer du sud. Chez les Papous, les scènes dramatiques sont du même genre qu'à Otahiti, et l'on voit des femmes accoucher sur le théâtre [2] au rire bruyant des spectateurs.

Il se prépare de nos jours une singulière révolution dans la poésie dramatique de ces peuples à demi barbares, qui ne retraçaient probablement que les scènes qu'ils avaient sous les yeux. Un anglais au service de Tamehameha a élevé à Owhyhée un théâtre sur lequel on jouait il y a quelques années le drame d'Oscar et Malvina [3]. Il est probable que

[1] Voyage autour du monde, t. 3, p. 46. Il donne autre part une foule de détails que les bornes de l'ouvrage ne me permettent point de faire entrer ici, mais qui sont d'un assez grand intérêt.

[2] Labillardière, Voyage à la recherche de La Pérouse, t. 1, p. 331.

[3] Campbel, Voyage autour du monde. Bibliothèq. univers.

les insulaires conservant leur goût pour les représentations théâtrales, se perfectionneront dans ce genre. Qui sait si alors nous ne verrons pas éclore de nouveaux chefs-d'œuvres empreints d'un caractère particulier qu'ils tiendront de la nature et du climat. Les événemens qui se sont passés depuis quelques années dans le pays, fourniront de nombreux sujets, et les littérateurs de l'Europe qui se plaignent de ne plus rien rencontrer de nouveau, verront paraître un genre différent de ce que nous connaissons.

Il ne faut pas croire, du reste, que ces peuples aient de grands progrès à faire dans tous les genres; ils sont bien près de nous égaler dans les danses pantomimes, et un célèbre marin avoue qu'il règne un tel ensemble dans les ballets de Tongatabou, qu'on les verrait avec le plus grand plaisir même au théâtre de l'Opéra [1].

Les insulaires de Wateeoo exécutent des danses mêlées de chant dont la description suffit pour exciter l'admiration et qui produisirent un profond étonnement sur les premiers navigateurs [2].

Ces îles où la nature conserve si bien toutes ses harmonies, sont favorables aux beaux-arts, même dans l'état sauvage. L'architecture surtout

[1] D'Entrecasteaux, Voyage autour du monde pendant les années 1791, 1792 et 1793, t. 1, p. 294.

[2] Anderson, troisième voyage de Cook, t. 1, p. 319.

y prend un caractère gracieux inconnu dans d'autres contrées du voisinage. Comme dans la Grèce, on n'est point surpris que les formes soient élégantes en voyant les modèles que les hommes ont eu sous les yeux [1]. Dans l'île de Maona, un de nos plus célèbres voyageurs [2] remarqua un édifice en treillis, que le meilleur architecte Européen n'aurait pu exécuter avec plus d'élégance. Sans parler de ces masses étonnantes qui s'élèvent dans l'île de Pâque, mais qui conservent un tout autre caractère, à cause de l'aspect des lieux [3], je rappellerai ces tombeaux d'Otahiti, qui excitèrent encore l'admiration des premiers navigateurs.

Sans doute que les habitans de ces contrées heureuses que la nature a favorisées de tous les dons, ne peuvent imaginer que l'âme abandonne tout-à-coup un séjour enchanteur; craignant de confier le corps de leurs parens à la terre, ils

[1] M. de Châteaubriand a indiqué cette influence du paysage sur les beaux-arts. « On conçoit presque, dit-il, comment l'architecture a des proportions si heureuses, comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des muses, la nature ne conseille pas les écarts, elle tend au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses. » *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. 1, p. 15.

[2] Voyage de La Pérouse, t. 3, p. 190.

[3] V. Forster, deuxième voyage de Cook.

le placent dans une tombe aérienne qui s'élève sous un dôme de verdure. Quand la mort est ainsi environnée de l'arbre à pain, du cocotier, du casuarina, dont le feuillage exprime les regrets que fait ressentir le sommeil prolongé d'un ami, les Otahitiens semblent toujours croire que le réveil ne peut tarder. N'avancez point, disaient-ils aux Européens qui s'approchaient de la dernière demeure, il dort. Que ce mot est touchant!... que de pensées attendrissantes il fait naître! Hélas! cette mère demandant près du tombeau de son fils un réveil qu'elle ne doit plus espérer et qu'elle veut attendre pour tromper sa douleur; cette amante, pleurant l'homme qu'elle aima, et lui portant des fruits et des fleurs qu'elle croit pouvoir charmer des yeux voilés par la mort; cette image du trépas, embellie par tout ce qui fait le charme de l'existence; ce mélange de douleur et d'espérance excite peut-être mon émotion moins vivement qu'un sombre désespoir, mais il me la rend chère et je la crois plus durable.

Peuples innocens, vous allez perdre ce titre de sauvages que vous donne notre orgueilleuse civilisation. Ah! conservez cet usage touchant qui ôte à la mort ce qu'elle a d'affreux. Croyez toujours revoir bientôt les êtres chéris que vous avez perdus; je ne sais si les bienfaits de notre civilisation vaudront une espérance aussi

douce. Ah ! du moins la religion qu'on vous enseigne vous la rendra; vous êtes digne de la conserver, votre âme est capable de la sentir. On a vu naguère en Europe un roi de ces pays, inconsolable de la perte d'une épouse adorée, l'appeler sur les bords de la tombe, et ne pouvant supporter une aussi cruelle séparation, y descendre bientôt avec elle [1].

[1] Tous les journaux nous ont appris la mort du roi des îles Sandwich et ses touchans regrets.

CHAPITRE XXXVI.

Ile de Timor; le roi heureux.

Qu'on lise dans Peron la manière dont l'accueillit un roi détrôné de Coupang dans la vallée d'Oba. Il est difficile de peindre rien de plus gracieux; il est impossible d'employer des couleurs plus séduisantes. Ce souverain déchu reçut le voyageur dans une chaumière d'où l'on découvrait un paysage enchanteur. Ce n'était plus ce spectacle presque magique qu'il retrace quelques pages auparavant; c'est vraiment le tableau que présente la plus charmante des idylles.

Qu'on se figure, au milieu des arbres touffus, chargés de fleurs et de fruits, un vieillard assis près de sa cabane; sa main, conduite par le sentiment d'une harmonie qui se retrouve dans tout ce qui l'environne, fait retentir les airs des sons du *sasounou*; son fils l'accompagne, et aux sons prolongés de la flûte de ces rivages se mêlent les accens variés des oiseaux, le murmure d'une eau limpide. Sa famille, qui sait trouver l'abondance au milieu du travail, l'entoure en se livrant aux plus simples occupations : l'une

de ses filles sait tisser avec les fils du coton un vêtement dont la simplicité est noble et gracieuse; l'autre, pétrissant du riz, en forme des gâteaux qu'elle va vendre dans la ville, mais qu'elle s'estime heureuse d'offrir à l'étranger dès qu'il paraît dans la vallée. Quelles sont les premières paroles de cette famille, d'une simplicité si noble et si poétique? c'est une invitation touchante à des hommes qu'elle connaît à peine, c'est le désir de faire partager son bonheur: « Asseyez-vous, bons hommes de France, disent-ils à la fois, goûtez le lait de nos troupeaux, rafraîchissez-vous à l'ombre de nos arbres. » S'ils reçoivent quelques présens, ils ne les ont point désirés, et, si ces présens les comblent de joie, ils l'expriment avec la simplicité de l'innocence; tout se réunit enfin pour offrir dans cette famille une image des siècles de la poésie. Les noms aussi doux que le chant des oiseaux ne dépareraient point les vers de l'Italie. Le vieillard s'appelait Néâs, sa douce compagne Sorezana, sa jeune fille Elzerina, et le plus jeune de ses fils Cornélis. La peinture de leur caractère serait parfaitement en harmonie avec le tableau; mais c'est Elzerina que la Providence avait pris plaisir à embellir de mille charmes. « Elle brillait, dit le voyageur, de tous les agrémens dont la nature se plut sur ces bords à parer la compagne de l'homme. Élevée sous les yeux de ses bons parens, elle était mo-

deste et timide; plus que ses frères encore, elle paraissait affectueuse et sensible.« Ah! sans doute, l'heureux Néâs trouvait dans son âme de quoi apprécier les qualités de ceux qui l'entouraient, et ses regards l'apprenaient aux étrangers qui le félicitaient sur son bonheur; ses paroles l'exprimaient d'une manière bien noble et bien touchante, quand il leur disait : Hommes de France, vous êtes bons.... Il adressait en effet ces simples paroles à un voyageur dont l'âme se peint dans tous ses ouvrages; mais combien les autres Européens étaient loin de lui ressembler! Les gouverneurs hollandais l'avaient dépouillé de ses possessions, et le bon vieillard se voyait souvent contraint d'aller chercher sur les bords de l'Océan sa nourriture et celle de sa famille. Sa vue remplissait toujours Peron de tristesse et de mélancolie; mais il finit par s'attacher si vivement à son vieil hôte, qu'il changea de nom avec lui : cet échange fut l'objet de la cérémonie la plus touchante. De tous les usages intéressans adoptés par les habitans de cette île et des terres de la Polynésie, je n'en connais point de plus attendrissant que celui qui lie les hommes par un nœud sacré en leur imposant le nom de leur ami. Après un grand festin, la bouteille de rum est apportée; on présente une coupe de cette liqueur à l'étranger; et l'insulaire, le nommant son ami, lui demande s'il ne

veut pas s'appeler comme on le nomme lui-même; la cérémonie est alors cimentée par de nombreuses libations.

On retrouve encore dans ces îles l'influence poétique d'un climat délicieux sur les mœurs et sur les usages. Il semble, en suivant Bellanger dans le voyage de Peron, qu'on assiste à une scène de féerie quand il décrit l'intérieur d'une maison de campagne. La maîtresse de l'habitation s'attendait à recevoir des Européens; elle s'était parée de ses plus riches atours, et les attendait debout dans une galerie élevée; trente jeunes filles élégamment vêtues étaient à sa gauche, plusieurs esclaves se trouvaient rangés du côté opposé dans la galerie inférieure. On remarquait d'autres hommes couverts de longues écharpes rouges. « Cet ordre, dit le voyageur, ces costumes uniformes et singuliers, ces jeunes filles parées avec soin, et qui, comme autant de nymphes, semblaient se grouper autour de leur déesse, le lieu de la scène, la fraîcheur de la forêt voisine, le doux murmure du ruisseau, la vue de l'Océan sur le rivage duquel la vue était assise; cet ensemble avait à la fois quelque chose de grand, de noble, de gracieux et de pittoresque qui nous enchanta tous [1]. »

Après avoir décrit la collation qu'on ne tarda pas

[1] Peron, Voyage aux Terres australes, 1re éd., t. 1, p. 152.

à servir, il continue ainsi et parle de l'impression que lui firent éprouver les danses exécutées par les jeunes filles : « Leur démarche gracieuse et cadencée, les espèces d'évolutions qu'elles exécutaient, et qui les présentaient successivement sous tous les aspects, leur silence profond, tout contribuait à rappeler à des Français la scène charmante de la toilette de Vénus dans le ballet de Pâris [1]. »

Du reste, l'ouvrage dont je viens d'extraire cette jolie description est rempli de détails vraiment précieux pour la littérature, et l'on a acquis la certitude que le charme des tableaux ne se montraît jamais aux dépens d'une exactitude scrupuleuse. Quoi de plus charmant que la description d'un rivage couvert de zoophytes, et mille autres que je ne puis rappeler ici! C'est encore un de ces livres dont on peut dire, comme M. Deleuze lorsqu'il parle de Pline et de Buffon, qu'il ne manque à certaines pages que la mesure et la rime pour en faire des morceaux admirables de poésie descriptive [2].

Un nouveau voyage autour du monde va nous offrir des détails importans sur les contrées dont je parle dans ce chapitre. Tout nous promet,

[1] V. Voyage aux Terres Australes, t. 1, p. 154, édit. in-4°.

[2] V. Darwin, les Amours des plantes, traduction de M. Deleuze; préface, p. 4.

au milieu de savantes recherches, de magnifiques descriptions [1] et des observations d'un extrême intérêt. Je regrette vivement de n'avoir pu consulter les détails que l'on nous donnera sur la langue de ces peuples et peut-être sur leur poésie.

[1] V. le nouveau Voyage de M. Freycinet. J'en juge par les premières livraisons; la description des environs de Rio-Janeiro m'a paru de la plus grande exactitude, en même temps qu'elle se fait distinguer par le charme du style et par la variété des tableaux.

CHAPITRE XXXVII.

De l'orient.

Lorsque le cap de Bonne-Espérance eut été découvert, les expéditions pour l'Inde commencèrent à se multiplier; les poètes allèrent chercher de nouvelles inspirations sous un climat nouveau, et bientôt ils se plurent à célébrer les actions héroïques qui s'étaient passées sous leurs yeux; la nature leur offrit des tableaux auxquels l'Europe n'était point accoutumée; mais la plupart de leurs compatriotes étaient en état de les comprendre, ils avaient presque tous voyagé. Une foule de poèmes de cette époque nous sont parvenus; ils sont trop peu connus du monde littéraire, car ils pourraient offrir, et des sujets remarquables, et des peintures exactes; ils présenteraient en quelque sorte une mine féconde à exploiter. Au seizième siècle, on était aussi accoutumé à entendre célébrer les campagnes arrosées par le Gange, que le beau pays fertilisé par le Tage. Les mœurs de l'Afrique et de l'Asie n'étaient plus étrangères à un peuple qui avait agrandi le Portugal d'une vaste portion de l'ancien et du nouveau monde. Les relations de guerre et de commerce eurent

une plus grande influence sur la littérature de cette époque qu'on ne le pense généralement; les peuples du midi, après avoir puisé à la littérature arabe, s'enrichirent probablement de quelques poésies indiennes. Qui sait même si la poésie dramatique, qui reparut en Portugal à cette époque [1], ne trouva point quelques modèles dans les drames indiens que les conquérans avaient vu représenter, et dont ils reproduisirent les scènes irrégulières, en les soumettant cependant en partie aux règles des pièces latines? Les Portugais ayant vu des représentations théâtrales parmi les chrétiens de Saint-Thomas, sur la côte de Coromandel, il n'est pas étonnant qu'ils aient songé ensuite aux trésors de l'antiquité. Comme la magnificence de l'Orient se joignait au jeu de la scène, il paraît que les conquérans éprouvèrent une vive admiration; ils la transmirent à leurs compatriotes, et ceux-ci se livrèrent bientôt avec ardeur à un genre de littérature qui s'est répandu depuis si généralement. Brown ne remarque point cette influence des drames indiens sur ceux de l'Europe, parce qu'il ignorait sans doute quelle était l'ancienneté du théâtre en Portugal, et que la conquête de l'Inde correspondait à sa naissance [2].

[1] V. la Notice dont j'ai fait précéder ma traduction du théâtre portugais, dans la collection publiée par Ladvocat.

[2] V. Brown, Essai sur l'origine et les progrès de la poésie.

Les poètes de cette époque, qui ont dû nécessairement puiser à tant de littératures différentes, présentent dans leurs œuvres un caractère qui leur est particulier. Personne n'ignore plus maintenant combien le Camoens a su tirer parti de l'observation d'une nature étrangère [1]. Une foule de ses contemporains ont transporté comme lui les héros de leurs poèmes dans des régions éloignées qu'ils connaissaient parfaitement ou qu'ils avaient parcourues. Corte Real peint les malheurs de Lianor de Sa, intéressante victime de l'amour, qui périt au milieu des sables de l'Afrique, et il a donné à son poème une teinte locale, qui y répand encore plus d'intérêt. Francisco de Sa e Meneses a décrit la nature de l'Inde dans la conquête de Malaca. Le célèbre Maurizinho Quebedo, en célébrant la fameuse journée d'Alcacer Kebir, a montré encore ses héroïques compatriotes au milieu d'un climat nouveau. Luiz de Pereyra, dans son élégiada, s'est trouvé dans le même cas; et un littérateur estimable a dit, en parlant du talent descriptif de ce poète, que la manière dont il avait

[1] Il n'est jamais aussi admirable que dans la description de certains phénomènes dont son imagination avait été vivement frappée. Les trombes, les tempêtes, les différens aspects de l'Océan, présentent dans sa Lusiade des tableaux tour à tour imposans et terribles qui ont, outre leur mérite littéraire, celui d'une scrupuleuse exactitude.

saisi les contrastes de la nature et des mœurs suffisait pour lui assigner un rang honorable dans la littérature portugaise [1]. En général, les poètes de cette époque, rendus à l'observation de la nature par de fréquentes excursions, présentent dans leurs ouvrages bien plus de variété que nos auteurs du même temps; on comprend combien le cercle de leurs idées s'était agrandi en voyant des climats différens.

Que la position des poètes orientaux est préférable à la nôtre pour l'observation de la nature! Dans ces régions, la végétation la plus brillante se déploie continuellement sous les yeux, elle pare souvent de sa magnificence les villes comme les campagnes; on serait contraint en quelque sorte de l'admirer malgré soi, d'y puiser des comparaisons, quand on ne quitterait point les cités et quand on se condamnerait, comme quelques-uns de nos littérateurs, à y vivre éternellement. Certaines villes de l'archipel Indien ressemblent même, ainsi que le dit un voyageur, à un de ces paysages sortis de l'imagination d'un peintre ou d'un poète qui rassemblent sous un même coup-d'œil tout ce que la campagne a de plus riant [2]. « Imaginez-vous une forêt de cocotiers, de bambous, de bananiers, au milieu de

[1] Sané, Mercure étranger, t. 1, p. 250.

[2] Lettres édifiantes. Description de l'archipel Indien.

laquelle passe une assez belle rivière couverte de bateaux; mettez dans cette forêt un nombre incroyable de maisons toutes couvertes de cannes et de roseaux; disposez-les de telle manière qu'elles forment toutes des rues séparées; répandez partout dans cette grande forêt autant d'hommes qu'on en voit dans vos villes quand elles sont bien peuplées, et vous vous formerez une idée assez juste d'Achem. »

Dans les îles de l'archipel et dans l'Indostan, où la nature des tropiques est soumise aux lois d'une agriculture avancée, et prend un caractère différent de ce que nous offre l'Amérique du sud, quelques végétaux y ont gagné; les fleurs y sont plus variées et plus belles; elles deviennent quelquefois un des symboles de la religion, et plusieurs nations de Ceylan, frappées de leur beauté, croient qu'il n'existe point de sacrifice plus agréable à l'éternel; aussi n'apportent-ils point d'autres productions sur leurs autels [1]. Quelques chrétiens de ces contrées les imitent et regardent comme une offrande ce que nous considérons comme un simple ornement.

Dans l'Inde, comme dans la plupart des pays où une chaleur excessive se fait sentir, c'est sur les bords des fleuves qu'il faut aller admirer la

[1] John Davi. Voyage dans l'intérieur de Ceylan.

nature, parce que c'est là où elle déploie toute sa splendeur. Les différens voyageurs de nos jours ne parlent qu'avec admiration des rives du Gange; ses tributaires offrent à peu près le même caractère de grandeur et de majesté : d'ailleurs un artiste habile[1] nous a fait voir, par sa magnifique collection, tout ce que le paysage offre d'intéressant dans ces contrées; ce ne sont pas simplement des forêts et des plaines fertiles que l'on peut admirer; l'industrie des hommes se montre sans cesse à côté des merveilles de la nature; de pompeux édifices environnés d'arbres gigantesques, des ruines superbes qui ont résisté comme eux aux efforts des siècles, attestent et le génie créateur des hommes, et l'influence du climat le plus favorable. Dans ces régions, la nature a tant de force, elle met en usage tant de ressources, que d'un seul arbre on voit naître des espèces de forêts, que des îles se sont élevées dans certains fleuves avec le commencement du siècle. Vers le premier mois de 1818, l'île Edmonstone, à l'embouchure du fleuve d'Hougly, n'était qu'un banc de sable[2]. Cette terre, nouvellement sortie des eaux, commence à se fertiliser; ses bords sont parsemés d'arbres entiers, arrachés à la rive opposée, qui échouent sur

[1] V. la collection de Daniels.

[2] Tome 18 des Nouvelles Annales des Voyages de MM. Eyriès et Maltebrun.

ses rivages, ou sont déposés par la marée; les graines, les feuilles, les fruits forment une certaine portion de terre végétale qui recouvre l'aridité des sables. Plusieurs plantes y ont déjà pris racine; quelques arbrisseaux commencent à s'y élever. On remarque surtout parmi d'autres végétaux une ipomæa qui étend ses tiges à plusieurs pieds de distance et couvre le sol d'une brillante parure en le consolidant. « C'est ainsi qu'en peu d'années, dit le mémoire que j'ai sous les yeux, le sable de l'île Edmonstone sera probablement couvert de longues herbes, de plantes grimpantes, d'arbres nains; sa surface offrira alors des halliers semblables à ceux du continent et des îles du voisinage. Ce lieu où l'homme marche aujourd'hui impunément, deviendra dans peu de même que les baies voisines, le repaire des tigres et des bêtes féroces. »

Quoique habitées plus anciennement peut-être que le reste du monde, ces contrées servent de refuge aux animaux les plus redoutables. L'éléphant, le tigre, le buffle disputent à l'homme son droit de domination, et se font souvent entre eux une guerre cruelle. Les bords du Gange sont encore fréquemment le théâtre de leurs sanglans exploits; on entend même jusque dans le voisinage des villes les cris redoutables du tigre, et dans les forêts ils impriment à l'homme un degré

de terreur qu'il partage avec tous les animaux. En effet, ces inflexions graves, lugubres et traînantes qui, devenant tout-à-coup plus aiguës, se renforcent, et sont entrecoupées de longs frémissemens, ces sons éclatans qui leur succèdent, et causent sur les sens une impression si déchirante, ces accens qui expriment la fureur de la férocité, doivent exercer un grand empire sur l'imagination de ceux qui les ont entendus, surtout quand ils sont répétés par les échos au milieu des ténèbres [1].

On voit dans les poèmes indiens de fréquentes allusions à ces impressions terribles que nous ne ressentons jamais dans nos campagnes de l'Europe. Les seuls animaux dont les cris impriment chez nous un commencement de terreur, ramènent à des idées de lâcheté qui souvent nous empêchent de les admettre dans la poésie. Nous sommes obligés d'aller chercher dans les climats les plus reculés des comparaisons pour exprimer la force et le courage; mais comme nous n'avons pu observer les animaux qui nous les fournissent, nous nous éloignons de la nature, et nous ne savons point tirer tout le parti des images qu'elle

[1] Le chevalier d'Obsonville, Essai philosophique sur les mœurs de divers animaux étrangers, un vol. in-8°, p. 100. En général les littérateurs pourront trouver dans cet ouvrage des données précieuses sur les animaux qu'ils auront à dépeindre.

peut nous offrir. Il faudrait pouvoir faire passer dans notre langue ces poésies qui se chantent dans les grandes chasses de l'Inde, et qui, servant sans doute à retracer les impressions que l'on vient de ressentir, rappellent des combats livrés aux bêtes féroces tout ce qui peut être du domaine de la poésie.

Les diverses antélopes que l'on rencontre en si grand nombre dans l'Inde, et qui forment un si heureux contraste par leurs mœurs paisibles avec les cruels animaux qui les poursuivent, les gazelles, les biches, qui embellissent les bocages et les champs fertiles du Bengale, fournissent toujours à la poésie de gracieux tableaux et de charmantes comparaisons. Il serait facile de multiplier les citations; je me contenterai d'indiquer un passage parmi ceux qui m'ont frappé dans Sacontala. La jeune reine, méconnue de son époux par les funestes effets d'une imprécation, cherche à lui rappeler le temps heureux où il la connut dans l'ermitage de son père adoptif :

« Un jour, dit-elle, nous étions assis ensemble sous un berceau de vetusas, tu versas dans le creux de ta main de l'eau du vase naturel des feuilles de lotus; un jeune faon que j'avais élevé s'approcha alors de moi : « Bois le premier, charmant animal, lui dis-tu avec bonté; » mais il ne voulut pas prendre de l'eau dans la main d'un étranger, et vint boire

avec empressement dans la mienne. Chaque créature, continuas-tu avec tendresse, chérit une compagne, vous habitez ensemble les mêmes campagnes, et vous êtes également aimables[1]. »

[1] Sacontala, ou l'anneau fatal, p. 163, traduit sur la version anglaise par Bruguiere.

CHAPITRE XXXVIII.

Chasse de quelques animaux de l'Inde et de l'Afrique.

Après les combats, c'est la chasse qui donne le plus d'inspirations poétiques à tous les peuples dans l'enfance ; les poètes européens produisent, il est vrai, de vives émotions par des récits que presque toujours la tradition leur inspire ; mais l'homme plus rapproché de la nature peint la guerre qu'il livre lui-même aux animaux : sa terreur, son espérance, sa joie, passent rapidement dans l'âme de tous ceux qui l'écoutent, ils ont frémi comme lui en entendant les rugissemens du lion, comme lui l'effroi les a glacés à l'aspect de sa fureur, ils dédaigneraient de chanter la crainte des faibles animaux ; ils célèbrent de plus nobles victimes. Essayons de retracer les scènes qu'ils ont sous les yeux, peignons s'il se peut leur courage, dérobons quelques inspirations aux voyageurs qui en ont été les témoins. La ruse s'empare quelquefois des plus terribles animaux de l'Afrique et de l'Asie, mais plus souvent encore les hommes se réunissent pour les faire succomber. L'éléphant, le lion, le tigre ne redoutent point nos bataillons

armés. Fiers de leur toute-puissance, ils mêlent leurs cris menaçans à nos cris de terreur. Transportons-nous au milieu de ces vastes plaines de l'Inde où l'éléphant sauvage jouit de sa paisible liberté, jamais la fureur ne l'égare; tranquille au milieu de ses forêts, il ne demande à l'homme que son indépendance, mais s'il en jouit, il marche avec fierté, car il sait se défendre. Les princes de ces contrées, accoutumés à tout soumettre à leurs lois, envient même sa puissance à ce noble animal. Pour le combattre ils lèvent des armées, ils sont forcés d'unir à leurs efforts le courage des éléphans vaincus; je ne parlerai pas ici de l'adresse qui livre à l'homme une utile conquête, souvent ce n'est que par un jeu cruel que l'on condamne à la mort le plus majestueux des animaux. Dans une de ces chasses immenses qui semblent destinées à exterminer toutes les créatures vivantes[1], quarante mille hommes se mettent en campagne, dix à douze mille sont destinés au combat, quinze cents éléphans de guerre doivent les seconder; les fantassins, les cavaliers, tout s'avance avec ordre, si l'animal paraît, un immense demi-cercle se forme; surpris, mais non point effrayé à la vue de cette multitude, il attend qu'on ose l'attaquer. Dirigés par l'homme, ses

[1] V. la lettre de M. Smith à l'éditeur de l'European Magazine, Bibliothèque britannique, t. 5, p. 537.

anciens compagnons veulent le soumettre à l'esclavage : c'est alors qu'il se livre à sa fureur, qu'il fait retentir les airs de ses cris, qu'il foule aux pieds ce qui l'environne. Mais de toute part le bruit de la mousqueterie se fait entendre, couvert de mille blessures, teint de son sang et de celui des hommes, il brave encore notre furie; il sent la mort s'approcher et prend l'attitude la plus calme; il n'a pas la force de se défendre, et il ne lui reste que celle de mourir avec fermeté; des soldats qui n'avaient osé l'approcher, frappent de leurs cimeterres ses robutes jarrets. « Alors ce monarque des forêts, dit un témoin oculaire, regardant d'un air de mépris la foule de ses ennemis acharnés, balance quelques momens, puis tombe sur le côté comme une montagne renversée par un tremblement de terre; toute la troupe se jette sur lui, cavaliers, fantassins, tous essaient leurs sabres, leurs haches, leurs épées sur cet ennemi terrassé, c'est un spectacle affreux; il ne fait pas entendre une plainte. » Mais le noble animal s'épuise, il voudrait encore se relever, il meurt en poussant un profond soupir. « C'est ainsi, comme l'ajoute le voyageur, que périt un héros accablé par le nombre. »

Si les éléphans sauvages se réunissent en nombre, la scène devient si terrible, qu'on l'affaiblirait en essayant de la peindre. Les mugissemens des

animaux se mêlent au cri des hommes; le bruit de l'artillerie, le tumulte, la confusion, la lueur d'un feu qui se succède, voilà un de ces tableaux dont l'imagination est effrayée.

Des scènes plus gaies succèdent ordinairement à ces terribles combats. Les danses gracieuses des bayadères effaceraient bientôt l'idée des dangers que l'on a courus, si les musiciens dans leurs chants ne rappelaient la gloire que l'on vient de s'acquérir [1].

Mais il est un animal plus effrayant encore parce que son courage s'unit à une aveugle férocité. Dominateur des forêts de l'Inde, le tigre ne trouve jamais assez de victimes, et dans sa joie sanguinaire il fait retentir continuellement les échos d'effroyables cris. Ah! quels terribles combats se passent dans ces solitudes quand les animaux timides en ont fui et que, seul ennemi d'un ennemi aussi redoutable, le buffle ne refuse point la guerre. Tranquille possesseur de ses paturages, il va défendre sa compagne; il annonce par ses mugissemens qu'il espère encore la victoire; le tigre ose à peine l'attaquer, mais sûr de sa force, courageux avec ruse, il s'élance en évitant les cornes menaçantes de son adversaire; il bondit devant lui ou rampe terre à terre, le combat

[1] V. Bibliothèque britannique.

semble commencer par un jeu cruel, et tout annonce bientôt que la fin sera terrible; la fureur anime les regards des combattans, l'écho réunit leurs cris prolongés, l'affreux miaulement du tigre annonce plus de fureur; le beuglement du buffle montre son désespoir, un seul moment va décider de la victoire, le tigre s'élance et son ennemi sent déja la griffe ensanglantée qui le déchire. Il doit périr, mais ce n'est point sans vengeance, un dernier effort le débarrasse de son vainqueur. Un coup terrible lui fait payer cher la victoire, et tous deux vont souvent mourir loin des lieux où ils combattaient.

Aucun de ces périls auxquels l'homme pourrait être soumis ne l'a effrayé, il en braverait encore d'autres si la nature les multipliait; il ne craint point d'aller chercher dans son repaire cet animal redoutable, contre lequel les autres animaux se défendent quelquefois, mais qu'ils n'osent jamais attaquer. De simples pasteurs ont donné la mort au tigre sans faire usage des armes de l'Europe. Le plus souvent cette chasse est réservée aux princes, ils y trouvent encore des triomphes que leur refusent les combats. Mais alors ils se font suivre de ces nobles animaux qu'ils savent si bien dompter. Le cheval et l'éléphant contribuent à leur gloire. « Il est impossible, dit un voyageur, d'exprimer l'enthousiasme qu'inspire la vue

du tigre, lorsque, sortant de sa tannière en poussant un cri terrible, l'espérance, l'attente, le plaisir sont à leur plus haut degré [1]. » Les poésies indiennes sont remplies de passages qui font allusion à ces combats, et les comparaisons, j'en ai la preuve, sont beaucoup plus variées que parmi nous.

[1] V. quelques traits des tableaux de l'Inde. Bibliothèque britannique.

CHAPITRE XXXIX.

La nuit.

Le soleil qui dans ces climats semble être au milieu de son empire, le soleil lasse souvent de sa magnificence, quand il prodigue l'éclat de ses feux trop ardens; l'homme environné de torrens de lumières, voudrait se dérober à la majesté du Dieu qu'il craint en l'admirant; c'est l'astre du soir qu'il désire, ses rayons sont plus doux et les merveilles qu'il dévoile avec mystères ne fatiguent jamais nos regards. Quand il paraît à l'horizon, les maux semblent s'être éloignés, il ramène comme premier bienfait l'espérance d'un jour plus heureux. L'esclave dit quelquefois : Si ma vie jusqu'à présent a été semblable au temps où le soleil exerce sa fureur, la nuit viendra une lumière divine qui m'en montrera les beautés. La nuit donne le repos, pour le captif c'est l'image du bonheur.

Indiens, cultivateurs du nouveau monde, habitans de l'Afrique, réunissez votre admiration, jouissez d'une nouvelle existence, la nuit est enfin arrivée; à la splendeur d'un jour éblouissant l'on voit succéder une douce clarté; l'éclat incertain de la lune répand son mystère dans la nature.

Le zéphyr succède au vent orageux et vient se jouer au milieu des palmiers. Sorti du sein des nuages, un rayon fugitif les couvre d'une lueur argentée, et le feuillage des autres arbres, en réfléchissant la lumière, laisse deviner le charme d'une fleur que révèle les plus doux parfums. Aucun des effets de la lune ne sont inconnus dans notre belle Europe. Mais sous les tropiques on sait apprécier leur charme bien davantage, et ils ont peut-être encore plus de magie. C'est principalement sur le bord de l'Océan que la lune dévoile presque toujours des scènes remplies tout à la fois de mystère et de magnificence, entourée d'une auréole plus vive que sous nos climats, elle répand aussi plus d'éclat, elle forme plus fréquemment ces arcs immenses auxquels le soleil donne des couleurs si brillantes et qu'elle se contente de tracer faiblement sur la voûte des cieux.

Toutes les nuits l'Européen voit se répéter dans ces pays un prodige qu'il ne peut se lasser d'admirer. Une foule d'insectes lumineux se croisent dans les airs et les font étinceler de mille feux. Les arbres brillent de leur lumière, toute la campagne est remplie de leur éclat, et comme l'a dit avec tant de charme, le plus grand de nos voyageurs[1], « ils semblent répéter sur la terre, dans la

[1] Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, t. 1, p. 325.

vaste étendue des savanes, le spectacle de la voûte étoilée du ciel.»

Le P. du Tertre, si juste dans ses expressions, les appelle de petits astres animés qui, dans les nuits les plus obscures, remplissent l'air d'une infinité de belles lumières[1]; nos poètes eux-mêmes, qui n'ont pu jouir de ce charmant spectacle, ont souvent cherché à rendre ses effets, Castel est celui que je citerai :

La nuit ne peut pas même à ce riant séjour,
Malgré son voile épais, ôter l'éclat du jour.
A peine elle a paru que des plantes sans nombre
S'allument de concert et rayonnent dans l'ombre.
D'insectes lumineux mille escadrons légers
Luttent en se jouant dans des bois d'orangers;
De rapides éclairs jaillissent de leurs ailes,
Et chaque feuille au loin lance des étincelles.
Le jeu cesse, à l'instant règne l'obscurité :
Puis un folâtre essaim ramène la clarté,
Vole, s'agite en l'air et le remplit de flamme.

[1] Histoire des Antilles, t. 1, p. 281. Ce voyageur ajoute d'une manière touchante et naïve : Ces petites chandelles vivantes suppléent souvent à la pauvreté de nos pères, auxquels la chandelle et l'huile manquent la plupart de l'année; quand ils sont dans cette nécessité, chacun se saisit d'une de ces mouches, et ne laisse pas de dire matines aussi facilement que s'il avait de la chandelle. C'est encore le P. du Tertre qui compare les colibris à des fleurs célestes qui viennent visiter celles de la terre. V. t. 1, p. 263.

C'est surtout parmi les poètes indiens qu'on peut trouver des allusions à ce charmant phénomène. Dans le Râmâyana les mouches lumineuses sont comparées à des flèches lancées de part et d'autre, et dont les ailes d'or étincellent par intervalle à travers une nuée de poussière qui s'élève du lieu ou l'on combat[1] !

Dans le Méghâdoutâ, l'esprit céleste, après avoir dit au nuage à quels signes il reconnaîtra la demeure d'une nymphe qu'il aime, le supplie de quitter son aspect effrayant. « Apparais-lui au contraire, dit-il, sous une forme légère et déliée, et ne conserve de tes éclairs, que des lueurs douces et gracieuses, semblables à ces étincelles fugitives dont pendant les nuits d'automne une nuée de mouches brillantes sillonnent les ténèbres dans leur vol incertain[2].

Si les poètes indiens ont fait un si fréquent usage des allusions que pouvait leur offrir ce phénomène de la nature, il m'a semblé qu'un Européen pouvait également s'en servir, j'ai comparé, dans les Machakalis, le sentiment incertain d'une faible espérance à ces lueurs éphémères qui brillent dans l'obscurité et s'évanouissent aux yeux du voyageur.

[1] Journal des Savans, année 1817, p. 73.

[2] V. le même ouvrage, p. 72. Cette comparaison est d'autant plus juste que la lumière du taupin lumineux donne un rapide scintillement et reparaît pour disparaître encore.

CHAPITRE XL.

Religion, poésie, musique.

C'EST une chose bien reconnue, que la religion a une grande influence sur la littérature; mais la mythologie indienne, qui anime tant d'objets de la nature, a exercé plus que d'autres cet empire sur la poésie. Je la vois rattacher les beaux arts à elle-même. Chez les Hindous, la musique est un présent de la Divinité et chaque mode de musique est un esprit céleste; ces modes eux-mêmes suivent les saisons de la nature et expriment ce qui les distingue. Mais ce système charmant ne se termine point là, cinq nymphes se sont alliées à ces musiciens aériens, huit génies sont nés de cette union, ils produisent ce que les mortels appellent l'harmonie [1].

Les muses indiennes, qui ont peut-être donné à la Grèce le nombre de ses muses; ces demi-dieux, plus rapprochés des hommes et auxquelles les hommes prêtent toutes leurs passions; ces fleuves représentant des divinités : toutes ces

[1] Gaspard Solvyns, les Hindous, t. 2, p. 9.

heureuses fictions ne peuvent manquer d'inspirer le poète[1]. Mais sans contredit, une des croyances les plus aimables de cette mythologie, c'est celle qui a rapport à l'amour. Ce dieu qui soumet tout à son empire est un des grands hervas ou esprits célestes, il est fils de Casyepa et de Maia, la puissance qui attire et l'illusion. Le printemps est son ami inséparable et lui fournit toujours des fleurs nouvelles. Ils disent encore que l'amour n'étant qu'un être corporel, avait osé combattre une divinité puissante et qu'il fut consumé par les flammes. Les dieux versèrent sur ses cendres une liqueur céleste, il ressuscita, et depuis ce temps c'est sur l'âme qu'il exerce de préférence son empire[2].

Cette dernière idée rappelle la fable dans laquelle Apulée a introduit, sous une forme mystérieuse, les préceptes de Pythagore et de Platon. Plusieurs peintres de notre temps qui ont représenté

[1] On a déjà vu que les flèches de l'amour étaient elles-mêmes armées de cinq fleurs.

[2] On peut trouver une foule de détails curieux sur la mythologie poétique de ce peuple dans l'ouvrage de M. Langlès, intitulé : Monumens anciens et modernes de l'Hindoustan, t. 1, p. 175. V. également Crawfurd, Recherches sur les lois, la théologie, les sciences de l'Inde ancienne et moderne. M. Casimir Delavigne qui jouit d'une si juste célébrité, a tiré le plus grand parti de cette mythologie dans ses beaux chœurs du Paria.

l'Amour et Psyché n'ont-ils pas nui à leurs succès même lorsqu'ils nous donnaient des chefs-d'œuvres, en n'envisageant ce sujet que sous un point de vue matériel? On a vu cependant cette année à l'exposition du Musée, un charmant tableau de M. Arsenne, où le peintre a conservé la grâce et la pureté d'intention qui font le charme de cette fiction ingénieuse.

Comment les poètes qui célèbrent la Vénus indienne ne se rencontreraient-ils point dans leurs fictions avec les Grecs. Lakchmî, la déesse de la beauté, naît aussi de l'écume de la mer [1]. Le dieu Indra, conserve presque toutes les attributions de Jupiter, mais ce n'est que le chef des divinités secondaires, et Brahmâ, l'immuable destin, peut le contraindre à céder son rang à tout pénitent que des austérités effrayantes élèveraient au-dessus de lui. C'est cette croyance singulière qui a donné lieu à l'Ermitage de Kandou, poème charmant que M. Chezy, a extrait du Brahmâ Pouranâ [2].

Le dieu, malgré les plaisirs dont il est environné, craint toujours le zèle de certains mortels se livrant à de continuelles pénitences; les divinités secondaires qui forment sa cour remarquent au milieu de la solitude des forêts l'ermite Kandou;

[1] Chezy, Journal asiatique, t. 1, p. 8.

[2] V. le même ouvrage, t. 1, p. 10.

les austérités qu'il s'impose sont tellement effrayantes, que les dieux, après l'avoir admiré, appréhendent de lui voir conquérir leur puissance. Indra prend la résolution de lui faire perdre le fruit de ses peines. Une nymphe charmante doit aller le séduire. Elle redoute cependant les terribles imprécations de l'ermite. Mais le dieu dissipe ses craintes; l'amour, le printemps, le zéphyre, vont l'accompagner et la seconder de leur puissance; laissons un instant parler le poète indien. On verra quels charmans tableaux la nature lui a présentés.

« La nymphe aux doux regards, rassurée par ces paroles flatteuses, traverse aussitôt l'Ether avec ses trois compagnons, et ils descendent dans la forêt aux environs de l'ermitage de Kandou; ils errent quelque temps sous ces ombrages qui leur rappellent l'éternelle verdure des jardins enchantés d'Indra, partout y souriait la nature, ce n'étaient que fruits, que fleurs, que mélodieux concerts; là leur vue s'arrête sur un manguier superbe, ici sur un citronnier aux fruits d'or, plus loin de hauts palmiers attirent leurs regards; le bananier, le grenadier, le figuier aux larges feuilles, leur prêtent tour-à-tour la fraîcheur et leur ombre.

« Penchés sur leurs rameaux flexibles un peuple d'oiseaux, aussi variés dans leur plumage que

dans leur chant, flattaient également et l'oreille et les yeux.

« De distance en distance, des étangs limpides, des ruisseaux purs comme le cristal, embellis par les coupes d'azur et de pourpre du nénufar sacré, étaient sillonnés avec grâce par des couples de cygnes d'une blancheur éblouissante et une foule d'oiseaux aquatiques amis de l'ombre et de la fraîcheur. »

On retrouve dans cette charmante description, rendue avec tant de talent, une grâce inimitable, et l'ancienneté du poète lui donne un nouveau prix, elle semble prouver que les Indiens ont été les seuls qui aient senti, comme nos écrivains modernes, la véritable poésie descriptive. M. de Châteaubriant a déjà fait voir qu'elle était à peine connue de l'antiquité et il serait inutile d'ajouter de nouvelles preuves à celles qu'il a réunies.[1]

Le poëme de Kandou renferme encore une foule de peintures, qu'on ne peut se lasser d'admirer, et la fable elle-même est une charmante allégorie. La nymphe poursuit son voyage; secondée par les trois divinités, elle parvient aisément à séduire l'esprit du sage, qui ne tarde pas à oublier près d'elle ses pénibles austérités; le temps s'écoule, les mois arrivent et les souve-

[1] V. Génie du Christianisme, t. 2, p. 224, édition in-8°.

nirs de pénitence ne reviennent point. Au bout de l'année, le solitaire croit être à la fin du beau jour où la nymphe lui est apparue, il va faire, dit-il, le sacrifice du soir et veut que tous ses devoirs ne cessent point d'être accomplis. Ici la scène présente un caractère encore plus original, un dialogue piquant s'établit entre l'anachorète et sa compagne qui rit de sa bonne foi et de son assurance. — « Eh bien, homme consommé dans la sagesse, que vous importe donc ce jour de préférence à cent autres ? Allez, quand celui-ci se passerait encore sans être fêté comme tous ceux qui, durant de grands mois, viennent de s'écouler pour vous, qui, dites-le-moi, pourrait y faire quelqu'attention et s'en scandaliser ?

— « Mais, répliqua l'anachorète, lorsque c'est ce matin même, ô femme charmante, que je t'ai aperçue sur le bord du fleuve, que je t'ai reçue dans mon ermitage et que voici le premier soir témoin de ta présence en ces lieux, dis-moi, que signifie ce langage et ce rire moqueur que j'aperçois sur tes lèvres ?

— « Et comment, lui répondit-elle, ne pas sourire de votre erreur, quand depuis ce matin dont vous parlez, voici qu'une révolution de l'année est en grande partie écoulée.

— « Quoi ! serait-ce donc la vérité qui sortirait de ta bouche, ô nymphe trop séduisante, ou

plutôt ne serait-ce pas un pur badinage, car il me semble que je n'ai encore passé qu'un seul jour avec toi ?

— « Oh pourriez-vous me soupçonner d'user de mensonge envers un aussi vénérable brahmane, un saint ermite qui a fait vœu de ne jamais s'écarter un seul instant du chemin suivi par les sages ? ».

On conçoit aisément la fureur de Kandou, en voyant qu'un moment a suffi pour dissiper son orgueilleux espoir; que le sourire d'une jeune beauté a détruit ses vains projets. Son assurance et sa bonne foi, les coquetteries de la nymphe et la gravité fragile du solitaire, tout cela forme une scène vraiment piquante et qui ne pouvait naître que dans une semblable mythologie.

Il y a une foule d'autres morceaux où l'on trouve des scènes d'un genre différent et qui ont peut-être encore plus d'intérêt, parce qu'elles sont remplies d'une véritable sensibilité. Quoi de plus touchant que l'épisode de Yadjenna-data-Bada, où l'amour filial et la tendresse paternelle présentent tout ce qu'ils ont de sublime ? Quoi de plus touchant encore que le Meghâ-doutâ (le nuage messager), où l'on voit un infortuné qui associe toute la nature à ses souvenirs, et dont la douleur est si éloquente ?

Un Yakcha, esprit céleste, auquel on a confié la garde des superbes jardins de Kouvera, le Plutus des Indiens, manque à son devoir et il est exilé loin de celle qu'il aime, c'est ainsi qu'il déplore son malheur [1] :

« Ton ami, quoique séparé de toi par l'imprécation de Kouvera, est toujours présent par la pensée dans les lieux que tu habites; ton image chérie, combien de fois ne l'a-t-il point tracée sur les arides rochers qui l'entourent! Mais autant de fois elle a été effacée par ses larmes amères : dans chaque objet que lui offre la nature il cherche à t'apercevoir. La liane flexible lui représente la souplesse de ta taille; la lumière argentée de la lune, la blancheur de ton teint; le lotus azuré, la douceur de ton regard; mais chacun de ces objets ne possède qu'une partie de tes charmes; toi seule, réunis dans ta personne tous les genres de beauté, ses soupirs répondent à tes soupirs, ses pleurs à tes pleurs. »

Sans une observation exacte des objets de la nature, ce morceau perdrait une partie de son mérite, les comparaisons gracieuses qu'on y rencontre lui donnent un nouveau charme... Un nuage passe et le Yakcha le conjure d'être son messager. Mais cette charmante idée tient à tous

[1] Journal des savans, an 1817, p. 67

les climats, et ce sont aussi des nuées légères que Marie Stuart charge de porter ses regrets sur les rives heureuses de la France [1].

Dans ces contrées, où le soleil donne des couleurs si pures et si brillantes aux nuages, les inspirations poétiques qu'ils fournissent le plus habituellement, doivent être très-différentes de celles que l'on concevrait dans le nord. Les images qu'ils présentent sont plus gracieuses, quoique le goût les réprouve quelquefois et qu'on puisse les accuser d'être bizarres [2].

La nature de l'Inde offre nécessairement aux poètes une foule d'heureuses allusions, la plupart des végétaux y sont cultivés avec soin, et la religion, en les consacrant à certaines divinités, doit arrêter la pensée sur eux. C'est ainsi que le nénufar joue toujours un si grand rôle dans les différentes poésies samskrites, et qu'on le retrouve dans presque toutes les descriptions; mais il a fait naître, à mon avis, une des plus charmantes comparaisons que possèdent les différentes littératures. « La vie humaine, disent les Indiens [3], ressemble à la goutte d'eau qui roule sur

[1] V. la tragédie de M. Lebrun.

[2] V. la fable arabe du Nuage et de la Prairie, traduite par Humbert. Journal des savans, an 1820, p. 531.

[3] Asiatic annual register. Extrait de la Bibliothèque britannique.

la feuille du lotus : elle est aussi mobile et aussi incertaine. »

Les amis des lettres doivent se réjouir en pensant à la mine féconde que nos orientalistes ont encore à exploiter ; les espèces d'épisodes que je viens de citer sont bien peu de chose près de ces poëmes épiques, tels que le Ramayana, que l'on peut comparer aux belles conceptions de l'antiquité grecque ; c'est là surtout où l'on trouvera de sublimes tableaux de cette nature active que l'on ne peut s'empêcher d'admirer quoiqu'elle nous soit presque entièrement étrangère [1].

On retrouve chez les Afghans, peuple voisin, moins avancé dans la civilisation, des morceaux de poésie qui ont un caractère de mélancolie très-remarquable et où la nature joue encore un grand rôle. Qu'il serait heureux pour la littérature d'avoir la traduction de ce fameux poëme, que la plupart des individus de la nation savent par cœur, et qu'on entend chanter en tous lieux ! Cette fiction charmante mérite d'être rappelée ici. Comme dans Medjnoun et Leïla, ce sont deux amans qui s'aiment et ne peuvent s'unir à cause de l'inimitié

[1] V. Bibliothèque universelle, t. 12, p. 361. M. Schlegel en parlant du Ramayana, dit que, comme dans Homère, le style est grand et simple, et qu'on s'accoutume bientôt à la nature étrangère et originale d'une zône lointaine, de même qu'au caractère d'une race d'hommes si différente de nous.

qui règne entre leurs familles. Audam, le plus brave des jeunes gens de sa tribu, voit bientôt la belle d'Oorkhauriée passer dans les bras d'un rival; il lui écrit, lui peint son amour, et obtient la permission de la voir en secret, sans rien changer à la pureté des sentimens qu'elle a pour lui.

L'époux est bientôt informé de ces mystérieuses entrevues; il veut en tirer vengeance; surprend son rival dans un lieu écarté, le blesse, malgré la plus courageuse défense, et croit lui avoir donné le trépas. Rempli d'une odieuse joie, il pense qu'en annonçant lui-même une mort qui n'a point satisfait toute sa haine, il va soumettre son épouse à la plus terrible des épreuves; il espère connaître enfin ses véritables sentimens.

Le seul plaisir d'Oorkhauriée, durant les absences prolongées de son amant, était de cultiver deux plantes auxquelles elle avait donné le nom d'Audam et le sien; mais au moment où le jeune guerrier avait reçu une profonde blessure, elle s'était aperçue que la fleur qui lui était consacrée se fanait et paraissait languir. L'inquiétude que lui donnait ce funeste présage durait encore quand son époux paraît un glaive sanglant à la main, et se vante de l'avoir plongé dans le sein de l'infortuné Audam. D'Oorkhauriée ne peut survivre à un malheur aussi affreux; elle meurt. La nouvelle de cette fin tragique arrive jusqu'à Audam, qui expire en

prononçant le nom de sa bien-aimée. Mais leur amour triomphe de la mort, et quoique leurs corps soient ensevelis bien loin l'un de l'autre, ils se réunissent dans le même tombeau. Bientôt deux arbres prennent naissance dans le lieu où ils reposent, et ils entrelacent leurs rameaux pour les couvrir d'un ombrage éternel [1].

Après avoir indiqué sommairement le parti que la poésie peut tirer de quelques scènes de la nature dans l'Inde, je crois devoir passer aux peuples moins avancés en littérature avant de continuer à parler de ces charmantes descriptions que l'on rencontre dans les voyageurs qui ont visité d'autres parties de l'Orient.

Les îles de l'archipel Indien offrent, en général, les sites les plus variés; l'on y trouve tour-à-tour la magnificence des forêts du nouveau monde et l'heureuse fertilité des champs de l'antique Asie; des volcans y vomissent leurs flammes, de paisibles vallées présentent les beautés toujours renaissantes d'un printemps éternel. La poésie, qui trouvait tant d'inspirations diverses, ne s'est point bornée à un seul genre de composition; l'on retrouve dans l'île de Sumatra et dans les contrées du voisinage une littérature assez variée. Des poëmes, des drames, des espèces d'élégies,

[1] V. Bibliothèque universelle, Description du royaume de Caboul par Elphinstone, t. 1, p. 168.

des fables où les scènes de la nature sont souvent mises à contribution, font concevoir une idée assez avantageuse du génie poétique de ces peuples et de leur facilité à saisir les comparaisons. Toutefois, comme nous ne sommes pas habitués aux divers objets qu'ils ont sous les yeux, nous ne pouvons guères les juger sous ce rapport; il faudrait être parfaitement instruits de la physionomie des plantes et des fleurs, de l'éclat de certaines pierres précieuses, de la couleur de quelques insectes ou de quelques oiseaux. Pour donner cependant à mes lecteurs une légère idée de la manière dont les Javanais essayent de peindre leurs beautés, j'offrirai un fragment d'un poëme tiré des ouvrages de Raffles [1], en observant toutefois que la langue malaise a une douceur et un charme qu'il n'est guère possible d'avoir conservés dans deux traductions successives.

L'exagération, sans doute, y est portée au plus haut degré, mais l'apparente bizarrerie des comparaisons disparaîtrait probablement à nos yeux, si, comme je l'ai déjà dit, les objets qui y donnent lieu nous étaient familiers.

« Son éclat était si vif, dit l'auteur en parlant d'une jeune fille, que lorsque le regard de l'admiration se portait sur elle, cet éclat se réfléchis-

[1] V. History of Java. Extrait de la bibliothèque universelle, t. 7, p. 371.

sait dans le ciel; le soleil même perdait de son lustre lorsqu'elle se montrait; l'on pouvait croire qu'elle lui avait dérobé ses rayons. Sa beauté était si parfaite, que c'est en vain que l'on voudrait la décrire : rien ne manquait à sa taille; ses cheveux tombaient derrière jusqu'à ses pieds; son front ombragé des boucles de sa chevelure, ressemblait à la pierre Chinduna, et avait la régularité d'une frange; ses sourcils étaient semblables à deux feuilles de l'arbre Imbo, le côté de l'œil qui se trouvait le plus éloigné du nez était long et fermé, la prunelle grande et les cils supérieurs légèrement tournés en haut. Des larmes baignaient ses yeux sans en sortir; son nez était affilé et pointu, ses dents noires étaient égales et brillantes comme le kombang, ses lèvres étaient de la couleur de la peau du mangoustan récemment coupé. Ses joues avaient la forme du fruit du ren; la partie inférieure était légèrement avancée; ses oreilles étaient aussi belles que la fleur gauli, son col ressemblait à la gracieuse feuille du gadung qui est nouvellement éclose. »

Toutes ces comparaisons sans doute ne flattent guère notre imagination, mais il n'en est probablement pas de même pour le Javanais. Elles le ramènent à coup sûr vers des idées gracieuses auxquelles nous sommes tout à fait étrangers. Ce qui est peut-être ridicule à nos yeux, deviendrait

charmant après une observation exacte de la nature du pays. Nous avons d'ailleurs des preuves que les poètes, quand ils emploient les objets de comparaison familiers à tous les hommes, en tirent un parti qui nous donne un peu meilleure opinion de leur talent; j'en offrirai ici une preuve, et il me serait facile de les multiplier.

« L'amour, disent-ils, passe des yeux aux cœurs comme l'eau des fontaines coule dans les rivières.

« L'amour qui naît le premier jour qu'on se voit, est comme les torrens qui se précipitent des montagnes sans qu'il y ait plu [1]. »

Du reste, les Javanais ont des ballades nationales que l'on peut comparer aux fameuses odes persanes, et par conséquent les phénomènes de la nature doivent y jouer un grand rôle. Ils portent leurs observations poétiques sur tout ce qui les entoure; M. Crawfurd même assure qu'il y a un théâtre à Java où l'on voit des hommes revêtus de peaux de lion, de tigre et de divers autres animaux, qui imitent leurs cris et rappellent leurs habitudes [2].

Chez les Javanais comme chez plusieurs autres peuples situés entre les Tropiques, la danse a quelque chose de solennel; ce n'est pas seulement un divertissement favori, on la considère comme

[1] Deschamps, Voyage dans l'intérieur de l'île de Java.

[2] History of the Indian archipelago.

une action qui tient à ce qu'il y a de plus important dans les événemens de la vie.

C'est en dansant qu'on exécute certains ordres du roi et que les messagers se présentent devant lui ; les ambassadeurs eux-mêmes exécutent des danses graves en paraissant devant le prince [1]. Les malheureux condamnés à combattre des animaux féroces, doivent s'y préparer par de certains pas consacrés à ces tristes occasions.

Il ne faut pas aller chercher dans ces contrées des souvenirs agréables : sans cesse bouleversées par des divisions intestines ou par la cupidité des Européens, elles n'offrent que de funestes récits ; mais si l'on se rapproche des pays fertiles baignés par la mer Jaune, on rencontre une île heureuse qui semble être l'asile de la Paix et que les poètes pourraient consacrer à cette divinité. Les paisibles habitans de Lew Chew savent si bien apprécier les avantages de l'union, que l'on ne trouva pas un seul instrument de guerre parmi eux. Lorsqu'ils virent les Anglais faire usage de leurs armes à feu, ils les prièrent instamment de ne point tuer les oiseaux qui s'étaient réfugiés autour de leurs habitations, parce que c'était pour eux un plaisir que de les voir s'élever dans les airs en liberté [2]. Tout peignait en un mot les

[1] V. Crawfurd, History of the Indian archipelago.

[2] Bibliothèque universelle, t. 7, p. 267.

plus doux sentimens, et les navigateurs eux-mêmes envièrent la félicité de cette île, que la Providence semble avoir favorisée plus que toutes les autres contrées de la terre [1].

[1] M. Léod, auteur du Voyage dont nous tirons ces détails, dit : « Les prairies et les paysages enchantés que l'amiral Anson a dépeints dans les îles de Tinian et de Juan Fernandez, se retrouvent plus en grand à l'île de Lew Chew. Les productions des Tropiques et de l'Europe y sont réunies.

CHAPITRE XLI.

Souvenirs offerts aux Européens dans l'Inde.

Ce qui doit, en général, ôter aux étrangers qui visitent les contrées situées sous les tropiques, une grande partie des jouissances qu'on éprouve en Europe, c'est l'absence des souvenirs. Dans l'Inde, on en retrouve continuellement; mais ils nous sont en quelque sorte étrangers, et c'est aux habitans qu'ils appartiennent. Sans doute la haute antiquité de ce peuple, sa science, ses vertus sont retracées par des monumens. Un asile offert au voyageur depuis des siècles doit faire éprouver une émotion plus douce et même plus noble que celle que l'on éprouve à la vue d'un arc de triomphe; ces routes immenses entretenues par la libéralité d'une famille, ces fontaines destinées à désaltérer le malheureux qui a long-temps erré dans un pays brûlant, valent bien les ruines d'un immense aquéduc ou les vestiges de ces voies romaines servant jadis à étendre d'injustes conquêtes; ces vastes tombeaux élevés à des rois puissans, ces temples consacrés à des dieux dont il ne reste pas même le souvenir, réveillent bien dans l'âme des

réflexions aussi profondes que celles qui peuvent naître à la vue de ces portiques sous lesquels s'élève encore la statue mutilée de Jupiter. Mais les dieux de la Grèce sont en quelque sorte toujours au milieu de nous ; ils embellissent nos poésies, et nous en peuplons nos campagnes. L'arc de triomphe rappelle une victoire à laquelle nos pères ont peut-être assisté ; tout enfin se rapproche de nous, et nous est bien connu. L'esprit de l'homme n'aime point à chercher les souvenirs ; ce n'est que quand ils se présentent d'eux-mêmes à l'imagination qu'ils ont du charme et qu'ils peuvent embellir les lieux où l'on se trouve.

CHAPITRE XLII.

Les colombes messagères; les tombeaux des poètes.

Sous le beau ciel de l'Orient, on ne dédaigne point de confier souvent ses secrets les plus chers[1] à ces oiseaux charmans qui sont consacrés à l'amour. Souvent ils deviennent les messagers mystérieux de deux infortunés que le sort à désunis. La beauté confie à la colombe timide comme elle ce qu'elle n'oserait révéler à ses gardiens sévères; mais prête à voir l'oiseau charmant s'élever dans les airs, en emportant les vœux de sa tendresse, elle voudrait le retenir, comme on retient un aveu qui va s'échapper. Mille craintes l'agitent, son cœur ne peut bannir l'inquiétude. Oh! dit-elle, charmant oiseau, si ces vapeurs légères devenaient de sombres nuages, et que tu fusses le jouet des vents, si une flèche rapide fendait les airs et que ton sang arrosât la campagne, mon amour, hélas! t'aurait donné la mort; ton compagnon fidèle me le répéterait; songe à lui, et deviens prudente. L'oiseau s'échappe, ses ailes frémissantes l'élèvent près de la nuée; les yeux

[1] V. la Colombe messagère, traduction de M. de Sacy. V. également les Voyages de Linschot, p. 16. La Jérus. dél.

le suivent, et les paroles semblent l'encourager encore; il franchit l'espace, il disparaît, l'exilé va le recevoir; ses yeux, accoutumés à contempler l'horizon, devinent un point dans l'immensité; son cœur se remplit de joie, mais c'est encore une joie incertaine et qui suit le vol inégal de l'oiseau. Tout-à-coup, un milan paraît et se détache sur l'azur du ciel; ses ailes le portent rapidement, et son cri dit qu'il va triompher. La colombe fuit encore; si les vœux pouvaient la sauver! Malheureux, tu retrouves au milieu des airs l'image de ce qui s'est passé dans ton cœur. Ton espérance est-elle déçue? L'oiseau timide va-t-il succomber? Le crime serait-il donc toujours le plus fort? Non, l'amour sait aussi triompher; il donne de la force au plus faible, et lui fait braver le péril; la colombe a franchi l'espace, son paisible asile est gagné.

C'est encore dans l'Orient que l'on a adopté l'usage charmant d'animer chaque fleur et de lui faire représenter une pensée [1]. Un bouquet mystérieux raconte et les tendres inquiétudes et les douces espérances d'une jeune captive. Messager plus discret que notre écriture maintenant si connue, son parfum est déjà un langage, ses couleurs sont une idée. Cette manière aimable de s'entendre devait prendre naissance dans les contrées favori-

[1] V. Olivier, Voyage dans l'empire Ottoman, t. 1, p. 96.

sées que le printemps pare sans cesse de fleurs nouvelles. Deux amans heureux sans doute l'inventèrent ; ils firent redire leurs discours à l'émail de la prairie, à la parure du bocage. Éloignés l'un de l'autre, on eût dit qu'ils se parlaient encore. Chaque fleur offrait un souvenir, le feuillage, l'écorce, le bois, rien ne resta muet, et depuis ce fut ainsi qu'ils s'entendirent. L'amour est compâtissant, ils dévoilèrent cet heureux secret à des infortunés que le sort devait long-temps séparer. Souvent un Selam a pénétré dans la redoutable demeure des despotes de l'Asie, et quelques fleurs, trompant mille gardiens vigilans, sont venues consoler la beauté.

Combien j'aime cet usage touchant de quelques contrées orientales, où les poètes, vénérés après leur mort, reposent sous les bocages qu'ils ont célébrés ! les statues qui nous rappellent les nôtres ornent nos plus beaux édifices ; et il nous arrive souvent de placer sous des voûtes orgueilleuses ceux qui dédaignaient les pompes et les grandeurs.

Je voudrais que, comme Saadi ; Lafontaine, Fénélon, Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau, tous ces chantres de la nature, reposassent dans les lieux qu'ils auraient préférés. En voyant leurs tombeaux, on croirait peut-être un instant les entendre ; ces endroits deviendraient privilégiés,

ils ne rappelleraient point la mort; il y a tant d'autres souvenirs près des restes d'un grand homme ! Oh ! Saadi, ta mémoire est encore l'objet d'une espèce de culte, on vient visiter ta tombe et chanter près de toi des hymnes que tu as composés ; il semble que ta voix mélodieuse se mêle à ces doux concerts. La solitude est toujours remplie de ta présence, et ton ame anime encore tes cendres ; tes divins écrits parlent aux yeux du voyageur qui s'arrête près du tombeau. Oh ! Saadi, les siècles ne diminuent point ta gloire ; mais si les hommes pouvaient l'oublier, les arbres qui ombragent ta dernière demeure leur en parleraient ; le paysage ferait redire tes chants ; les échos répéteraient un nom devenu immortel.

[1] V. Mercure étranger. V. également le Voyage du Bengale à Chyraz, par Franklin, de la collection de Langlès.

CHAPITRE XLIII.

Quelques détails sur la Perse. Conclusion.

L'ASPECT pittoresque de la contrée, l'ardeur du climat exercent une influence bien remarquable sur la poésie persane. Tout ce qui est parvenu en Europe de la littérature de ce peuple porte dans les descriptions un caractère de grandeur et de force qui se fait aisément sentir au milieu de quelques traits exagérés ; mais on les excuse aisément en se rappelant qu'ils sont dûs à la chaleur active qui exalte sans cesse l'imagination, et que c'est dans les pays semblables, où, comme l'a dit un écrivain célèbre, « on rencontre ces âmes vives et ardentes, livrées sans cesse à tous les transports de leurs désirs, ces esprits tout à la fois profonds et bizarres qui, par la puissance d'une méditation continuelle, sont conduits tour à tour aux idées les plus sublimes et aux plus déplorables visions [1]. »

Ce sentiment profond se montre dans toutes les poésies persanes, à côté des allusions les plus

[1] Cabanis; Rapports du physique et du moral de l'homme, t. 2, p. 27.

gracieuses. La forme de leurs poèmes est simple, mais ils savent y faire entrer les détails les plus intéressans, et ils puisent leurs images dans la nature elle-même.

Dans les ouvrages persans dont j'ai lu la traduction, la fable est peu compliquée, néanmoins la peinture des passions est présentée avec un talent remarquable d'observation. Ce qui paraîtrait exagéré en Europe est quelquefois si habilement amené, qu'en songeant au pays, les défauts disparaissent pour ne laisser voir que les beautés. Nous ne connaissons qu'un très-petit nombre de ces poésies, mais ce qui nous en est parvenu donne le plus vif désir de lire les autres. L'amour, qui y joue toujours un si grand rôle, s'élève au dernier degré de l'exaltation, et l'on n'est point surpris que quelques Orientaux aient voulu voir dans les peintures de leurs poètes les extases mystiques de la religion. Cette exagération de la passion la plus violente se retrouve dans Medjnoun et Léïla, où l'amant, prêt à expirer, ne reconnaît plus sa maîtresse, parce que l'amour l'élève au-dessus des affections terrestres, et l'anime d'un feu plus ardent. On en voit encore un exemple dans Oïna et Riya, où le jeune Arabe s'écrie : « Oui, quelle

[1] Voyez ce que dit à ce sujet le savant M. Ginguéné dans l'ouvrage où il a tracé avec tant de talent l'histoire littéraire de l'Italie.

que soit la distance qui nous sépare, objet chéri, mon cœur est uni au tien par un lien indissoluble. Cette enveloppe matérielle est seule assujétie à l'éloignement, mais l'âme active qui l'anime te saisit, malgré l'espace, de l'œil ardent de la contemplation [1].... »

On voit, en lisant l'ouvrage de M. Jaubert, combien les Persans ont conservé dans leurs relations sociales de ce caractère poétique qui se montre dans leurs ouvrages. Le voyageur nous parle d'un jeune poète dont les chants improvisés portaient au plus vif enthousiasme. Mais je m'arrête, je ne me suis déjà que trop éloigné de mon véritable sujet, et je réserve pour une autre époque des développemens plus considérables sur ce pays.

Il n'y a qu'un bien petit nombre d'années que des voyageurs, passionnés pour les lettres, nous ont fait connaître tout le charme des inspirations poétiques que l'on trouve dans l'Orient. Les Tavernier, les Thévenot, les Gemelli Carreri et une foule d'autres de la même époque semblaient dédaigner de nous parler de la littérature des peuples qu'ils visitaient, ou plutôt ils n'avaient pas assez de lumière pour l'apprécier; ils étaient encore plus incapables de sentir l'influence que la

[1] Journal asiatique, t. 1, p. 147. Ce morceau est traduit par M. de Chézy avec le talent qui le distingue.

nature avait sur elle. On ne trouve chez eux que des descriptions souvent exagérées d'édifices et de palais. Il semble qu'ils fussent aveugles pour admirer les beautés de la nature, et qu'ils fussent muets pour les décrire. Mais les Jaubert, les William Jones, les Crawfurd, les Marsden sont arrivés, qui ont rempli la tâche que les autres avaient négligée. Ils ont commencé à nous dévoiler le charme d'une nature étrangère, en nous associant aux idées poétiques des peuples qui ont été le but de leurs observations; plusieurs savans de l'Europe les ont admirablement secondés, et nous commençons à entrevoir des richesses littéraires dont nous ne soupçonnions point l'existence il y a trente ans. La plupart de nos orientalistes modernes, joignant même aux avantages de la science tous les agrémens du style, ont traduit la poésie en lui conservant une partie de son harmonie. M. Chézy nous en a donné des preuves trop fréquentes pour qu'elles soient maintenant ignorées. On peut dire qu'il est un des premiers, qui ait répandu par le charme de ses écrits le goût de la littérature orientale. M. Remusat, instruit dans les sciences naturelles, nous fera connaître non-seulement les livres utiles des Chinois, mais leur littérature et leur poésie. MM. de Sacy, Garcin de Tassy, Hubert, Grangeret de Lagrange, Fauriel, Desgrange, Langlois, Gauthier, etc., promettent

également de nouvelles jouissances aux amateurs de la poésie descriptive des Orientaux; qu'il me soit permis aussi de nommer mon frère, qui, depuis quelques années, s'occupe du samskrit; quoiqu'il se consacre principalement à l'étude de l'ancienne philosophie des Hindoux, j'espère qu'il contribuera un jour à faire connaître leurs poèmes.

Je terminerai ici cette esquisse dans laquelle j'ai tâché de peindre l'influence d'une nature étrangère à la nôtre sur les inspirations poétiques, et j'aurai rempli le but que je me suis proposé, si j'ai inspiré à quelques personnes le désir de varier les tableaux de notre littérature. Que l'on ne croie point toutefois qu'enthousiasmé du spectacle pompeux qui nous est offert par des contrées lointaines, je ne sache point admirer les fertiles paysages de l'Europe; nos grands poètes descriptifs nous ont prouvé que sans quitter la belle France, on pouvait tracer les tableaux les plus gracieux et les plus imposans.

FIN.

CAMOENS

ET

JOZÉ INDIO.

Vereis amor da patriã nao movido
De premio vil, mas Alto et quasi eterno.
Os Lusiadas, cant. 1°, Est. 10.

AVERTISSEMENT.

Un auteur estimable a dit en parlant du Camoens : « On trouverait dans les petits poèmes de l'Homère portugais, dans ses chansons, ses romances, ses sonnets, soumis au travail d'une érudition curieuse, l'histoire à peu près complète de sa vie. C'est peut-être le seul moyen de porter quelque lumière sur cette partie obscure de son existence agitée que remplit cet amour funeste qui le perdit comme le Tasse [1]. »

C'est en traduisant les œuvres diverses de Camoens, en me pénétrant de ce feu qui les anime et qui leur donne un caractère si particulier, que j'ai songé à suivre l'idée de M. Sané, et à retracer les malheurs du grand poète, sans m'astreindre à la forme sévère imposée par l'histoire. Mais le récit qu'on va lire n'est pas entièrement un roman, la plupart des événemens qui sont rappelés ont eu lieu, et la fin n'est que trop véritable. Jozé Indio lui-même n'est point un personnage imaginaire; il est certain qu'il a assisté Camoens dans les derniers instans de sa vie.

Toutes les fois que j'ai pu laisser parler le poète, je l'ai fait; des guillemets indiquent les endroits imités de ses ouvrages. Je m'en suis rapporté, pour les événemens principaux, aux documens qui m'ont été fournis par la magnifique édition de M. Souza, et j'ai puisé dans ce monument élevé à la gloire du grand poète plusieurs faits qui ne se rencontrent nulle autre part.

[1] Sané, Mercure étranger, t. 1, p. 272.

CAMOENS

ET JOZÉ INDIO.

Les flots de l'Océan s'agitaient depuis quelques heures devant Lisbonne, et les oiseaux de mer signalaient la tempête par leurs cris répétés, lorsque tout-à-coup le vent se déchaîna avec fureur et fit soulever les vagues qui s'élevèrent en grondant. Un navire s'avançait au milieu de ce spectacle de désordre; c'était le Santa-Fé qui revenait des côtes de l'Afrique, chargé de richesses, et que les vents poussaient vers d'horribles écueils. En vain l'équipage courait-il aux manœuvres; le capitaine pouvait à peine se faire entendre au milieu du bruit des cordages, du mugissement des flots et des cris de terreur. Cependant les sons éclatans du porte-voix viennent frapper l'oreille des matelots dans un de ces intervalles effrayans où l'orage ne semble se calmer que pour devenir plus terrible; les voiles sont carguées, une main exercée s'empare du gouvernail, et tâche d'éloigner le navire des parages que l'on a tant désirés.

Parmi tous les passagers, il y en avait deux qui ne partageaient point la frayeur de leurs com-

pagnons, et qui semblaient indifférens à ce qui se passait autour deux, pour ne s'occuper que de la scène imposante et terrible que leur offrait la nature. Le plus âgé surtout, celui que l'on reconnaissait à sa noble figure, à des traits pleins de majesté, s'animait d'un feu poétique en voyant les vagues furieuses se briser contre le bâtiment : c'était le Camoens qui revenait dans sa patrie après seize années d'absence.—Voyez, disait-il à un jeune religieux de l'ordre des Carmes, qui se tenait comme lui serré contre les haubans, voyez comme les nuages qui s'amoncèlent au-dessus de nos têtes font fuir la lumière, comme tout l'Océan s'irrite de plus en plus ! Il semble que la machine de l'univers ne pourra pas résister à cette horrible tourmente, et c'est maintenant, au milieu de la lutte de tous les vents, que la tempête exerce ses ravages, que notre dernière voile va se déchirer; les cordages s'agitent avec un nouveau bruit ; de pâles matelots font retentir les airs de leurs cris supplians ; ils jettent tout à la mer. Grand Dieu ! jamais la divinité n'a montré plus de courroux, jamais le tonnerre n'a roulé avec plus de fracas.

Comme il achevait ces paroles, un matelot passa devant lui en courant aux manœuvres, et lui dit : —Chantre de la Lusitanie, que ne tâches-tu d'apaiser par tes prières le ciel irrité contre nous? Que ne célébres-tu la Vierge des secours

et les saints pour qu'ils nous protègent! Le poète se préparait en effet à implorer l'assistance divine; le jeune religieux priait pour ceux qui l'environnaient, quand une fausse manœuvre présenta le bâtiment à la fureur d'une vague immense qui vint en rugissant couvrir tout le pont de ses eaux écumeuses : on n'entendit qu'un cri, mais il fut terrible, et lorsque le flot se fut retiré, on vit tous les malheureux navigateurs prosternés dans l'attente du sort le plus affreux. Mes enfans, s'écrie Camoens d'une voix forte, et se tenant encore debout près du grand mât, j'ai échappé à bien des tempêtes, tout me dit que nous devons revoir notre patrie. En achevant ces mots, il saisit le gouvernail qu'un matelot avait abandonné, et cette noble assurance ranime le courage des marins; les vœux qu'ils prononcent font voir que l'espérance a fait place à la frayeur; ils s'empressent d'obéir à leur chef; leurs travaux sont bientôt couronnés du succès, et ils s'éloignent rapidement des lieux qu'ils ont redoutés.

Cependant, vers le milieu de cette journée terrible, les vents commencèrent à s'apaiser, le tonnerre ne se fit plus entendre, et l'on cingla de nouveau vers le port de Lisbonne. Quelquefois on apercevait à l'horizon des bâtimens privés de leurs agrès que les vagues agitaient encore : alors des cris de pitié, des hymnes de reconnaissance se

faisaient entendre, il restait une sorte d'effroi du danger auquel on avait échappé. Ainsi donc, dit le jeune religieux, tous les hommes se réjouissent de voir s'éloigner la mort. Je suis le seul à ne pas sentir cette félicité que l'on goûte au sortir du péril. — Ami, comptez-vous pour rien le bonheur de revoir vos compatriotes? — Eh! que ferai-je à Lisbonne? tout ne me parlera que de ces haines de famille qui m'ont exilé en m'empêchant de m'unir à la seule femme que je pusse aimer, et que tant de maux ont privée de l'existence! Qu'éprouverai-je en voyant ces palais, cette magnificence que tant d'autres vont admirer? Je les ai méprisés pour me vouer à la solitude; je ne les reverrais point, si votre amitié ne me ramenait en Europe.

On ne tarda pas à débarquer, chacun voulait s'empresser d'accomplir son vœu; mais Jozé Indio, seul étranger au péril, n'en avait point fait; après le ciel, toutes ses pensées étaient pour Clara, et au moment d'abandonner la vie, toutes ses pensées s'étaient portées vers elle; il n'avait songé qu'au bonheur de la voir dans un autre monde. Nous voilà donc, dit-il au Camoens, dans cette cité puissante où vous êtes né; nous y revenons après de longs voyages, et le même aspect frappe nos regards. Partout des hommes inquiets s'agitent devant ce port où cent navires étalent pom-

peusement leurs brillans pavillons. Les insensés! ils semblent de ce point du monde vouloir envahir toute la terre. Ils veulent tous quitter leur patrie, et je crois que bientôt ils ne seront satisfaits que quand ils y auront entassé les richesses de l'Inde. Camoens, rappelez-vous ce que vous me dites un jour de l'excès de notre ambition. — Jeune homme, éloignez vos idées mélancoliques, dit le poète; sans nos guerres et sans nos voyages, le monde serait privé du plus noble exemple, et Lisbonne n'éleverait point avec tant de fierté ses tours orgueilleuses. Mais voyez cependant comme ces hommes nous regardent avec étonnement: il semble, parce que nous venons des terres éloignées, que nous devons être couverts d'or et de soie. Les malheureux! ils croient dans leur délire qu'on ne peut être vaincu par les orages, et que les élémens sont toujours favorables : offrons-leur donc un exemple de l'avidité punie : qu'ils regardent nos compagnons, ils les verront encore pâles d'un malheur qui ne s'oublie jamais, de la perte de cet or dont ils ont une soif si ardente.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, un grand nombre d'habitans s'étaient rassemblés autour d'eux et leur demandaient quels étaient ceux qui revenaient dans leur patrie, ou s'ils ne pouvaient instruire du sort de tant de jeunes gens qui s'en étaient éloignés. Mon fils aurait votre âge, disait une

mère à José Indio; depuis huit ans qu'il est parti, pas une âme bienfaisante ne m'a donné de ses nouvelles. Avait-il donc besoin de vaines richesses? Lui fallait-il autre chose que mon amour? En disant ces mots, elle essuyait une larme.... une larme.... que tous les trésors de l'Inde n'auraient pu payer. Plus loin la scène était bien différente: c'étaient des amis qui se reconnaissaient, des matelots qui racontaient leurs aventures, et qui semblaient se revoir comme s'ils s'étaient quittés de la veille; des marchands qui venaient déployer devant les passagers tout ce qui pouvait flatter leurs regards, mais qui se retiraient aussitôt en apercevant le desastre de la nuit précédente.

Mes enfans, dit une voix à laquelle on était accoutumé d'obéir, oubliez-vous le ciel parce qu'il vous a secourus? Allons remercier la Vierge, et que chacun surtout se rappelle son vœu; nous ne devons pas toujours demeurer à Lisbonne, et lorsque nous serons sur l'Océan, les flots irrités pourraient nous rappeler encore qu'il est bon de ne pas oublier sa promesse.

Aussitôt presque tous les matelots quittèrent leur chaussure et jetèrent le bonnet grossier qui pouvait les garantir d'un soleil brûlant; marchant deux à deux et gardant un profond silence, ils commencèrent à s'avancer vers l'église de Nazareth en faisant entendre des sons religieux. La

multitude les considérait avec une sorte de curiosité compâtissante, et les femmes joignaient leurs voix à leurs accens de reconnaissance. — Voyez, disait l'un en tressaillant de joie et sans oser interrompre l'auguste cérémonie, voici l'époux de ma pauvre sœur qui lui rapporte au moins son amour. — Tenez, disait un autre, Pedro d'Alcantara est revenu, c'est le plus grand chagrin qu'il pouvait faire à son vieux père. En un mot, chacun exprimait ses remarques, et personne ne faisait attention à celui qui aurait dû attirer les regards de ses compatriotes, au Camoens, qui venait de léguer son nom à la postérité, et qui marchait inconnu.

L'on était près du temple, et les chants se mêlaient déjà à ceux du prêtre, lorsque Jozé Indio s'approcha de son illustre ami, et lui dit en soupirant : — Camoens, vous rentrez ici avec tranquillité, mais je viens de passer devant un palais dont le faste m'a rappelé de tristes souvenirs. — L'amour s'oubliera, les souvenirs s'éloigneront, dit le poète; pensez-vous que je n'aie point aimé?... Comme il disait ces mots, on entra dans l'église, où des milliers de cierges brillaient de toutes parts au milieu des dorures et des statues d'argent dont le roi Jean III avait orné la plus grande partie des édifices consacrés à la religion. Tout le monde s'agenouilla avec respect en voyant des infortunés

échappés au naufrage, et bientôt une hymne de reconnaissance fit retentir les voûtes de l'église, où quelques momens auparavant l'on n'entendait que les froides prières de ceux qui n'avaient jamais eu rien à craindre.

Mais Jozé Indio s'était relevé; il porta ses regards autour de lui, et saisit bientôt avec un mouvement de terreur la main de son ami. — Regardez cette jeune dame entourée du faste des cours, porter vers l'autel ses regards pleins de mélancolie; pour moi, je crains de la voir; une fatale ressemblance.... ou.... ma tête s'égare.... Mais après un moment d'un morne silence, il leva lentement ses yeux qu'il avait tenus attachés à la terre comme pour l'interroger sur un secret effrayant, et il tressaillit de nouveau.... sa main trembla dans celle de son ami; une joie subite se peignit dans tous ses traits. Il allait jeter un cri perçant, la majesté du lieu le retint; Camoens, devinant ses pensées, l'avait pressé contre son cœur en lui montrant la croix qu'il portait sur son vêtement religieux et la multitude dont il se trouvait environné. Ah! dit-il enfin d'une voix étouffée, la plus grande des souffrances c'est de ne pouvoir se plaindre devant les hommes, et d'être jugé coupable quand d'autres inspireraient la compassion. Camoens, continua-t-il d'un ton qui annonçait à la fois et la joie et la douleur,

vous savez du moins me comprendre : elle existe, mais j'ai été trompé ; mais le cloître me réclame.... En ce moment la fille du marquis de Cascaes s'éloigna avec une suite nombreuse ; Jozé Indio s'appuya contre un des piliers de l'édifice, s'enveloppa dans son manteau et laissa entendre de faibles gémissemens qu'on aurait pu prendre pour les regrets d'une âme repentante, mais qui n'exprimaient cependant que le désespoir de la plus funeste des passions.

Il était encore à la même place lorsque les prières furent achevées ; et quand tout le monde se fut éloigné, Camoens s'approcha et l'engagea à le suivre, en lui répétant tout ce que son cœur put lui inspirer. — Ce n'est pas elle, lui dit-il, qui vous a trompé ; ne m'avez-vous pas répété plus d'une fois que la fatale nouvelle de son trépas vous parvint tandis que son père parcourait avec elle la Castille ? Ce père, irrité contre votre famille, et ne voulant pas s'unir avec elle, usa sans doute d'un odieux artifice que la violence de votre désespoir contribua à faire réussir. Maintenant, Jozé Indio, que la vérité vous est dévoilée, il faut rappeler tout votre courage. Je conviens qu'il est affreux de se voir contraint par ses propres sentimens à repousser un bien qui ferait le bonheur de l'existence ; elle vit du moins ; et ce seul mot doit suffire pour rappeler votre courage. —

Pardonnez, mon ami, répliqua Jozé Indio, un instant de faiblesse ; ma joie est en effet plus vive que mes regrets, et ces regrets, tout m'ordonne maintenant de les réprimer. Ils marchèrent quelques instans parlant ainsi, quand ils s'aperçurent que la nuit s'approchait; ils résolurent de demander dans quelque maison religieuse un abri pour cette nuit seulement.

Ils allèrent frapper en effet au grand couvent des Franciscains, mais tout était plongé dans le repos, et le bruit du marteau qui retentit dans le cloître fut la seule réponse qu'ils purent obtenir. Ne réveillons point les bons pères, dit Camoens, il pourrait nous en coûter cher; ces moines aiment presque autant le repos pendant la nuit que l'agitation durant le jour; mais ne vous rappelez-vous point que la nature est mon domaine? les rivages de l'Océan m'appartiennent, et nous pouvons aller y goûter le repos, sans que des étrangers viennent troubler nos réflexions. En disant ces mots, il entraîna son ami, lui fit traverser la ville, et arriva avec lui sur le bord de la mer à quelque distance du port.

Tout était calme alors, les aquilons orageux avaient cessé de souffler, mais un vent frais agitait la cime des arbres qu'on voyait dans l'éloignement; quelquefois les nuages légers qui s'amoncelaient autour du disque de la lune étaient

écartés par cette brise du soir, et laissaient entrevoir l'astre charmant qui lançait sa lumière sur l'Océan tumultueux brisant ses flots argentés. Comme cette solitude est tranquille, dit le poète; combien de fois ne l'ai-je pas désirée sur mon rocher désert de Macao? Vous gardez le silence, Jozé Indio, mais savez-vous que vous n'êtes point le seul dont les souvenirs soient déchirans? Jeune encore, vous avez souffert; mais j'ai souffert tout le temps de mon existence. Un père ambitieux vous fait croire, par suite d'une haine de famille et par des vues d'intérêt, que sa fille, que vous adoriez, est descendue dans le tombeau; vous vous enfoncez dans le cloître; vous franchissez les mers, vous courez des dangers; mais du moins, après tant de vicissitudes, vous retrouvez encore existante celle que jamais vous n'aviez dû revoir. J'ai dans ma mémoire des souvenirs plus cruels que ceux-là; j'ai à vous opposer de plus grands exemples de la perversité des hommes. Asseyez-vous donc près de moi; puisque pour vous engager à supporter vos peines, j'ose tirer de l'oubli des événemens passés dont le souvenir confus me rend le plus malheureux de tous les hommes.

Si j'ai pu jouir de quelques instans de bonheur, c'est dans mon enfance; si la tranquillité s'est plu à habiter dans mon cœur, c'est à l'époque où je

vivais près de mon père [1]. Cependant j'entrais à peine dans la vie, qu'il fallut, comme tant d'autres enfans des villes de Portugal, m'éloigner et venir chercher la science dans les lieux où une foule d'hommes instruits l'enseignaient alors. J'arrivai dans la cité de Coimbre, et ce fut là que mes chagrins commencèrent. Partout on voulait entraîner mon esprit, et le contraindre à adopter de vaines idées qu'il ne pouvait comprendre; partout on cherchait à dompter le feu qui me consumait, et l'on n'aurait voulu livrer à mon ardeur que les modèles que les autres suivaient. O Coimbre! tu dévoilais à mes yeux de fatals événemens dignes d'un chantre nouveau, et tes campagnes me remplissaient de ces émotions qui durent agiter Virgile aux vallées de la Sicile. Je visitais seul les rives du Mondego, et jamais je n'en revins sans que des larmes brûlantes baignassent mon visage. Trompé par une cruelle illusion, je voyais des jeunes filles errer sur ces charmans rivages, cueillir des fleurs et répéter le nom d'Inès au milieu de leurs chants [2]; mais bientôt le plaisir s'évanouissait, l'écho du fleuve ne répétait que des cris de

[1] Il appartenait à une famille noble, et il était allié à la maison de Sá, qui s'était illustrée par son courage.

[2] Tout le monde connaît son admirable épisode d'Inès, où il a développé la sensibilité la plus entraînante.

désespoir, la reine de ces campagnes marchait au trépas, les nymphes disparaissaient.

C'est ainsi que dans la solitude tout parlait à mon imagination, tout dans la nature me répétait que j'étais poète : j'aurais voulu n'habiter que les champs et les forêts; mais il fallait rentrer sous le joug des maîtres, et voir mépriser les pensées qui me révélaient ce que je serais un jour. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; quoique les muses n'eussent point de plus fervens adorateurs que moi, mon enthousiasme ne s'était point encore fixé. J'admirais tout sans pouvoir rien célébrer par des chants dignes de mémoire; je chantais l'amour...., je ne le connaissais pas encore; ces beautés, qui auraient pu charmer mon âme, pâlissaient devant l'être imaginaire que je m'étais créé, et je me voyais seul dans la nature environné de pensées d'amour et de souvenirs imposans. Je n'avais point d'autres richesses quand j'arrivai dans Lisbonne, mais l'on y connaissait déjà le jeune étudiant de Coimbre, et je me rendis à la cour du souverain où l'on m'accueillit avec bonté.

Les rois précédens s'étaient vivement occupés de la gloire de notre nation; et Lisbonne offrait dès-lors l'aspect d'une ville puissante. Partout les esprits étaient agités du désir des découvertes; on se rappelait avec enthousiasme un D. Henri qui, re-

tiré sur les bords de l'Océan, méditait dans la solitude la conquête de l'Afrique, et construisait des flottes immenses pour faire connaître ce vaste pays qui nous avait tant de fois envoyé des vainqueurs. Alphonse, en arrivant sur le trône, avait comprimé quelques instans le génie de la nation; mais sous Jean II, tout s'était réveillé comme d'un profond sommeil; le cap des tempêtes avait été découvert; l'Inde s'était offerte à nos regards ambitieux. Sous Emmanuel, nous nous étions établis dans un autre hémisphère, nous avions franchi le cap de Bonne-Espérance; Sumatra, Goa, le Pégu s'étaient soumis; et mille vaisseaux avaient apporté dans nos ports les richesses de l'Orient. Tout l'univers semblait d'accord pour embellir la cour du roi Jean III; l'Indien envoyait ses riches étoffes et ses brillantes pierreries; l'habitant de l'Afrique apportait son or et son ivoire; le Brésilien sauvage ignorait encore les richesses qu'il possédait, mais ses présens n'étaient pas moins précieux, et ses plumes éclatantes, son pourpre magnifique embellissaient encore les palais de Lisbonne.

Ces richesses, l'exemple de l'Orient, la vie errante des hommes qui se livraient aux plaisirs avec cette ardeur qu'on leur voyait montrer dans les conquêtes, tout s'était réuni pour faire de la cour un séjour de luxe et de galanterie; je cher-

chais vainement, parmi les beautés qui faisaient son plus bel ornement, une femme comme mon imagination s'était plu à la former, et je conservai quelque temps mon indépendance. « Mais qui peut éviter les piéges que l'amour couvre de fleurs [1]? » Un jour je chantais mes vers : une jeune beauté daigna y sourire, et ses paroles encourageantes enflammèrent mon imagination d'un feu tout nouveau, je résolus dès-lors de lui consacrer mon existence; hélas! le destin l'avait fait naître au milieu des grandeurs, tandis que la fortune ne voulait rien m'accorder. Cependant elle sut me distinguer et elle accueillit mes vœux. Ah! ce n'était pas seulement sa beauté qui me charmait, c'était encore « ce coup-d'œil doux et compâtissant, ce sourire plein de charmes et qu'on s'attendait toujours à rencontrer; cette contenance paisible qui laissait deviner presque de la gaîté; ce qui ravissait mon âme, c'était un abandon plein de timidité que remplaçait dans d'autres momens une gravité modeste. Sa bonté habituelle faisait assez connaître ce dont son âme était capable; mais quand elle disait quelque chose, on voyait que c'était avec un embarras qui indiquait la plus grande douceur. Quoique la crainte agitât ses esprits sans qu'elle eût commis la moindre faute,

[1] .... Quem pode livrar se por ventura
Dos laços que amor arma brandamente?

elle savait conserver un air de sérénité : hélas! depuis long-temps elle était accoutumée à souffrir sans opposer de résistance[1]. »

Elle refusait chaque jour les hommages d'une foule de courtisans sans chercher à s'en faire un mérite auprès de moi; elle semblait deviner l'inquiétude que m'auraient donnée ces nombreux sacrifices, et elle mettait continuellement autant de soin à me cacher les offres brillantes qu'on lui faisait, que d'autres auraient pu employer d'adresse à les laisser entrevoir. Mon amour, hélas! était pur comme celle qui l'avait fait naître; je n'osais aspirer à sa main, mais je voulais me rendre digne d'elle. Belle Atayde, lui disais-je quelquefois, vous donnez de l'orgueil à celui qui jamais n'aurait dû en avoir. Depuis que vous avez daigné approuver mes chants, une noble audace me transporte; je veux voir les combats pour les célébrer; je veux chanter la gloire que j'aurai su acquérir. Ah! qu'il serait doux pour moi de vous apporter un jour le casque du chevalier entouré des couronnes du poète! Maintenant que les années se sont écoulées, je puis l'avouer, Jozé Indio, en m'entendant parler ainsi, une larme coulait de ses beaux yeux, un soupir me faisait entrevoir combien la gloire dont je voulais me couvrir lui coûterait de regrets.

[1] V. le sonnet 35.

Quoique mes vœux ne fussent point téméraires, mes chants furent sans doute indiscrets; la charmante Atayde était alliée aux plus nobles familles du Portugal, et proche parente du comte de Castanhera; on me fit un crime d'avoir su distinguer ses charmes, et mon amour fut puni de l'exil [1].

Envoyé au Ribatejo sur les bords d'une petite rivière qui se jette dans le Tage, je ne tardai pas à sentir tout ce que ma position avait de cruel. Comme un poète fameux de l'antiquité, on m'éloignait de tout ce qui pouvait faire mon bonheur, mais j'étais moins coupable qu'Ovide, et la punition était presqu'aussi terrible. Accablé de mélancolie, je montais chaque matin sur une colline, et de là, portant mes regards sur des rochers sauvages, je considérais tristement l'onde écumeuse entraînant loin de moi les barques qui suivaient les flots paisibles du fleuve. « Ah! disais-je à ces ondes fugitives, suspendez votre cours, si je ne puis voguer sur vos eaux rapides; recevez au moins les larmes que je répands, jusqu'à ce que je voie arriver ce beau jour où je pourrai descendre vers les lieux que vous embellissez [2]. »

Dans quelques autres endroits, la solitude était moins triste; les arbres balançaient leur feuillage

[1] V. troisième élégie.

[2] V. Élégie première.

au milieu d'une campagne couverte de riches moissons; mais des montagnes bleuâtres bornaient au loin l'horizon, et c'était au-delà que mes pensées se portaient continuellement. J'interrogeais sans cesse ceux qui venaient de Lisbonne, je leur disais : Avez-vous pénétré dans le vaste palais du souverain ? Connaissez-vous les dames qui en font le plus digne ornement? et mon cœur palpitait avec une nouvelle violence s'ils venaient à prononcer le nom de la belle Atayde comme celle qu'ils avaient le plus admirée. Dans ce séjour des cours, au milieu de tant de seigneurs orgueilleux, j'avais su distinguer un homme dont je parvins à être l'ami; il ne dédaigna pas de me venir trouver au Ribatejo, et de chercher à m'inspirer du courage dans l'adversité. C'était alors, disait-il, que je pouvais réaliser ces rêves de gloire qu'il m'avait vus à Lisbonne, et me servir du feu poétique que développait encore un amour malheureux.

Vers cette époque, Jean III méditait une expédition contre l'Afrique : déjà les navires étaient préparés; et l'on n'attendait plus que des vents favorables, lorsque j'allai me présenter devant le chef des armées navales. Le nom de mon père et peut-être ma faible réputation me firent recevoir au nombre des volontaires qui cherchaient la gloire encore plus que les honneurs. Je partis : je débarquai sur une terre étrangère, et ce fût

alors que je pus me faire une idée du courage terrible de ces Africains, défendant leur patrie contre d'avides étrangers. J'ai célébré plus d'une de ces batailles, j'ai chanté souvent nos victoires, et les soldats enthousiasmés répétaient au milieu des combats les chants que m'inspiraient nos glorieux travaux.

Le sort sembla me favoriser pendant quelque temps, je sortis des nombreuses actions où je me signalais sans recevoir de blessures dangereuses; mais un jour le navire sur lequel j'étais embarqué s'avançait devant le détroit de Gibraltar, quand il fut attaqué par les Maures. Le combat s'engagea, les bâtimens se joignirent, et nous montâmes à l'abordage. Ah! mon ami, quel spectacle horrible! que de sang répandu! J'étais un des premiers combattans; tout mourait autour de moi, tout succombait sous le fer des Africains; je fus atteint moi-même d'un coup funeste qui me fit perdre un œil; mais dans ce moment j'eusse préféré être entièrement privé de la lumière. Les Maures conservaient l'avantage; de tous côtés les cris de désespoir continuaient à se faire entendre; l'on aurait voulu fuir, mais l'on n'apercevait que la mer couverte de débris sanglans, et prête à engloutir de nouvelles victimes. Ce spectacle horrible, en augmentant le désespoir, ramena les nôtres au combat : la mort était cer-

taine, ils voulurent mourir comme de braves Portugais; la Providence n'abandonna pas le courage, elle conduisit nos coups, nous fûmes vainqueurs !....

En parlant ainsi, les traits du poète s'animèrent, il tourna ses regards vers l'Océan, comme s'il eût voulu indiquer le théâtre de sa gloire.

C'était, reprit-il, au milieu de semblables événemens que je continuais mes ouvrages; souvent je chantais l'amour, « tenant mon épée d'une main, guidant la plume avec l'autre; » Atayde était continuellement présente à mon esprit; elle m'inspirait quelques-uns de ces vers qui vous ont fait oublier, disiez-vous, tant de maux. J'étais devenu plus digne de ses bontés que je ne l'avais pu être jusqu'alors; et j'aspirais au moment de la revoir, sans espérer que le ciel daignât m'accorder un semblable bonheur, lorsque j'obtins de la cour la permission de revenir à Lisbonne. Je n'étais plus ce brillant Camoens dont on avait redouté les avantages extérieurs; une cruelle blessure me défigurait, j'étais noirci par le soleil brûlant de l'Afrique, et j'avais perdu les grâces de la jeunesse au milieu des fatigues de la guerre. Bien des illusions s'étaient aussi éloignées de mon âme, mais je rapportais toutes celles de l'amour; et il fallut bientôt qu'elles s'éloignassent comme les autres. Atayde me conservait un véritable atta-

chement; je m'aperçus plus que jamais de la différence que la fortune avait mise entre nous, puisque tout ce que j'avais fait n'avait servi qu'à me rapprocher d'elle sans me donner le moindre espoir.

Que vous dirai-je, mon ami? tourmenté continuellement par une fatale passion, je vécus pendant plusieurs années à la cour, sans pouvoir obtenir les récompenses que mes fatigues m'avaient acquises, et que l'on devait peut-être à mon courage. Je me serais cependant décidé à souffrir dans ma patrie, si la calomnie et la haine ne s'étaient point réunies contre moi pour m'en faire détester le séjour. Un long amour sans espérance ne nous donne plus que des impressions douloureuses et nous ôte même la force de résister aux autres maux de la vie : je ne trouvai pas dans mon cœur de motifs suffisans pour rester près d'Atayde; mes souffrances la rendaient malheureuse, sans qu'elle eût assez de courage pour les dissiper.

Je voulus alors voir les terres lointaines que le héros de mon poème avait parcourues, et je me décidai à m'éloigner pour jamais de Lisbonne où je n'avais recueilli jusqu'alors qu'une faible gloire, sans avoir joui d'un instant de bonheur.

A cette époque, j'échappais à la première jeunesse; Atayde elle-même ressemblait à la fleur

que l'on voit après l'orage; on pouvait dire qu'elle a été belle!..... Je l'aimais cependant encore avec une vive ardeur, mais l'amitié avait sans doute remplacé chez elle d'autres sentimens. Elle fit, il est vrai, quelques efforts pour me retenir; elle répandit des larmes : je vis que ce n'était plus celles de l'amour que je versais encore; et je partis avec un sentiment profond de douleur, que j'exhalai dans des chants plus mélancoliques.

Ainsi donc, au milieu de ma carrière, j'étais dans un isolement affreux, et je ne trouvais pas même de consolation, dans mes souvenirs, comme tant d'autres hommes. L'esprit aigri par la douleur, je quittai le Tage, et comme Scipion, je m'écriai dans mon désespoir : « *Ingrata patria, non possidebis ossa mea*[1]*!* »

Nous commençâmes à naviguer sur l'Océan, et mon esprit me transportait vers des pays inconnus où il me semblait que le bonheur devait m'attendre, puisque je l'avais cherché vainement en Europe. La première terre qui s'offrit à nos regards, celle où les rêves de mon imagination auraient pu se réaliser, ce fut l'île charmante de Madère. Comme mes yeux suivirent avec ravissement la pente de ces collines élevant leurs forêts jusque dans les nuages! Avec quel enthousiasme

[1] Ingrate patrie, tu ne posséderas pas ma cendre! Lettre première.

je vis ces rochers bizarrement taillés, s'avançant au milieu de l'Océan, et présentant, dans leurs formes irrégulières, des portiques construits par la nature, qui semblaient être restés au milieu des ruines de l'Atlantide! Que de solitudes délicieuses doivent exister entre ces montagnes, m'écriai-je, quelle douce tranquillité l'on peut trouver sous ces ombrages! Ah! ce serait là que je devrais aller oublier l'amour, ou plutôt célébrer son pouvoir par des chants immortels.

Heureux habitans de ces fertiles contrées, si vous vouliez accueillir un poète qui s'exile, il chanterait tout ce qui vous environne; une couronne de ces fleurs qui croissent sur vos heureux rivages serait le seul prix qu'il exigerait.

Je vis encore d'autres pays où j'aurais voulu passer le reste de mes jours, mais une vague curiosité m'entraînait continuellement vers de nouvelles contrées.

M'éloignant donc toujours de l'Europe, je mis bientôt entre ma patrie et moi une distance à laquelle je ne pouvais songer sans répandre des larmes. Quel pays pourra donc me rendre le bonheur, m'écriais-je quelquefois! une sorte de fatalité m'oblige à quitter les seuls lieux où il m'était permis de l'espérer.

Combien de fois je maudis les folles pensées qui m'ôtaient une énergie que je ne retrouvais

qu'au milieu d'une vaine agitation; après les tourmens que mon âme venait d'éprouver, après les combats continuels que ma raison avait dû livrer à mon cœur, il me restait un vide affreux qui ne pouvait être rempli que par les scènes les plus terribles de la nature; c'était au milieu des tempêtes que je sentais se réveiller mes idées; c'est au bruit des orages que je chantais Vasco de Gama et ses compagnons. Ce fut un jour, à la vue des flots tumultueux, au mugissement des vents les plus terribles, que le génie Adamastor s'offrit à mon imagination comme le souverain de ces vastes mers, comme le digne frère des antiques géans[1].

Durant ce voyage, mes yeux contemplèrent souvent la nature en courroux, les élémens ne m'étaient pas plus favorables que la fortune, et le vaisseau sur lequel je me trouvais fut le seul qui pût échapper aux orages.

Comme si je n'aurais point dû, après des scènes aussi tumultueuses, goûter quelques instans de repos, je ne cherchai, en débarquant sur une terre hospitalière, que des périls nouveaux, et que des combats plus terribles que ceux des élémens. Le roi de Pimenta avait conquis les îles fertiles d'un roi puissant; « nous allâ-

[1] V. Os Lusiadas, canto 5.

mes réparer une injustice, et notre cause réussit[1]. »

Non content de m'avoir fait quitter ma patrie, le destin voulut me donner des regrets encore plus amers. J'appris qu'un ami, peut-être le seul qui me restât, avait cessé d'exister[2]. Don Antonio de Noronha était tombé sous les coups du Maure, près de Ceuta.

Don Pedro Mascarenhas était alors vice-roi des Indes, et il protégeait ses compatriotes de son génie, même dans les contrées les plus éloignées. Il fallait enlever aux Africains l'empire de la mer Rouge; je pouvais venger mon ami; je ne tardai pas à me joindre aux autres guerriers; mais notre présence fut inutile, les infidèles avaient fui devant nos flottes. Nous allâmes prendre quelque repos dans le golfe d'Ormus : ce lieu n'était pas propre à dissiper mes chagrins. Des montagnes incultes et stériles, une mer souvent courroucée frappaient continuellement mes regards[3]. J'ai voulu plus d'une fois perdre dans cette terre désolée une fatale existence flétrie en tant de lieux différens. « Ah! me disais-je quelquefois, si pour prix de tous mes travaux, j'étais assuré que les beaux yeux que j'ai tant de fois admirés me cherchent

[1] V. l'élégie 3. C'est avec cette noble modestie qu'il parle toujours des actions où il se trouve.

[2] V. le sonnet 12 où il déplore la mort de ce jeune homme.

[3] V. Cançam 13.

encore! s'il était possible que mes tristes accens frappassent les oreilles de celle en qui j'existais, et que, rentrant en elle-même, rappelant à son esprit le temps passé de mes douces erreurs, des maux, des fureurs jalouses que j'ai soufferts tant de fois, elle eût quelques regrets, elle se jugeât sans indulgence! Quoique ces souvenirs vinssent bien tard, ils suffiraient pour m'aider à supporter le temps que j'ai à passer dans ce monde, ils adouciraient mes souffrances [1]. »

Hélas! mon ami, je n'avais pas même dans ces lieux sauvages la consolation de recevoir des nouvelles de ma patrie et de celle que j'y avais laissée: mon seul délassement était d'observer les peuples qui m'environnaient, d'examiner une nature nouvelle que je voulais peindre dans mes ouvrages, et de rappeler à nos soldats ce qu'ils devaient au beau nom de Portugais.

Lassés de demeurer dans un pays où nous étions inutiles, au retour des vents favorables, nous nous embarquâmes de nouveau, et nous parvînmes à Goa après un pénible voyage. Ah! José Indio, quel affreux changement je vis dans cette ville! le brave Mascarenhas avait cessé de gouverner, et il semble que toutes les vertus se fussent éloignées avec lui: il était remplacé par un Luïs de Barreto que j'ai toujours dédaigné de

[1] Cançam 13.

vouer à l'infamie[1], et qui ne savait signaler son odieuse présence que par la trahison, la rapine et la cruauté. Irrité à la vue de toutes les injustices qui se passaient autour de moi, fatigué par le récit des crimes qui se commettaient journellement dans l'Inde, je ne sus point retenir mon indignation, et je traçai d'une main sûre le tableau fidèle des vices qui souillaient la capitale de l'Inde Portugaise. Je disais dans une satire : « Que pensez-vous de ceux dont le cœur brûle d'une affreuse cupidité? Si on leur confie la justice, semblables à l'araignée, leur hypocrisie dresse des toiles perfides où les imprudens vont se jeter[2]. Pour les faibles, ce sont de véritables Nérons; ils conservent leur férocité même pour en accabler les grands. »

Je n'espérais pas l'indulgence des monstres que j'avais fait connaître; content d'avoir dit la vérité, j'attendais le châtiment qu'elle devait nécessairement m'attirer : je sus bientôt qu'il fallait m'exiler de l'Inde comme je m'étais exilé de l'Europe. Je visitai d'abord les îles Moluques, et l'on eût dit que le sort prenait plaisir à m'entraîner vers ces lieux effrayans qui attestent les bouleversemens de la nature. A Ternate, j'étais au milieu d'un

[1] « Telles étaient sa générosité et sa grandeur d'âme, qu'on ne l'a vu nulle part nommer le gouverneur par lequel il avait été si injustement maltraité. » V. M. de Souza, Vida de Camoens.

[2] V. Disparates da India.

pays fertile, mais des rochers sourcilleux attristaient souvent mes regards ; le volcan faisait entendre ses horribles mugissemens ; la campagne était éclairée pendant la nuit par les feux les plus terribles.

Fatigué de ce triste séjour, je voulus visiter Malaca ; je pensais que son printemps éternel, ses rians bocages dissiperaient mes chagrins ; je n'y trouvai, comme dans d'autres lieux, que le souvenir de la cruauté des conquérans. Cependant le ciel devait quelque adoucissement à tous mes maux ; il me fit rencontrer, parmi des esclaves venus des îles voisines, ce noir dont vous m'avez tant de fois vanté la fidélité, et qui, seul parmi les hommes, me connaît assez pour ne m'abandonner jamais....

Dans tous les pays où j'avais cherché un asile, mes compatriotes s'étaient présentés à moi sous un aspect peu favorable ; je ne voyais de tous côtés que des soldats indisciplinés se faisant haïr d'un peuple malheureux, et je ne craignis pas de les irriter plus d'une fois par mes conseils trop austères.

Je me décidai enfin à partir pour Macao : c'était une ville bien différente de celles que j'avais parcourues. Un peuple puissant nous y avait accueillis ; je pensai que son antique sagesse devait nous guider, et que j'y trouverais des hommes

comme mon cœur se les figurait; j'arrivai dans cette terre d'exil, je vis que je ne m'étais point trompé; quelques personnes comprirent mes peines et surent les partager : je passais auprès d'elles tout le temps que je pouvais dérober à l'étude.

Ces vers de la Lusiade qui vous ont rappelé la patrie, c'est dans une grotte solitaire que je les ai composés. Vous avez éprouvé comme moi les regrets de l'absence; vous n'ignorez pas ce que l'on éprouve loin de son pays, même quand l'on y fut malheureux. Hélas! le plus grand bonheur est d'être seul; la plus douce satisfaction est de ne point voir ces objets qui vous rappellent une terre étrangère : sur mon rocher j'apercevais l'Océan : l'Océan baigne les campagnes de Lisbonne [1].

Je passai près de deux années dans des méditations continuelles, et ce fut le temps le moins

[1] Extrait d'une lettre de Macao, en date du 11 novembre 1785. — J'ai passé la majeure partie d'une journée dans les jardins de M. Fitzhugh; ils sont plantés sur un roc très-élevé sous lequel, selon la tradition du pays, le fameux Camoens venait s'asseoir pour écrire sa Lusiade. C'est une arcade infiniment haute, formée par une seule pierre qui sert d'entrée à une grotte qne l'on a creusée à fleur de terre. Sur le sommet du roc, qui est ombragé d'arbres majestueux, se trouve un petit temple bâti dans le goût chinois, il donne sur le port de la mer et les îles différentes qui l'avoisinent. V. le *Censeur universel anglais*, t. 2, p. 500.

douloureux de ma vie : l'espoir de la gloire me tint lieu de bonheur. Mais comme si les hommes s'étaient réunis pour ne point me laisser un seul instant de repos, je fus bientôt chargé d'un emploi important, car Luïs de Barreto était mort, et l'on osa croire qu'il avait été injuste : « je fis tous mes efforts pour obtenir l'estime de mes compatriotes, et je fus plus heureux en cela que dans mes autres entreprises. »

Cependant au bout de trois ans je ne pus résister au désir de revoir Goa : Lisbonne, vous le savez, envoie de nombreux navires dans ses ports. J'espérais être plus instruit de ce qui se passait dans ma patrie, ou plutôt je ne me sentais pas la force d'ignorer plus long-temps quel était le sort de la belle Atayde. Je m'embarquai avec quelques biens péniblement amassés au milieu de gens qui accumulaient les richesses avec tant de facilité ; mais je n'avais pas songé que les élémens seraient d'accord avec la fortune pour me faire perdre le fruit de mes travaux. Nous voguions près des côtes de la Chine : une affreuse tempête s'éleva; nous fûmes poussés près des écueils qui bordent l'embouchure du fleuve Mecon, et le navire s'entr'ouvrit avec fracas. Au milieu de la scène de terreur qui allait en s'accroissant, je m'élançai sur un débris, je rejetai ces richesses dont un matelot s'empara, et je saisis la Lusiade que j'élevai

d'une main au-dessus des vagues courroucées. « Les eaux plus tranquilles du fleuve reçurent un poète malheureux échappé à un naufrage presque certain, et à des rochers escarpés, je m'écriai en débarquant sur ses bords : « Hélas ! ma lyre sera plus célèbre qu'elle ne doit être heureuse [1] ! »

Inspiré par la nature et par ma fatale situation, ce fut là que j'osai mêler mes chants à ceux du roi David, et que les échos étonnés retentirent des plaintes que m'arrachaient les malheurs des peuples [2].

J'attendis long-temps dans ce pays où les tempêtes m'avaient jeté qu'un navire portugais vînt me tirer de l'exil : je mettais alors autant d'empressement à me rapprocher de mon pays que j'en avais eu jadis à l'abandonner ; je sentis que les souvenirs de la patrie ne se perdent jamais : mes vœux furent exaucés. Un jour j'aperçus un bâtiment qui sillonnait les mers, et qui s'avançait majestueusement vers les contrées que j'habitais : quoique malheureux, je n'étais point inconnu ; on me reçut avec joie parmi les passagers, et nous voguâmes vers Goa.

Don Constantin de Bragance m'accueillit no-

[1] V. la Lusiade, chant 10.

[2] V. la Paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis* ; c'est un de ses plus beaux morceaux, mais il perdrait singulièrement à la traduction.

blement, et je n'aurais eu aucun sujet de me plaindre, si un homme aussi malheureux que je l'avais été pouvait trouver dans son âme la force de goûter le bonheur. J'animais cependant la joie de mes amis par l'accueil le plus riant, par les saillies les plus vives. On parle encore dans Goa de ce fameux banquet où les convives du poète reçurent, au lieu des premiers mets d'usage, quelques vers rappelant les charmes de l'amitié et le bonheur de les goûter ensemble [1]. Hélas! la calomnie ne me laissa pas long-temps goûter le repos dont je jouissais. Le comte de Redondo avait succédé à mon protecteur : on m'accusa près de lui d'avoir mal acquis le peu de bien que je possédais à Macao : cet homme était faible; je fus traîné en prison. Je traçai sur les murs de mon cachot les plaintes que m'arrachait cette injustice. J'accusais continuellement le destin qui m'avait conduit à travers tant de pays pour être flétri au milieu de tous mes compatriotes. Mais c'était vainement. Je m'écriais avec rage en pensant à l'honneur, à la liberté [2] : « Quel tourment plus cruel existe-t-il que de se rappeler pendant ses maux un bien que l'on a perdu! » Cependant je ne me lassai point de répéter à mes ennemis : Jugez-

[1] V. édition de Faria, p. 180.

[2] V. ses épîtres.

moi; ils me jugèrent enfin, mon innocence parut, et la honte fut pour mes accusateurs.

Les nombreux amis que je m'étais acquis se réunirent pour faire cesser une captivité que d'avides créanciers voulaient prolonger encore. Je sortis de ma triste demeure; je vis qu'il était un bien, plus grand que tous les autres : je chantai la douce liberté. Ces momens de satisfaction dont je sus jouir pendant quelque temps disparurent bientôt comme un éclair; j'appris au bout de quelque temps la mort de la malheureuse Atayde. Je ne saurais vous exprimer maintenant combien fut douloureuse la mélancolie qui s'empara de moi; je perdais une amante que j'adorais encore; une amie en qui j'avais mis toutes mes espérances. Dans mon affreux désespoir, je croyais la voir; je l'appelais sans cesse; je la suppliais de m'écouter; mais elle disparaissait comme une ombre vaine, et je m'écriais : « Ame charmante, toi qui as quitté si promptement cette vie, tu reposes maintenant au sein des cieux, et j'existe sur la terre avec ma tristesse éternelle. Si dans les régions éthérées où tu t'es élancée, il est permis de se rappeler cette vie, n'oublie pas l'ardent amour dont tu as pu lire tant de fois la pureté dans mes regards : si tu vois que la douleur que je ressens de t'avoir perdue est digne de quelque pitié, prie le Dieu qui a tranché le fil de tes jours de me faire mourir

aussi promptement qu'il t'a enlevée à mes regards [1]. »

Je ne me sentais pas la force de survivre plus long-temps à celle qui m'avait déjà tant fait souffrir, et je me décidai à reprendre le parti des armes pour être au moins utile à ma patrie en sacrifiant mon existence. Je servis quelque temps parmi les volontaires de l'Inde, je vis de nouvelles contrées, j'éprouvai de nouveaux malheurs. Le temps me prouva que s'il est des souffrances continuelles, les vives douleurs s'affaiblissent.

Nous accordions un instant de paix aux peuples voisins; je cessai de faire la guerre, et je pensai que le tumulte des camps ne convenait plus à un homme qui voulait employer le reste d'une vie agitée, à rendre plus dignes du Portugal les chants qu'il lui avait consacrés. Rien ne m'attachait plus à l'Inde, rien ne m'attachait même au reste de l'univers; mes regards seulement se tournaient quelquefois vers ma patrie; mais si sa gloire m'a toujours été chère, j'étais encore frappé d'un sentiment de tristesse en pensant à Lisbonne.

Je me trompai comme tant de malheureux sur ce qui pouvait adoucir mes chagrins. La solitude, me disais-je, m'est aussi nécessaire que l'agitation me convenait autrefois : j'ai voulu voir ce que je

[1] V. le sonnet 24.

dois chanter; c'est le repos qu'il me faut maintenant. Je n'avais point réfléchi que le sort ne permet pas à tous les hommes de jouir de l'obscurité, même lorsque c'est le seul bien auquel ils aspirent.

A cette époque, Pierre de Barreto venait d'être chargé du commandement de la forteresse de Sofala sur les côtes de Mozambique : il me fit de vives instances pour le suivre, et il me décida à l'accompagner en me disant qu'une solitude absolue serait notre partage, mais que nous l'embellirions par les charmes de l'amitié. Le nom de Barreto m'avait déjà été fatal : j'aurais dû me défier des promesses qu'on me faisait; mais si j'ai beaucoup observé les hommes, ils m'ont souvent trompé. Je partis avec mon nouveau compagnon et je m'aperçus bientôt que l'amitié n'était pour lui qu'un vain mot. Je gémis d'être avec un homme qui ne me comprenait pas : mon cœur lui était à peine connu; il ne cherchait dans mes discours qu'une vaine distraction. A Sofala, il ne pouvait plus se passer de mes vers; mais il était étranger à ce feu divin qui me les avait inspirés, et il ne partageait pas même la mélancolie qui les embellissait. Ce fut alors que vous revîntes à mon imagination, don Antonio de Noronha, don Menezes; vous aviez été mes amis, et mes chagrins étaient partagés.

Trompé dans mon espoir, désolé de n'avoir qu'une existence précaire au déclin de mes jours, il s'en fallut alors bien peu que je n'abandonnasse la vie. Ah! me disais-je, en errant sur ces rivages de l'Afrique, et en me rappelant les funestes événemens de ma vie, « Comme je sens s'allonger d'années en années mon fatigant voyage, et comme ma vaine et rapide existence s'achemine cependant vers sa fin ! Le temps s'enfuit, les maux s'accroissent : il restait un remède à mes maux, je l'ai perdu, même aux yeux des hommes, s'ils savent comme moi qu'un grand espoir est une grande erreur. Je cours après un bien que je ne puis atteindre; la force m'abandonne au milieu de la carrière; je tombe mille fois; je perds toute confiance; il fuit cependant, et je m'arrête : pendant ce retard je tourne les yeux pour voir s'il paraît encore, il s'éloigne de ma vue comme de mon espérance. [1] »

J'écrivais alors, à l'imitation du poëte Sannazar, une Arcadie où je rassemblais toutes les pensées que les campagnes de Lisbonne m'avaient inspirées dans ma jeunesse; pour comble de chagrin je perdis cet ouvrage, et je soupçonne qu'il a pu tomber entre les mains d'un certain Fernando de Oriente [2], dont les écrits sont jusqu'à

[1] V. le sonnet 48.

[2] C'est l'opinion du savant M. Verdier. Il a l'ouvrage entre

présent ignorés. Ainsi le sort m'a tellement poursuivi que je ne jouirai pas même du seul fruit que j'espérais de mes travaux.

La résignation commençait à entrer dans mon âme quand vous êtes arrivé à Sofala : j'ai trouvé en vous un ami que je pouvais consoler : j'ai tâché d'oublier mes maux pour adoucir les vôtres. Vous vouliez retourner en Europe depuis quelque temps, j'étais dévoré du désir d'y laisser ma cendre ; mais cette dernière volonté d'un malheureux n'aurait pu s'exécuter, si vous, si d'autres amis ne fussiez venu me tendre une main compatissante. Pierre de Barreto osait exiger un salaire pour m'avoir entraîné en Afrique ; Cabral et Sylveira lui donnèrent de l'or ; il me vendit ainsi que son honneur [1].

Vous savez ce qui nous est arrivé depuis notre départ de l'Afrique ; j'ai tâché de ranimer votre courage, et trop souvent j'ai vu que mes soins étaient inutiles ; maintenant votre désespoir n'est-il pas injuste ? Ah ! si la belle Atayde m'apparaissait encore, il me semble que je me réveillerais d'un songe pénible pour commencer à goûter le bonheur. Votre habit, dites-vous, doit vous ôter tout espoir : eh ! comptez-vous

ses mains, et il est plus en état que tout autre de porter un semblable jugement.

[1] Belle idée de Faria dans sa vie du Camoens.

pour rien la certitude de la revoir, le bonheur d'adoucir un jour comme un véritable ami ces chagrins, qui tiennent à la condition humaine, et qui sont inséparables de l'opulence comme de la misère. José Indio, je n'ai pas même joui de la douloureuse satisfaction de l'entendre me plaindre : elle a souffert sans doute en songeant à moi, mais elle n'a point vu combien j'étais malheureux.

Le poète, en achevant ces mots, prit la main de son ami, et lui demanda s'il n'avait point assez payé, par une vie agitée, le peu de gloire que la postérité lui accorderait un jour; mais je me console à la vue d'un semblable spectacle, dit-il, en montrant le soleil qui commençait à s'élever du sein de l'Océan : lorsque je considère cette vaste étendue des mers, il me semble la voir sillonnée par des flottes majestueuses, allant apprendre à tout l'univers le nom glorieux des Portugais. O roi Sébastien! c'est à toi qu'il appartient maintenant de faire parler la renommée; mais quelques imprudens songent à une expédition au milieu des sables brûlans de l'Afrique. Comme à tant d'Européens une triste destinée nous y serait réservée! soleil, n'éclaire donc pas ces horribles combats, ne permets point qu'un monarque chrétien périsse au milieu des infidèles! O roi puissant! si tu allais dans ces contrées lointaines,

tes sujets te pleureraient peut-être pendant des siècles entiers sans connaître les fatales circonstances de ton trépas.

Il contempla encore pendant quelque temps dans un profond silence cette mer qui s'était entièrement calmée, et il se serait sans doute abandonné à ses rêveries poétiques, si son compagnon ne l'avait point prié à plusieurs reprises de songer au départ.

Ils s'acheminèrent vers la ville, et se retrouvèrent bientôt sur le port. Le mouvement continuel, le bruit de la multitude, ne purent pendant quelque temps les arracher à leurs tristes pensées; mais ils songèrent enfin qu'il fallait trouver un asile, et qu'ils ne pourraient point toujours se retirer sur les bords de l'Océan; ils retournèrent donc à bord du navire qui les avait amenés, pour y chercher ce qu'on n'avait point jeté pendant la tempête. La fortune du malheureux Camoens n'avait jamais été bien considérable; mais alors il ne possédait plus rien. Il s'aperçut trop tard que la prévoyance n'était point une qualité dont il pût donner l'exemple, car il s'était sacrifié le premier et avait fait indistinctement offrande à Neptune de tout ce qui lui appartenait, sans songer que les richesses d'un pauvre poète n'étaient pas capables de surcharger le bâtiment de manière à le faire couler,

et qu'il fallait mieux songer à jeter d'énormes ballots et une artillerie plus pesante que tout le reste. José Indio ne put s'empêcher de sourire en voyant entrer dans la chaloupe destinée à les conduire à terre, Camoens, suivi de son esclave, qui portait une vieille armure et une caisse remplie des précieux manuscrits. — Vous avez là précisément ce qu'il faut pour mourir de faim, lui dit-il; les muses ne traitent guère mieux ceux qui les servent, que les souverains de la terre; mais vous voyez que je n'ai pas été plus prévoyant que vous, puisque j'ai donné tout ce que je possédais aux différens couvens de Lisbonne. Ils ordonnèrent alors aux rameurs de les conduire vers le port, et le poète, ne pouvant obtenir une seule parole de son compagnon, qui semblait plongé dans une profonde rêverie, commença à réciter quelques strophes, pour célébrer le lever du soleil :

« La brillante Aurore, dit-il, ouvre les portes de l'Orient en dissipant sur les montagnes les ombres qui retiennent la lumière : le soleil, qui toujours la souhaite et n'évite jamais sa présence, l'emporte sur ses coursiers fatigués de travail, qui aspirent dans la prairie la douce rosée; il s'avance, plein d'éclat, de joie et de magnificence : les oiseaux, en voltigeant, vont sautant de branche en branche, et par leur

douce mélodie nous prouvent l'arrivée du jour.

« Le matin, plein de beauté, plein de charmes, dévoile son visage, et les bois touffus se couvrent d'une verdure incertaine, mais réjouissante. La rosée de ces fleurs délicates, ce sont les larmes que mes yeux répandent dans le plaisir que j'éprouve au milieu du tourment; les oiseaux qui chantent, ce sont mes esprits, célébrant une beauté céleste par des chants si divins qu'ils étonneront le monde [1]. »

Les bateliers, transportés par une harmonie qu'ils n'avaient jamais entendue, s'arrêtèrent tout-à-coup, et prêtèrent attentivement l'oreille: le corps penché en avant, et, remuant à peine leurs rames, ils semblaient craindre d'arriver. Ils étaient déjà parvenus au port, et ils se regardèrent tous deux avec un sourire d'étonnement : en un instant la barque fut débarrassée de tout ce qu'elle contenait; mais ils y rentrèrent aussitôt sans demander le salaire qui leur était dû, et ce fut en vain que José Indio voulut le leur faire accepter; ils lui répétèrent avec enthousiasme les derniers vers de son compagnon, et ils se perdirent parmi les milliers de bateaux dont le bord de la mer était couvert. — Voyez-vous, dit le Camoens en souriant, la poésie n'est-elle pas une

[1] V. cançam 5

véritable richesse? Tant que je serai avec vous, vous n'aurez point à craindre les coups de la fortune, et vous pouvez la braver, si mon génie ne m'abandonne point.

Les deux compagnons de voyage pensèrent d'abord à trouver une demeure. Par un motif dont il ne savait pas se rendre compte, mais qui l'entraînait à son insu, José Indio s'achemina vers le quartier de la ville où demeurait dona Clara; mais en passant devant le palais de son père, il regarda autour de lui avec inquiétude et voulut retourner sur ses pas. Bientôt il s'éloigna rapidement, comme s'il eût craint d'écouter les conseils que lui donnait sa propre conscience, et il s'arrêta à quelque distance devant la maison d'un ancien serviteur du marquis de Cascaes. Cette simple habitation qu'il avait visitée tant de fois durant les belles années de son enfance, s'élevait à l'extrémité des jardins du palais. Il s'avança dans une salle basse au fond de laquelle on apercevait près d'une fenêtre grillée une femme dont tous les traits annonçaient la décrépitude, et qui tenait un rosaire à la main. Ses yeux étaient fixés sur une image de la Vierge, et ses lèvres, qui semblaient s'agiter machinalement, murmuraient des prières dont le son vague portait au recueillement. L'arrivée des étrangers ne la dérangea point; ils s'assirent sans oser la détourner de ses pieuses occupations;

elle ne les voyait pas, et elle continua de dérouler son chapelet. — Ah! dit-elle enfin avec l'air d'un regret profond, c'est une oraison des morts qu'il faut que je récite pour lui : jamais il ne reviendra. Malgré tout ce qu'on peut dire maintenant, ils l'ont trompé, et cette trahison a causé sa mort; mais moi, qui l'engageais à quitter sa patrie pour dissiper sa douleur, aurais-je pu croire que tout cela n'était qu'une feinte cruelle? Ainsi donc, pauvre jeune homme, tes amis ont aidé à te tromper comme les méchans qui te haïssaient.— Puisse votre compassion recevoir sa récompense, Rita, dit alors José Indio. Un mot de celui qui peut tout ramène ceux que l'on croit les plus éloignés. La vieille le considéra alors avec surprise; ses yeux, qui depuis si long-temps n'avaient exprimé que la tristesse, brillèrent de plaisir; mais elle n'avait pas encore pu reconnaître entièrement celui qui lui adressait la parole, et c'était en quelque sorte le pressentiment de la joie qui animait tous ses traits. Cependant au bout de quelques instans, elle saisit la main de José Indio, et le regarda plus attentivement; des larmes baignèrent son visage vénérable; elle se précipita à genoux devant l'image de la Vierge qu'elle sembla remercier avec la plus vive ardeur. Oui, mes vœux sont exaucés, dit-elle en embrassant le jeune homme qui s'empressait à la relever, ma

mort ne sera pas troublée par des pensées de désespoir; dona Clara ne m'accablera plus de ses chagrins. — A-t-elle donc pleuré sur mon sort? dit José Indio en tressaillant; a-t-elle donc compâti à mon infortune? — Vous demandez si elle a répandu des larmes! ah! puissiez-vous effacer de ma mémoire affaiblie par l'âge toutes celles qu'elle a versées dans mon sein en vous croyant coupable. Je devrais vous le cacher, mais déjà trop tourmentée par le souvenir de mes funestes conseils, je n'en ai point le courage; d'ailleurs aux âmes vertueuses ne doit-on pas tout révéler; ce qui ferait succomber les autres ne leur donne-t-elle pas une force nouvelle? Sachez donc ses regrets, puisque c'est le seul bien qui vous reste. Un jour, ne pouvant résister à la douleur qu'elle me montrait, je lui fis connaître par quelle trame odieuse on vous avait trompé. Dès ce moment, il y eut moins d'amertume dans ses plaintes en vous trouvant innocent; dans son âme il y eut moins de douleur, mais ainsi que moi elle ignorait que vous fussiez entré dans les ordres.... Mon fils, l'absence est comme le temps, elle console de tout, elle adoucit même le désespoir.... José Indio semblait encore écouter; mais ce qu'on venait de lui dire était un bruit confus qui ne frappait point ses sens. — Ainsi donc, dit le poète, le malheur cesse de s'appe-

santir sur vous! Ah! si j'avais toujours retrouvé une amante fidèle, mes infortunes eussent été plus faciles à supporter; il faut vous consoler comme je l'ai fait; il faut attendre que l'âge ramène la raison. Le jeune homme parut alors sortir de l'espèce de léthargie dans laquelle il était plongé, et ses yeux, qui exprimaient toutes les passions dont son âme était agitée, semblaient interroger celle dont il attendait des paroles consolantes. La vieille le comprit aussitôt, et elle ne lui laissa pas le temps de lui adresser une question qu'elle avait déjà prévue. — Hélas! dit-elle, quand la religion ne vous ôterait pas maintenant tout espoir de lui parler, que feriez-vous avec votre amour contre la puissance d'un père qui vous sacrifierait sans regret à des haines de famille, et au respect qu'il a pour ses ancêtres? Craignez surtout qu'il ne vous aperçoive. La vieillesse n'a point adouci son caractère, et d'un seul regard il fait encore trembler tout ce qui lui est soumis.—Il faut cependant que je la voie, même aujourd'hui, dussé-je périr. Croyez-vous, Rita, que le soleil brûlant de l'Afrique ait tempéré mon ardeur? Croyez-vous que le désespoir ait adouci mon caractère? — Non pas, répondit-elle, non pas; mais les années m'ont donné de la prudence, et je ne vous permettrai point de courir à votre perte. Clara vient rarement me visiter, et je ne

puis vous faire jouir du bonheur de la voir dans cette maison où vous avez passé tant de belles années de votre enfance; attendez jusqu'à la fin de la journée, vous entrerez dans les jardins et vous pourrez la voir facilement, au milieu des salles du palais, jouant avec ses compagnes. La condition qu'elle vous impose, dit Camoens, n'est pas trop dure : puisse le sort ne point en amener de plus terribles!

Une partie du jour s'était déjà écoulée, et cependant José Indio avait de la peine à contenir son impatience : c'était en vain que par de sages discours on cherchait à le calmer; le lieu où il se trouvait lui rappelait mille souvenirs de sa jeunesse, et son âme ressemblait à un feu brûlant qui dévore tout ce qu'on veut lui opposer. Quand la nuit commença à paraître, son agitation s'accrut encore davantage; il marchait à pas précipités, il s'arrêtait comme rempli de terreur, et ses regards se portaient avec inquiétude vers les allées solitaires du jardin que l'on apercevait dans l'éloignement; il considérait quelquefois le soleil qui se montrait encore faiblement à l'horizon; l'on eût dit qu'il cherchait à hâter sa marche trop lente.

Enfin l'obscurité se répandit sur toute la nature, et il ne fut plus possible de commander à sa juste impatience. Déjà il avait franchi le seuil

de la porte ; déjà il allait s'enfoncer vers les bosquets solitaires comme un insensé, quand son ami le conjura de s'arrêter et de ne point s'élancer avec tant de vitesse. — Croyez-vous, lui dit-il, que je laisse à vos passions le soin de vous conduire ? Mes conseils ne vous appartiennent-ils pas ainsi que mon épée ? Allez, allez, José Indio, j'ai depuis long-temps consacré à l'amitié ce feu qui vous emporterait maintenant au milieu de tous les périls. Le jeune homme tourna sur lui ses yeux attendris, des larmes de reconnaissance y brillaient ; il s'avança avec plus de calme dans une des allées latérales du jardin ; et il pria son ami de l'attendre près de cet endroit écarté pendant qu'il tâcherait d'apercevoir ce qui se passait dans les salles du palais ; mais jamais Camoens ne voulut consentir à se séparer de lui avant de s'être assuré des dangers qu'il pouvait courir.

Planté par les Maures, le jardin du marquis de Cascaes offrait une admirable diversité de fleurs et d'arbres précieux. On voyait au-devant du parterre des lions de bronze élevés sur des piédestaux, et lançant une eau limpide qui tombait dans un vaste bassin. Ce fut là que José Indio résolut de se cacher, et qu'il commença à entendre les sons vagues des théorbes et des mandolines qui sortaient des salles les plus reculées, et se mêlaient au murmure des fontaines et aux chants

des convives. Les fenêtres n'étaient point encore éclairées, lorsque tout-à-coup le bruit redoubla, de nombreux valets apportèrent une foule de flambeaux, et la vaste salle consacrée aux plaisirs se remplit bientôt de cavaliers et de dames richement parés. Les yeux d'un amant n'eurent point de peine à distinguer celle qui les avait charmés depuis si long-temps : — Voyez, dit-il à son ami en tressaillant de plaisir, voyez comme elle les surpasse en beauté ; mais il reprit bientôt avec plus de véhémence : Comme tous les hommes s'empressent auprès d'elle ! que d'hommages flatteurs ! Non, duc d'Alcantara, comte de Menezès, elle ne sera pas à vous !.... Et sa main se posait involontairement au côté où se trouvait autrefois son épée.... Ah ! je respire, continua-t-il, ses yeux semblent les dédaigner ; mais elle n'est point insensible pour tout le monde, dit-il encore avec un son de voix étouffé : elle sourit au duc d'Almeyda, elle en accepte des fleurs ; avec quelle tendresse il la regarde.... Voyez-vous ce vieillard dont la haine est satisfaite : comme il se réjouit de ma douleur ! Oh ! Camoens, Camoens, que ne sait-elle tout ce que je souffre ! En ce moment, les danses se formèrent, les flûtes et les hautbois firent entendre leurs sons éclatans, et couvrirent un cri de douleur que ne put retenir le malheureux José Indio. Sortons, dit-il, mais je reviendrai demain, et de-

main je verrai si je suis le plus infortuné de tous les hommes.

Le jour suivant, il attendit que la soirée fût déjà avancée pour s'introduire dans les jardins : enveloppé dans son manteau, il cachait un théorbe qui servait souvent à charmer ses loisirs, et dont plus d'une fois Camoens avait écouté les sons en soupirant. Il se cacha encore derrière les lions de bronze, et il supplia son ami de s'éloigner à quelque distance. La nuit était triste, le vent orageux, l'on voyait dans le lointain quelques éclairs sillonner les nuages ; la nature semblait prendre part à l'agitation du malheureux moine. Les fenêtres du palais étaient déjà ouvertes pour qu'on pût respirer la fraîcheur du soir, et l'on apercevait dona Clara assise au milieu de ses compagnes, qu'elle animait par des récits pleins de gaîté. Au milieu de cette joie tranquille, des sons plaintifs se firent entendre faiblement, elle tressaillit.... ; mais les accords cessèrent tout-à-coup, et elle sourit à ses compagnes en disant que le bruit du vent l'avait effrayée. Cependant pour la seconde fois le théorbe se fit entendre : Clara pâlit ; ce n'était plus un rêve de son imagination, elle ne devinait pas encore quel pouvait être celui qui se trouvait si près d'elle ; mais de tristes souvenirs se retracèrent dans son âme, et ses yeux perdirent toute leur gaîté. — Ah ! dit

une de ses folâtres compagnes, il est fâcheux que cet amant mélancolique ne vienne pas soupirer plus près de nous; mais je crois que son harmonie s'enfuit avec le vent, et que son amour est aussi léger..... Le trouble de Clara allait toujours en s'accroissant, et l'on put facilement s'apercevoir de ce qu'elle éprouvait. Voyez, dit la comtesse de Palméla, voyez, il aurait tort de ne pas être fidèle, ses accords ne produisent-ils pas un grand effet? C'est Almeyda, dit l'une, je reconnais les sons du théorbe. Les avez-vous donc souvent entendus? dit la belle Maria. C'est le comte de Menezès qui nous donne cette triste sérénade; mais, ma chère Clara, dissipez vos chagrins; nous le connaissons, il n'éprouve point toute la douleur que cet instrument cherche à exprimer; et d'un seul mot, d'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, il vous serait facile de la faire cesser. Tout le monde garda encore un profond silence pour écouter le musicien, mais l'on n'entendit que le murmure de la fontaine qui se mêlait au bruit du vent. La gaîté avait entièrement disparu, et l'on fit de vains efforts pour la ramener; aussi bientôt les jeunes filles s'éloignèrent-elles en laissant Clara livrée à l'amertume de ses réflexions.

Hélas! dit-elle quand elle fut seule, hélas! il a probablement cessé d'exister, mais son souvenir ne devait point me quitter, et ces accords de tris-

tesse auraient dû être inutiles pour me rappeler combien j'en ai été chérie. En ce moment une nouvelle romance se fit entendre; Clara, éperdue, ne put s'empêcher de la reconnaître, et des larmes inondèrent son visage. Entraînée par un pouvoir irrésistible, vaincue par d'anciens souvenirs, comme un éclair elle franchit les degrés qui conduisaient aux jardins, et elle ne trouva qu'un religieux qui se présenta devant elle. — Mon frère, lui dit-elle avec l'accent du désespoir, mon frère, êtes-vous chargé de m'apporter ses derniers regrets? ou plutôt devez-vous m'accabler de ses derniers reproches? — Hélas! madame, répondit le jeune homme d'une voix altérée, quand il crut que tout ce qu'il aimait dans le monde avait cessé d'exister, il voulut aussi mourir; le destin servit mal ses vœux, et maintenant il maudit son existence.... Il dit ces mots, et les sanglots l'empêchent de continuer. Clara l'avait reconnu, mais ses larmes ne pouvaient se mêler à celles de son malheureux amant, un profond évanouissement lui ôtait le sentiment de ses peines. José Indio la prend dans ses bras; aidé de son ami, il la transporte chez dona Rita, où les soins les plus tendres lui sont prodigués. Elle revient à elle, et ses premiers regards se portent sur l'homme qu'elle a vu si brillant. En considérant ces traits maigris par le chagrin, cet habit qui prouve un

si grand sacrifice, elle tombe à genoux et verse des larmes brûlantes.

—Clara, lui dit le jeune homme en la relevant, il est temps de nous résigner; maintenant que je vous ai vue, je veux songer aux devoirs que m'impose cet habit. — Non! reprit-elle, vous ne serez point le seul qui ferez retentir le cloître de vos gémissemens; si je suis séparée de vous pour tout le reste de mon existence, que notre sort soit le même, que le tombeau renferme les mêmes regrets.

—Hélas! Clara, ne rendez pas ma douleur encore plus vive en insistant sur ce fatal projet : que pouvais-je désirer de plus qu'une de ces larmes que vous venez de répandre? Qui pourrait me consoler de vous avoir fait ressentir les maux que j'éprouve maintenant.... Ah! continua-t-il avec plus de résignation, vous n'auriez plus un instant de bonheur, tandis que la Providence m'en a réservé de si nombreux. Les déserts de l'Afrique ne sont-ils pas remplis de malheureux que je puis aller racheter? Les solitudes du Nouveau-Monde ne s'offrent-elles pas à mon zèle?.... Les hommes n'ont point cessé de souffrir, et mes consolations ne seront pas inutiles.

— Oui, dit le Camoens, il ira dans les pays lointains, et là il répandra ses bienfaits; c'est votre souvenir qui lui fera braver tous les dangers. Au

milieu des sables brûlans de l'Afrique, près du Maure indompté, c'est en votre nom qu'il délivrera nos compatriotes; c'est votre nom qu'ils prononceront avec lui en remerciant la divinité. Dans l'Inde, quand sur un champ de bataille, il ira secourir les blessés, il leur dira : Mon frère, bénissez l'ange qui m'anime. Partout l'on vous adorera; partout on lui parlera de vous; et comment serait-il malheureux? José Indio, vos yeux se sont animés d'un feu tout divin, et l'on voit que vous êtes capable de goûter ce bonheur sublime que vous venez de vous créer. Clara, émue par ces paroles, contemplait en pleurant l'auguste visage du poète de la Lusitanie; elle tourna vers son amant des regards qui semblaient l'interroger.—Oui, dit le jeune homme, c'est lui qui m'a rendu plus digne de vous; c'est son exemple qui doit nous donner du courage; le Camoens a souffert avant de consoler !....

— Qui l'ignore, dit Clara, qui ne connaît point ses chants? Mon ami, prions-le bien de nous aider toujours : je sens que ses paroles ramènent l'espérance; comme son exemple doit nous soutenir.

C'est dans de semblables discours qu'une partie de la nuit s'écoula; ces trois personnes si dignes de s'entendre ne pouvaient se décider à se quitter encore. Mes enfans, dit la bonne Rita qui les écoutait en silence, vos paroles sont sages, mais

le temps s'écoule pour les bonnes ainsi que pour les mauvaises actions : il faut vous retirer, nous pourrons nous revoir. Cet espoir sur lequel José Indio n'avait osé compter, ranima son courage ; il lut dans les beaux yeux de Clara qu'elle le partageait; ses regards la remercièrent, il s'éloigna avec moins de douleur.

De retour au couvent des Carmes où il était parvenu à faire donner pour quelque temps un asile à son ami, il s'affermit dans la noble résolution qu'il avait prise, et s'il attendit avec impatience le moment de revoir Clara, ce fut pour lui déclarer sa résolution ; il se repentait déjà d'avoir troublé le repos qu'il ne pourrait peut-être jamais ramener, et dont il sentait lui-même avec tant de force combien il est douloureux d'être privé pour la vie.

Six jours s'étaient déjà écoulés, le temps passait lentement pour José Indio, et cependant de tristes changemens commençaient à s'opérer dans Lisbonne : une maladie funeste, venue des rivages de l'Orient, et dont quelques malheureux avaient senti les fureurs, montrait par d'effrayans symptômes qu'elle allait exercer ses ravages dans tous les rangs de la société [1]. José Indio ne craint rien pour lui, mais s'il ne peut plus commander à son

[1] On la nomme encore la grande peste : elle eut lieu en 1569.

impatience, les ordres de ses supérieurs l'empêchent de s'éloigner, et cependant ses pensées lui montrent toujours Clara exposée au plus horrible des fléaux. Quelle souffrance! pendant une semaine entière, les portes du couvent ne s'ouvrent que pour apporter d'horribles nouvelles, pour jeter la consternation dans tous les cœurs.

Cependant le fléau continue à exercer ses ravages; le péril est si grand qu'il doit être commun. Les ordres du monarque font ouvrir une foule de maisons religieuses que le danger avait fermées; ce qui pour les autres est un sujet d'alarmes, dégage José Indio et Camoens du poids qui les oppresse. Accoutumés dans l'Afrique aux horreurs de la peste, ils se préparent à secourir leurs compatriotes malheureux; mais l'amour a de grands devoirs à remplir, et le palais du marquis de Cascaes est le premier lieu où le jeune religieux entraîne son ami. Dona Rita, en les voyant entrer, porte sur eux ses regards languissans. Ah! leur dit-elle, maintenant vous parcourrez sans obstacle les vastes salles du château, si les morts ne vous effraient point. José Indio pâlit; un regard sinistre interroge ceux qui l'entourent. L'ange qui nous consolait m'a-t-il devancé? dit-il en portant ses regards vers le ciel.—Elle vous a devancé peut-être dans de généreuses résolutions: échappée comme par miracle au fléau qui nous désole, on lui voit

porter en tous lieux ses consolations, et maintenant si vous pénétrez dans l'intérieur de la ville, vous la verrez sans doute, car on la rencontre où le danger s'accroît. José Indio, je devrais peut-être vous le cacher, mais elle parle souvent de vous dans ses saintes occupations; elle craint que la maladie ne vous ait atteint au milieu du cloître, et ne vous ait ôté la force d'être utile à vos semblables. Eh quoi! dit le jeune homme, elle s'expose ainsi, et je ne suis pas encore sur ses traces!.... Elle brave la mort, et je ne l'ai point cherchée! Clara! Clara! il me faut bien du courage pour renoncer à tant de vertu!

Il dit, et un nouveau zèle paraît l'animer. Le Camoens, affaibli par d'anciennes blessures, a peine à le suivre; son courage est plus calme, ses sentimens plus désintéressés, mais il n'en est pas moins ardent à secourir les êtres qui souffrent. On le voit parcourir avec le jeune religieux des rues presque dépeuplées : ils offrent aux malheureux habitans bien plus qu'une froide consolation; c'est la pitié compâtissante qui soulage leurs derniers instans.

Ils entrent enfin dans l'hôpital des pauvres, fondé par le roi Jean III, et c'est là que tous les maux semblent s'être rassemblés avec la misère pour offrir un effrayant spectacle de mortalité. Les cours n'offrent de tous côtés que les funestes dé-

pouilles de ceux qui n'ont plus rien à craindre; un calme effrayant règne partout et n'est troublé que par quelques gémissemens qui viennent des bâtimens d'alentour. Ils montent les escaliers, ils traversent les salles, quelques habitans courageux les accompagnent et veulent partager les dangers auxquels ils s'exposent. Un triste murmure les accueille; des hommes pâles et défaits se relèvent lentement pour les bénir, et retombent aussitôt vaincus par leur faiblesse. Environnée de généreuses compagnes, une jeune femme leur présente des breuvages salutaires, et leur donne un regard compâtissant, qui semble les ranimer.

— Oui, dit un vieillard, demain je n'existerai plus, mais je verrai ceux dont vous êtes l'image; je bénirai votre nom au milieu de la cour céleste. En ce moment, le jeune religieux s'approche : il n'a pas d'abord distingué Clara, et c'est en prodiguant leurs soins à un malheureux qu'ils se reconnaissent. — Mon ami, lui dit-elle à voix basse, je vois maintenant que la Providence envoie souvent à ceux qu'elle favorise des instans de félicité inconnus au reste des humains. Qui croirait que près de ce lit de douleur, au milieu du spectacle qui frappe nos regards, je remercierais le ciel de ne pas avoir encore rencontré la mort? José Indio, mes derniers instans eussent été bien terribles s'il avait fallu échapper de la vie sans vous avoir

revu. Un regard acheva de dire tout ce qu'elle éprouvait : ils continuèrent à s'avancer au milieu des vastes salles de l'hôpital, donnant des paroles de consolation à ceux qui étaient en proie à la douleur; et c'était un spectacle bien digne d'admiration que de les voir oublier leur amour pour prodiguer leurs soins à tant de malheureux.

Il fallut enfin se retirer; les portes du couvent s'ouvrirent pour recevoir le jeune religieux et son compagnon; ils rapportaient dans le cloître moins d'inquiétude, mais peut-être plus d'effroi. Ils avaient vu de près tout ce dont on ne pouvait leur tracer qu'un bien faible tableau; et lorsque l'heure de la prière commença, ce fut avec une nouvelle ferveur qu'ils se joignirent à leurs compagnons. Mon Dieu, disait José Indio, préservez-la, et prenez ma vie. Mon Dieu, disait Camoens, sauvez ma triste patrie, et que je succombe : mais leurs vœux ne devaient point être exaucés. Le lendemain matin on apprit que les ravages de la maladie avaient été terribles pendant la nuit; il fallut que les Carmes ensevelissent les tristes victimes qui avaient succombé près du couvent, et malgré ses vœux, malgré sa terrible impatience, José Indio ne put franchir la distance qui le séparait de l'hôpital que vers les dernières heures du jour.

Il entra dans ce funeste asile de la misère, mais

alors personne ne le suivait, pas même son ami, que l'humanité appelait en d'autres lieux. Il s'avança et personne ne parut. Après avoir marché quelque temps, il arriva enfin près du lit de ce bon vieillard dont il avait cherché à adoucir les souffrances, et que la divinité semblait avoir préservé; celui-ci le considéra attentivement, puis il se prit à soupirer et quelques larmes humectèrent ses yeux affaiblis. — Hélas! mon fils, lui dit-il, il n'est pas donné à tous ceux qui se ressemblent d'habiter toujours les mêmes lieux. Le vieillard qui se croit le plus près de la tombe a souvent à regretter les êtres qui le secouraient.... Mon fils, ajouta-t-il avec un soupir étouffé, c'est près de moi qu'elle s'est évanouie; j'ai vu cet ange qui vous accompagnait s'éloigner de la vie; mais, que dis-je? je l'ai vue lutter avec la mort: quelques heures ont suffi pour ravir à la terre tant de bonté. Hélas! un mal impitoyable l'a frappée au milieu des plus nobles fonctions.... ses forces n'étaient pas au-dessus de l'humanité comme son courage, et elle n'a pas long-temps résisté....

Pendant ce récit, les regards de José Indio se portaient avec égarement sur tout ce qui l'environnait; il les fixa enfin sur le vieillard avec une effrayante immobilité, en répétant les derniers mots qu'il venait d'entendre; mais à force de rappeler à son esprit l'idée effrayante qu'ils expri-

maient, il sembla comprendre tout son malheur; il sortit en faisant entendre d'affreux sanglots, et ses pas le conduisirent près du couvent qu'il aurait voulu n'avoir jamais quitté.

Ce fut alors que son courage l'abandonna entièrement et que sa raison s'éloigna. En vain voulait-il se rendre chez le marquis de Cascaes, courir à la vengeance et quitter la vie. On le força à prendre quelque repos, et l'abattement succéda à la fureur : une longue fièvre s'empara de lui, il fut moins malheureux. Dans son délire il la revoyait; mais il aurait fallu que l'illusion fût éternelle, et le temps la dissipa. Personne ne s'occupait de l'infortuné; les souffrances de tant d'autres excusaient cette indifférence. Le seul ami qui lui restât, Camoens partageait ses soins entre lui et tant d'autres qui réclamaient sa pitié; mais lorsque le fléau commença à se dissiper, il se rapprocha de lui et ses soins le ramenèrent à l'existence. Dès que celui-ci fut en état de quitter le lit qu'il avait baigné de tant de larmes, une morne tristesse remplaça l'agitation qu'il venait d'éprouver; il ne proférait pas une seule plainte; il ne demandait point de consolations. Un jour seulement il dit à Camoens : Parmi tous les hommes, vous êtes le seul digne de la louer; me refuserez-vous d'éterniser sa mémoire? Je la célébrerai, dit le poète, j'unirai ma douleur à la vôtre, mais auparavant

j'irai graver pour vous sur sa tombe ces vers du divin Pétrarque :

Quest' anima gentil che si diparte
Anzi tempo chiamata à l'altra vita;
Se la suso è, quant' esser dè, gradita;
Terrà del ciel la più beata parte.

Après avoir écouté ces paroles dans un profond silence, le jeune religieux parut absorbé pendant quelque temps, et il dit :—Mon pèlerinage ne doit-il pas commencer? N'ai-je pas promis de parcourir la terre et de faire goûter aux hommes les consolations que je ne puis pas éprouver? Il me semble qu'il est temps de remplir ma mission. Eh! pourquoi donc resterais-je en ces lieux? Dois-je chercher à prolonger mon existence dans l'inutile oisiveté du cloître, au milieu de ces hommes qui me regardent comme un insensé, parce qu'ils n'ont jamais rien ressenti de ce que j'éprouve? Telle est ma fatale position, que je crains même d'être à charge à l'amitié; elle doit se lasser, Camoens, de soutenir le courage quand elle ne peut pas faire entrevoir l'espérance, même pour un temps plus éloigné..... Je vous parais injuste, mon ami, je paie bien mal vos soins et vos consolations ; ayez encore de l'indulgence, car je ne pourrais peut-être me décider à m'éloigner, si je ne pensais que vos souhaits m'accom-

pagneront dans mon triste voyage; et d'ailleurs ces lieux que je vais parcourir ne me parleront-ils pas de vous? Ils me diront de combien de résignation vous avez eu besoin, de quel courage il a fallu vous armer pendant toute votre vie; et ces conseils que je trouverai dans les contrées lointaines ne me seront pas inutiles. — Partez, puisque rien ne peut plus vous retenir au milieu de nous, fuyez Lisbonne, mais n'oubliez pas longtemps votre ami. Les années, et plus encore les fatigues le forcent à s'arrêter : il vous accompagnerait s'il osait encore montrer dans les terres étrangères cette tête blanchie au milieu des combats; elle atteste en même temps l'ingratitude de Lisbonne et mes travaux. Mais je cacherai désormais les torts de ma patrie en célébrant ses conquêtes : nous nous retrouverons, mon ami, le temps et les voyages auront alors effacé quelques-unes de vos peines; peut-être aussi que la gloire m'aura couronné de quelques lauriers.

Depuis ce moment, le poète commença à donner au jeune religieux tous les conseils nécessaires pour le guider dans ses longs voyages; il ne voulut plus habiter le couvent, il se retira avec son esclave à quelque distance, dans une habitation isolée, où il voulait terminer ce poème immortel qui parut quelques années après. Ce fut là que Jozé Indio vint un jour lui faire ses adieux;

il partait avec la flotte de l'Inde, et il n'eut que le temps de serrer dans ses bras l'homme respectable qu'il chérissait comme un père. Mais alors il regretta vivement ses richesses; car il eût quitté Lisbonne avec moins d'amertume s'il avait pu les offrir à son ami, dont il prévoyait la pénible position.

Il s'embarqua sur un de ces bâtimens qui allaient chercher les richesses de l'Asie, et qui ne portaient en échange à ce malheureux pays que les fers de ses conquérans. Quand durant le cours d'une pénible navigation, il entendait souhaiter l'aspect de la terre, il s'écriait avec amertume : ils y trouveront peut-être le bonheur; moi je préfère la vue de ces flots; n'est-ce point là l'image de ma vie ?... Ils n'ont pu se calmer, le vent les brisera sur quelque lointain rivage....

Enfin il débarqua dans la capitale des Indes Portugaises; il reconnut la vérité de tout ce que lui avait dit Camoens. Vers la fin du règne de Jean III, les Portugais n'avaient plus cette valeur qui étonnait l'univers lorsqu'ils étaient conduits par les Albuquerque et les Almeyda: les guerres entreprises sur la côte de Malabar et dans les Moluques les avaient accablés; ce n'était plus l'ardeur des conquêtes qui les entraînait, c'était l'amour des richesses, l'avidité du gain. En réunissant leurs efforts, les

princes de l'Inde s'étaient promis de les vaincre; et leur courage avait reçu la plus noble des récompenses; ils se voyaient en grande partie libres du joug des étrangers. — Hélas! dit un vieux guerrier que José Indio interrogeait sur l'ancienne puissance de ses compatriotes dans ces contrées, nous ne sommes plus au temps où don Constantin faisait avec une poignée d'hommes la conquête de la ville de Daman; où Luis de Atayde asservissait la république de Bracalor. Vers cette époque, six cents Portugais suffisaient pour défendre la ville de Goa contre les efforts d'Hidalcan qui l'assiégeait avec cent mille barbares suivis de deux mille éléphans de guerre. Rappelez-vous le siége de Chaul, et le prince Maluco, obligé de fuir après plus de neuf mois de siége, quoiqu'il eût amené sous les murs de cette ville cent cinquante mille guerriers, que battit Francisco de Mascarenhas avec moins de mille Portugais : souvenez-vous de Jorge de Moura, d'Antonio, délivrant avec une poignée d'hommes la forteresse d'Onor, qu'une reine audacieuse faisait défendre par six mille guerriers. Le Zamorin, en environnant la forteresse de Chaul, crut qu'elle retournerait en son pouvoir; Antonio uni à Diego de Menezes lui firent voir qu'il s'était trop tôt flatté du succès, et qu'ils méprisaient les cinquante mille hommes qu'il voulait leur opposer; il ne fallait

que deux cents de nos compatriotes à don Leonis Pereyra pour résister dans Malaca au roi d'Achem, qui venait avec deux cents navires portant quinze mille combattans; ils s'éloignèrent après avoir perdu le fils de leur chef. Diego de Menezès était redouté sur toute la côte de Malabar; les villes tremblaient à son aspect; enfin la plupart des rois de l'Orient, quand ils se réunissaient pour chasser les audacieux Européens venus sur leurs rivages, se voyaient contraints de fuir honteusement. J'ai été témoin d'une partie de ces glorieux événemens qui se sont passés avec tant de rapidité; mais, je le répète, mon frère, le luxe est l'unique fruit qu'on ait retiré de nos conquêtes: le luxe prépare notre décadence.

José Indio ne voulut pas rester plus long-temps dans un lieu où il se regardait comme inutile; il parcourut un grand nombre de cités : il vit des hommes que les Européens méprisaient parce qu'ils ne savaient point les entendre, et qui se transmettaient cependant depuis des siècles, les sciences que leurs conquérans ne devaient connaître qu'au bout d'une longue suite d'années; mais si la singulière harmonie qui régnait dans les institutions de cette nation innocente et qui l'empêchait d'adopter les mœurs des étrangers le frappa d'étonnement, il fut bien plus surpris qu'elle ne sût pas se dérober au joug des Musul-

mans et des Chrétiens. Il passa donc au milieu de ces peuples innombrables qui préféraient leur long asservissement à une guerre dont le résultat eût été rapide. Ce choix excita sa compassion; mais il vit surtout avec peine que l'on n'avait que trop bien exécuté les ordres donnés à Joan de Castro, quand on lui recommanda d'employer les moyens les plus rigoureux pour extirper l'idolâtrie des Gentils.

Les scènes variées qui se passaient sous ses yeux pouvaient bien dissiper un instant ses souvenirs de Clara; mais il les retrouvait dans la solitude, comme on retrouve un songe pénible qu'on voudrait éviter. — Le Tage et le Gange, disait-il, entraînent dans leur cours les parcelles brillantes d'un or pur; que leurs flots ne donnent-ils l'oubli, quand l'oubli serait presque le bonheur! Il n'y a que vous que je voudrais me rappeler, ô Camoens, vous que l'on méconnait. Sait-on que vous faites plus pour la gloire de votre pays que ces capitaines que l'on admire au-delà des mers? Hélas! la renommée bien souvent ne sait pas distinguer un grand homme; et ne le reconnaît que quand il descend dans la tombe!

Passant rapidement dans les lieux que son ami n'avait point visités, il recherchait tous ceux où il avait fait quelque séjour. Après avoir parcouru une grande partie des villes de l'Inde, délivrant

quelques prisonniers, secourant de ses conseils ceux qui semblaient avoir oublié que le chagrin sait traverser les mers; après avoir enfin engagé ses compatriotes à cultiver avec les habitans une terre fertile qu'ils désolaient depuis près d'un siècle, il retourna à Goa. Ce fut là qu'il trouva une lettre de Camoens : plus de deux ans s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait écrite. Elle lui apprenait que son poème avait paru; que l'on s'était contenté de lui accorder une faible pension; mais que la réputation était réservée pour ceux qui se montraient à la cour, et que depuis long-temps il ignorait le chemin qui conduisait auprès des grands. La postérité sera plus juste, dit José Indio, elle répare les torts du siècle : que ne fait-elle aussi revivre le malheureux qu'elle admire!

A cette époque, la partie de l'Inde possédée par les Portugais était devenue plutôt le domaine des ordres religieux que celui des guerriers; l'ami de Camoens sentit qu'il y devenait inutile : il y avait huit ans qu'il errait de contrées en contrées; le souvenir de sa patrie agitait souvent son âme d'une plus douce émotion. Maintenant, disait-il, je puis revoir Lisbonne; je trouverai des consolations dans ces lieux qui aigrissaient ma douleur. A mesure que je me rapproche du moment où je reverrai Clara, je sens un funeste plaisir à m'occuper d'elle; peut-être détruit-il ma vie

peu à peu; mais le voyageur fatigué ne craint pas de hâter sa course quand le terme s'en présente à ses regards.... D'ailleurs l'amitié me rappelle; je dois lui consacrer maintenant mon existence : assez long-temps j'ai parcouru la terre, regardé comme un étranger par les hommes; je veux retourner près de celui à qui rien de ce qui m'est arrivé n'est inconnu; qui en sachant comprendre mes pensées, fera un doux échange des siennes, me dira qu'il me plaint, et d'un seul mot m'aidera à achever le pénible chemin de la vie.

José Indio s'embarqua donc sur un navire qui partait pour l'Europe; il quitta les mers de l'Inde, et quand il en fut éloigné, il lui sembla qu'il recommençait une existence nouvelle. Les flots les plus irrités lui plaisaient davantage, parce qu'ils annonçaient la patrie. Comme tous les navigateurs impatiens de revoir une terre désirée avec ardeur, il regardait sans cesse les voiles enflées par un vent favorable, et craignait de les voir s'abattre contre les mâts : il considérait sans cesse la proue du navire fendant rapidement les vagues qui s'écartaient en mugissant, se brisaient blanchies par l'écume, et faisaient voler au loin des nuées de vapeurs. Ils étaient peu éloignés de l'Afrique lorsqu'ils rencontrèrent un bâtiment de leur nation portant le pavillon de l'île de Madère et voguant à toutes voiles. Quand ils se trouvèrent à peu

de distance l'un de l'autre, le porte-voix se fit entendre, et frappa d'un bruit sourd et lent qui se mêlait à celui des vagues, les oreilles attentives des pilotes qui conduisaient le bâtiment sur lequel venait José Indio. — Les plages de l'Afrique, entendit-on d'abord, sont couvertes des armées du roi don Sébastien, qui veut faire revivre les beaux jours de la gloire lusitanienne..... Nous lui amenons de nouveaux secours, car les troupes qu'il a à combattre sont innombrables.... Un profond silence succéda à ces paroles, comme pour donner le temps de les laisser comprendre, et la voix se fit entendre de nouveau. — Portugais, qui venez de combattre dans l'Inde, vous devez vaincre avec nous les Infidèles.... Notre souverain l'exige de tous ceux qui savent porter les armes.... Nos plus braves guerriers ont quitté les rivages de la patrie pour voler à de nouvelles conquêtes...., si l'on a vu les Africains envahir les champs fertiles de l'Europe, nous voulons à notre tour les anéantir sur leurs sables brûlans.... Honneur au roi don Sébastien ! s'écria-t-on des deux bâtimens ; et les flammes se déployèrent au haut des mâts, et les instrumens guerriers se firent entendre, comme si l'on avait eu déjà à célébrer une victoire.

Au bout de trois jours les bâtimens arrivèrent devant Tanger : une flotte nombreuse y était déjà parvenue ; et l'on voyait le rivage couvert de

troupes de différentes nations qui venaient se venger sur les Africains des outrages faits par leurs ancêtres aux habitans de l'Europe. Ici douze mille Portugais commandés par don Alonzo de Aguilar se disposaient à s'avancer vers Arzilla : plus loin les Allemands, conduits par Martin de Borgonha, s'étonnaient de se voir transportés sous un climat si nouveau, et se préparaient à montrer aux Maures des peuples qu'ils n'avaient point vaincus. On voyait à quelque distance six cents Italiens conduits par le marquis de Linster, et se rappelant avec orgueil que ces rivages avaient jadis appartenu à leurs ancêtres; quelques bataillons des vieilles bandes de la Castille, un grand nombre d'aventuriers, une suite immense de valets complétaient enfin l'armée de don Sébastien, et comptaient également sur une victoire qui devait ajouter à leur gloire, ou les combler de richesses.

José Indio s'avança vers quelques grands seigneurs qu'il avait connus autrefois, et il vit que les plus expérimentés redoutaient une guerre que rien ne semblait motiver. — L'Espagne qui devait nous seconder semble se réjouir de nous voir aller à la mort, dit le duc d'Aveyro, car après cette bataille, nous serons esclaves, ou nous lui appartiendrons. Le ciel est évidemment contre nous, ajouta Vasco de Sylva; mais les prodiges les plus

manifestes ne peuvent effrayer un roi imprudent. Qu'avons-nous besoin d'aller remettre sur son trône un infidèle qui n'a point su le mériter [1]? Qu'on nous dise de mourir, s'écriait don Duarte, et qu'on ne nous insulte point. Depuis quand les Portugais sont-ils accoutumés à se voir menacés de perdre leurs biens s'ils ne vont pas combattre? — Depuis ce temps, dit José Indio, où ils ne savent donner que leur vie. Seigneurs, c'est à vous que je le demande, est-ce en ce moment qu'il faut tenir de semblables discours? N'a-t-il point fallu franchir les mers pour venir sur ces rivages, et n'avez-vous pas eu le temps de dire au roi que sa jeunesse imprudente l'entraînait, que les Portugais avaient fait assez de conquêtes? Maintenant sans doute, il faut mourir, mais c'est après avoir vaincu. Duc d'Aveyro, vous rappelez-vous que la bannière était portée par un religieux de mon ordre quand Alphonse V battit les Maures sur les rives du Salado? trois fois on voulut la

[1] C'était le prétexte spécieux de cette guerre de religion, méditée cependant depuis long-temps. Il s'agissait de porter des secours à l'ancien roi de Maroc, tyran abhorré de ses sujets, et auquel son oncle disputait le droit de la couronne. Celui-ci montra une grande modération, il fit tous ses efforts pour empêcher don Sébastien de continuer son entreprise. V. ce que dit M. Rabbe à ce sujet, Résumé de l'Histoire de Portugal, p. 212.

saisir, et trois fois il sut la défendre. Confiez-moi la vôtre, je saurai même empêcher qu'on en approche. O Camoens! il me semble entendre ta voix; ne m'as-tu pas souvent répété, je mourrai le jour où ma patrie perdra sa gloire. — Mon frère, lui répondit le duc, puisque vous êtes l'un des amis de ce poète, vous ne pouvez avoir que de nobles sentimens; prenez l'étendard et suivez-nous. — L'avez-vous connu? dit José Indio avec une nouvelle chaleur. — Non, mais je l'ai admiré. — Ah! que n'étiez-vous son ami! Hélas! il aura un jour tout l'univers pour le louer, et personne ne l'aura aidé à supporter les maux de la vie. En ce moment le roi, couvert de ses armes d'azur, passa à cheval et donna le signal du départ; il était suivi du prince mahométan et une suite nombreuse se pressait autour de lui. L'on commença à marcher vers Alcacer Kebir; mais quand on arriva près du fleuve Magasan, les troupes étaient déjà épuisées par une faim dévorante, et par l'ardeur d'un soleil brûlant qui lançait ses rayons sur des campagnes incultes. Déjà le roi était décidé à attendre pour livrer la bataille que la fraîcheur de la nuit eût ranimé les forces des soldats; quand l'imprudent Aldana vint, pour la ruine de son pays, le supplier de ne plus différer [1]. Cent

[1] V. Faria Europa Portugueza, t. 3, p. 22.

cinquante mille guerriers déployaient leurs bataillons sous ses yeux et couvraient déjà une vaste portion de terrain. A peine le prince Muley-Moluch s'est-il aperçu de la résolution des chrétiens, qu'il se prépare à les recevoir quoiqu'il soit mourant: faisant former un demi-cercle d'une immense étendue à ses soldats, il commence à environner l'armée portugaise, mais ses guerriers sont repoussés par une poignée de héros accoutumés à vaincre alors même que le péril est le plus pressant. Déjà une foule de barbares a succombé; déjà l'on proclame la victoire parmi les chrétiens, quand une voix que les braves n'ont jamais entendue, s'écrie : Arrêtez! retournez sur vos pas. Fuir?..... fuir?... s'écrie Rodriguez de Sa[1] en voyant l'effroi de ceux qui le suivent, *mon cheval ne sait point reculer*[2]. Et s'élançant au milieu des ennemis, il disparaît aux yeux de ses compagnons. La mort de cet homme courageux n'est pas inutile : les ennemis sont contraints de ployer une seconde fois; don Sébastien voit reparaître la victoire; l'infortuné Muley-Moluch cherche encore à la lui disputer. Pâle et défait, il s'élance sur un coursier, veut combattre encore, ne peut lever un bras affaibli par les souffrances, et meurt de douleur en voyant fuir les Afri-

[1] Faria Europa Portugueza, t. 3, p. 24.
[2] Como buelta?... mi cavallo no sabe bolver.

cains [1]. Hamet Taba, rénégat portugais, oppose la ruse à la vaillance de ses anciens compatriotes. Il a transporté le corps du roi dans sa litière, il semble recevoir ses ordres, et les Maures qui ignorent leur malheur, croient combattre encore pour un prince qu'ils chérissent. Les liens qui attachaient ce général aux chrétiens, et qu'il a rompus, semblent être un motif pour qu'il tâche d'exterminer les nombreux témoins de sa honte; rien ne peut résister à son indomptable courage, parce que rien ne peut apaiser sa fureur et ses remords. Tout-à-coup, Pérez de Tavora qui l'arrêtait encore, tombe mort au milieu de ses soldats; Diego Lopez frappe l'air de ses cris; la déroute commence; le duc d'Aveyro meurt glorieusement. Le roi court au secours des Allemands qui faisaient une noble résistance : c'est en vain, tout succombe sous les efforts des Maures, et don Sébastien ne peut bientôt plus espérer qu'un glorieux trépas; il cherche encore à exciter son coursier; mais le noble animal tombe percé de mille coups. Jorge d'Albuquerque lui donne le sien, il retourne au combat et s'élance au fort de la mêlée. Il trouve enfin José Indio défendant la bannière contre une multitude de barbares, le religieux l'emporte loin d'eux, et se voit suivi par ce qui restait

[1] V. Faria Europa Portugueza, t. 3, p. 24.

de ses compatriotes. *Entourons-la et tombons avec elle*[1]*!* dit Sébastien. — Non, répond Christoval de Tavora, c'est à nous de mourir; laissez-vous prendre par les ennemis. En ce moment, ils sont joints par quelques Arabes; le combat recommence avec fureur, José Indio élève la bannière; ses nobles compagnons la regardent encore en portant leurs derniers coups. Puisse sa vue rendre notre trépas moins douloureux! dit-il, et il l'agite encore en frappant de son glaive d'audacieux ennemis. Tout est mort autour de lui; son cheval tombe; les Arabes emportent l'étendard en poussant d'horribles cris de joie. O Camoens, que dirais-tu? s'écrie José Indio en se relevant, un champ de bataille où les Portugais sont vaincus; notre gloire périssant au milieu des champs de l'Afrique! Roi!... roi!... continua-t-il en apercevant don Sébastien qui s'avançait vers le fleuve d'Alcacer, je te plains, car j'ai vu ton courage; mais que dira la postérité?....

Il parcourut ensuite le champ de bataille, et ses paroles se mêlèrent aux plaintes des blessés. — Ne regrettez pas la vie, disait-il à un vieux soldat; il n'y avait plus de conquêtes à espérer; votre mort est glorieuse, mon frère, la récompense est digne de vous.... Je la plains, continuait-il en s'a-

[1] Faria Europa Portugueza, t. 3, p. 26.

dressant à un jeune homme qui prononçait le nom de sa bien-aimée, c'est à elle que restent tous les tourmens : vous avez du moins la gloire. Je sais, mon fils, ce qu'ont d'amer les regrets qui durent pendant le reste de l'existence.... Mello, Cintra, Vidigueira, vous eûtes part à ses secours ; vos voix mourantes se joignirent à ses dernières consolations, et vous lui adressiez encore vos remercîmens, quand il vous montrait d'une main le ciel qui vous appartenait, de l'autre un champ de bataille où vous aviez été vaincus.

Le lendemain on crut avoir retrouvé parmi les morts le corps du monarque portugais. Plusieurs de ses serviteurs devenus captifs le méconnurent, cependant l'orgueil des Musulmans lui éleva dans Alcacer un superbe tombeau. Au bout de quelques jours, José Indio fut racheté par des Portugais de Tanger avec quelques-uns de ses compatriotes échappés au carnage [1] ; ils s'embarquèrent sur les galions commandés par Diego de Souza, et virent enfin les tours de Lisbonne. O ma patrie ! s'écria José Indio, faut-il que mon retour soit toujours marqué par de funestes catastrophes ? Leur passage dans les rues et sur les places répandit la consternation ; car ils confirmèrent ce que tous les gens sages avaient prévu, et ce que quelques

[1] Il n'y eut que cinquante hommes qui purent se soustraire à la mort ou à l'esclavage. Faria, p. 29.

malheureux échappés aux désastres d'Alcacer avaient déjà annoncé. Cependant le peuple espérait voir encore ce jeune prince dont la valeur imprudente l'avait précipité dans un abîme de malheur : il interrogeait avec inquiétude José Indio et ses compagnons ; et il ne pouvait croire à cette fin malheureuse, comme si le sceptre eût été le gage de l'immortalité.... Quel changement, dit le religieux, neuf ans ont apporté dans ma patrie ! n'aura-t-elle bientôt plus que le souvenir de sa grandeur, comme il ne me reste que la mémoire de mes travaux et de mes sacrifices? Il est encore un homme qui peut l'illustrer ; mais sans doute, tandis que ses regards se portent vers celui qui cause en un moment sa ruine, elle oublie le poète qui lui consacra trente ans son génie et son épée.

Sa pensée ne l'avait point trompé : c'est en vain qu'il demandait Camoens dans tous les lieux qu'il avait autrefois habités, le nom de son ami était inconnu ; et il revenait chaque jour dans sa cellule sans savoir quel était le sort d'un être qu'il respectait comme son père. Hélas! disait-il quelquefois le trépas me l'a ravi; je ne dois plus espérer de le revoir ; et ses recherches inutiles le confirmaient dans cette pensée.

Un de ses premiers soins avait été de visiter la tombe que la famille de Cascaes avait fait élever

avec tant d'orgueil à la douceur et à la modestie. Un jour, tandis que ses yeux, dans une sombre immobilité, se fixaient sur des traits que le marbre rappelait fidèlement, et dont l'image n'était que plus funeste, des vers nouvellement tracés frappèrent ses regards. Ils célébraient des vertus qu'on semblait avoir ignorées au milieu de cette magnificence; ils s'adressaient à son cœur, et bientôt ses larmes coulèrent.—Marbre insensible, qui t'anime? s'écria-t-il, qui te fait dire d'une manière si touchante un adieu que cette bouche semble vouloir prononcer?... Qui, d'un seul mot, a pu faire évanouir toute cette pompe pour ne me peindre qu'une âme angélique, qu'un amour éternel comme le mien.... O Camoens! tu vis encore, et tu viens de me le révéler...... Rempli d'espérance, il ne quitta pas le reste du jour les lieux qu'il venait visiter; ce fut en vain, il semblait que le plus grand poète du Portugal dût acheter sa renommée par le plus profond des oublis.

Il sortait du temple à regret, ses yeux se portaient encore vers le parvis ou plusieurs personnes étaient rassemblées, quand un noir couvert des livrées de la misère s'avança vers lui en implorant sa bienfaisance. Si vous connaissiez mon maître et son indigence, lui disait-il, vous êtes Portugais, vous ne sauriez me refuser.... Le religieux lui donna aus-

sitôt la seule pièce d'argent qu'il possédât; mais le son de voix de cet homme l'avait frappé, il allait l'interroger, ses remercîmens le convainquirent d'une vérité funeste. Antonio, s'écria-t-il, est-ce bien toi, qu'est devenu mon noble ami? Le noir couvrait de ses pleurs la main de l'homme bienfaisant qu'il avait reconnu. Il se précipita à ses pieds, et d'une voix entrecoupée par les sanglots, il s'écria : Vous me demandez mon maître, et depuis un jour entier j'ignore son destin. Tout me fait croire qu'il est affreux; hélas! n'ayant rien à lui offrir jusqu'à présent, je n'ai osé le chercher. —Eh quoi! s'écria José Indio en mêlant des larmes amères à celles du fidèle serviteur, l'infortune s'est appesantie si cruellement sur vous.... Le plus grand homme d'une glorieuse nation sentant les horreurs du besoin! — Écoutez, reprit le noir, vous êtes le seul à qui j'aie confié mon secret, qu'il soit à jamais inconnu. Depuis le départ du roi, la cour nous avait oubliés. La misère ne tarda pas à se faire sentir; quand elle fut à son comble, mon noble maître me dit : Antonio, jouis du seul bien qui me reste, reprends ta liberté.... J'avais partagé sa fortune, son malheur ne m'effraya point. — Non, lui répondis-je, ce qui vaut plus que la liberté à mes yeux, c'est de vous chérir, c'est de ne point vous quitter.... Bientôt la fièvre s'empara de lui.... bientôt je le vis en proie à toutes les hor-

reurs de la misère. Alors j'allai implorer des secours en mon nom ; souvent on me les refusa.... Je n'osai prononcer le sien.... mais quelquefois je m'écriais dans mon désespoir : Ce n'est point pour moi, barbares, que je vous implore, c'est pour un vieillard.... il est illustre, puisque je tais son nom.... il est vertueux, puisque je le sers..... Quand mon maître lisait notre détresse dans mes regards attachés sur lui, il me disait : Antonio, console-toi, je sais tromper les besoins de la vie, et la fin de mes maux est si rapprochée! Plongé alors dans une rêverie profonde, il parlait d'Atayde et de Ménezes, il vous voyait au milieu d'eux. Hier, je n'avais rien obtenu des cœurs endurcis auxquels je m'étais adressé ; je pleurais en regardant votre ami, je maudissais les hommes : Ne les accuse point, me dit-il, depuis nos malheurs il y en a tant qui souffrent. — Et qu'ont-ils fait pour la gloire de leur pays !... Je plaçai près de lui ce qui pouvait encore le soulager ; je m'éloignai pendant un jour : ceux que j'ai essayé d'attendrir sont bien coupables. Ce soir je n'ai plus trouvé mon maître, je l'ai cherché en vain dans les couvens, j'ai parcouru les rues et les jardins ; il a voulu se dérober à mes larmes. Grand Dieu ! rendez-le moi !.... Mais l'espoir me reste encore de le trouver près de Sainte-Marie, car souvent il allait seul rêver en ces lieux et ca-

cher sa misère. — Noble ami d'un maître malheureux, dit José Indio en se précipitant dans les bras du noir, la Providence va sans doute nous guider, elle nous doit quelques consolations pour tant de maux. Ils se dirigèrent tous deux vers Sainte-Marie, mais personne ne parut, personne ne put répondre à leurs demandes. Alors ils résolurent de se séparer. Antonio espérait encore trouver le Camoens dans les jardins du palais de Sébastien; il indiqua au moine les lieux vers lesquels il devait se diriger avec le plus d'espoir, José Indio erra long-temps et toujours en vain.

Enfin, poussé par un secret pressentiment, il entra dans l'endroit où il avait vu Clara pour la dernière fois. Il pénétra dans l'hôpital des pauvres, et se prit à considérer tout ce qui l'environnait à la faible clarté du jour qui allait disparaître : il ne pouvait avancer, les souvenirs se pressaient dans son cœur.... il lui était impossible de franchir les dernières arcades pour se rendre dans la salle la plus vaste : il s'appuya contre un pilier, et il écouta une voix qui se plaignait à quelque distance. Celui qui parlait, c'était un vieillard couché sur un lit de douleur; un casque, une épée, quelques livres étaient étendus à terre près de lui, et ce vieillard, c'était Camoens... Hélas! dit-il d'une voix mourante, en entendant quelqu'un s'approcher, on me donnera sans doute un linceul

après ma mort : jusqu'à présent on me l'a refusé. Le moine, effrayé de tant de misère, le couvrit de son manteau ; mais il ne l'avait point encore reconnu. Tout-à-coup il le pressa sur son sein, et leurs larmes se confondirent. Est-ce bien vous, José Indio, s'écria Camoens.... ; est-ce bien vous que j'ai si long-temps attendu ? et il le pressa sur son cœur... Hélas ! continua-t-il, « comment se peut-il faire, que sur ce lit qui tient un si petit espace, la nature ait rassemblé tant de maux ? » — Ils s'adouciront, mon père. — Jamais : *je meurs avec la gloire de ma patrie* [1]. Hélas ! dit-il encore en pressant une main qui cherchait à réchauffer les siennes, un esclave demanda l'aumône pour moi et souvent ne put l'obtenir.... je n'ai pu supporter sa douleur. Mais sa noble pitié me soutint ; voilà les honneurs qui m'étaient promis.... ; voilà les biens dont ils m'ont comblé. Quand un jour ils vous diront : la gloire lui appartient comme au plus grand de nos poètes, vous leur répondrez.... : le froid agita ses membres affaiblis par l'âge.... ; il arrosa de ses larmes le pain qu'un malheureux partageait avec lui.... ; alors son bras n'avait plus la force de soutenir un glaive.... et cependant, oh ma patrie, mes derniers vœux sont pour toi.... Mon père, s'écria José Indio, en voyant

[1] V. Souza, Vie de Camoens, p. 69.

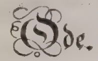
que sa voix s'affaiblissait et qu'une pâleur plus grande se répandait sur son visage, mon père, le ciel est plus juste que les hommes; c'est à lui maintenant de vous récompenser. Oh! dit le poète, j'ai mis en lui mon espérance et il vous a ramené : je n'ai désiré qu'un bien, et il me le donne. Ne pleurez pas...., oubliez leur injustice....; comme votre ami ayez de la résignation; et pourquoi la fermeté m'abandonnerait-elle, quand toutes les considérations humaines vont cesser pour moi....? pourquoi, en un mot, me plaindrais-je?.... « nous sommes tous égaux par notre nature.... nous entrons ainsi dans la vie, c'est ainsi que nous en sortons....; animés tous d'un même principe, nous courons à une même fin...., nous suivons la même route....; pour nous la mort est sur la terre; et la vie... elle est dans les cieux...» On n'entendit alors que les sanglots de son ami; Camoens avait cessé de vivre.

José Indio resta long-temps près de lui, disant à voix basse les prières des morts, et s'arrêtant quelquefois pour le contempler. Hélas! s'écria-t-il, qui aurait pu dire, quand tu excitais l'admiration dans les champs de l'Inde, que tu mourrais ici; qu'un ami malheureux comme toi serait le seul qui te plaignît? O grand homme! il ne reste à cet ami que des larmes..... il ne peut pas même t'offrir une tombe.

Le lendemain Francisco de Portugal envoya un linceul. Camoens fut inhumé dans l'église de Sainte-Anne ; quelque temps après Gonzalo Coutinho lui consacra une pierre : le serviteur seul vint la visiter ; José Indio avait péri dans un voyage aux îles du Cap-Verd.

CAMOENS.

Parmi tous les hommages poétiques qui ont été rendus à Camoens, je n'en connais point de plus digne de la mémoire de ce grand homme, que la belle ode composée par M. Raynouard. J'insère donc ici ce morceau dont la lecture m'a toujours fait éprouver la plus vive émotion.



Habitans des rives du Tage,
Dirigez mes pas incertains :
J'apporte mon pieux hommage
Au chantre heureux des Lusitains ;
Montrez-moi l'auguste retraite
Où repose ce grand poète
Comblé d'honneurs et de bienfaits.
Que vois-je? votre indifférence
Dans le besoin, dans la souffrance
Laisse l'Homère Portugais!

Barbares! l'affreuse indigence,
Les noirs chagrins et la douleur
Auraient épuisé sa constance,
S'il ne dominait le malheur.
Dans ce délaissement funeste,
Un ami toutefois lui reste,
Mais ce n'est pas un Lusitain;
Chaque soir sa main charitable
Quête le pain que sur leur table
Ils partagent le lendemain.

Antonio! ton digne maître
T'aurait célébré dans ses chants;....
Les miens t'assureront peut-être
Des souvenirs non moins touchans.
Apprends, serviteur magnanime,
Qu'un dévoûment aussi sublime,
D'âge en âge sera cité;
Oui, de mes chants écho fidèle,
L'avenir dira que ton zèle
Ennoblit la mendicité.

Cependant ce zèle pudique,
Durant la nuit, à demi-voix,
Demande à la pitié publique
D'acquitter la dette des rois.
Pourquoi te cacher? Bélisaire,
Étalant sa noble misère,
Ne croyait pas s'humilier,
Lorsque ce casque où la victoire
Ceignit les palmes de la gloire,
Était réduit à mendier.

Ose te montrer dans Lisbonne,
Mendie à la clarté du jour,
Impose une pieuse aumône
Et sur le peuple et sur la cour;
Qu'avec toi l'illustre poëme,
Plus hardi que l'auteur lui-même,
Implore ses concitoyens :
Et les cœurs les plus insensibles
Frémiront à ces mots terribles :
« *Faites l'aumône à Camoens.* »

Mais non; digne rival d'Homère,
De son indigence héritier,
Il sait souffrir, il sait se taire,
Il veut le malheur tout entier.
Leur pitié serait un outrage.
Que la gloire le dédommage
Et de sa vie et de sa mort :
Fort de courage et d'espérance,
Il se résigne à la souffrance
Sans orgueil comme sans effort.

Écoutons, il parle, il s'écrie :
« Lusitains ingrats ou jaloux !
» Lorsque j'illustrais ma patrie,
» Je n'ai rien espéré de vous.
» Je souffre, mais j'ai l'assurance
» Qu'un jour de votre indifférence
» Vos enfans sauront s'indigner.
» Je souffre, mais avec courage ;
» Ma gloire est de braver l'outrage,
» Ma vertu de le pardonner.

» Et n'ai-je pas offert moi-même :
« Dans les succès de mes héros,
» Le consolant et digne emblème
» Du génie et de ses travaux?
» Pour conquérir aux eaux du Tage
» Les tributs d'un lointain rivage,
» Suffisait-il de la valeur?
» Non, non, il leur fallait encore
» Cette constance qui s'honore
» De lutter contre le malheur.

» Le géant du cap des tempêtes
» Soudain se dresse devant eux,
» Déploie au-dessus de leurs têtes
» Son corps immense, monstrueux.
» D'une main il touche aux nuages
» D'où la foudre et tous les orages
» Seront à l'instant détachés;
» De l'autre il refoule les ondes,
» Ouvrant les cavités profondes
» Où les abîmes sont cachés.

» Fuyez, leur dit-il avec rage,
» O téméraires étrangers!
» C'est moi qui fermai ce passage;
» Ici j'amasse les dangers.
» Mais eux au haut du promontoire
» Ont bientôt reconnu la gloire
» Qui les promet à l'univers;
» Soudain ces guerriers magnanimes,
» Bravant la foudre et les abîmes,
» Ravissent le sceptre des mers.

» Qui n'applaudit en cette image
» L'homme dont l'intrépidité
» Force le pénible passage
» Qui mène à la postérité?
» Si jusqu'aux palmes immortelles
» Il tente des routes nouvelles,
» Son siècle voudra l'en punir;
» Mais quand l'ignorance et l'envie
» Persécutent sa noble vie,
» Il se jette dans l'avenir.

» Et n'attendez pas qu'il se plaigne
» Ni des hommes ni du destin;
» Qu'on l'oublie ou qu'on le dédaigne,
» Son espoir n'est pas incertain.
» Souvent l'envie inexorable
» S'applaudit d'un excès coupable,
» Elle croit l'avoir insulté;
» Et lui, sans regret ni murmure
» Expiant la gloire future
» Rêve son immortalité.

» Et que nous font les vains hommages
» D'un peuple follement épris,
» Qui tour à tour à nos images
» Porte le culte ou le mépris!
» Écoutons l'instinct magnanime
» Qui nous prédit la longue estime
» Des temps et des lieux ignorés;
» Que le vulgaire nous condamne,
» Autour de nous tout est profane,
» Nous n'en sommes que plus sacrés. »

Il a dit. Mon respect contemple
Ce vainqueur de l'adversité
A l'univers donnant l'exemple
De souffrir avec dignité.
Imitez cet exemple auguste,
Talens, qu'outrage un sort injuste,
Ou l'ignorance des mortels;
Soutenez cette noble lutte :
Si, vivans, on vous persécute,
Morts, on vous dresse des autels.

Plusieurs personnes connaissent la traduction qui a été faite de cette Ode par Francesco Manoel. J'offre aux amateurs de la littérature portugaise quelques strophes qu'un de mes amis m'a confiées, et dans lesquelles on retrouvera souvent les expressions du grand Camoens.

Teo digno amo, Antonio,
Nomear-te em seos versos
Nom poude : os meos te dam, talvez, a fama
De teo zelo sem-par bem merecida.
Sabe, ó servo estremoso,
Que será tua virtude
De évo em évo lembrada :
Vindoura edade, de meos cantos éco,
A's seguintes dirá : *De Antonio o zelo*
A mendiguez nobrece.

Mas tam pudico zelo
De noute, e em voz sumida,
A' publica piedade, ancioso, implora
Que a divida dos Reis, com pouco, pague.
António, nom te escondas :
De sua nobre miseria
Ufano, Belisário,
Sem pejo, ouve em seo elmo, que a victória
De gloriosas palmas circumdára,
Tinnir pedida esmola.

. . . .

« D'improviso a seos olhos
» De Adamastor sanhudo
» A desforme e grandissima figura
» Apparece, de rosto carregado :
» D'as nuvens com a dextra
» Raios, tormentas vibra :
» Rasga co'a sestra as ondas
» Que as entranhas escondem do profundo,
» Onde ao marte naval, á audaz cubiça
» Cabe commum jazigo.

» *Voltai*, brada raivoso,
» *Fugí, o temerarios;*
» *Os terminos per mi sempre vedados*
» *Cessai de quebrantar.... Aqui perigos*
» *Junto.... o menor he morte....*
» Mas de sanhas zombando
» Lusos, traspôem o Cabo,
» E a gloria avistam já, que á fama os vota.
» Sem mora, abysmos, raios desprezando,
» Roubam do Mar o sceptro.

NOTES.



Pag. 6. *Je les retrouve dans ces flûtes d'Éole et de l'île d'Amboine, etc.*

Après avoir indiqué l'impression que lui fit éprouver un de ces instrumens, le voyageur le décrit d'une manière détaillée, et dit qu'il ne peut mieux comparer ses sons qu'à ceux de l'harmonica.

Pag. 6. *Si, comme l'a dit M. de Humboldt, l'influence de la nature, etc.*

Cette citation est tirée des *Monumens des peuples de l'Amérique*, p. 3. Je n'avais pas eu d'abord l'intention de spécifier les ouvrages du savant voyageur, et je voulais me contenter de les indiquer sous le titre de Voyages, mais cette manière eût été fort défectueuse, et je ne l'ai plus suivie.

Pag. 15. *Ses feuilles, d'une contexture si délicate qui s'élèvent sur une tige presque herbacée.*

A mon avis, rien ne peut donner une idée plus exacte de ce végétal et du papayer que la représentation qu'en a offert M. Rommy dans son beau *Panorama de Rio de Janeiro*, exécuté sur les dessins de MM. Taunay fils. On retrouvait dans ce magnifique tableau non-seulement la plus scrupuleuse exactitude, mais aussi un effet général qui produisait une vive impression.

Pag. 20. *Voyages de Ralegh.*

Plusieurs auteurs l'écrivent de cette manière, d'autres pensent que son orthographe est Raleigh. Les Waraons sont ainsi nommés par Leblond.

Pag. 24. *Le figuier des Indes ou l'arbre sacré des Hindous.*

Il porte également le nom de figuier des Banians.

Pag. 33. *Les flots se colorent au loin comme les nuees légères qui se parent des feux du soleil.*

Cet effet extraordinaire a été rendu avec une vérité et un talent très-remarquables dans le tableau qui a commencé la réputation de Paulin Guérin, et où il a représenté Caïn fuyant après son crime.

Pag. 40. *Les vismia, les quatelés, les figuiers se montrent partout.*

Dans ce passage, copié trop précipitamment, il y a une erreur, il faut lire les vismia, les quatelés, les figuiers et mille autres espèces d'arbres, la plupart encore inconnus, composent le massif de la forêt. t. 2, p. 370.

Pag. 44. *Les voix du guara, etc.*

On pense bien qu'il n'est point question ici de l'ibis rouge appelé guara; il s'agit de l'espèce de loup du Brésil qu'on désigne aussi sous ce nom. V. *Corografia Brasilica.*

Pag. 47. *Près de là les éphémères.*

Dans cette description, j'ai emprunté plusieurs idées de Bartram.

Pag. 71. *On trouve non loin de San Salvador la première chapelle bâtie par les Européens.*

On peut voir la représentation de ce monument dans l'ouvrage que M. Taunay et moi nous avons publié il y a plusieurs années sur le Brésil.

Pag. 75. *C'est cette analogie qui existe entre le Sertanéjo et l'Arabe du désert.*

On appelle Sertanéjos les pasteurs du Brésil du mot *sertaon* ou *sertan* qui veut dire intérieur. Je ferai ici une observation

sur l'orthographe des mots portugais; il est assez difficile de rendre leur son en français, en suivant l'orthographe, *sertan* s'écrit *sertão*. Le signe placé sur l'avant dernière lettre doit remplacer l'*n* finale. C'est ce qui fait que j'ai écrit *Joan* ou *Juan* le nom que les Portugais écrivent *João*, etc., toujours la lettre *u* se prononce *ou*. J'ai écrit plusieurs noms de cette manière, parce que l'oreille en est plus agréablement frappée. Je dirai encore qu'en observant les diverses orthographes de quelques voyageurs pour un même nom, rien n'est plus difficile que de savoir à quoi s'arrêter.

Pag. 84. *La danse n'est plus qu'un délassement, etc.*

Il faut placer le chiffre qui indique la note à ces mots : M. de Newied en donne la preuve.

Pag. 110. *Je broie la racine du sinapou, etc.*

Tout singulier que paraisse cet effet, il n'en est pas moins ordinaire. En Europe, on le produit par la coque du Levant, qui n'est point aussi innocente. Plusieurs plantes servent au même objet en Amérique et même dans les îles des tropiques. V. le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, aux mots *Barbasco*, *bois enivrant*, etc. V. également Barrère, Krusenstern, etc. Le père Du Tertre décrit parfaitement la manière dont on se sert des bois à enivrer. V. t. 1, p. 151.

Pag. 130. *Les Machakalis.*

Toutes les descriptions de cet épisode ont été faites quand le souvenir des lieux était encore récent pour moi.

Pag. 135. *Un filet de ticou.*

Ou de ticum. C'est une espèce de chanvre produit par un palmier; les Indiens le teignent souvent au moyen du rocou.

Pag. 140. *La patativa et l'azuleon.*

Ces deux oiseaux ont un chant agréable, surtout le dernier, qui se fait distinguer par son plumage bleu presque noir. V. Viellot.

Pag. 146. *J'allais souvent à la tribu que les maladies avaient beaucoup diminuée.*

On se fait difficilement une idée des ravages que la petite vérole a causés parmi les diverses tribus de l'intérieur, et surtout du bord de la mer.

Pag. 148. *De l'arara et du canindé.*

Le canindé est l'arara à plumage bleu et jaune. On voit dans l'ouvrage de Lery que les Tupinambas célébraient sa beauté dans leurs chants.

Pag. 160. *Une plume brillante ornait encore ses lèvres.*

C'était l'usage il y a plusieurs années dans quelques tribus de cette nation. Les Machakalis que M. de Newied a visités, se passaient un roseau dans la lèvre inférieure. V. t. 2. p. 200. Rien de plus bizarre que le goût des Américains à cet égard. Le bois léger, les pierres, les plumes, la résine et l'or ont été employés par eux pour s'orner les lèvres, ou plutôt pour se les défigurer. Améric Vespuce, dans son premier voyage, parle de cette bizarre coutume, qui était alors beaucoup plus répandue. « J'en vis un entre autres, dit-il, avec sept de ces trous dans le visage, où il portait le poids de deux marcs en divers morceaux de pierre. » V. le président des Brosses, t. 2, p. 96. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Vancouver a trouvé l'ornement des Botocoudos en usage à la baie de la Restauration; il était seulement de forme ovale. *Voyage autour du monde*, t. 1, p. 182.

Pag. 174. *Des tacoaras à longues queues.*

Je crois qu'on les nomme ainsi parce qu'ils fréquentent les lieux où croissent les roseaux.

Pag. 193. *On apercevait de tous côtés comme des berceaux élégans, des bancs de gazon, etc.*

Le même effet a été remarqué par M. de Humboldt, mais il était produit par un arbuste appelé le *sauso.*

Pag. 205. *L'esprit fertile des Arabes sait du reste tirer plus d'une comparaison des objets uniformes qu'ils ont sous les yeux.*

Ce n'est point seulement pour la nature, c'est aussi pour les objets de l'art. C'est ainsi que l'on voit Motenabby s'écrier : « Où est-il, celui qui a bâti les deux Pyramides? Qu'est devenue la nation au milieu de laquelle il vivait? quelle a été sa fin? quel a été le lieu de sa chute?» V. *Mines de l'Orient*, t. 7.

Pag. 210. *J'ignore si l'on a déjà fait cette observation.*

Je me suis rappelé depuis que le célèbre Ginguené l'avait indiqué dans son histoire littéraire d'Italie, quand il compare la poésie des Orientaux et celle des Européens.

Pag. 231. *Si l'on a vu quelquefois se réaliser les rêves de ces amans qui pensent trouver le bonheur dans la solitude.*

On trouve dans Barrow des détails sur les deux infortunés auxquels on attribue la découverte de Madère. Le jeune homme se nommait Macham et sa compagne Anne d'Arfet. On suppose que l'événement a eu lieu en 1344. V. *Voyage à la Cochinchine*, t. 1, p. 28. Note de M. Maltebrun.

Pag. 233. *A Madagascar, où la nature se pare de tant d'attraits.*

M. de Pagès dit que l'enthousiasme qu'inspire la prodigalité de la nature se ressent à Madagascar plus que partout ailleurs. V. *Voyage autour du monde.*

Pag. 233. *Ils passent des journées entières à jouer du merouwané.*

Le merouwané ou marouwané est un instrument assez harmonieux fait avec une portion de la tige d'un bambou; il a dix-sept cordes. Quand les Madecasses viennent à entendre les sons de cet instrument, c'est pour eux un sujet de désespoir. V. *Anciennes Annales.* Note de M. Colin.

Pag. 260. *Et comme dès cette époque on redoutait les Koromantins.*

Cette nation est connue pour son caractère fier et indépendant; ce sont presque toujours eux qui ont excité les révoltes qui ont eu lieu à la Jamaïque. M. Bryand Edwards rapporte plusieurs traits qui indiquent l'intrépidité de ces noirs.

Pag. 260. *Il jouait de son bania.*

C'est du créole Bania dont il est question ici. Il y a un instrument qui porte ce nom et dont la forme est différente. On peut s'en convaincre dans Stedman, *Voyage à la Guyane.*

Pag. 265. *Le kamichi a fait entendre un cri de douleur, c'est qu'il a perdu sa compagne.*

Le kamichi, anheima ou anhima est un des oiseaux les plus remarquables du Brésil. Il acquiert quelquefois la grosseur du dinde sauvage; sa couleur est d'un gris d'ardoise, il a le ventre blanc; une corne pointue, de trois ou quatre pouces, s'élève sur son front et se courbe vers l'extrémité; chacune de ses ailes est armée de deux forts éperons. Je répéterai ici ce que j'ai dit dans l'ouvrage sur le Brésil : le kamichi n'attaque point les autres oiseaux, sa nourriture principale consiste en herbes tendres et en graines de plusieurs espèces de plantes. Il ne fait usage de ses armes que vers l'époque où la possession d'une femelle est un sujet de combat; mais lorsque le plus fort a mis ses rivaux en fuite, il devient aussi tendre qu'il a été courageux; on ne le voit plus quitter sa femelle, qui elle-même le paie de la tendresse la plus vive. Si l'un des deux époux vient à périr, l'autre ne tarde pas à le suivre après avoir poussé de longs gémissemens autour des lieux où il a été privé de ce qu'il aimait. Ce fait qui m'a été raconté, est rapporté dans le *Dictionnaire d'Histoire naturelle.*

Pag. 280. *L'ananas couronné des mains de la nature semblait être le roi des fruits et des fleurs.*

Cette idée est empruntée au poème de Caramuru.

Pag. 284. *Cette ville dit le Portugais s'est élevée sur les ruines de celles que nos conquérans avaient renversées.*

On peut voir dans Barlœus que, de 1620 à 1630, des noirs fugitifs, réunis à quelques Brésiliens, avaient formé deux établissemens connus sous les noms de Grand et de Petit-Palmarès; ils se livraient pendant des nuits entières à leur goût pour la danse, et ils ne s'étaient point occupés comme leurs successeurs de former un empire durable. Ils furent presqu'entièrement dispersés par les Hollandais lorsque ceux-ci firent la conquête du Brésil.

Pag. 288. *C'est le fruit que produit le sapoucaya.*

Le sapoucaya ou quatelé s'appelle en latin *lecythis ollaria*, et ce nom exprime assez la forme du fruit qui ressemble à une petite marmite fermée par un couvercle; les amandes sont rangées symétriquement dans l'intérieur; les habitans des campagnes en font grand cas; mais elles deviennent souvent la proie des singes, qui enlèvent avec leurs dents l'espèce de brou qui recouvre la noix et son couvercle; ils la frappent ensuite contre un arbre jusqu'à ce qu'elle soit ouverte.

Pag. 289. *A l'un elle disait : il faut fuir, etc.*

Il y a dans presque toutes les habitations quelques-unes de ces femmes qui se mêlent de prétendus enchantemens, elles ont la plus grande influence sur leurs compatriotes; plusieurs voyageurs donnent des détails sur les assemblées mystérieuses où elles jouent un grand rôle, de même que certains vieillards. Voyez le père Labat.

Pag. 333. *Les jeunes filles sont venues ramasser les fruits de quelques tamarins.*

Le tamarin donne de longues siliques renfermant une pulpe

dont le goût aigrelet a quelque chose d'assez agréable ; on en fait une boisson rafraîchissante. Le cassia est une espèce de mimosa dont les fleurs, de couleur orangée, sont du plus bel effet.

Pag. 336. *Il est malheureusement prouvé que Walis, Carteret, Bougainville et Forster.*

Il faut supprimer le nom de Carteret qui n'a point été à Otahiti.

Pag. 342. *Un infortuné navigateur allant chercher à Otahiti l'arbre à pain.*

Le résultat de la révolte des matelots du capitaine Bligh est fort curieux. La mésintelligence ne tarda pas à se mettre entre les rebelles, et quelques-uns d'entre eux résolurent de quitter la baie de Matawai pour aller, avec les femmes qui voudraient les suivre, se confiner, ainsi que plusieurs Otahitiens, dans quelque île voisine ; ils y ont formé une colonie où l'on parle anglais ; il semble que le bonheur se soit réfugié dans ce coin de terre. Cependant les révoltés n'en ont point joui, ils ont été massacrés par leurs compagnons, un seul est resté. Plusieurs navires ont paru depuis quelques années dans le port de cette île. V. *Journal des Voyages*, de M. Verneur.

Pag. 343. *Ce fut l'innocence que l'on trompa.*

Voyez ce qui est rapporté à ce sujet dans le voyage des Missionnaires. *Bibl. Brit.* t. 18, p. 70.

Pag. 345. *Ces nations avaient peuplé leurs collines et leurs bocages de divinités.*

J'ai oublié de rappeler dans cet endroit deux de leurs croyances qui sont assez poétiques. Chaque famille avait son génie protecteur, et c'était ordinairement un de ses aïeux ; ils croyaient que Dieu dans sa colère brisa le monde, et qu'Otahiti n'est que le reste d'un immense continent qui occupait jadis cette partie du globe. V. le *Voyage des Missionnaires.* Ce sera peut-être là, un jour, où l'on placera l'Atlantide.

Pag. 364. *Dans les îles de l'Archipel.*

Je n'ai point parlé d'une croyance assez poétique de ces contrées ; à Bornéo et à Macassar on vénère certains oiseaux prophétiques : les uns sont interrogés sur les lieux où se trouvent des trésors, les autres indiquent par leur vol le temps des conquêtes.

Pag. 271. *Transportons-nous au milieu de ces vastes plaines de l'Inde, etc.*

Voyez aussi dans Bruce, t. 4, p. 343, la description d'une chasse à l'éléphant, elle offre un vif intérêt; Le Vaillant contient des détails curieux sur le même objet. Voyez également Sparmann.

Pag. 377. *Elle forme plus fréquemment ces arcs immenses, etc.*

J'ai souvent observé ce phénomène, et plusieurs voyageurs en ont parlé. Forster père dit : sous les tropiques, la lumière la plus pâle de la lune produit des arcs-en-ciel.

Pag. 388. *C'est ainsi que le nénufar, etc.*

Les Chinois l'ont mis au nombre des plantes qui entrent dans le breuvage de l'immortalité.

Pag. 394. *M. Crawfurd même assure qu'il y a un théâtre à Java où des hommes, revêtus de peaux de lion, de tigre, etc.*

Il y a un autre genre de spectacle où les acteurs Javanais sont masqués; le directeur lit la pièce et ils font les gestes. On peut lire l'analyse d'une de ces pièces dans les anciennes *Annales des Voyages* de M. Maltebrun, t. 1, p. 153. Il y a dans le même pays des espèces d'ombres chinoises, et l'on voit des acteurs ambulans qui improvisent des farces.

Pag. 234. *Ses sites majestueux, ses végétaux imposans.*

L'île de France, par sa position et par la fertilité de son territoire, permet presque à tous les végétaux des tropiques

de croître avec une égale vigueur. Je crois donc rendre service à mes lecteurs, en leur présentant le tableau curieux qu'un voyageur célèbre a tracé des diverses productions étrangères qu'on y remarque. Dans cette peinture rapide, il a été encore plus littérateur que naturaliste.

Pour prendre nne idée juste de cette fertilité du pays qui nous occupe, dit Péron, il faut aller visiter le jardin du gouvernement dans la plaine des Pamplemousses. C'est là que le respectable M. Céré a su naturaliser depuis trente ans un nombre prodigieux d'arbres et d'arbustes arrachés, les uns aux plages ardentes de l'Afrique, les autres aux rivages humides de Madagascar; ceux-ci sont venus de la Chine et du Pégu, ceux-là sont originaires des rives de l'Indus et du Gange; plusieurs naquirent aux sommets des Gattes, quelques autres vécurent dans les riches vallées de Cachemire; la plupart des îles du grand archipel d'Asie, Java, Sumatra, Ceylan, Bouro, les Moluques, les Philippines, Taïti même ont été mises à contribution pour la richesse et l'ornement de ce jardin; les Canaries, les Açores lui ont offert de nombreux tributs. Les vergers, les bosquets de l'Europe, les forêts de l'Amérique ont été dépouillés pour lui; on y retrouve plusieurs productions de l'Arabie, de la Perse, du Brésil, de la côte de Guinée, de la Caffrerie, et nous avons nous-mêmes déposé dans son sein de nombreux échantillons des végétaux singuliers des forêts australes. C'est là qu'en errant au milieu de forêts profondes et silencieuses, on peut voir confondus tous ensemble ces hôtes précieux, étonnés de se trouver sur le même sol. Avec quelle douce émotion je contemplais cet arbre de Teck, ce géant des forêts équinoxiales, et dont on a fait dans l'Inde des vaisseaux presqu'incorruptibles. Cet arbre à pain dont le fruit savoureux nourrit tous les habitans du Grand Océan équatorial. Le rafia de Madagascar, ce palmier précieux

qui fournit un sagou délicat et corroborant [1]. Le muscadier qui, ravi naguère par le respectable M. Poivre, doit nous affranchir bientôt du tribut que nous payons encore au monopole hollandais. Le géroflier, dont les fruits innombrables et d'une belle couleur rouge, produisent un si charmant effet, et qui fournit déjà dans nos îles bien au-delà de notre consommation de gérofle; le badamier à fleurs larges, d'une verdure aussi douce qu'agréable, et qui porte une petite amande alongée plus délicate que nos meilleures noisettes; l'ébénier à qui nous devons ce bois si recherché dans les arts, si précieux par son beau poli, par sa couleur d'un noir éclatant. Le pamplemoussier dont le fruit est une espèce d'orange de la grosseur d'un petit melon, et dont l'écorce est susceptible de former d'excellentes confitures. Le tamarinier, dont les siliques produisent cette pulpe aigrelette qui est un médicament agréable et salutaire. L'oranger nain de la Chine, haut d'un pied seulement, qui porte un fruit gros à peine comme celui du cafier et qui, comme lui se distingue par son parfum agréable de citron. L'*hymenæa*, arbre charmant dont les feuilles apposées deux à deux, symbole d'une heureuse union, tendent toujours à se rapprocher. L'arrequier, dont la tige se projette dans les airs et produit ces régimes de noix d'arreck, si recherchées pour l'usage du bétel, et dont elles forment elles-mêmes la base essentielle. Le carambolier, dont le fruit à quatre côtes très-saillantes, contient un suc très-sucré et légèrement acidule. Le jacquier, voisin de l'arbre à pain, et qui porte le long de sa tige d'énormes fruits de la forme d'une citrouille alongée, précieux aliment des esclaves. Le Litchi dont l'enveloppe tuberculée et coriace, recouvre une pulpe agréablement parfumée; le mangoustan originaire de la

[1] On a déjà vu son autre genre d'utilité.

Chine, et dont on s'obstine dans ces régions à regarder le fruit comme le meilleur du monde; le cafier, si connu maintenant de notre Europe, et dont les petites baies à deux semences sont recouvertes d'une belle enveloppe écarlate; le manguier, l'analogue de notre poirier, et qui, modifié par la culture, présente comme lui de nombreuses variétés; le bananier, dont le nom seul réveille tant de douces idées, tant de souvenirs agréables; le cocotier, si célèbre dans toutes les relations, et d'un si bel effet dans les paysages équatoriaux; le palmiste, qui ne porte qu'une seule fois en sa vie ce chou précieux qui le termine, et que l'on peut préparer de tant de manières utiles; le velongos de Madagascar, dont les fruits symétriquement disposés en une grappe immense, représentent si bien un énorme buisson d'écrevisses; le jambos, dont les drupes assez semblables à de petites prunes noires, offrent comme elles une pulpe odorante et sucrée; le jam-malac, dont on forme de si belles charmilles; le bambou épineux, si propre à faire des haies impénétrables; le raven-tsara, dont la feuille et les fruits seraient susceptibles de fournir une épice agréable et d'un très-bas prix; l'avocacier, dont la chair épaisse et jaunâtre a quelques rapports avec celle de nos poires fondantes, mais qui, beaucoup plus fade qu'elle, a besoin d'être relevée par quelque assaisonnement; le goyaver, qui fournit au milieu des forêts un rafraîchissement salutaire; le cannellier de la Cochinchine, dont l'écorce ne le cède pas à celle de Ceylan; le baobab, ou pain de singe, ce fameux adansonia, la plus grande et la plus grosse espèce d'arbre connue; le vacois dont les rejets descendent le long de la tige pour aller lui fournir de nouvelles racines, et dont les feuilles sont employées à tant d'usages utiles; le frangipanier, dont les belles corolles d'albâtre exhalent un parfum si délicat et si suave; le cotonnier qui nous prête son admirable duvet, après la ma-

turité des graines auxquelles il devait servir de langes; le bois de fer qui croît si rapidement, qui s'accommode des lieux les plus stériles, et qui réussirait vraisemblablement bien dans nos climats méridionaux; l'attier dont le fruit tuberculeux cache sous une écorce dure, épaisse et coriace, une pulpe savoureuse et délicate, comparée par tant de voyageurs à la crême sucrée; le rosier de la Chine, qui croissant naturellement au milieu des forêts, marie partout ses fleurs avec celles du jasmin odorant et de la belle pervenche de Madagascar; le papayer, dont le suc laiteux est employé comme un excellent vermifuge, et dont le fruit est recherché sur les meilleures tables; le ravinal, ou arbre du voyageur, ainsi nommé de la propriété singulière qu'il a de fournir une grande quantité d'excellente eau; le jamrosa, qui porte des fruits de la plus belle couleur rose, et dont on obtient par la fermentation et la distillation un alcool si délicieusement parfumé.

Pag. 390. *La danse a quelque chose de solennel.*

Dans quelques occasions, comme je l'ai dit. On peut voir la description de ces danses dans plusieurs voyageurs.

Pag. 409. *De premio vil mas alto et quasi eterno.*

Quoique dans plusieurs anciennes éditions il y ait, *et quasi eterno*, il faut lire *e quasi eterno.*

Pag. 493. *La mort est sur la terre, et la vie.... elle est dans les cieux.*

Cette phrase et celles qui se trouvent contenues entre les deux guillemets sont tirées de l'épître au roi don Sébastien.

FIN.

TABLE.

ERRATA.

Page 6, de LaPeyrouse, *lisez :* de La Pérouse.
34, les tempêtes [1], supprimez le chiffre.
41, bauhima, *lisez :* bauhinia.
48, cassiquiari, *lisez :* cassiquiare.
82, Guayaurous, *lisez :* Guaycourous.
105, le banane, *lisez :* la banane.
111, Darara, *lisez :* d'Azara.
117, Mechassébé, *lisez :* Meschacebé.
158, la cité puissante, *lisez :* la cité.
175, Elactors, *lisez :* Alectors.
179, Tes moindres volontés, *lisez :* — Tes moindres volontés.
197, des Américains, *lisez :* de l'Américain.
213, Sinbad, *lisez :* Sindbad.
220, colie, *lisez :* mélancolie.
250, Verneu, *lisez :* Verneur.
235, Chateaubriant, *lisez :* Chateaubriand.
277, Feticuros, *lisez :* Feticeiros.
338, Walls, *lisez :* Walis.
354, Peron, *lisez :* Péron.
404, Ginguéné, *lisez :* Ginguené.
411, M. Souza, *lisez :* M. de Souza.

